Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

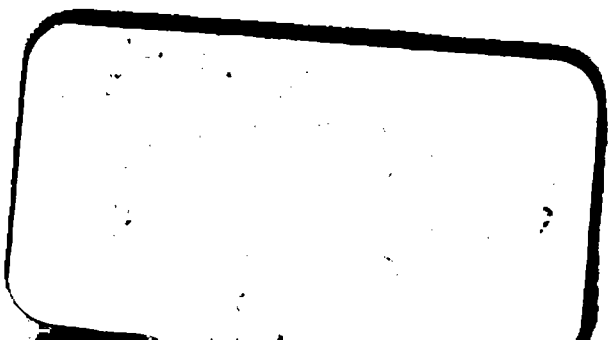
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



SUITE
DU REPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

3.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

TRAGÉDIES. — TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235366B
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

Printed in France.

HECTOR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LUCE DE LANCIVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 1er février 1809.

NOTICE

SUR LUCE DE LANCIVAL.

JEAN-CHARLES-JULIEN LUCE DE LANCIVAL naquit à Saint-Gobin, en Picardie, département de l'Aisne, et fut, après ses premières études, envoyé à Paris au collége de Louis-le-Grand où il brilla par une surprenante facilité. Les concours de l'université retentirent de son nom. Un poëme latin sur la mort de l'Impératrice Marie-Thérèse, lui valut de la part du grand Frédéric une lettre et un présent. Nommé professeur de rhétorique à 22 ans, il se proposait de suivre la carrière de l'enseignement, lorsque Noé, évêque de Lescar, l'appela auprès de lui en 1787. Ce fut dans cette résidence éloignée de la capitale, qu'il *se fortifia* dans l'étude des auteurs de *l'antiquité*, et qu'il mûrit les connaissances *qu'il avait acquises*. Revenu à Paris par suite *des premiers* troubles de 1789, il y vécut *ignoré*, et *s'ensevelit* dans la retraite pendant *les orages* de la révolution, pour laquelle,

d'ailleurs, il avait une inimitié bien prononcée.

Par la suite il fut nommé professeur à la chaire de rhétorique au lycée impérial, où il déploya le rare talent de bien enseigner, et montra le mérite du professeur uni à celui d'homme de lettres. Il s'était déjà fait connaître précédemment par diverses tragédies, telles que *Mutius Scévola*, en trois actes, jouée en 1793; *Archibald*, en trois actes, qui n'eut que quelques représentations; *Fernandez*, en trois actes, qui ne fut jouée qu'une fois, et *Périandre*, en cinq actes, bien écrite, mais dépourvue d'intérêt.

Mais ce fut la *Mort d'Hector* qui lui fit seule une réputation dramatique. Cette pièce, vraiment homérique, était puisée tout entière dans l'Iliade. Elle obtint un grand succès, et l'Empereur en récompensa Luce par une pension de 6000 francs et la croix de la légion d'honneur. On pourrait toutefois désirer plus d'action et de chaleur dans cet ouvrage, qui est tout-à-fait du reste imprégné de l'esprit antique.

Il a fait aussi un *Hormisdas*, en trois actes, qui a été imprimé, mais non représenté; et il a laissé en manuscrit une tragédie de *Cosroès*, que l'on a dite être digne d'*Hector*; mais qui

était dans un état d'imperfection qui l'a empêchée de paraître au théâtre. Il a laissé aussi une comédie en quatre actes et en vers, intitulée le *Lord Impromptu*, tirée d'un roman de Cazotte.

Le poëme d'*Achille à Scyros* avait déjà fondé sa réputation littéraire avant sa pièce d'Hector; et il a publié diverses autres poésies dont nous ne parlerons point ici.

Le goût excessif de Luce de Lancival pour les femmes, lui attira dans sa première jeunesse de cruelles maladies dont la suite l'exposa à l'amputation d'une jambe, qu'il subit en 1790. Cela ne l'ayant pas empêché de poursuivre le cours de ses galanteries, il fut attaqué d'une maladie de langueur, résultat de l'affaiblissement de sa constitution, et il mourut ou plutôt s'éteignit le 17 août 1810, au moment où il venait d'apprendre que son dernier ouvrage avait remporté le prix proposé par le grand maître de l'université.

Luce de Lancival était doué d'un esprit brillant et facile, mais il avait peu d'imagination. Son caractère était un mélange de franchise, de gaîté, et de fatuité dont il ne pouvait se défaire, malgré sa jambe de bois. On dit qu'il avait tellement la passion de l'enseignement

qu'il refusa de brillantes places à l'université pour ne pas cesser de faire sa classe.

Parmi ceux de ses élèves qui lui ont fait le plus d'honneur, nous citerons M. Villemain, maintenant maître des requêtes, et l'un de nos littérateurs les plus distingués.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

On a dit souvent qu'un ouvrage, dès qu'il est livré au publio, doit se défendre par lui-même; que toute préface est au moins superflue, si elle n'est pas suspecte; que l'apologie la plus modeste a toujours l'air d'une récrimination, et qu'enfin

> Dès que l'impression fait éclore un poëte,
> Il est esclave né de quiconque l'achète.

J'ai osé croire cependant que l'heureux succès de la tragédie d'Hector m'autorisait à entrer dans quelques détails, pour expliquer les combinaisons que j'ai suivies dans le plan de cette pièce, et que ces détails pourraient ne pas déplaire aux amis de la littérature : il me semble même que l'analyse raisonnée des moyens que j'ai mis en usage est une manière convenable de justifier la bienveillance générale; une réponse indirecte à la légèreté de

certains critiques qui refont, d'un trait de plume, l'ouvrage de plusieurs années; enfin, un hommage aux véritables gens de lettres que je reconnais pour mes juges, en leur soumettant avec franchise mes vues, mes intentions, et pour ainsi dire ma pensée tout entière.

Du moment où je pus connaître l'Iliade, Hector devint mon héros. J'admirais ce mélange de courage et de sensibilité, si rare même chez les peuples les plus civilisés; ce caractère éminemment poétique, composé de grandeur et de vertu. Plusieurs traits d'un si beau modèle se retrouvent dans le héros de Virgile; mais quelle différence pour l'intérêt! Hector périt malgré sa vertu; le sage Énée triomphe par la sienne : dans l'un, c'est le plus sublime effort d'un dévouement désintéressé; dans l'autre, c'est une obéissance passive à des décrets qui lui promettent la gloire et le bonheur : l'héroïsme est trop bien récompensé dans Énée, pour exciter une admiration profonde; mais Hector, en proie aux injustices de la fortune, Hector persécuté par la destinée, sans espérance et sans consolation, nous retrace le magnifique tableau qui, suivant l'expression de Sénèque, est digne des regards de la Divinité même :

homo fortiter miser, cum malâ fortunâ compositus (*).

Cette situation sans doute appartient au système théâtral des Grecs, où domine la fatalité; mais ce système me paraît renfermer les sources les plus fécondes de terreur et de pitié : il présente des dénouemens faciles à prévoir; du reste, il laisse aux passions tout leur développement : on espère, à la vue des efforts que le courage et la vertu font à l'envi pour lutter contre l'impérieux ascendant de la destinée : le péril paraît quelquefois s'éloi-

---

(*) Qu'il me soit permis de citer ici quelques vers que j'ai supprimés dans le rôle d'Andromaque, et qui me paraissent peindre assez fidèlement mon héros. C'est Andromaque qui parle.

Hector a-t-il besoin encor d'une victoire?
Ainsi qu'à mon amour, rien ne manque à sa gloire.
Achille... Malgré moi je frissonne à ce nom..
Peut-on le comparer au héros d'Ilion!
A mon Hector, à lui dont l'honneur est le guide?
Sage dans le conseil, aux combats intrépide;
Modeste s'il triomphe; au sein de ses foyers,
On chercherait en vain le plus grand des guerriers.
Quels soins sa piété prodigue à son vieux père!
Comme il aime ses sœurs! comme il chérit sa mère!
Et comme il est payé du plus tendre retour!
Mais toujours la patrie eut son premier amour :
De cet amour sacré le noble feu l'enflamme;
Il vit, combat, triomphe, il mourrait pour Pergame...
Il mourrait!... et pourtant il adore son fils!

gner, bientôt il se rapproche; cependant les caractères se dessinent : on peut réunir sur une seule tête les plus tendres affections, l'attacher à la vie par les liens les plus forts ; on peut enfin parer la victime jusqu'au moment où la mort, plus puissante, viendra l'arracher aux mains qui la retiennent.

Persuadé que le personnage d'Hector devait intéresser, je n'en sentis pas moins l'extrême difficulté de le placer dans un cadre favorable. Si je l'offrais seul, au milieu des Troyens dont il est l'idole et l'espoir, il fallait renoncer à ce contre-poids dramatique, si impérieusement exigé par les maîtres de l'art. Hector, toujours intrépide, au sein de sa famille éplorée, formait un contraste trop simple et trop aisé. Reconnaissant donc la nécessité d'un secours étranger, je me déterminai à chercher dans le camp des Grecs un personnage qui pût balancer Hector, faire ressortir, pas un choc mutuel, tout le caractère de mon héros, et donner en même tems à la pièce entière un intérêt plus général et plus agrandi. La raison ne permettait pas de choisir Achille. Chez moi, plus essentiellement encore que dans Homère, Achille devait rester oisif, pour laisser agir mon héros sans une concurrence désavantageuse; mais ce

repos d'Achille devait augmenter la gloire d'Hector, sans diminuer ses périls, et sans affaiblir l'inquiétude des spectateurs. Pour ménager cette nuance délicate ; pour annoncer toujours Achille sans le montrer jamais, j'étais obligé de faire choix, s'il était possible, d'un personnage inséparablement lié au héros absent, dont le nom seul rappelât ce guerrier terrible, et parût comme un sinistre augure de la catastrophe que j'avais à peindre. Je me crus trop heureux de rencontrer tous ces avantages réunis dans Patrocle, et ma fable fut aisément conçue.

Les Troyens sont toujours vainqueurs, depuis l'absence d'Achille ; mais ils savent bien que le retour imprévu de ce redoutable ennemi peut mettre un terme à leurs triomphes. Ils doivent donc écouter avec plaisir des propositions de paix. Patrocle, toujours fidèle à son ami, mais toujours dévoué à la Grèce, croyant les Grecs perdus s'ils continuent la guerre, privés d'un si puissant secours, doit les exhorter à la paix ; lui qui n'a point partagé la honte de leurs défaites, peut, sans s'avilir, se charger du message ; et qu'on ne dise pas qu'il anéantit la vengeance d'Achille. La vengeance d'Achille, sa gloire ; si l'on veut l'appeler ainsi, consiste à faire sentir

aux Grecs qu'ils ne peuvent rien sans lui. Ce but n'est-il pas rempli, puisque, renonçant à l'espoir de renverser Ilion, les Grecs se voient réduits à proposer la paix? Patrocle est l'ambassadeur, c'est un moyen de rappeler aux guerriers d'Ilion que le terrible Achille n'est point éloigné. Je ne prétends pas au reste réfuter toutes les objections possibles :

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que, pour les surmonter, il faudrait des miracles.

Mais si l'ambassade de Patrocle ne choque pas la bienséance théâtrale; si ce héros explique noblement sa conduite; et s'il acquitte à la fois ce qu'il doit à son ami, ce qu'il doit à sa patrie, je ne pense pas qu'on puisse me reprocher l'emploi d'un personnage sans lequel, je l'avoue, ma pièce n'aurait pas existé.

Andromaque, dont la présence contribue, plus que tout le reste, au développement du beau caractère d'Hector, était un personnage, pour ainsi dire, inhérent à mon sujet. Mais je ne me suis pas dissimulé quel ennui pouvait résulter d'une situation passive et toujours uniforme. J'ai donc tâché de substituer incessamment l'espérance à la crainte, la joie à l'inquiétude. J'ai représenté d'abord cette tendre épouse, tremblante, et s'effor-

çant de retenir son époux; mais bientôt, par une succession d'évènemens, j'ai pu la montrer exhortant elle-même Hector à voler au combat : *Va vaincre, cher Hector!* Ce flux et ce reflux de sentimens diverses, ces secousses rapides et variées sont elles donc sans intérêt? Est-ce là véritablement de la monotonie? Qu'on examine nos tragédies les plus touchantes, on verra les personnages flotter entre le bonheur et l'infortune, jusqu'à la dernière peripétie qui détermine leur sort. Au reste, je ne me flattais pas que mon Andromaque pût jamais intéresser comme celle que l'on admire depuis plus d'un siècle; non qu'Andromaque par elle-même *soit moins touchante quand elle craint pour son époux vivant, que quand elle pleure son époux mort;* mais ses pleurs ont eu pour interprête le divin Racine; et ses craintes, un écrivain dont le faible talent n'est soutenu que par l'imitation des grands modèles.

Le personnage de Polydamas a reçu beaucoup d'éloges, mais ceux qui l'approuvent ne devaient pas, ce me semble, blâmer l'oracle que je mets dans sa bouche. Un augure, sur la scène, dans l'incertitude du plus affreux malheur, doit chercher à pénétrer la volonté des Dieux. Le moyen peut n'être pas nou-

veau ; qu'importe, s'il appartient au caractère que j'ai tracé, s'il est en harmonie avec le ton général de mon ouvrage, s'il redouble l'intérêt ?

Pâris devait être le mot de ralliement de tous les critiques ; ce caractère, je l'avoue moi-même, présentait trop de difficultés pour que je pusse espérer de l'avoir réhabilité entièrement dans l'opinion. Il y a contre la conduite du berger phrygien un terrible préjugé, qu'il est impossible de détruire. Cependant, je ne pouvais éviter de montrer Pâris, dans un moment où il s'agit de rendre Hélène. C'est Homère que j'ai consulté ; et j'ai vu dans l'Iliade que Pâris n'était pas seulement un séducteur efféminé, mais souvent un jeune héros de la plus brillante valeur. Le plaçant dans une position où son amour est compromis, j'avais encore le droit d'exalter son courage. Je me suis donc attaché à le peindre passionnément amoureux : cette précaution m'a paru suffisante pour justifier, sur un théâtre français, l'audace des plus téméraires entreprises. Nous sommes convaincus du reste que

L'amour peut tout oser, et fait tout oublier.

Pâris, d'ailleurs, regarde comme une lâcheté

de livrer Hélène à un rival offensé et vindicatif, qui réclame moins une épouse qu'une victime. Enfin, la circonstance où l'on veut rendre Hélène lui fournit au mbins un prétexte spécieux pour la refuser. Les Troyens sont vainqueurs, et les Grecs à la veille d'une destruction qui lui parait inévitable. Cependant Pâris est toujours odieux, comme cause involontaire de la mort d'Hector : j'ai cru le rendre plus supportable, par l'aveu de l'imprudence coupable de son ami, par le sacrifice de son amour au salut de son frère ; j'ai voulu satisfaire au ressentiment qu'il excite, et consommer sa punition, en le forçant d'écouter le récit de la mort d'Hector. Le serment qu'il fait d'immoler Achille (qui en effet est tombé sous ses coups), en terminant la pièce au gré des spectateurs, qui se retirent avec l'idée consolante qu'Hector sera vengé, achève, ce me semble, d'ennoblir un caractère dont une longue prévention a exagéré l'odieux.

Voilà mes personnages. En ai-je tiré le meilleur parti possible ? C'est aux connaisseurs à décider. Pouvais-je en choisir d'autres ? Plus j'y réfléchis, moins je me le persuade. Hélène aurait déplu : vis-à-vis d'Hector, qui doit perdre la vie par suite de sa faute, elle était odieuse ; vis-à-vis d'Andro-

maque, épouse si fidèle et si chaste, elle était méprisable ; enfin, vis-à-vis de Pâris, son amant et son complice, quel rôle voulait-on lui donner ? L'amour le plus violent ? son langage aurait révolté. Le repentir et les remords pouvaient seuls la rendre digne de quelque intérêt, et j'avais été séduit moi-même par cette idée. Hélène était entrée d'abord dans mon plan. Une scène, que l'on trouvera dans les variantes, fera voir sous quel aspect j'avais envisagé ce rôle ingrat auquel de mûres réflexions m'ont fait renoncer.

Plusieurs critiques s'étonnent de ne pas voir Hécube et Priam dans une tragédie de la mort d'Hector ; mais je demande quelle nuance ils auraient su mettre entre les gémissemens de Priam, les lamentations d'Hécube et les pleurs d'Andromaque. Croient-ils que la pitié du spectateur, distraite par les plaintes de trois personnages, aurait eu la même vivacité ? Non certes ; le courage résigné d'Hector, et la tendresse vertueuse d'Andromaque, voilà tout mon sujet : il ne faut pas croire qu'en multipliant les malheureux, j'aurais augmenté le pathétique; cette psalmodie de plaintes uniformes ne pouvait produire que la satiété.

Quant au style de mon ouvrage, s'il paraît quelquefois s'éloigner de la simplicité théâtrale pour prendre les formes homériques et

la couleur de l'épopée, les lieux, la situation, les personnages le demandent. On a observé, avec raison, que le style d'*Iphigénie* n'est pas celui de *Britannicus*.

Au reste le public va juger ma pièce, sans le prestige de la déclamation : j'attends son arrêt et je m'y soumets d'avance. Mais j'aime à reconnaître ce que je dois aux acteurs distingués qui m'ont aidé de leurs talens : tous ont contribué à mon succès ; je les remercie tous, en laissant au public, leur juge suprême et le mien, le droit d'apprécier leurs efforts, et de distribuer à chacun d'eux la portion d'éloges qu'il a méritée.

Je dois à ce même public un hommage de reconnaissance, pour l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage : j'avouerai que sa bienveillance a surpassé mon espoir. Un grand nombre de littérateurs distingués ont confirmé l'opinion générale par des éloges que je regarde comme un encouragement honorable, enfin le plus glorieux des suffrages, se manifestant par un bienfait infiniment au-dessus de mon attente et de mes faibles talens, a mis le comble à mon succès, et a doublé pour moi l'obligation de le justifier par de nouveaux efforts.

Auctius atque
Di melius fecere ; bene est ; nil amplius oro.

PERSONNAGES.

HECTOR.
PARIS.
PATROCLE.
POLYDAMAS, prince troyen, augure et guerrier.
ANTIMAQUE, ami de Pâris.
EUPHORBE, officier du palais de Priam.
UN HÉRAUT GREC.
ANDROMAQUE.
CÉPHISE.
TROUPE DE GUERRIERS.

La scène est à Troie, dans le palais d'Hector.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

On a fait précéder d'un astérique (*) ce qui ne se dit pas à la représentation.

HECTOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, HECTOR, en habit de combat.

ANDROMAQUE.

Si j'ai quelque pouvoir, Hector, sur votre cœur,
Déposez un moment ce fer toujours vainqueur.
Les Grecs, depuis qu'Achille a cessé de combattre,
Fuyant loin de nos murs, qu'ils se flattaient d'abattre,
Laissent à vos guerriers le tems de respirer;
Et, contre mon repos ardent à conspirer,
Dans ces murs triomphans quand vous rentrez à peine,
Lorsqu'enfin le danger s'éloigne de la plaine,
Vous allez sur leur flotte affronter les hasards!
Cruel époux!... Eh quoi! l'impitoyable Mars
Doit-il occuper seul, seul remplir ta pensée,
Tandis qu'à sa tristesse Andromaque laissée,
Ne rêvant que dangers, que les Dieux en courroux,
Que malheurs, et toujours le plus cruel de tous!

Trouve à peine un moment pour oser, sans contrainte,
Te peindre sa douleur, te parler de sa crainte,
Pour venir s'assurer au moins que son Hector
Est vainqueur en effet, et qu'il respire encor !

HECTOR.

Eh bien ! tu le revois : dans ses bras il te presse,
Et tu ne doutes pas du moins de sa tendresse !
Pour moi, ton regard seul a payé mes travaux.
Ton regard seul m'anime à des succès nouveaux...
Mais jusque dans mes bras, inquiète, éplorée,
De quel chagrin profond tu sembles dévorée !

ANDROMAQUE.

De quelque grand malheur ma raison vainement
S'efforce d'écarter l'affreux pressentiment.

HECTOR.

Au front d'Hector vainqueur lis-tu ce noir présage ?

ANDROMAQUE.

Je vois que nous devrons ta perte à ton courage !

HECTOR.

Et quels sont les dangers dont frémit ton amour ?

ANDROMAQUE, avec quelque embarras.

Chèr époux !... si ta gloire, infidèle en ce jour,
Pour moi, d'éternels pleurs était la source amère !...

(Hector fait un geste de dédain.)

Cassandre.... Écoute-moi : je suis épouse et mère ;
Je serais sans amour, si j'étais sans effroi ;
Par cet amour, j'implore une grâce de toi,
Je l'implore pour toi !... S'il faut croire Cassandre,
Achille dans la plaine est prêt à redescendre.

HECTOR.

Je vais l'y précéder.

ANDROMAQUE.

Mais elle ajoute, hélas !
Que l'inflexible parque a fixé ton trépas
Au jour où ce guerrier ressaisira sa lance.
Contre l'arrêt des Dieux que pourrait ta vaillance ?
Ce n'est point un vain bruit, par la crainte enfanté ;
A ta mère, à Priam, ta sœur l'a répété,
Et ses cris, et les pleurs qui baignaient son visage,
N'ont que trop confirmé ce funeste présage :
« S'il reparaît, tu meurs ! » dit-elle, et tu sais bien
Qu'avec toi, si tu meurs, perit le nom troyen.
Assez d'autres dangers causeront mes alarmes,
Assez d'autres guerriers illustreront tes armes,
Jure-moi d'éviter ce rival dangereux.

HECTOR.

Je jure de mourir, si d'un effroi honteux
Tu me rendais complice... Andromaque, pardonne...
Ce vain pressentiment où ton cœur s'abandonne,
Quand Pergame triomphe, est un outrage aux Dieux :
Retiens ces pleurs ingrats qui roulent dans tes yeux :
Quand Mars combat pour nous, qu'une seule journée
Va des Troyens vainqueurs fixer la destinée,
Est-ce le tems de craindre et de prévoir des maux ?
Encore une victoire ! et les Grecs, leurs vaisseaux,
Leurs armes, leurs trésors, tout devient notre proie :
Et mon courage oisif s'endormirait dans Troie !
Ainsi tous mes travaux, mes exploits sont perdus !
Ainsi c'est vainement que les Grecs éperdus,
Derrière ce rempart et de bois et d'argile,

Pour leurs tristes débris, faible et dernier asile,
Tremblent, prêts à céder au destin d'Ilion.
Pressé de toutes parts, le fier Agamemnon
Refuse le combat; mais bientôt son armée,
Dans ses retranchemens vaincue ou renfermée,
Ne pourra même avoir, en ce dernier revers,
Pour retraite sa flotte, et pour rempart les mers:
Poursuivons nos succès, assurons notre gloire,
Et ne rendons pas vains les droits de la victoire,
L'ardeur de nos soldats, leur attente, leurs vœux,
Et la terreur des Grecs, et la faveur des Dieux.

ANDROMAQUE.

J'admire et je partage un élan magnanime:
Au feu de tes discours, ma vertu se ranime.
Je ne crois plus Cassandre.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, HECTOR, EUPHORBE.

EUPHORBE.

En ce moment, Seigneur,
Un prince, renommé par sa haute valeur,
Et qu'Atride a chargé d'un important message,
Avant de voir Priam, vous apporte l'hommage
Que tout guerrier, dit-il, doit au vaillant Hector.

ANDROMAQUE.

Ciel!

EUPHORBE.

Votre étonnement va redoubler encor
En apprenant son nom: c'est Patrocle.

HECTOR.

Qu'entends-je ?

ANDROMAQUE.

L'ami d'Achille !

HECTOR.

Eh quoi !... dans quel dessein étrange?

ANDROMAQUE.

Ce message imprévu me rend tout mon effroi.

HECTOR.

(A Euphorbe.) (A Andromaque.)
Qu'il entre. Laisse-nous, et ne crains rien pour moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

HECTOR, PATROCLE, SUITE.

PATROCLE.

Héros vainqueur des Grecs, et que la Grèce honore,
Si vous êtes jaloux d'un plus beau titre encore,
Je viens vous apporter le prix de vos succès;
Je viens, au nom des Grecs, vous proposer la paix.

HECTOR.

Quoi! l'ami du guerrier le plus fatal à Troie,
Patrocle !...

PATROCLE, vivement.

Ce n'est point Achille qui m'envoie.
Heureux de nos malheurs, son tranquille courroux,
Loin de les détourner, applaudit à vos coups.

Cependant la victoire, à vos drapeaux fidèle,
Semble punir les Grecs de son dédain pour elle;
Du sang de nos guerriers, du sang de nos héros
Le Scamandre orgueilleux a vu grossir ses flots :
Je pleurais leur défaite, et mon ame attendrie
Voyait dans chacun d'eux expirer la patrie :
J'allais, à leur exemple, affronter le trépas;
L'inexorable Achille a retenu mon bras.
Mais à son char oisif si ma valeur s'enchaîne,
Je puis servir au moins ceux que poursuit sa haine :
Fidèle à mon ami, ne voulant point m'armer
Pour les Grecs qu'il délaisse, et que je dois aimer,
A ce double intérêt j'espérai satisfaire,
Si mon zèle, éteignant le flambeau de la guerre,
Finissait des malheurs qu'il ne peut partager.
Nos chefs tenaient conseil sur le commun danger,
J'y courus, et d'Achille en déplorant l'absence,
De nos efforts, sans lui, j'attestai l'impuissance;
Plus d'un vaillant guerrier, m'arrêtant à ces mots,
S'écria que la Grèce avait d'autres héros.
A l'orgueil révolté j'oppose la patrie,
Tout le sang dont Argos inonda la Phrygie,
J'ose du roi Priam garantir l'équité,
La vôtre, Hector! enfin, je propose un traité;
Et, malgré Diomède, Ajax, Idoménée,
Malgré Calchas, qui veut qu'après cette journée,
Nos destins soient changés, qui prétend que les Dieux
Vont vous faire expier tant d'exploits glorieux,
Mon vœu devient celui de nos chefs les plus sages,
Et la paix réunit presque tous les suffrages.
On confie à mes soins la noble mission
D'en apporter le gage au héros d'Ilion;

Puisse-t-il l'accepter!... On renvoie Hésione;
Tout ce qu'il a conquis, Atride l'abandonne;
Et d'immenses trésors consoleront Pâris,
Si vous voulez enfin rendre Hélène à ce prix.

HECTOR.

Prince, à mon père seul appartient la puissance
De désarmer ce bras armé pour sa vengeance.
Mais, malgré tous les maux qu'Achille nous a faits,
Quand son illustre ami nous demande la paix,
Ma valeur est flattée encor plus que surprise.
Toutefois, imitant votre noble franchise,
Si je puis à Patrocle ouvrir aussi mon cœur,
La guerre a des attraits, Prince, pour un vainqueur;
Quand il pourrait des Grecs poursuivre la défaite,
Hector craint de laisser sa victoire imparfaite.
J'aspirais, je l'avoue, à combattre un héros,
A qui ma gloire aussi reproche son repos,
Et ma lance attendait un pareil adversaire.

PATROCLE.

C'est parler en guerrier; mais, pour être sincère,
Prince, avouez aussi qu'un sentiment plus doux
Vous dit qu'Hector est père, et qu'Hector est époux;
Il oppose, calmant l'orgueil de la victoire,
Les vertus d'Andromaque aux attraits de la gloire.
C'est là l'espoir des Grecs: pour un cœur généreux,
C'est un triomphe aussi de faire des heureux;
C'en serait un bien doux, c'est vous que j'en atteste,
D'arrêter le fléau d'une guerre funeste;
De rendre l'allégresse à vos bords attristés,
L'abondance à vos champs, le luxe à vos cités,
Au monde le repos. Et par quel sacrifice?

En écoutant enfin la voix de la justice.
Je ne vous peindrai point l'attentat odieux
Qui souleva l'Europe et divisa les Dieux,
Quand une main parjure osa ravir Hélène
Aux bords hospitaliers de l'heureuse Mycène.
J'épargne au grand Hector ce tableau superflu :
Ainsi que sa valeur, je connais sa vertu ;
Et, quand ma voix condamne un prince téméraire,
Je dois me souvenir que je parle à son frère.
Mais, devant le guerrier qui les a réparés,
Je puis dire les maux sur Pergame attirés ;
Avant que dans vos ports Atride ait pu descendre,
Déjà Thèbes en feu, déjà Lesbos en cendre,
Vos alliés vaincus... Hector les a vengés,
Et, propices long-tems, nos destins sont changés ;
Depuis qu'un grand affront, expié par la Grèce,
Sur sa flotte exila le fils d'une déesse,
Les Dieux sont pour Hector, et dans ses flots plus lents
Le Simoïs des Grecs roule les corps sanglans.
Mais, comme à vous, la gloire à ce héros est chère ;
La gloire, dans son cœur, peut dompter la colère ;
Sur la cendre des Grecs honteux de sommeiller,
Au bruit de votre nom il peut se réveiller.

HECTOR, vivement.

Qu'il se reveille ! Hector, avant lui, va descendre
Dans la plaine où jamais il ne se fit attendre.
Si l'amour de la paix conduit ici vos pas,
Patrocle, opposez-moi, pour désarmer mon bras,
Le vœu de la justice et le bonheur du monde,
Non ce dernier espoir où votre orgueil se fonde.
En me nommant Achille, on m'invite aux combats ;

Sur ces vaisseaux tout prêt à lancer le trépas,
Je brûle de chercher ce guerrier si terrible,
Que je crois valeureux, mais non pas invincible.
Toutefois, mon orgueil à cette ambition
Ne veut point immoler le bonheur d'Ilion;
Je plains les maux, je hais la cause de la guerre;
Comme vous, plus que vous, j'ai condamné mon frère;
Mais, devant moi, Patrocle ardent à l'accuser,
A le défendre absent pourrait m'autoriser.
On rappelle son crime, on le nomme parjure;
Et l'on feint d'oublier qu'une pareille injure
Condamnant Hésione à des pleurs éternels,
L'arracha du palais et des bras paternels;
Que dans les murs d'Égine elle est captive encore.
Je pourrais dire plus : eh! qui de nous ignore
Qu'entre les rois rivaux, adorateurs nombreux,
Que d'Hélène attiraient les charmes dangereux,
Pâris, dont Vénus même enflammait l'espérance,
De son choix, libre encore, obtint la préférence?
Vainqueur dans tous les jeux, il en reçut le prix,
En inspirant l'amour dont il était épris;
Hélène, qu'un serment injuste et téméraire
N'enchaînait pas encore aux volontés d'un père,
Se livrant sans contrainte au penchant de son cœur,
Crut nommer son époux en nommant son vainqueur;
Et Pâris, qu'elle aimait, a pu l'aimer sans crime.
Mais, que la guerre soit injuste ou légitime,
L'attentat, dont un seul eut droit d'être blessé,
Par ceux qui l'ont puni peut-être est effacé :
La mort d'Étion, Hipponoüs, Troïle,
Comme de tendres fleurs, moissonnés par Achille;
Rhésus et ses guerriers, dans la nuit égorgés,

Sont des crimes aussi que j'ai trop peu vengés.
Poursuivez cependant, prince, votre entreprise :
De Patrocle on connaît l'équité, la franchise,
Et mon père toujours honora sa valeur ;
On peut espérer tout d'un tel médiateur.

PATROCLE.

Rien, sans l'aveu d'Hector ; on sait que sa grande ame
Est la gloire, l'appui, l'oracle de Pergame.
La paix est dans ses mains.

HECTOR.

Puissiez-vous aujourd'hui
N'avoir, dans vos projets, à combattre que lui !
Quel que soit, à mes yeux, l'attrait de la victoire,
Rendre heureux mon pays est ma première gloire.
Mais Priam a, lui seul, droit d'accepter la paix,
Et je puis partager, non remplir vos souhaits.

PATROCLE.

Et c'est de vous aussi tout ce que j'ose attendre.
Si vous la souhaitez, nous pouvons y prétendre ;
Ambassadeur des Grecs aux pieds de votre roi
Je cours porter leur vœu. Prince, promettez-moi
De ne point retourner dans les champs du carnage,
Que Priam n'ait daigné répondre à mon message.

HECTOR.

Je le promets.

PATROCLE.

Et moi, j'ose vous annoncer
Que nos malheurs communs aujourd'hui vont cesser.
Quel triomphe pour moi, si, doublement utile,
Je réconciliais Hector avec Achille ;

Et si, dans tous leurs vœux, moi-même de moitié,
J'étais l'heureux lien de leur sainte amitié!
Je vais, n'en doutez point, employer tout mon zèle
Pour hâter le moment d'une union si belle.
Adieu, prince.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HECTOR.

Ainsi donc, c'est dans mes propres mains
Que les Dieux aujourd'hui remettent nos destins!

SCÈNE V.

POLYDAMAS, HECTOR.

HECTOR.

Venez, Polydamas, venez, ami sincère;
Jamais un sage avis ne fut plus nécessaire:
Patrocle, dans nos murs, par les Grecs député,
Vient au roi des Troyens proposer un traité.

POLYDAMAS.

On le dit; et Pergame à vous bénir s'apprête.

HECTOR.

Des présages sacrés, vous, auguste interprète,
Pensez-vous que Priam des plus brillans succès
Interrompe le cours, en acceptant la paix;

Et qu'il puisse, vainqueur, à soi-même contraire,
Abandonner Hélène au rival de mon frère !

POLYDAMAS.

Oui, Prince, par les Dieux s'il est bien inspiré.
Quand Pâris, au mépris d'un nœud partout sacré,
De l'heureux Ménélas osa ravir l'épouse,
Sans craindre les transports de sa fureur jalouse,
Devant vous, devant lui, j'ai dit mon sentiment.
Je n'en ai point changé, Seigneur; en ce moment,
Je vous répète encor : Nous devons rendre Hélène;
Et, dussions-nous fixer la fortune incertaine,
Poursuivre sur les mers les Grecs épouvantés,
Descendre dans leurs ports, embrâser leurs cités;
Sous les remparts d'Argos, dans les murs de Mycène,
Je vous dirais encor : Nous devons rendre Hélène.
Mais, loin de nous promettre un bonheur si constant,
Je frémis, malgré moi, du sort qui nous attend.
Je ne consulte point une science obscure;
Je parle en citoyen beaucoup plus qu'en augure;
Et, sans interroger un sinistre avenir,
Que la bonté des Dieux peut encor prévenir,
Je ne dirai qu'un mot : si Pâris à sa flamme
Ne veut point immoler le salut de Pergame,

(Avec attendrissement.)

Si vos jours lui sont chers, Prince trop généreux,
Le plus grand des Troyens et le plus vertueux,
Si vos jours lui sont chers, Pâris, plus que moi-même,
Pressera le renvoi de la beauté qu'il aime.

HECTOR.

Prince, il faut séparer ses intérêts des miens,

Et le danger d'Hector de celui des Troyens.
Ilion avant tout!

POLYDAMAS.

Avant tout la justice!
Pâris, à peine instruit que le destin propice,
Nous permet d'espérer un terme à nos malheurs,
Oppose à cet espoir des plaintes, des clameurs,
Peut-être des complots! et son délire extrême
Ose attester les droits qu'il viola lui-même.
Pour lui, d'aucun remords sans qu'il soit combattu,
L'opprobre devient gloire, et le crime vertu...

HECTOR.

Prince, j'aime à penser que votre zèle austère
S'alarme sans raison, et juge mal mon frère.
Par un aveugle amour quoiqu'il soit entraîné,
Il se souvient encor de quel sang il est né;
Souvent nous l'avons vu rougir de sa faiblesse;
Souvent nous l'avons vu, du sein de la mollesse,
Au milieu des dangers s'élancer, plein d'ardeur,
Aux Grecs, qui paraissaient douter de sa valeur,
D'un doute injurieux faire expier l'outrage;
Et, si la gloire a pu réveiller son courage,
Dans ce cœur qui jadis a connu son pouvoir,
La vertu peut aussi rappeler le devoir.

SCÈNE VI.

POLYDAMAS, PARIS, armé d'un arc et d'un carquois ; HECTOR.

HECTOR.

Mais le voici.

PARIS.

Mon frère, est-il vrai... Dois-je croire,
Quand les Grecs devant toi tremblent ; quand la victoire,
Arbitre souverain des peuples et des rois,
Dans ta main triomphante a remis tous ses droits ;
Quand tu peux tout enfin, dois-je croire, mon frère,
Qu'enchaînant ta vaillance, ici l'on délibère
Si d'une indigne paix, tout ce que je chéris,
Mon bien, ma vie, Hélène enfin sera le prix ?

HECTOR.

Un bien, plus cher qu'Hélène, et plus cher que la vie,
Le bonheur des Troyens, l'honneur de la patrie,
Nous occupe en effet.

PARIS.

Autant que vous, Seigneur,
Je chéris la patrie, et je chéris l'honneur :
Mais l'honneur me défend d'abandonner Hélène,
Avant que de la rendre au tyran de Mycène,
Devant vous, et surtout devant Polydamas,
(Il le regarde d'un air courroucé.)
Je jure, s'il le faut, de braver le trépas.

HECTOR.

Calmez, prince, calmez ce transport téméraire.
Comme moi, vous ferez ce que voudra mon père.

POLYDAMAS.

J'ajouterai, Seigneur, dût ma sincérité
Enflammer encore plus ce regard irriré,
Qu'en présence du roi, comme en ces lieux, mon zèle.
A nos vrais intérêts demeurera fidèle.

(Il sort.)

HECTOR, à Polydamas qui sort.

Prince: il faut pardonner à l'amour furieux
D'un vain ressentiment l'éclat injurieux.

SCÈNE VII.

PARIS, HECTOR.

HECTOR.

Vous, des héros Troyens respectez le plus sage;
Mon frère, en l'offensant, sachez que l'on m'outrage.

PARIS.

Mais vous savez qu'Hélène avait reçu ma foi;
Que, pour briser les nœuds qui l'unissaient à moi,
Atride n'écouta qu'une haine jalouse:
Par son choix, par le mien, Hélène est mon épouse.
Si j'ai su l'arracher aux mains d'un oppresseur,
Atride est le premier, est le seul ravisseur.
Et l'on couronnerait ici son injustice!
J'irais, de mon rival devenu le complice,

Rattachant sa victime au joug qu'elle a brisé,
La livrer aux fureurs d'un époux méprisé!
Non; ne l'espérez point : elle a ma foi, je l'aime :
J'oserai la défendre, et contre Hector lui-même!

HECTOR.

Qu'ai-je entendu? Pâris voudrait-il m'effrayer?
L'esclave d'une femme affronter un guerrier!
Tant d'audace m'étonne, et tant d'orgueil me blesse.

PARIS.

Hector, vous avez trop compté sur ma faiblesse.
Je puis, en alliant la gloire et le plaisir,
Reposer ma valeur au sein d'un doux loisir;
A l'exemple du Dieu dont la faveur suprême
Protége ces remparts qu'il a bâtis lui-même,
Et qu'on voit tour-à-tour paisible et redouté,
Contre un luth échanger son arc ensanglanté,
Je puis, aux pieds d'Hélène, oubliant les alarmes,
Quelquefois, sans rougir, y déposer mes armes;
Prêt à les ressaisir, quand il faut me venger.
Je suis frère d'Hector au moment du danger.
De nos héros les Dieux vous ont fait le plus brave;
Mais de moi pensez-vous qu'ils aient fait un esclave?
Ce n'est point pour semer l'effroi dans les forêts
Qu'Apollon m'a remis et cet arc et ces traits :
On pourra l'éprouver, mon frère, si l'on tente
De m'enlever l'objet de ma flamme constante;
L'amour peut tout oser, et fait tout oublier.

HECTOR.

Les nobles sentimens! le généreux guerrier!
Qui pour le crime seul réserve son courage,

Et dans qui la valeur n'est qu'un transport de rage !
Par l'amour exalté, le plus lâche a du cœur.
Le vrai héros, s'armant au seul cri de l'honneur,
Signale son courage en servant la patrie.
Pourquoi cette vertu s'est-elle démentie ?
C'est quand, sous nos remparts, t'appelait le devoir,
C'est contre Ménélas qu'il la fallait avoir.

PARIS.

Je l'eus contre un guerrier cent fois plus redoutable.
Hector ne trouvait point Pâris si méprisable,
Dans ces jeux solennels où je l'ai désarmé :
De mon adresse alors, de ma force charmé,
Heureux dans son vainqueur de reconnaître un frère,
Hector ne m'offrait point ce visage sévère,
Hector m'aimait !

HECTOR.

Hector, ingrat ! t'aime toujours.
Pour défendre ta vie il donnerait ses jours ;
Et sa franchise encor se plaît à reconnaître
Que, prodigues pour toi, les Dieux t'avaient fait naître
Comblé de leurs présens, dont un usage heureux,
Aurait placé ton nom auprès des noms fameux.
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une seule faiblesse
Ait de ces dons brillans altéré la noblesse !
En toi, jadis l'orgueil et l'amour des Troyens,
Devais-je voir l'auteur de leurs maux et des miens ?
Mais, en te condamnant, je suis encor ton frère.
Que dis-je ? quand je dois me déclarer contraire
Au trop fatal objet de ton aveugle amour,
Je tais mon sentiment ; et je veux qu'en ce jour,
Entre les Grecs et toi mon père seul prononce ;

En fils respectueux, attendons sa réponse :
C'est mon père qui, seul, doit finir nos débats ;
S'il refuse la paix, je revole aux combats ;
Mais, s'il l'accepte enfin, j'obéis sans murmure :
Imite-moi, mon frère ; et qu'un regret parjure
N'arme point contre nous ton amour révolté ;
C'est moi, moi, qui serai le garant du traité :
Et quand j'en aurai pris l'engagement suprême,
Que le courroux des Dieux retombe sur moi-même,
S'il est quelque Troyen qui l'ose violer !

PARIS.

Il n'est point fait encore : avant de m'immoler,
Au conseil assemblé moi-même j'en appelle :
Là, je réclamerai l'équité paternelle ;
La cause de la guerre en doit être le prix :
Je défendrai, non plus l'intérêt de Pâris,
Mais la gloire d'Hector, à qui l'on fait injure ;
Mais les droits du vainqueur que lui-même il abjure
Invoquant, s'il le faut, nos désastres passés,
Nos champs déserts, les pleurs que Priam a versés,
Tant de rois qui, d'Hélène embrassant la querelle,
Ont prodigué leur sang, fiers de mourir pour elle,
J'oserai demander s'il est quelque Troyen
Qui veuille rendre aux Grecs, aux Grecs vaincus, un bien
Dont Hector leur a seul disputé la conquête,
Lorsqu'Achille et les Dieux combattaient à leur tête !
Je vole auprès du roi.

(Il sort)

HECTOR.

Je ne te quitte pas,
Je vais....

SCÈNE VIII.

HECTOR, ANDROMAQUE.

HECTOR.

Mais Andromaque ici porte ses pas.

ANDROMAQUE.

Grâce aux Dieux ! je n'ai plus de larmes à répandre,
Cher époux, c'est de toi que la paix va dépendre !

HECTOR.

Qui t'a dit....

ANDROMAQUE.

Oui, la paix dépend de mon Hector :
Le roi veut, s'il balance à la signer encor,
Qu'Ilion, l'obtenant des mains de la victoire,
Te doive son bonheur, comme il te doit sa gloire.
Un peuple triomphant entoure le palais ;
Et tous, à mon aspect, ont répété : La paix !
La paix, que sans retour ils croyaient exilée ;
La paix, par tous les vœux, dans nos murs rappelée !
Priam est au conseil, de ses chefs entouré :
Patrocle, pour hâter le moment désiré,
A déjà prévenu la fille de Tyndare
De l'heureux changement que ce jour nous prépare ;
Le destin d'Ilion est dans tes mains !... Va, cours...

HECTOR.

Modère ton espoir.

ANDROMAQUE.

Qu'entends-je ?.. quel discours ?...

HECTOR.

Nos chefs sont rassemblés ; Priam veut les entendre ;
Enfin nos alliés n'ont-ils rien à prétendre ?
Pour moi, mon cœur en vain devant toi s'en défend,
Ce n'est point sans regret que mon bras triomphant
Déposera ce fer désormais inutile,
Ce fer que je n'ai point essayé contre Achille !
Ce guerrier me poursuit jusque dans son repos ;
Aux yeux des Grecs, et même aux yeux de nos héros,
Cet Achille indomté passe pour indomtable ;
Et je sens à ce nom, pour eux si redoutable,
Que le mien a besoin d'une victoire encor ;
Achille, Achille manque au triomphe d'Hector !

ANDROMAQUE.

Quoi ! vous balanceriez, quand le destin prospère...
Tu ne peux, cher époux, te rendre chez ton père,
Sans passer près des lieux où, dans un doux sommeil,
Repose Astyanax : épiant son réveil,
Moi, je vais recevoir sa première caresse...
Si son père, pour lui, partageant ma tendresse...

HECTOR.

Je t'entends : tu sais trop combien je le chéris,
Et que le seul devoir... Mais allons voir mon fils.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PARIS, ANTIMAQUE.

PARIS, dans le plus grand trouble.

Plus d'espoir !... C'en est fait, te dis-je, on la renvoie !
L'orgueilleux fils d'Atrée a reconquis sa proie.
Tous nos héros prudens, à l'amour étrangers,
Dont la vertu se borne à prévoir des dangers,
Hélénus, Anténor, Polydamas, Énée,
Ont invoqué l'honneur, les droits de l'hyménée,
Le salut d'Ilion... Tu conçois aisément
Ce que j'ai dit, osé, souffert en ce moment :
Inutiles efforts ! sans pitié, sans alarmes,
On dédaigna mes cris, on méprisa mes larmes ;
Enfin, on rend Hélène !... et c'est Hector, c'est lui
Qui doit au camp des Grecs la conduire aujourd'hui !

ANTIMAQUE.

Quoi ! votre frère ? ô ciel !

PARIS.

Lui-même, le perfide !
Il trahit mon amour, sa gloire !... et pour Atride !
Vers nos murs menacés, s'il marchait en vainqueur,

Au salut des Troyens immolant mon bonheur,
Je pourrais consentir que, de son choix maîtresse,
Étrangère à Pergame, étrangère à la Grèce,
Hélène eût fui Pâris, sans être à Ménélas;
Que, loin de ses regards, et loin des miens, hélas!
Cherchant près de sa mère une retraite sûre,
Elle eût vaincu l'amour pour servir la nature.
Mais ce serait en vain qu'un effort généreux
Arracherait mon ame à l'espoir d'être heureux;
On fait aux Grecs vaincus un entier sacrifice,
Et de mes pleurs on veut que mon rival jouisse!
O trop sanglant outrage! ô funeste retour
Dont s'offense l'honneur plus encor que l'amour!
C'est ta vengeance, Atride, et non point ta tendresse
Qui veut, après dix ans, reprendre une princesse
Qui t'a fui, qui te hait, qui ne t'aima jamais;
Tu prétends l'exiler au fond de ton palais:
Tout entier aux transports de ta haine jalouse,
Tu veux une victime, et non pas une épouse!...
Et je le souffrirais! Lâche et perfide amant,
Je livrerais Hélène à ton ressentiment!

ANTIMAQUE.

Il vous reste, Seigneur, encor quelque espérance,
Et d'un secours puissant nous avons l'assurance.

PARIS.

Que dis-tu?

ANTIMAQUE.

Sarpédon déteste, comme vous,
Une paix qui, contraire à son vœu le plus doux,
De la gloire, pour lui, rend les promesses vaines.

Du sang de Jupiter qui coule dans ses veines,
Il veut se montrer digne ; à sa jeune valeur
La guerre est un besoin, et la paix un malheur.
Il peut vous rendre Hélène.

PARIS.

O mon cher Antimaque !
Tu crois...

ANTIMAQUE.

Dites un mot, nous commençons l'attaque.

PARIS.

Moi ! contre les Troyens que j'ose armer son bras !
Contre un père ! grands Dieux !

ANTIMAQUE.

C'est contre Ménélas ;
C'est pour rompre une paix justement abhorrée ;
Enfin, c'est pour sauver une épouse adorée.
Consentez seulement : sans égard au traité,
D'amis assez nombreux je m'avance escorté.
Aux pieds de ces remparts, les premiers à nous rendre,
Des mains du fier Hector nous saurons la reprendre.
Là, Sarpédon, suivi des braves Lyciens,
Prêt à combattre seul les Grecs et les Troyens,
Vous offre, si plus loin on veut porter l'offense,
Sa tente pour asile, et son bras pour défense.

PARIS.

J'embrasse, en frémissant, un si coupable espoir...
Mais Hélène... tu viens, cher ami, de la voir !

ANTIMAQUE.

Si j'en crois de ses yeux le langage sévère,

Dans son ressentiment Hélène persévère.
Mais j'ai lu dans son cœur ; et, malgré son courroux,
Elle hait moins l'amant qu'elle ne craint l'époux.
Elle voit Ménélas furieux, implacable ;
Sa vengeance l'effraie, et son mépris l'accable.
« Cruel Pâris, dit-elle, en déplorant son sort,
» Il causa mon opprobre, il causera ma mort ! »

PARIS.

Non, si je fus coupable, au moins je suis fidèle ;
Sauvons-la d'un tyran : tu m'as promis ton zèle ;
Va, rejoins nos amis, je m'abandonne à toi.
Mais prêts à tout oser, ne tentez rien sans moi :
J'attends Hector : fesons une épreuve dernière ;
Descendons, s'il le faut, encore à la prière :
Si je n'en obtiens rien, je vous rejoins tous deux ;
S'il m'oblige à livrer un combat hasardeux,
Je veux en donner l'ordre, et qu'Hélène décide
Qui la méritait mieux, de Pâris ou d'Atride.

ANTIMAQUE.

J'attendrai donc cet ordre, et comptez sur mes soins.
Si vous craignez la paix, je ne la crains pas moins.
Un intérêt sacré me rattache à la guerre.
Vous sauvez une épouse, et moi je venge un frère ;
Un frère, qu'immola sans pitié, sous mes yeux,
Ce Patrocle, qui vient comme ami dans ces lieux :
Son juste châtiment, malgré moi, se diffère ;
Fiez-vous à mon zèle, heureux de satisfaire
Le vœu de l'amitié, la nature et mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PARIS.

Oui, la guerre !... plutôt que de voir, en vainqueur,
Ménélas ramener sa superbe conquête,
Acceptons le secours qu'un roi vaillant nous prête ;
Fesons de la Lycie un second Ilion... (*)
Artisan de discorde et de rebellion,
Qu'as-tu dit ?... C'est donc peu d'avoir vu la Phrygie
Du sang de ses enfans, du sang des tiens rougie !...
Fléau du monde entier, tu veux dans ta fureur,
Chez un roi, ton ami, transportant ton malheur,
Ravager, désoler ses campagnes fertiles,
Du destin de Pergame épouvanter ses villes ;
Et, promenant Hélène et ta honte en tous lieux,
Achever de flétrir deux noms trop odieux !...
Chère Hélène !... souvent plus juste et plus sensée,
Te reprochant nos maux, tu formas la pensée
D'aller, loin des humains, seule, avec tes douleurs,
Dans le sein de ta mère ensevelir tes pleurs...
Eh bien ! que ce soit là notre gloire commune :
Que te suivre et t'aimer soit ma seule fortune.
Allons, loin des humains, sur le sein maternel,
Déposer le serment d'un amour éternel :
Dans le fond des déserts je suis prêt à te suivre ;

(*) *Variante :*

. . . . . Un nouvel Ilion, etc.

Je ne regrette rien, si pour toi je puis vivre,
Et je préférerais, loin des mortels jaloux,
Aux noms les plus brillans le nom de ton époux.

SCÈNE III.

HECTOR, PARIS.

PARIS.

Mais j'aperçois Hector. — Eh bien! on me l'enlève!
Et c'est vous!... Mais avant que cette paix s'achève...
Qu'ai-je dit? Ah! j'abjure un coupable transport.
Souffrez que mon amour tente un dernier effort,
Pour prévenir des maux... et des crimes peut-être...
Empêchez son départ: vous en êtes le maître;
Mon frère, ayez pitié d'un frère au désespoir:
Pour jamais, s'il le faut, je renonce à la voir;
Mais qu'on ne force pas du moins l'infortunée
Au joug qu'elle a rompu de gémir enchaînée.

HECTOR.

Quel excès de faiblesse! et par quel vain détour
La pitié plaide ici la cause de l'amour!

PARIS.

Ne me reprochez plus mon extrême délire:
Il est justifié par celle qui l'inspire:
Ravis à son aspect, souvent, sous nos remparts,
Vous avez entendu nos plus sages vieillards
S'écrier: Oui, la Grèce a dû s'armer pour elle!
Nous excusons Pâris en la voyant si belle!

HECTOR.

Priam a prononcé, mon frère, et j'ai promis.
Quand la gloire a cédé, que l'amour soit soumis :
Fais plus, consens ; la paix deviendra ton ouvrage.
Il faut de la raison, sans doute, et du courage
Pour immoler ainsi le penchant au devoir ;
Je l'éprouve moi-même ; et mon frère a pu voir
Que je n'ai pas fermé, sans quelque répugnance,
La carrière, où, dix ans, s'illustra ma vaillance.
Mais, en mettant un terme à nos sanglans travaux,
Nous fesons le bonheur de deux peuples rivaux ;
D'un père chargé d'ans nous calmons les alarmes ;
D'une mère à jamais nous tarissons les larmes ;
Nous éteignons enfin les feux toujours brûlans
Qu'un songe prophétique alluma dans ses flancs,
Alors que, dans son fils, cette mère si tendre
Croyait voir un flambeau qui mettait Troie en cendre.
Le destin, il est vrai, pour nous long-tems heureux,
A paru démentir ces présages affreux ;
La victoire semblait se fixer sur nos traces ;
Mais ses faveurs souvent précèdent ses disgrâces ;
Et Jupiter, aux Grecs en conseillant la paix,
Met le comble et peut-être un terme à ses bienfaits.

PARIS.

Ainsi vous partagez une crainte importune,
Dans le sein du bonheur vous voyez l'infortune :
Hector veut immoler, trahissant son destin,
A des revers douteux, un triomphe certain.
Si l'Argien vainqueur, aux pieds de nos murailles,
Semait encor l'effroi, le deuil, les funérailles,
Pour le salut commun, moi-même, le premier,

Hector me verrait prêt à tout sacrifier ;
Mais tout cède à vos coups ; mais à votre courage
Les Grecs n'opposent plus qu'une impuissante rage ;
Achille, leur espoir, les délaisse, et contre eux
Son oisive fureur invoque tous les dieux.
Il est prêt, nous dit-on, à reprendre les armes ;
D'Andromaque éveillant les faciles alarmes,
Cassandre, dans l'accès d'un délire sacré,
A prédit que, de meurtre encor plus altéré,
Il allait reparaître, et marcher vers la ville.
Mais croyez-vous Cassandre, ou craignez-vous Achille ?

HECTOR, sévèrement.

Mon frère !

PARIS, vivement.

J'aime à voir ce courroux généreux
Qui repousse un soupçon injuste, injurieux,
Dont mon cœur indigné frémit, mais que peut-être
D'une honteuse paix le seul bruit ferait naître.

HECTOR.

Quelle épreuve !

PARIS.

Je lis sur ce front irrité
Que ta vaillance abjure un odieux traité.

HECTOR.

Vous nourrissez en vain un espoir téméraire ;
J'ai promis ; et Patrocle a reçu de mon père
Le serment solennel entendu par les Dieux :
Lui-même doit rester pour otage en ces lieux.
Moi, j'accompagne Hélène : à la porte de Scée,

Hécube, avec mes sœurs, déjà l'a devancée ;
Elle m'attend, mon frère, et je vais de ce pas
La remettre moi-même aux mains de Ménélas.

PARIS.

Que dites-vous?... Courons... Dieux!

HECTOR.

Quel transport vous presse?

PARIS, dans le plus grand trouble.

On m'y force ; on me rend la fable de la Grèce!
Ilion me trahit... Plus de remords... Adieu.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IV.

HECTOR, EUPHORBE, PARIS, GARDES.

EUPHORBE.

(A Pâris.)

Noble Hector, tout est prêt. Et vous, Prince, en ce lieu
L'ordre du roi Priam veut que je vous retienne.

PARIS.

Jamais.

HECTOR, le retenant.

Quelle fureur, ô mon frère, est la tienne?
A l'ordre paternel prétends-tu résister?

PARIS.

C'est en vain...

(Euphorbe fait un signe aux gardes ; ils s'avancent et forment une barrière.)

Par la force on ose m'arrêter !

HECTOR, au moment de sortir, revient sur ses pas.

Pardonne une rigueur que l'on croit nécessaire ;
Je reviendrai bientôt pour consoler mon frère.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PARIS, GARDES.

PARIS.

O REVERS ! ou plutôt horrible trahison,
Dont le coup imprévu renverse ma raison !
Plus d'espérance.

(Il tombe anéanti sur un siége.)

SCÈNE VI.

PARIS, ANDROMAQUE, GARDES.

ANDROMAQUE.

O vous, qui d'un grand sacrifice
Payez ce jour, aux Grecs, aux Troyens si propice,
Plus qu'un autre, Andromaque est heureuse par vous !
Qu'avec plaisir j'abjure, en un moment si doux,
Et mes pleurs importuns et mes vaines alarmes !
S'il les a fait couler, Pâris tarit mes larmes.

Quand vous réparez tout, que tout soit oublié ;
Mon frère, jurons-nous une égale amitié.
Vous ne répondez point !

PARIS, sans la voir.

Et c'est un frère !... O rage !
C'en est donc fait, grands Dieux !

ANDROMAQUE.

Ah ! reprenez courage,
Pâris !

PARIS.

Les Lyciens....

ANDROMAQUE.

Que dites-vous ?

PARIS.

Sans moi,
Ils n'oseront jamais....

ANDROMAQUE.

Vous me glacez d'effroi.

PARIS, apercevant Andromaque.

Que vois-je ?... Eh bien ! ma sœur, eh bien ! celle que j'aime,
Mon frère, votre Hector me l'arrache lui-même !

ANDROMAQUE.

Il finit nos malheurs.

PARIS.

Hélène ! ô sort jaloux !
Hélène fuit Pâris !

ANDROMAQUE.

Elle suit son époux.

PARIS.

Elle retourne à Sparte.

ANDROMAQUE.

Elle sauve Pergame.

PARIS.

Amour, inspire-la !

ANDROMAQUE.

Vertu, soutiens son ame !

PARIS, se levant avec transport.

Et toi, Vénus, et toi, ne m'abandonne pas !
Pour toi, bravant Junon, pour toi, bravant Pallas,
Je t'ai donné le prix, je te le donne encore.
Dans Hélène, c'est toi, toi, Vénus, que j'adore ;
Protége ton ouvrage, ô Déesse ! en ce jour,
Que la beauté s'acquitte en couronnant l'amour.

SCÈNE VII.

PARIS, ANTIMAQUE, ANDROMAQUE, UN GUERRIER portant l'arc et le carquois de Pâris, GARDES.

PARIS.

Mais je vois Antimaque !...

ANTIMAQUE, accourant avec précipitation.

Elle vous est rendue.

PARIS.

O ciel !

ANDROMAQUE.

Qu'annonce-t-il ?

PARIS.

Faveur inattendue !

ANTIMAQUE.

Suivi d'Hélène, Hector, pour remplir son serment,
S'avançait vers Atride avec empressement ;
Grecs, Troyens, accouraient pleins d'une égale ivresse :
A ce touchant spectacle, on se porte, on se presse :
Mille bras sont tendus, quand plus prompt que l'éclair,
Parti du camp des Grecs, un trait siffle, fend l'air ;
On croit qu'il frappe Hector...

ANDROMAQUE.

Grands Dieux !

PARIS.

Mon frère !

ANTIMAQUE.

A peine
Le trait touche Hélénus : on frémit ; dans la plaine
Tout s'agite : on combat : le sang coule à grands flots,
Et sous le fer d'Hector tombe plus d'un héros :
Hector est furieux : il a juré qu'Hélène
Ne reverra jamais les remparts de Mycène.

PARIS.

Ah ! courons répéter ce serment glorieux.

ANTIMAQUE.

Venez rejoindre Hector, et vaincre sous ses yeux.

(Il remet à Pâris ses armes portées par le guerrier qui l'accompagnait.)

Avec la liberté ressaisissez vos armes.

PARIS.

O favorable offense ! ô danger plein de charmes !
Je combats pour Hélène ! accours, ô Ménélas !
Terrible Achille, accours, je ne te fuirai pas :
A l'espoir qui m'enflamme il n'est rien d'impossible ;
Pâris peut être heureux, Pâris est invincible !

(Il sort, suivi d'Antimaque et des guerriers.)

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE.

On combat... Dieux ! mon œil se porte, avec effroi,
Sur l'abîme nouveau qui s'ouvre devant moi.

SCÈNE IX.

ANDROMAQUE, PATROCLE.

PATROCLE.

Comme vous, indigné, vertueuse Andromaque,
J'accours désavouer la sacrilége attaque,
L'attentat imprévu dont je vous vois gémir.

ANDROMAQUE.

Traître ! fuyez : d'un Grec l'aspect me fait frémir.

PATROCLE.

S'il est vrai que la Grèce ait pu produire un traître,
Patrocle ne l'est point ; il ne veut jamais l'être.

J'ai demandé la paix au magnanime Hector ;
J'en étais le garant, je prétends l'être encor.
J'ignore (par l'honneur, Princesse, je le jure),
J'ignore quelle main lança le trait parjure ;
Du repos des mortels c'est quelque dieu jaloux,
C'est quelque Grec obscur, que nous condamnons tous,
Que les Grecs puniront, s'ils peuvent le connaître.
Son criminel espoir sera déçu peut-être.
Daignez me seconder, Princesse ; au nom des Dieux,
Désarmez le courroux d'un vainqueur furieux ;
Moi, du traité rompu toujours fidèle otage,
Je reste auprès de vous pour finir mon ouvrage.

ANDROMAQUE.

Prince, vous ranimez mon espoir abattu :
Parmi les Grecs encore il est quelque vertu.
Oh ! oui, reposez-vous sur moi, sur ma tendresse,
Du soin de désarmer sa fureur vengeresse.
Si vous saviez...

PATROCLE.

Je sais, malgré tous vos succès,
Que l'épouse d'Hector doit désirer la paix.

ANDROMAQUE, avec inquiétude.

Expliquez-vous... Qui donc aurait pu vous apprendre ?...

PATROCLE.

Vous tremblez pour Hector, pourquoi vous en défendre ?
Vous pouvez, sans rougir, l'avouer devant moi ;
Qui connaît l'amitié connaît aussi l'effroi ;
Votre cœur souffre : hélas ! le mien n'est point tranquille.
Vous tremblez pour Hector ; moi, je crains pour Achille.

ANDROMAQUE.

Vous, Prince?

PATROCLE.

Sous vos murs, s'il faut croire Calchas,
Achille doit trouver la gloire et le trépas.
Cet arrêt du destin, qu'il connaît trop lui-même,
Dont son orgueil se vante, afflige un cœur qui l'aime.

ANDROMAQUE.

O Dieux, de notre sort arbitres souverains!
Le héros que j'adore, et celui que je crains...

PATROCLE.

Sont menacés tous deux par la parque jalouse.

ANDROMAQUE.

L'un est votre ami.

PATROCLE.

L'autre est cher à son épouse.

ANDROMAQUE.

Eh bien! que le besoin de les sauver tous deux
Unisse nos efforts, comme il unit nos vœux.
L'intérêt d'Andromaque est devenu le vôtre:
A ce commun bonheur travaillons l'un et l'autre.

PATROCLE.

Oui, dans ce beau dessein Patrocle est de moitié.

ANDROMAQUE.

J'en jure par l'amour.

PATROCLE.

Et moi par l'amitié.
Mais qui nous a trahis? Découvrons le coupable.

Je doute encor qu'un Grec en ait été capable...
Grec, Troyen, quel qu'il soit, mon honneur offensé
A percer ce mystère est trop intéressé :
J'y mettrai tous mes soins, n'en doutez pas, Madame,
Pour démêler le fil d'une si lâche trame,
Je vous quitte, et bientôt je revole en ces lieux.

(Il sort.)

ANDROMAQUE.

Et moi, je vais au temple implorer tous les Dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HECTOR, PARIS, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Rassurez-vous, mon frère ; et croyez que ma haine
Avec des assassins ne confond point Hélène :
Quoique, l'ayant ravie à leur coupable effort,
Vainqueur, j'eusse le droit d'ordonner de son sort,
Avec le même honneur, dans ce palais traitée,
Elle y sera toujours et libre et respectée ;
Mais, je le jure encor, le fertile Eurotas
Sur ses bords ombragés ne la reverra pas.
Toi, rejoins nos guerriers, sans tarder davantage.
Sachons, jusqu'à la nuit, garder notre avantage.
Les Grecs, au premier choc, par mon bras repoussés,
Sous leur dernier rempart, ralliés et pressés,
Ne peuvent point laisser la victoire indécise.
Au roi des Lyciens, au vaillant fils d'Anchise
Ils résistent encor ; quand Phœbus de retour,
Des cieux qu'il va quitter s'emparant à son tour,
Aura cherché la nuit, sur ces faibles barrières
Moi-même, dirigeant nos phalanges guerrières,
Je veux les attaquer ; ceindre de tous côtés

Leurs bataillons rompus, épars, épouvantés ;
A travers le désordre, à travers le carnage,
Jusques à leurs vaisseaux me fesant un passage,
Les embraser, sur l'onde en semer les débris ;
A la lueur des feux voir Achille surpris ;
Déplorant les effets de son orgueil extrême,
Et le forcer peut-être à trembler pour lui-même.
* Mais que peut la valeur sans le secours des Dieux ?
* Au puissant Jupiter nos soins religieux,
* Dès l'aurore, offriront un pompeux sacrifice ;
* A nos armes c'est lui qu'il faut rendre propice :
* Espoir du juste, effroi des perfides humains,
* Contre les Grecs c'est lui qui doit armer nos mains.
* Pour attaquer leur flotte et la réduire en poudre,
* Sur son autel sacré je veux prendre la foudre.
Va, mon frère ; j'attends Andromaque en ces lieux,
Je ne veux que paraître un moment à ses yeux ;
Elle a su mon danger, tu connais sa tendresse....

PARIS.

Oui : mais ne prenez plus conseil de sa faiblesse.
Accusant les destins, redemandant la paix,
Elle va s'affliger de vos nouveaux succès.
Mais, pour moi, je rends grâce à la faveur céleste
Qui veut rompre un accord à tous les deux funeste ;
Et je pardonne un crime, ou peut-être une erreur
Qui vous rend à la gloire, et me rend au bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, HECTOR.

ANDROMAQUE accourant avec précipitation.

Cher époux! est-ce toi? toi, ma seule espérance!
Combien j'avais besoin, Hector, de ta présence!

(Elle le parcourt avec une curiosité inquiète.)

Le trait de l'assassin ne t'a-t-il point frappé?
Son sacrilége espoir a-t-il été trompé?

HECTOR.

C'est au sage Hélénus qu'en voulait sa furie.
Au perfide les Dieux ont dérobé ma vie,
Jugeant, sous nos remparts, que, s'il devait périr,
D'un coup plus noble Hector méritait de mourir.

ANDROMAQUE.

Pallas t'a protégé. Par un pieux hommage,
En ce même moment, autour de son image,
Priam, Hécube et moi, prosternés, gémissans,
Nous l'implorions encor : chargé de nos présens,
Polydamas lui-même, offrant le sacrifice,
Contre un peuple parjure invoque sa justice.
Il attend son oracle.

HECTOR.

Oh! du plus pur amour
Tendre et parfait modèle! espérons que ce jour,
Où le crime me force à reprendre les armes,
Verra croître ma gloire et finir tes alarmes.

ANDROMAQUE.

Ce matin, cher époux, je crus les voir finir ;
Je vantais mon bonheur ; et c'est pour m'en punir
Que les Dieux ont permis un forfait exécrable....
Hélas !... mais il n'est point peut-être irréparable...

HECTOR.

C'est dans le sang des Grecs que je veux le laver.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, HECTOR, PATROCLE.

PATROCLE.

Prince....

HECTOR.

Patrocle ! ici je puis vous retrouver,
Vous !... J'admire ce zèle ou cette audace extrême.

PATROCLE.

Mon serment m'y retient ; et j'admire moi-même,
Quel que juste courroux qui le puisse émouvoir,
Que je surprenne Hector en fesant mon devoir.

HECTOR.

Est-ce votre devoir, organe de la Grèce,
D'opposer l'artifice au malheur qui vous presse ;
Et, l'olive à la main, de marchander la paix,
Pour mieux favoriser le plus noir des forfaits ?
Les traîtres ! Je descends, infidèle à ma gloire,
Quand tout fuit devant moi, du char de la victoire !
J'enchaîne dans ce cœur qu'irrite le repos,

L'impérieux désir de combattre un héros
Dont le nom m'importune, et le seul dont ma lance
N'ait point, sous nos remparts, essayé la vaillance;
J'afflige un frère aimé; malgré lui, malgré moi,
Je consens à la paix, j'engage enfin ma foi;
Que dis-je? au camp des Grecs, à Ménélas, moi-même
Je conduis la beauté qu'il réclame, qu'il aime....
Et c'est dans ce moment qu'un lâche, un assassin,
Dans la foule perdu, veut nous percer le sein!...
Il est des dieux vengeurs, ils puniront le traître;
Et le jour n'est pas loin, le jour a lui peut-être,
Où vaincus, fugitifs, sans gloire et sans appui,
Ceux qui l'ont conseillé vont tout perdre pour lui;
Où, proscrits sur la terre, et poursuivis sur l'onde,
Ils vont de leur désastre épouvanter le monde.

PATROCLE.

J'appelle, comme vous, la vengeance des dieux
Sur l'auteur, quel qu'il soit, d'un parjure odieux;
Et vous devez penser si, toujours magnanime,
Votre cœur rend justice au zèle qui m'anime,
Que pour le découvrir je n'ai rien épargné.
Si j'en crois des récits dont je suis indigné,
Tout dit (et plus que vous ce triste aveu m'accable),
Tout dit que c'est un Grec; mais le nom du coupable,
Mais le but de son crime est un secret pour moi:
Agamemnon l'ignore; incapable d'effroi,
Son ame est au-dessus d'un si bas artifice,
Et la Grèce surtout n'en peut être complice;
Non, j'en atteste ici nos guerriers repoussés,
J'en jure par ce bras qui les a dispersés,
Leur défaite à mes yeux prouve leur innocence:

Coupables, ils auraient prévu votre vengeance ;
Mais, loin de les trouver au combat préparés,
Vous les avez vus tous, sans défense livrés,
Vers l'autel de la paix courir pleins d'allégresse.
Prince, encore une fois, n'accusez point la Grèce ;
C'est le crime d'un seul.

HECTOR.

C'est le crime de tous.
L'artifice est-il donc si nouveau parmi vous?
Les nocturnes exploits, les plus vils stratagèmes,
De vos premiers héros sont les titres suprêmes :
Dans les bras du sommeil égorger les guerriers ;
Sans danger, sans combat, enlever leurs coursiers ;
Voilà les Grecs !... du crime artisans ou complices,
Ce n'est que parmi vous qu'on trouve des Ulysses.

PATROCLE.

Le violent transport d'un aveugle courroux
Vous fait-il oublier, Prince, que parmi nous
Sont aussi les Ajax, et surtout les Achilles?

HECTOR.

Pourquoi donc, de vos maux spectateurs immobiles,
Laissent-ils si long-tems reposer leur valeur?

PATROCLE.

Ne vous en plaignez pas.

HECTOR.

Téméraire !

ANDROMAQUE, à Patrocle.

Seigneur !

HECTOR.

Vantez moins un guerrier qu'un affront peut abattre ;
Qui, caché dans son camp, pleure au lieu de combattre,

PATROCLE.

Lui ! se cacher ! Achille ! O trop cruel soupçon !

HECTOR.

S'il le blesse, qu'il vienne en demander raison.

PATROCLE.

Ah ! vous savez trop bien comme il venge une offense.

HECTOR, avec dédain.

Son repos....

PATROCLE.

Son repos est encor la vengeance.

HECTOR.

Je l'en ferai sortir.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HECTOR, PARIS, PATROCLE, TROUPE DE GUERRIERS.

PARIS.

Au Troyen éperdu
Venez rendre l'espoir, Prince, ou tout est perdu.

ANDROMAQUE.

Grands Dieux !

HECTOR.

Que dites-vous ?

PARIS.

Sans presser le carnage,
Jusqu'au jour, vous vouliez qu'on bornât son courage
A contenir les Grecs renfermés dans leurs murs,
Pour leur porter des coups plus nobles et plus sûrs;
Mais le grand Sarpédon, haranguant notre armée,
A fondre sur leur camp l'a sans peine animée.
Jaloux de leur prouver qu'en l'absence d'Hector,
Pleins de son souvenir, nous pouvions vaincre encor,
Nous poursuivions les Grecs, qui, dans leur course agile,
Implorient leurs vaisseaux pour leur dernier asile;
Tout cède, meurt ou fuit : par sa lugubre horreur,
La nuit vient du désordre augmenter la terreur;
Tout se confond alors; la valeur devient rage;
Sur de sanglans débris le fer s'ouvre un passage :
Plus d'ordre, plus de rangs : nous frappons au hasard;
D'une torche enflammée on fait un étendard;
Et, chassant devant nous la Grèce fugitive,
Déjà de l'Hellespont nous franchissions la rive;
Déjà Mars, avec nous, s'élançant dans les eaux,
Portait le feu vengeur sur les premiers vaisseaux....
Lorsque, sur les hauteurs qui du camp des Atrides
Séparent le Phtiote et ses chefs intrépides,
Couronné des rayons d'un cercle lumineux,
Qui dans l'ombre brillait encor plus radieux,
Comme un colosse immense, à l'armée immobile
Apparaît un guerrier....

PATROCLE, avec joie.

C'est lui!

ANDROMAQUE, épouvantée.

C'était Achille!

PARIS.

C'était lui.

HECTOR, avec calme.

Poursuivez.

PARIS.

Point d'armes dans sa main :
Mais l'immortelle égide éclate sur son sein,
Et, de son front s'élève une céleste flamme,
Dont la lueur sinistre éclaire au loin Pergame.
Il fait un pas vers nous, un seul !... et de sa voix
L'éclat épouvantable a retenti trois fois.
Ce cri, pour les Troyens, signal de la retraite,
A rallié les Grecs ; et soudain, à leur tête,
Agamemnon, Ajax, s'élancent furieux :
Diomède les suit, et brave encor les Dieux :
Ulysse, ranimé par ce terrible augure,
D'Hector absent triomphe, et venge sa blessure :
Tout change en un instant, et dans la plaine épars,
A leur tour, nos guerriers implorent leurs remparts ;
Armes, soldats, drapeaux, chars, coursiers, tout se mêle ;
Antimaque au combat vainement les rappelle ;
Et, malgré ses efforts, d'Achille furieux
Le fantôme vainqueur les poursuit en tous lieux :
L'Argien triomphant cent fois s'écrie : Achille !
Le Troyen le répète, en fuyant vers la ville.

HECTOR.

Il reparait enfin !

PATROCLE.

Au nom des Dieux, Hector,
Consentez à la paix ; vous le pouvez encor.

HECTOR.

Ah ! le Troyen bientôt va bannir ces alarmes.

PATROCLE.

Ne forcez point Achille à reprendre ses armes.

HECTOR.

Ce conseil menaçant outrage ma valeur.

PATROCLE.

Que de sang va couler si vous sortez, Seigneur.
J'ose vous supplier....

HECTOR.

Votre prière est vaine.

PATROCLE.

Et, près de vous, encor ma parole m'enchaîne !

HECTOR.

(A Pâris.)

Je vous la rends ; partez. Vous, ne le quittez pas,
Et jusqu'au camp des Grecs accompagnez ses pas.

PATROCLE.

Au-delà de vos vœux, il faut vous satisfaire.
Vous refusez la paix, je vous jure la guerre.
Je pars ; mais d'Ilion je connais le chemin,
Et vous m'y reverrez les armes à la main.
Adieu.

ANDROMAQUE.

Patrocle !....

PATROCLE.

Adieu, malheureuse Andromaque !

(Il sort.)

HECTOR, à Pâris.

Protégez son retour ; j'ordonnerai l'attaque.

(Pâris et plusieurs guerriers sortent après Patrocle.)

SCÈNE V.

HECTOR, ANDROMAQUE, TROUPE DE GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

Pour me taire, j'ai fait un assez grand effort.

HECTOR.

Retourne vers Priam.

ANDROMAQUE.

Tu vas chercher la mort.

HECTOR.

Dis plutôt la donner.

ANDROMAQUE.

Écoute-moi.... Sans cesse,
Auprès d'Achille on voit combattre une déesse....

HECTOR.

J'aurai pour moi les Dieux du parjure ennemis.

ANDROMAQUE.

Il est invulnérable, et tu sais que Thétis....

HECTOR.

Par sa seule valeur j'explique cette fable.

Tous ceux qu'il a vaincus l'ont fait invulnérable.
Je vais combattre; adieu (*).

ANDROMAQUE.

Songe au moins, cher époux,
Songe, si tu péris, que c'en est fait de nous.

HECTOR.

Je ne suis point à moi, je suis à la patrie.

ANDROMAQUE.

Mais ton Astyanax a des droits à la vie.

HECTOR.

Il en aura peut-être à l'immortalité,
S'il imite son père.

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE.

O courage indomté!
Je m'attache à tes pas, et si tu meurs, j'expire.

(*) Vers supprimés.

ANDROMAQUE.

Mais, s'il est invincible, hélas! qu'espères-tu?

HECTOR.

Attends, pour l'avouer, qu'Hector l'ait combattu.

ANDROMAQUE.

Eh! malgré ta valeur, que peut, pour sa ruine,
La lance d'un mortel? son armure est divine.

HECTOR.

Je l'en dépouillerai.

ANDROMAQUE.

Songe au moins, cher époux, etc.

SCÈNE VI.

POLYDAMAS, HECTOR, ANDROMAQUE
TROUPE DE GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

(A Polydamas.)

Mais qu'aperçois-je ! O vous, que le ciel même inspire,
Sage Polydamas, prêtez-moi votre appui.
Il va combattre Achille ; il perd l'État et lui.

POLYDAMAS.

A son destin les Dieux ont attaché le nôtre,
Je le sais ; et ma crainte égalerait la vôtre,
Madame, si Pallas ne m'avait rassuré.

ANDROMAQUE.

Pallas !....

POLYDAMAS.

Ce changement soudain, inespéré,
Comme vous, m'a surpris ; plus d'un sinistre auspice
Annonçait qu'aux Troyens, loin d'être plus propice,
Sa fierté nourrissait un courroux immortel.
Parmi des flots d'encens, autour de son autel,
L'auguste Théano déposait nos offrandes ;
De son front la statue écartant les guirlandes,
S'anime ; un feu nouveau dans ses yeux a brillé ;
Elle agite sa lance, et l'oracle a parlé.

ANDROMAQUE, à Hector.

Tu ne peux refuser d'entendre sa réponse.

HECTOR, à Polydamas.

Hâtez-vous; révélez ce que l'oracle annonce.

POLYDAMAS.

« Celui des deux peuples rivaux
» Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagème,
» Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même
» Le plus brave de ses héros. »

HECTOR.

Eh bien! cher Andromaque?

ANDROMAQUE.

O Prince!... dois-je croire...
Cet oracle, pour nous, garant de la victoire,
Pallas l'a pu dicter! et mon crédule effroi
Aux rêves de Cassandre osait ajouter foi!
J'ai craint ta mort, aux Dieux je fesais cette injure!
Laissons, laissons la crainte aux auteurs du parjure.
Pallas même est contrainte à les abandonner,
Et par sa propre voix vient de les condamner.
Va, je ne retiens plus ton généreux courage:
Va vaincre, cher Hector.

HECTOR.

J'accepte ce présage.

ANDROMAQUE, à Polydamas.

Vous qui seul, modérez sa belliqueuse ardeur,
Suivez-le, combattez près de lui.

POLYDAMAS.

Cet honneur,
Gage de son estime, et le prix de mon zèle,
J'allais le réclamer, et j'y serai fidèle.

Je prédis vos succès, héros chéri des Dieux,
Je veux les partager.

HECTOR.

C'est les assurer mieux.

Partons.

(Ils sortent : Andromaque suit long-tems Hector des yeux.)

SCÈNE VII.

ANDROMAQUE.

Oui, tu vaincras; oui, la prochaine aurore
A mes soins te rendra plus glorieux encore.
Espoir de ta famille, honneur de ton pays,
Tes exploits, tes vertus vont recevoir leur prix.
O vous, à qui son cœur rend un si pur hommage,
Au monde vous voudrez conserver votre image;
Vous lui devez, ô Dieux! toute votre faveur;
Le plus grand des Troyens en sera le sauveur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(Nuit pendant l'entr'acte.)

NOTA, J'ai cru devoir rétablir à l'impression cette scène, que je n'ai pas supprimée sans regret à la représentation.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Ah! Céphise, sais-tu sous quel heureux auspice
Hector combat?

CÉPHISE.

On dit qu'un oracle propice
Nous promet la victoire, et que nous la devons...

ANDROMAQUE.

A Pallas.... Par nos soins, s'il se peut, conservons
L'inespéré secours de sa faveur puissante.
Écoute-moi : demain, à l'aurore naissante,
Dans le superbe amas des atours précieux
Qu'on a tissus pour moi, qui me parent le mieux,
Cephise, tu prendras le plus beau de mes voiles;
Celui qui, brillant d'or, luit parsemé d'étoiles;
Celui que j'ai reçu d'Hécube au jour heureux
Où l'hymen de son fils a comblé tous mes vœux;
Dans le temple porté, qu'il soit, par la prêtresse,
Posé sur les genoux de la chaste déesse :
C'est le don le plus cher que je lui puisse offrir;
Je donnerais ma vie, hélas! pour la fléchir;
Va, joins tes vœux, Céphise, à ce pieux hommage,
Et du plus pur encens parfume son image.

CÉPHISE.

Je vous obéirai; mais, rendue à l'espoir,
Pourquoi fuir le sommeil? cédez à son pouvoir.
Tout repose au palais.

ANDROMAQUE.

Ton zèle en vain me presse;
Céphise; trop de soins éveillent ma tendresse.
Occupons-nous d'Hector : il reviendra vainqueur,
Mais sanglant, mais baigné d'une noble sueur,
Et les cheveux blanchis d'une épaisse poussière;
Préparons les parfums, et l'onde salutaire
Qui doit rendre, effaçant les traces du combat,
A ses membres leur force, à ses traits leur éclat :
De soigner son Hector Andromaque est jalouse;
Quel cœur peut suppléer le cœur de son épouse?
Remplissons ce devoir; et j'irai, si je puis,
Reposer un moment où repose mon fils.

ACTE QUATRIÈME.

Le jour a reparu.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

(Andromaque arrive désespérée ; elle se jette sur un siége.)

CÉPHISE.

Au nom de votre fils, chassez ce noir présage.

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus !

CÉPHISE.

Quelle sinistre image
A vos yeux effrayés...

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus !

CÉPHISE.

Dieux ! calmez son effroi.

ANDROMAQUE.

Tes vœux sont superflus.
Écoute : auprès d'un fils à peine retirée,
Je cédais au sommeil, d'espérance énivrée :

Ma douce illusion ne m'offrant désormais
Que souvenirs de gloire et qu'images de paix,
Je jouis du repos que cette erreur me donne;
Au rêve du bonheur mon ame s'abandonne:
Je ne vois plus Hector que vainqueur, triomphant;
Je crois que tout l'Olympe ensemble le défend.
Vain songe!... un bruit confus tout-à coup me réveille,
Et le nom de Patrocle a frappé mon oreille.
Vers ces remparts, témoins des efforts qu'il a faits,
Trop vainement, hélas! pour maintenir la paix,
Les armes à la main, on m'apprend qu'il s'avance,
Précédé de l'effroi, suivi de la vengeance;
Que tout fuit devant lui; que son fer meurtrier
A déjà moissonné plus d'un vaillant guerrier;
Que Sarpédon n'est plus; que le brave Antimaque
A payé de son sang une imprudente attaque;
Que Pâris, accouru pour sauver son ami,
Était près de tomber sous le glaive ennemi;
Que, sans Hector, ce jour lui devenait funeste.

CÉPHISE.

Je respire à ce nom.

ANDROMAQUE.

Céphise, apprends le reste.
Dans mon trouble, je vole au sommet de la tour;
Vers le Xanthe, éclairé des premiers feux du jour,
Je porte un œil avide, et vois les deux armées
D'une égale fureur au combat animées.
Mais deux guerriers surtout ont frappé mes regards:
L'un sur l'autre élancés, semblables au dieu Mars,
L'un plus impétueux, et l'autre plus tranquille...

CÉPHISE.

Eh bien?...

ANDROMAQUE.

C'était Hector combattant contre Achille.

CÉPHISE.

Achille!

ANDROMAQUE.

C'était lui, c'était son air affreux;
J'ai reconnu son char, ses coursiers tout poudreux,
Son panache terrible, et tel enfin qu'Hélène
Nous l'a fait voir jadis s'élançant dans la plaine.
Un ordre de Priam a délivré mes yeux
De ce sanglant spectacle, et j'attends en ces lieux
Le coup qui va combler et finir ma misère.

CÉPHISE.

Moi, j'ose vous promettre un destin plus prospère :
Avez-vous oublié l'oracle de Pallas?

ANDROMAQUE.

L'oracle a pu m'offrir un sens qu'il n'avait pas.

CÉPHISE.

Il prédit un succès : le sens en est facile,
C'est Hector qui combat.

ANDROMAQUE.

Mais il combat Achille.

CÉPHISE.

Mais il combat l'appui d'un peuple criminel;
Il combat le guerrier qu'un arrêt solennel,
Prononcé par Pallas, a désigné d'avance

Pour expier des Grecs l'impardonnable offense.
« Celui de deux peuples rivaux
» Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagème,
» Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même,
» Le plus brave de ses héros. »
Voilà l'oracle : et vous, sachant d'où part le crime,
Craignez de vous tromper encor sur la victime!
C'est la femme d'Hector qui doute du vainqueur!
J'avoûrai qu'un moment j'ai connu la frayeur;
Je savais que Patrocle, avide de vengeance,
Déjà du sang troyen avait rougi sa lance;
Que les Grecs triomphaient de ce retour heureux,
Que d'abord la victoire avait penché pour eux;
Mais Hector a paru, tout a changé de face :
Achille oppose en vain audace contre audace :
Sa mort va d'Andromaque assurer le repos;
C'est le dernier exploit du plus grand des héros.
Hector est cher aux Dieux protecteurs de Pergame :
Hector vaincra.... Quel bruit... Entendez-vous, Madame!

ANDROMAQUE.

C'est son nom qu'on répète.

CÉPHISE, après avoir regardé vers la plaine.

Il est victorieux!
C'est lui-même, il triomphe, il marche vers ces lieux.

ANDROMAQUE.

Céphise, que dis-tu?... faut-il que je le croie?...
Mon Hector!... justes Dieux! votre faveur, dans Troie,
Le ramène...

SCÈNE II.

EUPHORBE, POLIDAMAS, HECTOR, revêtu des armes d'Achille; ANDROMAQUE, CÉPHISE.

(Troupe de guerriers, dont plusieurs portent des trophées.)

ANDROMAQUE.

(Elle s'élance à sa rencontre.)

Il paraît!... Hector!

HECTOR.

Un Dieu vengeur
A combattu pour nous: tu me revois vainqueur;
Et les Grecs n'ont commis qu'un forfait inutile.

ANDROMAQUE.

(Elle contemple les armes dont Hector est revêtu, avec un étonnement progressif.)

Je ne me trompe point, c'est l'armure d'Achille!
C'est elle!... Quel espoir peut vous rester encor,
O Grecs! le fer d'Achille est dans la main d'Hector!

HECTOR.

D'un triomphe plus beau c'est pour moi le présage.

ANDROMAQUE.

Il n'en est plus que doive envier ton courage.

HECTOR.

Nous devons nous attendre à de plus grands assauts.

ANDROMAQUE.

Ah! dussent tous les Grecs, de leurs mille vaisseaux,

S'élancer vers nos murs, Andromaque tranquille
Attendra le vainqueur; je ne craignais qu'Achille.

HECTOR.

Cesse de t'abuser, et ne crains que les Dieux.
Cet Achille, seul grand, seul terrible à tes yeux...

SCÈNE III.

EUPHORBE, POLYDAMAS, PARIS, HECTOR, ANDROMAQUE, CÉPHISE, TROUPE DE GUERRIERS.

PARIS.

Suspendons un moment nos transports : toi, mon frère,
D'un vainqueur irrité reprends le front sévère.

ANDROMAQUE.

Que dit-il ?

PARIS.

Un héraut, du camp des ennemis
Arrive, et devant vous il prétend être admis.
C'est un nouveau traité que sans doute il propose.

HECTOR.

Après leur trahison ! je ne crois point qu'il l'ose.

PARIS.

Il le faut renvoyer.

POLYDAMAS.

Il le faut écouter.
Au malheur suppliant gardons-nous d'insulter :

Songez que du destin l'inconstance est commune.
L'extrême bonheur touche à l'extrême infortune (*) !

HECTOR, à Euphorbe.

Fais entrer le héraut.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté EUPHORBE.

HECTOR.

Rassure-toi, Pâris ;
Hélène de la paix ne sera plus le prix.

ANDROMAQUE.

Mais, en la refusant, ta vengeance sévère,
Hector, ne voudra point éterniser la guerre.

HECTOR.

Sachons ce qu'il propose.

(*) *Voyez* à l'article *Variantes*, une imitation d'Homère que j'ai cru devoir supprimer ici.

SCÈNE V.

EUPHORBE, POLYDAMAS, PARIS, UN HÉRAUT GREC, HECTOR, ANDROMAQUE, CÉPHISE, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Approche sans effroi :
Quoi qu'aient osé les Grecs en violant leur foi,
Parle : quel chef t'envoie ?

LE HÉRAUT.

Achille.

PARIS ET POLYDAMAS.

O Dieux !

ANDROMAQUE, frappée comme d'un coup de foudre.

Achille !

HECTOR.

Enfin, est-ce bien lui ?

ANDROMAQUE.

Lui ! je reste immobile.

HECTOR, sévèrement.

Devant un Grec au moins cachez votre frayeur.

LE HÉRAUT.

Un faux récit sans doute a causé votre erreur.
(A Hector.)
Des armes d'un héros ta vaillance parée
En croyait, par sa mort, la conquête assurée.

Achille n'est point mort; seul, bravant le trépas,
Patrocle a combattu.

HECTOR.

Je ne l'ignorais pas.

LE HÉRAUT.

S'il est vrai, tu devais t'attendre à mon message.
Achille, dont Hector connaît bien le courage,
N'était pas moins connu par sa tendre amitié :
La lance de sa vie a tranché la moitié;
Et ce que n'ont point fait nos dangers, nos alarmes,
De Patrocle vivant les prières, les larmes,
Patrocle mort l'a fait : il sort de son repos,
Mais il en sort terrible : il ne sent point nos maux;
Il sent sa perte : il pleure, il frémit tout ensemble....

HECTOR, avec impatience.

Dis ce qu'il veut.

LE HÉRAUT.

Vengeance.

HECTOR.

Il me verra.

ANDROMAQUE.

Je tremble!

(Pendant la fin de cette scène, Andromaque a l'air de méditer un projet.)

LE HÉRAUT.

Son armure est à toi; contre lui, sans délai,
Pour t'en montrer plus digne, ose en faire l'essai.
Il est sous vos remparts.

HECTOR.

C'était mon espérance.
Dis-lui que je suis prêt.

LE HÉRAUT.

Cette douce assurance,
Quand il perd son ami, peut seule le flatter.

HECTOR.

Ne t'arrête donc point, et cours la lui porter.

(Le héraut sort.)

ANDROMAQUE, à part.

(A Pâris.)

Oui, tentons ce moyen. Retenez-le, mon frère!
(Elle sort suivie de Céphise. Euphorbe sort en même tems.)

SCÈNE VI.

POLYDAMAS, HECTOR, PARIS, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Enfin voici le jour qu'attendait ma colère!
Mais Andromaque a fui : vous semblez étonnés;
L'abattement est peint sur vos fronts consternés.
Pourquoi ce long silence, et quel effroi vous glace?

PARIS.

Aucun péril ne peut étonner votre audace;
Mais vos amis, Hector, ont le droit de trembler :
Achille....

HECTOR.

Qu'oscz-vous proposer ? vous connaissez Hector :
Votre amitié, sans cause, est peut-être alarmée ;
En tremblant pour moi seul, vous offensez l'armée,
Vous m'offensez moi-même : et d'où vient cet effroi ?
L'oracle a menacé ; qui vous dit que c'est moi ?

PARIS.

Il nomme le plus brave.

HECTOR.

Eh bien ! c'est une gloire
Que tous disputeraient, du moins j'aime à le croire.
Sarpédon, Antimaque, étaient braves tous deux ;
Ils ne sont plus, l'oracle a pu choisir l'un d'eux.
Un oracle a prédit aussi que nos murailles
D'Achille, en son printems, verraient les funérailles,
Il le sait ; son courage en éclate encor plus.
Mais les raisonnemens sont ici superflus :
Quand il a consenti qu'on ouvrît la barrière,
Un guerrier ne peut plus regarder en arrière ;
Sans balancer, il vole au cri de la valeur ;
Et, même avant les Dieux, il consulte l'honneur.
Je n'affecterai point une vertu barbare :
De tout ce que j'aimai si la mort me sépare,
Je sens tout mon malheur ; fils, père, époux heureux,
Mon cœur tient à la vie, hélas ! par trop de nœuds.
Mais je dois, jusqu'au bout, remplir ma noble tâche ;
Mais Hector ne peut vivre avec le nom de lâche ;
Et quand c'est au plus brave à subir le trépas,
Le trépas est un bien qu'Hector ne cède pas.
Si l'oracle, à ce titre, aujourd'hui me menace,

Du choix qu'il fait de moi je dois lui rendre grâce ;
Et vous-même, par vous puisqu'il m'est envié,
Mon frère, vous jugez qu'il n'est pas trop payé.

POLYDAMAS.

Mais pour un insensé qui n'eut point de complice,
De nos héros faut-il que le plus grand périsse ?
Tout peut se réparer : qu'un peuple accusateur
Du forfait qu'il condamne ose nommer l'auteur,
Et qu'un nouveau traité rende....

HECTOR.

Espoir inutile!
Patrocle est mort ! voilà la réponse d'Achille.

SCÈNE VII.

POLYDAMAS, EUPHORBE, HECTOR, PARIS,
TROUPE DE GUERRIERS.

EUPHORBE, à Hector.

Prince, le Roi vous mande.

PARIS, avec joie

O ciel !

HECTOR.

Mon père, hélas !
Je prévois son dessein.

POLYDAMAS.

Ne lui résistez pas.

HECTOR.

D'Andromaque cet ordre explique trop l'absence.

Mais je vais de Priam ranimer l'espérance,
A ses regards tremblans montrer Hector vainqueur....
Mais Hécube.... Ah ! cédons à la voix de mon cœur,
Et si l'arrêt des Dieux aujourd'hui m'est contraire;
Ne partons pas du moins sans voir encor ma mère !

(Il sort suivi d'Euphorbe et des guerriers.)

SCÈNE VIII.

PARIS, POLYDAMAS.

PARIS.

Prince, suivez ses pas; moi, je cours affronter
Les coups que le destin s'apprête à lui porter.

(Il sort du côté opposé à celui par où sort Polydamas.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CÉPHISE, ANDROMAQUE, HECTOR, GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

A ce fatal combat je ne mets plus d'obstacle ;
Mais, encore une fois, sur le sens de l'oracle
Souffre que la prêtresse interroge Pallas.

HECTOR.

Son oracle est douteux, mon devoir ne l'est pas.
Faut-il toujours combattre une épouse adorée ?
A mes genoux j'ai vu ma famille éplorée ;
Contre l'honneur d'Hector ton effroi s'est armé
Des cris, du désespoir de tout ce que j'aimai,
Des caresses d'un fils, des larmes d'une mère ;
J'ai vaincu ; ma victoire est déjà trop amère !
Ah ! ne me force point à triompher de toi :
Ta crainte, au nom d'Achille, est un affront pour moi.

ANDROMAQUE.

Eh ! pourrai-je jamais l'entendre sans alarmes,
Ce nom, source, aliment, présage de mes larmes !

Dans l'horreur du passé me montrant l'avenir,
Ce nom, en traits de sang, vit dans mon souvenir.
Sur les fumans débris de son royal asile,
Mon père est égorgé, c'est par la main d'Achille !
Au sein de Thèbe en feu, de Thèbe heureux séjour,
Où mes premiers regards ont essayé le jour,
Ma mère, qui régnait sur cette immense ville,
Se voit charger de fers, c'est par la main d'Achille !
Sur les tranquilles bords où paissaient leurs troupeaux,
Mes frères désarmés se livraient au repos,
Surpris, la résistance, hélas ! fut inutile,
Tous sont massacrés, tous !... c'est par la main d'Achille !
Toujours Achille ! Achille abreuvé de mon sang !...
Et quand je le vois prêt à te percer le flanc,
Tu veux, cruel...

HECTOR.

Je veux que la juste colère,
De tous ces attentats provoquant le salaire,
Au lieu de les pleurer, m'excite à les venger.
Épargne-moi tes pleurs ; c'est là mon seul danger.
Mais Achille se plaint que je tarde à paraître,
Et déjà son orgueil en triomphe peut-être.

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE, le retenant.

Ingrat !... au champ de mort arriver le premier,
Est-ce donc un bonheur qu'Hector puisse envier ?
Achille te prévient : mais, tout à sa colère,
Dans son camp le barbare avait-il une mère ?
Avait-il sous les yeux le berceau de son fils ?
D'un père au désespoir entendait-il les cris ?
Enfin, opposait-on ces mots à sa furie :

« Si tu meurs, avec toi périra la patrie? »
Je n'ose te parler d'un intérêt plus doux;
Mais tu sais que, pour moi, la vie est mon époux;
Hector compense seul tous mes destins contraires :
Hector me rend mon père, et ma mère, et mes frères;
Et, s'il faut que les Dieux me ravissent Hector,
Tout ce qu'il m'a rendu je vais le perdre encor.
Que deviendrai-je alors?... O destin déplorable!
Seule dans l'univers, ta veuve inconsolable,
Quand ses yeux auront vu des remparts d'Ilion
L'antique orgueil tomber au niveau du sillon,
Aux caprices d'un maître, esclave abandonnée,
Vil jouet du vainqueur, sur sa poupe enchaînée,
Loin des bords Phrygiens, le suivra sur les eaux,
Et pour lui, dans Argos, tournera les fuseaux.
Si je donne une larme au souvenir de Troie,
D'un peuple curieux j'entends l'affreuse joie
Insulter à mon deuil et l'augmenter encor :
« C'est elle! la voilà! c'est la veuve d'Hector! »

HECTOR.

Tu déchires mon cœur, et ta cruelle adresse
De malheurs supposés tourmente ma tendresse.
Va, nos jours sont comptés, avant l'arrêt du sort,
Le fier Achille en vain m'a promis à la mort.
Mais si (Dieux! détournez ce sinistre présage),
Si le sort aujourd'hui doit trahir mon courage;
S'il faut mourir, enfin, ne dois-tu pas, dis-moi,
Souhaiter que je meure au moins digne de toi,
Digne de mes aïeux, et, si j'ose le dire,
Digne du cœur d'Hector, où la vertu respire?
Si le sort te condamne à gémir dans Argos,

Serais-tu consolée, en entendant ces mots :
« C'est la veuve d'Hector qui, démentant sa gloire,
» Une fois, sans combattre, a cédé la victoire? »
Ah! Dieux!... De son bûcher se fesant un autel,
Hercule, par sa mort, se rendit immortel.
Pour moi, dans ton cœur seul, mon cœur désire un temple;
Mais je veux à mon fils laisser un grand exemple.
Il peut n'avoir un jour ni sceptre, ni trésor;
Pour héritage, au moins, qu'il ait le nom d'Hector;
Qu'il l'ait, qu'il en soit fier!... Épouse trop aimée,
Tu l'aimeras mon fils?... Attendrie et charmée,
Mille fois tu m'as dit, en contemplant ses traits,
Qu'ils offraient à tes yeux le plus doux des portraits;
Tu l'aimeras?... Et vous, Dieux, prenez sa défense;
D'un Hector au berceau, Dieux! protégez l'enfance :
Si l'ordre du destin nous sépare aujourd'hui,
Pour vous servir encor, que je revive en lui :
S'il règne, qu'il soit juste, et, s'il le faut, sévère;
Qu'il fasse tout le bien que j'aurais voulu faire;
Qu'il voue à la patrie et son bras et son cœur;
Qu'armé pour elle seule, il soit toujours vainqueur;
Et puisse-t-il, l'amour et l'orgueil de sa mère,
Faire dire aux Troyens consolés de son père :
« Hector, tant qu'il vécut, d'Ilion fut l'appui;
» Son fils est aussi brave, et plus heureux que lui. »
Adieu, chère Andromaque!... Et toi, reste auprès d'elle;
Céphise, mon amour la confie à ton zèle.

ANDROMAQUE, le pressant dans ses bras.

Hector!...

HECTOR.

Arrachons-nous à cet adieu cruel;

Partons ; et si ma mort est un arrêt du ciel,
Qu'admirant ma vaillance, à son effort suprême,
Les Grecs disent : Hector n'a cédé qu'aux Dieux même.

(Il sort suivi des guerriers. Andromaque le suit longtems des yeux.)

SCÈNE II.

CÉPHISE, ANDROMAQUE.

CÉPHISE, à part.

Malheureuse princesse ! à quel pénible soin
L'adieu d'Hector m'enchaîne.

ANDROMAQUE.

Il est déjà bien loin !

CÉPHISE.

Pâris à ce combat s'opposera peut-être.

ANDROMAQUE.

Pâris est généreux autant qu'il pouvait l'être :
D'un noble désespoir je l'ai vu transporté ;
Et trompant l'œil d'Hector, par mes pleurs arrêté,
Il volait au combat ; mais le féroce Achille,
Avare d'un trépas à ses yeux trop facile,
Veut Hector ; par sa haine Hector est préféré ;
Du sang de mon Hector son glaive est altéré.

CÉPHISE.

Son vœu sera trompé : le crime d'Antimaque

Doit-il être expié par les pleurs d'Andromaque ?
Vous reverrez Hector.

ANDROMAQUE.

Céphise, le crois-tu ?

CÉPHISE.

Oui, je crois que les Dieux protégent la vertu ;
Que, sans pitié, d'Hécube ils n'ont point vu les larmes,
Les adieux de Priam, et vos tendres alarmes.

ANDROMAQUE.

Tu prends pour de l'espoir le vœu de l'amitié.
Le destin n'aura point pour moi tant de pitié.
O destin ! tu te fais une barbare étude,
Tu te fais un plaisir de mon inquiétude !
Au sein du désespoir, au comble de ses vœux,
Vingt fois, dans un seul jour, heureux et malheureux,
Ce cœur va, libre enfin et d'espoir et de crainte,
Dans l'abîme du deuil ensevelir sa plainte.

CÉPHISE.

Et pourquoi d'injustice accuser le destin,
Quand le succès, Madame, est au moins incertain ?
Bannissez cet effroi ; nulle sinistre image,
Des maux que vous craignez, n'offre encor le présage ;
Espérez que, fléchis par les vertus d'Hector,
Les Dieux...

ANDROMAQUE.

J'espère, hélas ! puisque je vis encor.
Mais quel affreux tourment qu'une telle espérance !
Je meurs d'inquiétude, et meurs d'impatience.
Je brûle de m'instruire, et tremble de savoir...

Vers la plaine mon œil regarde, et craint de voir...

(Elle fait un pas pour sortir.)

En ce moment...

CÉPHISE.

Eh bien! en ce moment peut-être
Votre Hector est vainqueur, Achille a cessé d'être.

ANDROMAQUE.

Se pourrait-il?... O Dieux! je vous implore tous;
Ou, s'il faut qu'aujourd'hui je perde mon époux,
Mon époux, le seul bien qui m'attache à la vie,
Que la vie à l'instant, ô Dieux! me soit ravie!
Que j'expire, tandis que, pour dernier bonheur,
De pouvoir en douter j'ai du moins la douceur;
A votre cruauté, quand je n'ai pas encore
Le droit de reprocher un malheur que j'ignore!

SCÈNE III.

CÉPHISE, PARIS, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Mais que vois-je?... Pâris!... Hector est-il vainqueur?
Quel trouble, justes Dieux!...

PARIS.

Ils combattent, ma sœur.

ANDROMAQUE.

Et vous osez paraître en ces lieux!

PARIS.

Sur ma tête
Vainement j'ai voulu détourner la tempête.
Résolu d'affronter Achille et le trépas,
J'ai sous nos murs en vain précipité mes pas.
Hector, qui ne veut point que ma valeur partage
D'un glorieux péril le sanglant avantage,
M'a fait du champ d'honneur fermer tous les chemins,
Et cet arc, malgré moi, reste oisif dans mes mains!
Nos guerriers de leurs dards m'opposant la barrière,
Je n'ai pu joindre Achille : il appelait mon frère;
Le menaçant du geste et l'attaquant des yeux,
Cent fois je l'accablai de noms injurieux;
Mais, loin de lui, les vents emportaient mon outrage.
Enfin Hector paraît : son superbe courage,
S'emparant des dangers où je courais m'offrir,
M'ôte l'espoir de vaincre ou le droit de mourir.
Je ne sens plus alors que son péril extrême,
Et, dans mon désespoir, je me trahis moi-même.
Voyant, avec Hector, Troie entière expirer,
Je vole chez Priam, je viens le conjurer
De franchir nos remparts, de courir vers la plaine...

ANDROMAQUE, avec transport.

Mon frère!....

PARIS.

Je fais plus : je détermine Hélène
A le suivre, à l'aider de ses pleurs; pour jamais
Je renonce, ma sœur, à revoir tant d'attraits;
Pourvu que Ménélas aussi retourne à Sparte
Sans elle, je consens qu'à l'instant elle parte;

Heureux, si ses efforts peuvent tout réparer!
Elle est hors des remparts.

ANDROMAQUE.

Et je puis demeurer!...
Ah! courons seconder un si généreux zèle.

(Elle sort avec Céphise.)

SCÈNE IV.

PARIS.

De ce dernier espoir qui luit encor pour elle,
Grands Dieux! n'éteignez point le trop faible rayon:
Lorsqu'enfin je m'immole au salut d'Ilion,
D'un regard de pitié voyez ce sacrifice:
Au prix de mon bonheur que la paix s'accomplisse!
Vains souhaits!... vains efforts qu'Hélène va tenter;
C'est le fer à la main qu'Achille veut traiter,
Et les larmes jamais n'ont attendri sa rage.
Mon seul espoir, Hector, c'est toi, c'est ton courage:
Je crois à la victoire et non pas à la paix;
Achille avec Hector ne la fera jamais.

SCÈNE V.

PARIS, POLYDAMAS.

PARIS.

Je vois Polydamas... ô funeste présage !
Le plus affreux malheur se lit sur son visage !
Eh bien ! Prince ?...

POLYDAMAS.

Mes pleurs d'avance ont répondu.

PARIS.

Il est mort !

(Il reste consterné et appuyé sur son arc.)

POLYDAMAS.

C'en est fait, Pergame a tout perdu ;
Sa gloire, son appui, son unique espérance ;
Celui dont les vertus égalaient la vaillance ;
Le modèle des fils, des pères, des époux ;
Celui qu'on admirait sans en être jaloux,
Hector enfin n'est plus !

PARIS.

Je croyais que mon père...

POLYDAMAS.

Il a hâté sa mort, en voulant l'y soustraire.

PARIS.

Qu'entends-je ? Apprenez-moi, Prince, tout mon malheur,
Dussé-je, à ce récit, expirer de douleur !

POLYDAMAS.

Dans les champs phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée ;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différens chefs les Grecs étaient rangés ;
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace ;
Les deux camps sont muets ; et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Les Dieux même (mon œil à travers un nuage
Avait cru voir encor cette imposante image),
Sur le trône des airs les Dieux en cercle assis,
Regardaient attentifs, inquiets, indécis :
J'ai reconnu Pallas et sa terrible égide :
A ce conseil sacré Jupiter qui préside
Tient les balances d'or, où son auguste main
Pèse des deux héros l'immuable destin.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà, dit Achille enflammé de colère :
» Viens ; ton sang va payer le sang de mon ami ;
» Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
» C'est Hector que je veux. » ... « C'est Hector qui t'immole »,
Lui répond votre frère ; il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu :
Achille est ébranlé du choc inattendu ;
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et, de tout son effort, à son tour il le lance ;
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré :
Du trait de son rival chacun s'est emparé ;
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne ;
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé

Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang plus d'une fois avait rougi la terre ;
Ils luttaient, tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé,
Et Jupiter entre eux n'avait point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père :
Il s'écrie : à sa vue, on s'agite, on espère,
Et déjà deux hérauts plaçaient en même tems
Leur sceptre pacifique entre les combattans :
Mais Achille frémit de perdre sa victime ;
Son courage, ou plutôt sa fureur se ranime ;
Il presse Hector, Hector résiste ; mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main...
Que pouvait sa vaillance ?... il est atteint... il tombe...
Troie entière descend avec lui dans la tombe.

PARIS.

Dieux !

POLYDAMAS.

Son trépas n'a point désarmé le vainqueur.
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur ;
Voyez, après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu. Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs, des Troyens adoré,
Roule, et sillonne au loin la fange qui le souille ;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté :
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté.
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse à coups redoublés, vers les rives du Xanthe,
Ses coursiers, qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois :

L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit, d'un air affreux, à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre; et, bravant tous les Dieux,
De son sang qui ruisselle il énivre ses yeux.

PARIS.

Et voilà mon ouvrage! ô perte déplorable
Qui, comblant mon forfait, le rend irréparable!...
Par quelque grand exploit, si je pouvais encor
Consoler en mourant l'ombre du grand Hector!
Si du féroce Achille... Exaucez ma prière,
Dieux protecteurs de Troie! au trépas de mon frère,
Que je survive, ô Dieux! pour en punir l'auteur!
Guide, Apollon, les traits de cet arc destructeur!
Qu'Achille, dont l'orgueil dédaigne ma faiblesse,
Par la force vainqueur, soit vaincu par l'adresse!
Que je venge mon frère!...

(On entend gronder le tonnerre.)

Oui, je le vengerai.
Je vous entends, ô Dieux! je vous obéirai (*).

(*) *Vers supprimés.*

POLYDAMAS.

Dans votre désespoir qu'allez-vous entreprendre?
Vous pourrez le venger; qui pourra nous le rendre?

FIN D'HECTOR.

2353668

VARIANTES ET FRAGMENS

TRADUITS OU IMITÉS D'HOMÈRE.

J'AI dit, dans ma préface, qu'Hélène était d'abord entrée dans le plan de ma tragédie d'*Hector*. On verra, dans la scène suivante, entre elle et sa nourrice Éthra, qui avait suivi l'envoyé des Grecs à Troie, comment j'avais conçu et présenté ce caractère, auquel je n'ai pas renoncé sans regret.

HÉLÈNE, ÉTHRA.

HÉLÈNE.

CHÈRE Éthra, je rends grâce à celui qui t'envoie;
Du coupable Pâris quand je devins la proie,
J'accusai sa fureur qui, trompant tous les yeux;
Ne t'avait point permis de me suivre en ces lieux;
Ton zèle encor m'est cher; mais ta prière est vaine;
Je ne reprendrai point une odieuse chaîne;
Que ce soit la vengeance, ou que ce soit l'amour,
Qui dans le camp des Grecs ordonne mon retour,
Je veux à cette loi, si je puis, me soustraire.
J'ai souvent dans Hector trouvé le cœur d'un frère,
Hector est mon espoir; s'il devient mon appui,
Je vais d'un double joug m'affranchir aujourd'hui.

ÉTHRA.

Madame, quel dessein! Loin de votre patrie,

Traînerez-vous encore une importune vie ?
Au rivage enchanté du paisible Eurotas,
Où joua votre enfance, où de vos premiers pas
Ces maternelles mains ont aidé la faiblesse,
Préférez-vous Pergame ?

HÉLÈNE.

Un tel soupçon me blesse.
Eh ! quel charme pour moi peuvent avoir des lieux
Où je vois le reproche écrit dans tous les yeux ;
Où, tantôt d'une épouse et tantôt d'une mère,
Le deuil accusateur et la censure amère,
Me rappelant ma honte, et m'imputant leurs pleurs,
M'accablent à la fois de mes maux et des leurs !
On ne soupçonne point ma triste destinée,
Chère Éthra !... Ce haut rang dans lequel je suis née ;
Le renom que, parmi les peuples prevenus,
M'ont fait quelques attraits, don fatal de Vénus ;
Le malheureux honneur, que peut-être on m'envie,
D'avoir pu, seule, armer et l'Europe et l'Asie ;
Ce triomphe, ou plutôt cet opprobre éclatant,
Je les ai payés cher !... Mais en vain on prétend
Que je retourne à Sparte et sous le joug d'Atride,
Quand Pâris, au milieu de la pompe perfide
Des jeux qu'en mon honneur il fesait célébrer,
Sur son vaisseau complice habile à m'attirer
M'eut enfin, malgré moi, dans sa fuite entraînée,
Dans les gouffres profonds de la mer indignée
Les Dieux, les Dieux vengeurs, devaient m'ensevelir !...
Mais aux yeux d'un époux me laissant avilir,
Loin de ce même époux, qui me croit criminelle,
Ces Dieux me prescrivaient une fuite éternelle.

ÉTHRA.

Qui vous croit criminelle !... Ah ! jugez autrement
D'un époux généreux le tendre empressement ;
Et lorsqu'il redemande une femme adorée,
Croyez qu'elle est toujours dans son cœur honorée.
J'ose être son garant : aujourd'hui, sans courroux
Il me disait encore, en m'envoyant vers vous :
« Va, suis nos députés ; d'une épouse chérie
» Toi qui nourris l'enfance, et restas son amie,
» Va la trouver ; dis-lui qu'à son seul ravisseur
» Ma tendresse outragée impute mon malheur.
» Hélas ! ajouta-t-il, son crime est d'être belle :
» A mon rival je sais que sa fierté rebelle
» Par le plus froid dédain a puni ses forfaits,
» Je sais, que chez Priam, comme dans mon palais,
» Elle fut de respect toujours environnée ;
» Si sa foi pouvait être un moment soupçonnée,
» L'estime d'Andromaque et l'amitié d'Hector
» Parleraient hautement pour la sœur de Castor ;
» Hélène est vertueuse. »

HÉLÈNE.

Éthra, c'est peu de l'être,
Une épouse a besoin encor de le paraître.
Plus que l'amour, l'hymen est tyran, est jaloux :
J'ai blessé son orgueil, et je crains mon époux.
Il n'a point oublié qu'avant cet hyménée,
Où d'un père absolu l'ordre m'a condamnée,
Parmi tant de héros qui briguèrent ma main,
Qui dans Sparte accouraient, du bord le plus lointain,
Et, sous l'œil paternel, m'offrant un libre hommage,
Attendaient leur bonheur de mon libre suffrage,

Pâris était le seul qui m'avait su charmer.

ÉTHRA.

Je vous entends.

HÉLÈNE, vivement.

Sans crime alors j'ai pu l'aimer.
Toi-même me flattais d'un destin plus prospère,
Et je te vis gémir, Éthra, lorsque mon père,
Après m'avoir promis de couronner mon choix,
De l'amour le plus tendre oubliant tous les droits,
Força de mes amans la foule conjurée
A protéger l'hymen du second fils d'Atrée;
Tandis qu'il repoussait un prince aimé des Dieux,
De mille dons divers orné, comblé par eux,
Jeune, illustre, charmant, que Jupiter lui-même,
Avait de la beauté nommé juge suprême;
Digne frère d'Hector, et qui, sans ce refus,
Peut-être aurait été l'exemple des vertus.
Ne crois pas cependant qu'une coupable flamme,
Après son attentat, survive dans mon ame;
Quand de celle qu'il aime il fait le déshonneur,
Un amant, pour jamais, perd ses droits au bonheur.
Je hais Pâris, par lui je suis infortunée;
A mille affronts, par lui, je me vois condamnée;
A Pergame, à la Grèce, objet trop odieux,
A peine devant toi j'ose lever les yeux.
Je le hais des malheurs qu'il cause à ma patrie;
Je le hais des soupçons dont ma gloire est flétrie;
Et, si je me rappelle un plus doux souvenir,
Je le hais de m'avoir forcée à le haïr.
Toutefois, chère Éthra, je lui rendrai justice;
Quoiqu'il ait pu souvent m'accuser de caprice;

Que, pour cacher ma honte aux Troyens irrités,
J'affecte des mépris qu'il n'a point mérités,
Sans montrer de courroux, sans oser rien prétendre,
Il souffre; ou, s'il se plaint, c'est d'un accent si tendre!
Dans ses brûlans désirs s'il est impétueux,
Dans son langage au moins il est respectueux;
Plein d'amour il me cherche, en tremblant il m'approche;
Au plus cruel dédain, au plus sanglant reproche,
Il répond par des pleurs, par un serment nouveau
D'adorer mon image, au-delà du tombeau.

ÉTHRA.

Ainsi lorsque son cœur perd ses droits sur le vôtre,
Vous le haïssez trop pour en aimer un autre?

HÉLÈNE.

Éthra, c'en est assez; je n'ai plus qu'un espoir,
Qu'un moyen d'accorder mon cœur et mon devoir;
C'est d'aller seule, en proie au malheur qui me presse,
Étrangère à Pergame, étrangère à la Grèce,
Renonçant à Pâris et fuyant Ménélas,
Sur les rives du Nil, près d'une mère... Hélas!
Pourquoi, trop jeune encor, m'en a-t-on séparée?
Puisse de soins pieux sa vieillesse honorée,
Ne point se souvenir d'un ingrat abandon,
Et d'une longue erreur m'accorder le pardon!

Au cinquième acte, Hélène, qui avait été témoin des adieux d'Hector et d'Andromaque, se reprochait les malheurs de ce couple vertueux, et retraçait ainsi le fameux tableau d'Astyanax effrayé par le panache d'Hector :

. . . . . .

. . . . . .

La douleur d'Andromaque et ses touchans adieux
Me rendent à moi-même un objet odieux ;
Cette scène est encor présente à ma pensée :
Aux portes du palais, Seigneur, je l'ai laissée ;
D'Hector, qui veut la fuir, elle arrête les pas :
Céphise est auprès d'elle ; elle tient dans ses bras
Astyanax, pareil, s'il ne l'efface encore,
A l'étoile qui luit sur le front de l'aurore.
Hector était armé ; je le vois se baisser
Vers son malheureux fils, qu'il brûle d'embrasser ;
Mais le balancement de l'aigrette flottante,
Mais du casque enflammé la lumière éclatante,
Ont ébloui ses yeux ; il s'effraie, et soudain,
Implorant sa nourrice, il s'attache à son sein ;
Andromaque jouit de sa frayeur naïve,
Et dans son œil humide une larme captive
Se mêle au doux éclat du plus tendre souris.
Hector a déposé son casque ; il prend son fils,
Le couvre de baisers, contre son cœur le presse,
Le regarde long-tems d'un œil plein de tendresse,
Soupire, et l'élevant sur ses bras paternels,
Il adresse pour lui des vœux aux immortels.

J'avais essayé d'imiter aussi le passage si connu où les prières sont personnifiées. Polydamas répondait à Pâris, qui propose de renvoyer le héraut grec :

Il le faut écouter : . . .
An malheur suppliant gardons-nous d'insulter !
Jusqu'au trône des Dieux, quand elle est rejetée,
Par Thémis en courroux, sa prière est portée ;
Thémis défend les droits du faible humilié ;
Et sa plainte sacrée, éveillant leur pitié,
Dans leur main vengeresse allume le tonnerre,
Qui du mortel superbe abat la tête altière.

RECIT ÉPIQUE

DU COMBAT D'ACHILLE ET D'HECTOR

Dans mon premier plan, Pâris fesait ce récit en présence d'Andromaque, qui pouvait l'entendre, parce que le résultat du combat restait indécis ; c'est ce qui m'avait engagé à prendre un ton plus épique :

Dans les champs phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée ;
Sortis de leurs remparts, jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différens chefs les Grecs étaient rangés ;
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace,
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace :
Les deux camps sont muets ; et du combat fatal

Chacun désire, attend, redoute le signal ;
Les Dieux même (mon œil à travers un nuage
A cru voir, voit encor cette imposante image),
Sur le trône des airs, les Dieux en cercles assis,
Regardaient attentifs, inquiets, indécis :
J'ai reconnu Pallas et sa terrible égide :
A ce conseil sacré, Jupiter, qui préside,
Tient les balances d'or, où son auguste main
Pèse des deux héros l'immuable destin.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière :
» Le voilà ! dit Achille, enflammé de colère ;
» Viens, ton sang va payer le sang de mon ami :
» Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.
» C'est Hector que je veux ! — C'est Hector qui t'immole »,
Lui répondit mon frère. Il dit, et son trait vole,
Frappe le bouclier, y reste suspendu :
Achille est ébranlé du choc inattendu ;
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et, de tout son effort, à son tour il le lance ;
Mais Hector l'attendait, et le coup est paré :
Du trait de son rival chacun s'est emparé ;
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne ;
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Pour doubler de son dard la force meurtrière
Son adroit ennemi fait trois pas en arrière ;
Le trait part, siffle... Hector l'évite, en se baissant ;
Un Grec, ou, sous ses traits, Pallas, le ramassant,
Accourait pour le rendre à l'indomptable Achille ;
Hector voit le danger, et d'une main agile,
Saisissant son épée, il force son rival

A rendre, en l'imitant, le combat plus égal.
L'âme des deux guerriers alors se multiplie ;
Le fer cherche le fer, le croise, se replie,
Fait jaillir les éclairs de l'airain enflammé ;
Dans leurs rapides mains, c'est un foudre animé,
Qui brille, vole, frappe, avide de blessure,
Des superbes cimiers moissonne la parure,
Et porte mille coups mille fois redoublés.
Ni vainqueurs, ni vaincus, tous deux sont accablés.
Leur sang plus d'une fois avait rougi la terre ;
Ils luttaient, tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé,
Et Jupiter entre eux n'avait pas prononcé,
Quand deux hérauts (un dieu leur en donna l'idée)
Le grec Taltybius et le troyen Idée,
Courent, d'un zèle égal, placer en même tems
Leur sceptre pacifique entre les combattans.
« Arrêtez, s'écrient-ils, c'est le prix du courage
» Que vous vous disputez, non celui de la rage.
» Cessez, braves guerriers, le fer manque à vos bras ;
» Suspendez vos fureurs. » Hector ne répond pas.
Achille frémissant, et la vue égarée,
Bravait des deux hérauts la défense sacrée ;
Mais, malgré lui, pressé par un cri général,
Il cède, et du regard menaçant son rival,
« J'accorde une heure. » « Eh bien, répond Hector, une heure. »
Toutefois l'un et l'autre en présence demeure,
Et tour-à-tour se plaint d'un succès différé.

La tragédie d'*Hector* offre beaucoup d'autres imitations de l'Iliade ; il serait superflu de les indiquer à mes lecteurs ; je me borne à reconnaître en général que, dans mon ouvrage, il n'y a pas une combinaison, pas un caractère, pas un sentiment, presque pas une idée qui ne m'ait été donnée ou inspirée par Homère, et c'est aux mânes de ce grand homme que je fais hommage de mon succès.

FIN DES VARIANTES ET FRAGMENS.

PYRRHUS,

ou

LES ÆACIDES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LE HOC,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 27 février 1807.

NOTICE

SUR LE HOC.

LOUIS-GRÉGOIRE LE HOC, naquit à Paris, en 1743, d'un médecin distingué dont la mémoire est encore en vénération à l'Hôtel-Dieu. Ses premières études eurent de l'éclat, et il débuta dans le monde littéraire par diverses productions qui y furent bien accueillies, telles que *le Testament de ma raison*; des sonnets imités de Pétrarque, qui parurent dans le *Mercure*, en 1773, et l'éloge du *Chancelier de l'Hôpital*. Cela ne l'empêcha pas de se distinguer dans le maniement des affaires, et les talens qu'il y montra le firent employer de bonne heure dans la carrière administrative. Necker le cite avec éloge dans son *Compte rendu*.

Nommé en 1778, par Louis XVI, commissaire-général de la marine pour l'échange des prisonniers dans la guerre d'Amérique, il établit un cartel d'échange qui fut ensuite adopté par toutes les puissances. Bien que fort jeune encore, cette mission lui valut une

pension de 6,000 fr., et une de 800 fr. pour chacun de ses enfans.

Il était désigné à une intendance dans nos colonies, mais il aima mieux accompagner M. de Choiseul-Gouffier, dont il était l'ami, en qualité de secrétaire de légation, et il alla avec lui à Constantinople. Ayant ensuite parcouru la Grèce, il alla visiter les ruines d'Athènes avec le poëte Delille, auquel il se lia d'une amitié qui n'a fini qu'à la mort.

Après avoir été rappelé de la Turquie, en 1787, par M. de Calonne, pour concourir aux travaux préparatoires de l'assemblée des notables, il fut intendant des finances du duc d'Orléans en 1788 et 1789. Nommé, dans les premières années de la révolution, premier électeur de son quartier ou autrement dit de sa section, il en fut encore fait chef de bataillon lors de la fuite de la famille royale à Varennes. Dans cette conjoncture, il se trouva chargé de la garde du Dauphin, depuis si infortuné, et il s'efforça de consoler la cour éperdue par le charme de son esprit et l'aménité de ses manières. C'était lui qui commandait aux Tuileries à la fameuse journée dite *des poignards*, et il empêcha bien des crimes.

Le Roi l'avait envoyé comme ministre plénipotentiaire à Hambourg, mais il fut rap-

pelé presque aussitôt après la mort tragique de ce prince. Il ne tarda pas à être l'objet des persécutions des bourreaux de 1793, et il fut *incarcéré*, comme on disait alors, pour avoir donné des conseils au Roi dans un écrit qui fut trouvé dans la fameuse armoire de fer. Cependant il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions. En 1795 le Directoire l'envoya à Stockolm en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il revint en France après le 18 brumaire, et renonça à la carrière politique, pour se consacrer tout entier aux lettres.

Ayant été demeurer dans sa terre des Bains, il fut élu membre du conseil-général du département de l'Oise, dont il devint par la suite président. Dans cette retraite il s'occupa à donner la dernière main à divers ouvrages qu'il avait composés depuis longtems et parmi lesquels sont des traductions. Sa famille se propose de faire un jour imprimer le tout par fragmens sous la forme de mélanges.

Mais c'était peu pour lui : doué d'une imagination de feu et d'une ame ardente dont il ressentait encore à 60 ans toute l'intensité comme dans sa jeunesse, il voulut s'élancer dans les hautes régions littéraire, et il fit jouer *Pyrrhus*, premier ouvrage important qui ait

établi hautement sa réputation littéraire. Ce produit d'une muse sexagénaire qui n'avait rien perdu de sa chaleur fut bien accueilli, et *Pyrrhus* sera rangé au nombre des meilleures tragédies qui auront paru depuis 30 ans. Le sujet en était délicat, car il s'agissait d'un héritier légitime replacé sur le trône de ses pères. Buonaparte qui était chatouilleux en fait d'allusions la fit défendre.

Le Hoc était encore dans toute la force de son esprit, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie de poitrine. Il en mourut le 15 octobre 1811. Il n'avait pu obtenir sous le gouvernement impérial la pension dont nous venons de parler, et que la révolution lui avait fait perdre quoiqu'elle eût pour cause les services éminens qu'il avait rendus à son pays.

Le Hoc avait l'esprit vif et la conversation brillante et enjouée. Son ton aurait été digne de la bonne compagnie du siècle de Louis XIV.

PERSONNAGES.

ALCÉTAS, roi d'Épire.
AMESTRIS, reine d'Épire, épouse d'Alcétas.
IPHISE, fille d'Alcétas et d'Amestris.
ÆACIDE, sous le nom de Phanès.
PYRRHUS, sous le nom d'Agénor.
NÉOCLÈS, gouverneur et confident d'Agénor.
UN GARDE.
TROUPE D'ÉLITE.
GARDES.

La scène est à Buthrote, séjour des rois d'Épire.

PYRRHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALCÉTAS, AMESTRIS.

ALCÉTAS.

Oui, je conçois, Madame, et ressens vos alarmes :
De l'heureux Glaucias les triomphantes armes
Approchent de nos murs, menacent ces remparts,
Et déjà sous nos yeux flottent ses étendards.
Un moment peut changer le destin de l'Épire ;
Mais je perdrai plutôt le jour avec l'empire,
Que de souffrir l'orgueil d'un odieux vainqueur,
Et d'obéir aux lois que promet sa fureur.
Quel est donc ce Phanès, si fier d'un avantage
Que le nombre a pu seul arracher au courage ?
On dit que ce guerrier, inconnu, sans parens,
Est par un noir chagrin dévoré dès long-tems ;
Qu'il accuse les Dieux, mais que jamais sa bouche
Ne trahit le secret que cache un cœur farouche,

Des monts Illyriens avec lui descendus,
Dans nos champs ravagés ses soldats répandus,
Moins cruels que leur chef, de ses projets sinistres
Paraissent indignés de se voir les ministres.
On le hait, on murmure : eût-il par ses héraults
Demandé quelques jours de trêve et de repos,
S'il eût, précédé de l'effroi qu'il inspire,
Attaquer sans délai ces murs qu'il veut détruire ?
De la trêve, il est vrai, ce jour est le dernier ;
Croyez que ma prudence aura su l'employer.
Rassurez-vous.

AMESTRIS.

Le sort a trompé mon attente.
Mon espoir s'affaiblit, et ma terreur augmente.
J'attendais Agénor ; tout ce peuple aujourd'hui
Dans ce jeune héros reverrait son appui.
Ce fils de tant de rois, né d'un sang qu'il ignore,
Semblable à ses aïeux, sans les connaître encore....

ALCÉTAS.

Oui, l'on croit que l'État n'a plus d'autre recours,
Et, que vainqueur deux fois, il doit l'être toujours....
Eh bien ! notre malheur, vos vœux, tout m'y décide :
Qu'Agénor, ou plutôt que ce fils d'Æacide,
Que ce Pyrrhus par vous arraché du trépas,
Soit l'héritier du trône et le fils d'Alcétas,
Il a reçu mon ordre, et des bords de l'Égée,
Chaque instant peut le rendre à l'Épire affligée.
S'il combat loin de nous, Amestris l'a voulu :
Sur lui vous avez seule un pouvoir absolu,
Et son maître....

AMESTRIS.

Il devait aspirer à son âge
Aux lauriers que la gloire offre et doit au courage.
De la paix et des cours redoutant le repos,
Nous devions achever de former un héros;
Et quand, pour partager les sceptres d'Alexandre,
Des rivaux couronnés mettent le monde en cendre,
De ce jeune guerrier, le génie et le bras,
Ne pouvaient mieux s'instruire au grand art des combats.
Je sais comment il faut que mon cœur le chérisse;
Mais le sort de la guerre, ou funeste, ou propice,
Dans les champs phrygiens, si les rapports sont vrais,
Doit avoir prononcé sur ces grands intérêts;
Et déjà ma tendresse et mon impatience
Le demandent aux Dieux, dans une autre espérance!
Combien le repentir a besoin de ses jours!
Des nôtres désormais comment souffrir le cours,
Si mon époux, trompé dans l'espoir qui l'anime,
Perdait le seul moyen de réparer un crime?

ALCÉTAS.

Un crime! ciel! ce mot, pour la première fois,
Échappe à vos douleurs. Madame, je le vois,
Le chagrin vous aigrit, la terreur vous égare.
Quel est donc le forfait qu'il faut que l'on répare?
Æacide régnait: ses fureurs, ses excès,
D'un joug avilissant accablaient ses sujets.
D'un peuple généreux, sensible autant que brave,
Son despotisme altier fesait un peuple esclave.
Le Molosse intrépide et les Thessaliens,
Dignes fils des héros, ces vainqueurs des Troyens,
N'ont trouvé qu'un tyran lorsqu'ils cherchaient un père,

Lui-même il a rendu son malheur nécessaire.
Eh! comment supporter un monarque ennemi,
Qui voulut être craint et dut être haï?
Vous savez que toujours sa constante injustice,
Sous des prétextes vains d'honneurs ou de service,
Dès mes plus jeunes ans m'écartant de ses yeux,
M'exila de la cour où régnaient nos aïeux.
Serait-ce donc à vous de me faire un reproche,
Quand je cède à vos vœux, quand le moment approche,
Où, démentant des bruits long-tems injurieux,
S'ils étaient irrités, je vais calmer les Dieux?
Pyrrhus sera mon fils : ce n'est pas que j'espère
Qu'en lui donnant ma fille il me chérisse en père.
L'un à l'autre étrangers, muets jusqu'aujourd'hui,
Nos cœurs n'ont éprouvé qu'un mutuel ennui.
Je prévois ce Pyrrhus; déjà son ame altière
De l'ardeur des combats se remplit tout entière.
Sa haine et son orgueil attendent du destin,
Le moment d'abaisser l'orgueil du nom romain.
Oui, je dois l'avouer, dans l'ennemi de Rome,
L'Epire à l'univers peut donner un grand homme;
Mais à ce nom si beau s'il prétend parvenir,
Le passé lui doit seul conseiller l'avenir....
Sa vie....

AMESTRIS.

Ah! pour sauver les jours de l'innocence,
Quand la pitié, Seigneur, implora la clémence;
Par le bruit de sa mort, quand mon époux trompé,
Vit le fils d'Æacide au massacre échappé,
Dont les bras, par instinct, sous ces mêmes portiques
S'attachaient à l'autel de nos dieux domestiques;

Je crus que votre cœur, désormais généreux,
Serait plus calme au moins, s'il n'était point heureux,
Et que l'ambition un moment aveuglée,
Pourrait par ses bienfaits être encore consolée.

ALCÉTAS.

Je ne vous trompai point : vos pleurs m'ont alarmé.
Sans m'avoir convaincu vous m'avez désarmé,
Madame : il est toujours, à vous parler sans feindre,
Dangereux d'épargner ceux qu'il faut toujours craindre.

AMESTRIS.

Quoi ! Seigneur, vous doutez....

ALCÉTAS.

Je ne m'explique pas,
Mais le trône souvent a porté des ingrats....

AMESTRIS.

Eh ! n'a-t-il pas prouvé, dans le sein du carnage,
Un dévoûment pour vous égal à son courage,
Quand de son jeune bras il osa renverser
Un des chefs ennemis tout prêt à vous percer?
Je connais mieux que vous son bouillant caractère ;
Il est né violent, mais généreux, sincère.
Du secret de ses jours qui pèse sur son cœur,
La fierté le console, elle sied au malheur.
Vous avez défendu, par un arrêt rigide,
Qu'on rappelât le règne et la mort d'Æacide ;
Agénor croit qu'au trône appelé par nos lois,
Votre naissance seule assurait tous vos droits ;
Mais bientôt, écoutant un orgueil téméraire,
Il pouvait, mieux instruit, plaindre et venger son père,
Armer l'ambition sous la loi du devoir....

D'un sentiment plus fort l'invincible pouvoir
L'enflamme, l'asservit; et dans son ame atteinte,
L'amour désespéré s'accroît par la contrainte....
Vous pensiez qu'on pouvait couronner ses exploits
Sans apprendre à l'État qu'il est fils de ses rois.
Mais comment abuser, sans un péril extrême,
Pyrrhus, le peuple, Iphise, et le ciel et vous-même?
Rien n'exige de vous ces ténébreux détours
Du nom de politique honorés dans les cours.
Le sang d'Achille enfin coule dans d'autres veines.
Faut-il sur Agénor rassembler tant de haines,
Lorsque par un seul mot tous les cœurs réunis
Trouveront dans Pyrrhus leur monarque et mon fils?
Eh! quel nom pourrait mieux enflammer leur courage?
Quel tems choisiriez-vous avec plus d'avantage?
Par de fatals soupçons il sera combattu?
Mais Iphise est à lui, mais il aura vaincu.
Aux nobles passions une ame abandonnée
S'élève à leur hauteur comme sa destinée.
L'orgueil même se tait ou devient généreux:
On ne veut point haïr lorsqu'on peut être heureux!
Oui, l'amour me répond de sa reconnaissance,
Et tous deux ils sauront enchaîner la vengeance.
Vous n'en pouvez douter....

ALCÉTAS.

Quoi donc! dès aujourd'hui,
Mon sceptre et mon destin dépendront-ils de lui?
L'Épire l'a proscrit; il n'est plus rien pour elle.
Lorsque de votre cœur la bonté maternelle,
Pour ma fille, en secret, approuvant son amour,
S'est promis qu'il pourrait la mériter un jour;

J'ai pensé, comme vous, que le ciel trop sévère,
Qui refusait un fils aux vœux ardens d'un père,
D'Iphise en sa faveur me demandait la main,
Et protégeait aussi cet illustre orphelin :
Je veux le croire encor ; mais, s'il faut le redire,
Ses jours, et cet hymen, et le don de l'empire,
Sont nos bienfaits, Madame, et ne sont point ses droits.
Sachez lui rappeler qu'il doit tout à mon choix,
Et que son jeune orgueil craigne de méconnaître,
Dans ce même Alcétas, son beau-père et son maître.
Si je l'attache à moi par ce nouveau lien,
Je veux à mon génie assujétir le sien.
Il devra redouter l'intérêt qu'il inspire,
Avoir, non le regret, mais l'espoir de l'empire ;
Il saura ce qu'il fut, mais il doit l'oublier,
Et son sort à moi seul appartient tout entier.

AMESTRIS.

Accordez-moi du moins le droit que je réclame,
Le droit qui m'est bien dû d'interroger son ame,
De le nommer Pyrrhus, de calmer des regrets
Combattus par l'amour, la gloire et les bienfaits.

SCÈNE II.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE.

ALCÉTAS.

Au milieu du tumulte et des soins de la guerre,
Mon Iphisé est toujours présente au cœur d'un père.

On va vous confier mes projets, mon espoir :
Le bonheur de ma fille est mon plus cher devoir.

SCÈNE III.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Mon bonheur ! ah ! Madame, à la craintive Iphise
Quelle félicité pourrait être permise ?
L'ennemi triomphant a suspendu ses coups
Pour préparer les fers qu'il nous destine à tous.
Eh ! qui peut désormais arrêter son audace ?
Qui nous garantira du sort qui nous menace ?
La bonté de mon père, en ces momens d'effroi,
Peut-elle en trouver un pour s'occuper de moi ?
Combien je dois bénir sa tendresse et la vôtre !
La mienne au fond du cœur vous unit l'un et l'autre.
Mais vous qui me rendez en m'approchant de vous,
Et mon amour plus tendre, et mon respect plus doux,
Écoutez, pardonnez à ce cœur trop sensible :
La feinte avec ma mère est un crime impossible,
Avant tout autre objet, parlez-moi d'Agénor :
Vient-il, ou faudra-t-il long-tems l'attendre encor ?
Ce combat, son courage... aux plaines de Phrygie,
Le sort.... Dieux ! c'est à nous que vous devez sa vie !
Nous n'implorons de vous aucun autre secours ;
Qu'il vienne, un peuple entier vous bénira toujours.

AMESTRIS.

Il suffit. Vous savez que des mains homicides

Ont tranché les destins du chef des Æacides :
On vous a raconté cette effroyable nuit,
Ce spectacle de mort dont l'horreur me poursuit :
Mais si, dans ces momens de fureur, de désastre,
Pyrrhus, encore enfant, né sous un meilleur astre,
Au fer des assassins dans le trouble enlevé,
Pour le trône en silence eût été réservé....

IPHISE, à part.

Je frémis !

AMESTRIS.

S'il fallait qu'à son destin soumise....
Que Pyrrhus vit ses jours unis aux jours d'Iphise....

IPHISE.

Que dites-vous ! ô ciel ! quel projet ! quelle loi !
Tous les maux de l'État vont-ils tomber sur moi ?
Quoi donc ! est-ce Pyrrhus précédé du carnage,
Qui vient de ses aïeux réclamer l'héritage ?
Dans cette ville en cendre, au milieu des tombeaux,
Vient-il de cet hymen allumer les flambeaux ?
Ce terrible Phanès mène-t-il à sa suite
Ce monarque inconnu ? Quoi ! vous seriez réduite
A cet excès d'affront, de honte et de malheur,
De livrer votre fille en victime au vainqueur ?
Et sans doute Agénor, à son maître en furie,
Devra sacrifier et son cœur et sa vie ?
Et vous l'auriez voulu ? Vous pourriez m'ordonner
De m'unir au tyran qui doit l'assassiner ?
C'est un autre serment qu'en secret je prononce....
Mes pleurs, mon désespoir vous ont fait ma réponse.

AMESTRIS.

Sachez donc ...

IPHISE.

Vous voyez le trouble de mes sens ;
A qui puis-je avouer les maux que je ressens ?
Tout dans ce jour fatal ajoute à ma souffrance ;
Nos revers, nos dangers accrus par son absence :
Ce Pyrrhus, ce Phanès, ma terreur, mon devoir,
Ce palais sans défense et mes vœux sans espoir ;
Ma douleur qui s'aigrit par la douleur commune.
Ah ! l'on peut pardonner la plainte à l'infortune ;
Et cependant, Madame, en ces affreux momens,
J'en atteste le ciel qui seul voit mes tourmens,
Je voudrais, s'il se peut, en souffrant davantage,
Détourner les malheurs que ma crainte envisage.

AMESTRIS.

Iphise, espérez tout : le ciel à vos vertus
Promet, n'en doutez pas, et le trône et Pyrrhus.
C'est lui que vous aimez ; oui, c'est lui qui vous aime,
Et Pyrrhus, en un mot, est Agénor lui-même.

IPHISE.

Dieux ! ranimez mes sens : en me dictant vos lois,
Vous approuvez enfin et mes vœux et mon choix.
Agénor.... je crois tout ; oui, j'en ai l'assurance,
Il respire, Madame, et sans doute il s'avance ;
Ce héros à l'Épire, à nous si précieux,
Est, puisqu'ils l'ont sauvé, sous la garde des Dieux.

AMESTRIS.

Quels cris frappent les airs, quels transports d'allégresse ?

IPHISE.

Néoclès vient vers nous, il accourt, il s'empresse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS.

LA fortune, Madame, obéit à vos vœux,
Et de ce jour de deuil a fait un jour heureux;
Le vaisseau d'Agénor le descend au rivage :
Le peuple l'environne, et tous, sur son passage,
Annoncent à l'envi, dans leurs cœurs satisfaits,
L'oubli de nos revers et l'espoir des succès.

AMESTRIS.

Néoclès, vos vertus, vos soins, votre tendresse,
Ont conduit d'Agénor l'enfance et la jeunesse :
Je dois m'en applaudir; mais il faut aujourd'hui,
S'armer de tous les droits que nous avons sur lui.
De cet esprit fougueux domter la violence;
A sa franchise altière ordonner la prudence.
Il va, dans peu d'instans, recevoir des bienfaits
Qui doivent de son cœur s'emparer pour jamais.
C'est, pour vaincre Phanès, assez de son courage;
Pour se vaincre lui-même il en faut davantage :
S'il devait murmurer, je ne le cèle pas,
Craignons tous qu'il ne soit entendu d'Alcétas?

NÉOCLÈS.

Vous savez que du roi la pitié rigoureuse
Rarement d'Agénor rendit l'enfance heureuse;

Ma triste prévoyance a voulu vainement
D'un respect de devoir former un sentiment :
Mais enfin ses vertus et vos bontés, Madame....
L'ascendant des bienfaits si puissans sur son ame....

AMESTRIS.

Je compte, Néoclès, sur vos soins, vos secours.
Il serait peu touché du danger de ses jours ;
Apprenez cependant que j'attache à sa vie
Les plus chers intérêts qu'Amestris vous confie.

SCÈNE V.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Qu'AI-JE donc entendu, Madame ? ah ! dans mon cœur
Vous versez à-la-fois l'espoir et la terreur.
Je ne distingue plus, en voyant vos alarmes,
Quel est le sentiment qui fait couler mes larmes.
Se peut-il qu'Agénor.... Ah ! daignez révéler.
Les dangers, les soupçons....

AMESTRIS.

Cessez de vous troubler :
Ces grands évènemens dont j'ai dû vous instruire,
J'ai su les préparer, je saurai les conduire :
Espérons tout des Dieux : reposez-vous sur moi
Du destin d'Agénor et des bontés du roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AGÉNOR, NÉOCLÈS, TROUPE D'ÉLITE.

AGÉNOR, à sa troupe.

Venez, braves amis, vous dont la même année
Vit consacrer à Mars la noble destinée,
Préférés, comme moi, pour ces postes d'honneur
Que le jour des dangers réserve à la valeur ;
Témoin de vos exploits la rive de l'Astrée
Non moins que par les Dieux par vous est illustrée.
Ces lauriers d'Émathie ombrageant vos drapeaux
Vont être couronnés par des lauriers nouveaux,
Vous mourrez pour l'État ou vivrez pour la gloire.
J'ose, à de tels guerriers commander la victoire.
Ce soir la trève expire, et ce soir de Phanès
Vous aurez su punir l'audace et les succès.
Allez.

SCÈNE II.

AGÉNOR, NÉOCLÈS.

AGÉNOR.

Je te revois après cinq mois d'absence,
Toi, le premier mortel qu'a chéri mon enfance,
Néoclès, digne ami, dont le cœur n'a jamais
De celui d'Agénor dédaigné les secrets;
Qui m'as fait présumer comme on aimait un père!
Oh! que ton amitié me devient nécessaire!
Par ce fatal amour cruellement blessé,
Je rapporte le trait plus avant enfoncé;
Voilà ma destinée. Emporté par la guerre,
Quand l'honneur m'imposa cet exil volontaire,
Tu pensais que bientôt, soldat ambitieux,
Illustrant ma carrière et mon nom sans aïeux,
La gloire amortirait une ardeur si funeste;
J'ai vaincu, Néoclès, et mon amour me reste:
Oui, je dois, sans espoir, de ses feux dévoré,
Et me taire, et mourir près d'un être adoré!
Ah! pourquoi laissas-tu d'une flamme immortelle
S'élever dans mon sein la première étincelle?
Pourquoi, sur mon destin tenant mes yeux ouverts,
Ne me disais-tu pas: vous seul dans l'univers,
Devez à tant d'attraits demeurer insensible,
Trouver l'amour cruel, le bonheur impossible?....

NÉOCLÈS.

Non, Seigneur, l'amour peut dans ce cœur abattu,

S'unir à la valeur pour plaire à la vertu.
Je devais, moins qu'un autre, à votre vœu contraire,
Le trouver dangereux et non pas téméraire.
Tout va changer sans doute.

AGÉNOR.

Ah! crains de me livrer
Au chimérique espoir qui pourrait m'énivrer.
Tout s'obstine au secret qu'il faut que je redoute.
Je cherche des amis, des parens!... Ah! sans doute,
Puisqu'ils sont inconnus, ils étaient malheureux!
Privé de tout l'amour que j'aurais eu pour eux,
De mon cœur désolé la vague inquiétude,
Au sein de ce palais m'offre la solitude;
Je n'y vois point d'égaux: la stérile amitié
Me révèle toujours l'orgueil de la pitié;
Et lorsqu'un peu de gloire et de bonheur peut-être
Avec quelqu'avantage ici m'a fait connaître,
En toi seul, Néoclès, j'ai trouvé ce retour
Qu'un cœur sensible et droit cherche en vain à la cour.
J'honore d'Amestris la bonté tutélaire;
Le ciel fait rarement de tels dons à la terre:
J'aurais trop à rougir d'être ingrat, et jamais
Je ne veux me soustraire au pouvoir des bienfaits:
Mais enfin le devoir ne remplit point une ame
Où l'amour doit régner, et que la gloire enflamme.
Voilà par quels tyrans, heureux et tourmentés,
Aux grandes actions les grands cœurs sont portés!
Que m'importe après tout ma douteuse existence?
Va, si j'en crois mon cœur, ma fierté, ma vaillance,
Cet instinct de la gloire et ces transports brûlans
Dont la beauté d'Iphise a rempli tous mes sens,

Ou ma naissance, ami, doit être peu commune,
Ou le ciel s'est chargé d'agrandir ma fortune :
Là je sens mon destin : j'abandonne en ce jour
L'avenir à la guerre et mon cœur à l'amour.

NÉOCLÈS.

C'est le roi.

SCÈNE III.

ALCÉTAS, AGÉNOR, NÉOCLÈS.

ALCÉTAS.

Vous quittez une rive étrangère,
Et tout vous montre ici le désastre et la guerre.
Lorsque la paix au loin dispersait mes soldats,
Un ennemi perfide envahit mes États.
Nos cités dans le deuil, nos campagnes désertes....
Mais pourquoi rappeler mon injure et nos pertes ?
Tout ce qui m'est ravi doit rentrer sous mes lois ;
On ne saura nos maux qu'en comptant vos exploits.
Du peuple, des guerriers, cet honorable hommage
M'en confirme, Agénor, l'espoir et le présage.
Vous saurez quels bienfaits sur vous vont éclater.

AGÉNOR.

Si je ne les obtiens, je veux les mériter,
Seigneur. Quoi ! Glaucias, l'allié de l'Épire,
Par le fer et le feu dévaste cet empire ?
Tout fuit, ou d'un Phanès embrassant les genoux,
Implore son mépris pour fléchir son courroux !
Ah ! plutôt tout mon sang...

ALCÉTAS.

C'est celui d'un parjure
Qui doit laver l'affront qu'avec horreur j'endure.
Armons tous mes sujets ; nul n'est, dans ces momens,
Du salut de l'État dispensé par les ans.
Déjà, sans me fier au hasard des batailles,
J'ai d'un double rempart entouré ces murailles.
Le tems, le péril presse : à vous, à vos travaux,
La trève laisse à peine un instant de repos...

AGÉNOR.

Du repos ! moi, Seigneur ! Ah ! je veux de l'armée
Voir renaître à ma voix l'ardeur accoutumée.
Lorsque je sers mon roi, sa famille et l'État,
Vaincre est le seul besoin de leur premier soldat.
Oui, terrassons Phanès, et jusqu'aux bords du Tibre,
Contre un peuple tyran qui veut seul être libre,
Ordonnez que je vole à de plus grands exploits.
Combattre les Romains, c'est protéger les rois.

ALCÉTAS.

Sans doute je reçois ce serment du courage,
Ce magnanime vœu qu'avec vous je partage.
Par les mêmes liens, les mêmes intérêts,
Agénor et son roi sont unis désormais.
Demeurez : de la reine attendez la présence.

SCÈNE IV.

AGÉNOR, NÉOCLÈS.

AGÉNOR.

D'un accueil si nouveau, que faut-il que je pense,
Néoclès ? Quels discours ! est-ce l'adversité
Qui lui commande ici la feinte ou la bonté ?

NÉOCLÈS.

J'en dois croire plutôt l'ascendant de la reine,
Un projet que son cœur me dérobait à peine.
Iphise avec sa mère, oubliant ses douleurs,
Laissait sur son visage entrevoir d'autres pleurs.
Tout était désespoir, danger dans votre absence,
Tout est gloire et bonheur quand Agénor s'avance.
Je sais qu'en vos chagrins, las des froideurs du roi,
Vous souffrez à regret ses bienfaits et sa loi ;
Mais songez que souvent, et surtout à votre âge,
Ce qu'on nomme prudence est aussi du courage ;
Et la haine elle-même, en consultant l'honneur,
Muette et sans espoir reste au fond d'un grand cœur.
On vient : c'est Amestris.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, AMESTRIS.

AGÉNOR.

Aux ordres de la reine,
Lorsqu'un revers funeste aujourd'hui me ramène,
Le ciel seconde au moins tous les vœux d'Agénor,
S'il veilla sur des jours qu'il vous consacre encor;
Si, fier de vos regards, il peut enfin abattre
Ce superbe Phanès que son bras va combattre,
Vainqueur et plus heureux offrir à vos genoux...

AMESTRIS.

J'aime ces sentimens que je retrouve en vous,
Agénor; mais je veux avant que la journée
Du trône et de l'État fixe la destinée,
Sur vous, sur votre sort, ouvrir ici vos yeux;
Dévoiler mes secrets et les desseins des Dieux.
Ce discours aujourd'hui ne doit point vous suprendre.
A d'importans aveux l'Épire a dû s'attendre,
Lorsque, fixant sur vous ses regards incertains,
Elle a vu ma tendresse ennoblir vos destins.
Ce que j'ai fait pour vous j'en jouissais d'avance:
De mes bras protecteurs j'entourai votre enfance;
Et quand votre jeunesse à mes soins assidus,
Annonça des talens et promit des vertus,
Pour un autre avenir j'en dirigeai l'usage,
Et votre gloire enfin a devancé votre âge.
Au sensible Agénor je ne rappelle pas

Les bontés d'Amestris, les bienfaits d'Alcétas.
Je ne l'enchaîne point par un serment vulgaire
Nul pour un cœur perfide, et vain s'il est sincère.
On est toujours parjure alors qu'on est ingrat :
S'il fallait qu'infidèle à l'honneur, à l'État,
A de nouveaux liens, à moi-même....

AGÉNOR.

Ah ! Madame,
Un tel mépris pour moi n'entre point dans votre ame ;
Qui peut vous l'inspirer mérite mon courroux,
Puisqu'il ose outrager un cœur formé par vous.
Quels que soient les aïeux que je vais reconnaître,
Loin que de vous ici j'accepte un nouvel être,
Sous le nom d'Agénor vous connaissez ma foi ;
Laissez-moi mon néant s'il était fait pour moi.
Faudrait-il me tirer de cette nuit profonde
Pour qu'un ingrat de plus fût en spectacle au monde ?
Eh bien ! il en est tems... d'un téméraire vœu
Je me punis peut-être en vous fesant l'aveu...
J'aime Iphise, Madame, et jamais, je le jure,
Nul mortel n'a brûlé d'une flamme aussi pure.
D'aimer sans espérance on peut être orgueilleux,
Et ne rien demander en adorant les Dieux.

AMESTRIS.

J'ai lu dans votre cœur, et de votre franchise
Je suis fière à mon tour, et ne suis point surprise :
Cet amour noble et pur qu'a vu naître Amestris,
Je l'approuve, Agénor, et vos vœux sont remplis.

AGÉNOR.

Que dites-vous, Madame ? à peine je respire :

Mon bonheur peut lui seul égaler mon délire...
Ah! sans doute des Dieux Agénor descendu...

AMESTRIS.

A ses premiers destins sera bientôt rendu :
Dieux! vous avez permis que le fils d'Æacide
Fût sauvé par mes mains du fer de l'homicide;
Mais, inspiré par vous, Alcétas fait bien plus,
Puisqu'il promet sa fille et son trône à Pyrrhus.

AGÉNOR.

A Pyrrhus! quoi! Madame!...

AMESTRIS.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes;
Confidens des Dieux seuls et muets interprètes,
Nos soins, votre salut, vos jours sont leurs bienfaits :
Adorez comme nous leurs éternels décrets.
Sans doute ils attendaient le jour de la victoire,
Pour avouer Pyrrhus présenté par la gloire,
Fortuné par l'amour. Fier de vos nouveaux droits,
Montrez-nous un héros plutôt qu'un fils des rois.
Hâtez-vous donc, Seigneur, sous ces heureux augures,
De combattre, de vaincre et venger nos injures.
Quand le sort de l'État est remis en vos mains,
Répondez, fils d'Achille, à de si grands destins :
Mais sachez que des Dieux qui vous ont donné l'être,
Descend aussi ce roi qu'ils ont fait votre maître.
C'est vous en dire assez. Il n'est pas tems encor
D'annoncer à l'Épire un autre qu'Agénor :
Jusqu'à la fin du jour différons sa surprise;
Rendez-vous près du roi, j'y vais trouver Iphise.

SCÈNE VI.

AGÉNOR.

Est-ce une illusion? ai-je bien entendu?
Je doute si je veille, et je suis confondu.
Moi, Pyrrhus! moi le fils d'un héritier d'Achille,
Pour qui ce nom si grand fut un titre inutile!
Æacide! Æacide! ô mon père! ô mon roi!
Je ne t'ai donc connu que pour pleurer sur toi!...
Pleurer!... eh! dans quels lieux aller chercher ta tombe?
Mon ame à cette idée, et s'irrite, et succombe :
Æacide est mon père, et sur son trône assis,
C'est Alcétas qui règne, et je deviens son fils!
Ma main doit être unie à la main que j'adore.
Dieux! suspendez du moins ce feu qui me dévore;
Laissez-moi tout entier aux douleurs, aux combats,
Hériter d'Æacide, et non point d'Alcétas.

SCÈNE VII.

AGÉNOR, NÉOCLÈS.

AGÉNOR.

Reviens, ami; la reine enfin m'a fait connaître
Quel sang...

NÉOCLÈS,

Ah! le premier, je veux bénir mon maître :
De Pyrrhus, de mon roi...

AGÉNOR.

Tu savais...

NÉOCLÈS.

Oui, Seigneur.

Je puis donc aujourd'hui laisser parler mon cœur!
Oui, mes yeux seuls ont vu ce que l'Épire ignore;
La reine, aucun mortel n'a pu savoir encore,
Qu'au milieu des bourreaux, avec eux confondu,
J'ai pu tout observer, et j'ai tout entendu.
Je ne pouvais, hélas! opposer à la rage,
Sans arme et dans la nuit, un impuissant courage.
Mais dans un souterrain, du vulgaire ignoré,
Le roi devait trouver un asile assuré;
J'y cours: à quelques pas une faible lumière
M'offre l'éclat de l'or brillant sur la poussière.
Troublé, rempli d'effroi, je m'arrête, et ma main
Saisit les ornemens du pouvoir souverain.
Immobile d'abord, j'écoute, je regarde;
D'un pas silencieux j'avance, et je hasarde
De porter vers le jour... Sanglant, défiguré,
Un chef de la révolte expirait massacré...
Je ne sais quel instinct tout-à-coup me décide.
Ces traits couverts de sang, ces habits d'Æacide,
Ce corps, méconnaissable à l'œil de la fureur...
C'en est fait: de mes sens je surmonte l'horreur,
Et conjurant le ciel de servir l'imposture,
Je couvre ce soldat de la royale armure.
Je fuis; et les accens du crime et du courroux
Annoncent qu'Æacide est tombé sous leurs coups.

AGÉNOR.

Que dis-tu? ciel! peut-être...

NÉOCLÈS.

Ah ! par un bras impie,
Ou dans les eaux du fleuve il a perdu la vie !
Malheur à qui voudrait par ces tristes récits,
Enflammer vos regrets et noircir vos esprits !
La vérité souvent, inutile ou cruelle,
Se cache et laisse encor des dangers autour d'elle.
Pour oublier le crime, apprenez les bienfaits.
Un peuple furieux embrâsait ce palais ;
Insensible aux dangers, et muette à l'insulte,
Amestris apparaît au milieu du tumulte ;
Amestris, étrangère à ces fatals complots,
Presse les révoltés, en traverse les flots ;
Par l'intérêt du sang et par son cœur guidée,
D'un forfait politique écartant toute idée,
Elle vole, et soudain, feignant votre trépas,
Je vous vois du berceau passer entre ses bras.
« Que je recueille au moins dans ces momens funestes,
» Pour de tristes honneurs, ces déplorables restes. »
Elle dit, le remords, le crime, le respect,
Tout ce qui l'entourait recule à son aspect,
Pyrrhus a disparu, mais Agénor respire :
Renaissez pour la gloire, et sauvez votre empire.

AGÉNOR.

Courons vers Amestris ; à ses pieds prosterné,
Je dois... mais à mes yeux son époux couronné...
Ce funeste soupçon, je le perdrais près d'elle,
Mon cœur le repoussait, ma douleur le rappelle.
Écoute... garde-toi de laisser échapper
Le nom des criminels qui l'ont osé frapper ;
Quel que fût en ces lieux leur rang ou leur naissance,

Leur sang pourrait à peine assouvir ma vengeance.
Crains d'avouer le crime ou de le démentir :
De cette horrible nuit je ne veux point sortir ;
En voulant le défendre, on démasque un coupable ;
Tu sais de quels excès ma fureur est capable...
Oui, je dois me venger, je le dois, je le veux...
Je ne puis écouter qu'un devoir rigoureux.
Mes destins sont changés, je suis fils d'Æacide...
Si je ne punis point je deviens parricide.
Appends-moi...

NÉOCLÈS.

Vous savez à quelle erreur livré,
Par l'excès du pouvoir Æacide égaré
Des passions du peuple excita la tempête ;
L'effet en est affreux, et...

AGÉNOR.

Néoclès, arrête ;
Ses mânes dans ces murs semblent errer encor ;
C'est Pyrrhus qui te parle, et non plus Agénor.
Ce matin, je pouvais, avec indifférence,
D'un mot injurieux écouter la licence ;
Et je sais qu'en ces lieux avec impunité,
Son sort ou son malheur pouvait être insulté.
Maintenant, Néoclès, innocent ou coupable,
Son ombre devant moi s'élève respectable ;
Elle va désormais s'attacher à mes pas ;
Et déjà, dans mon cœur, elle accuse Alcétas.
Tu paraîs interdit : il faut pourtant connaître
Si dans un bienfaiteur je dois trouver un traître.
Tu détournes les yeux, tu frémis et te tais ?

NÉOCLÈS.

Seigneur, la trève expire, et vos soldats sont prêts.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

PARDONNEZ à mon zèle : Alcétas vient d'apprendre,
Seigneur, qu'ici Phanès à l'instant doit se rendre.
D'un tel évènement les esprits occupés,
Sont de crainte et d'espoir diversement frappés.

AGÉNOR.

La crainte ! ah ! quand le sort à la valeur contraire
Voudrait nous avilir, il faut vouloir la guerre.
Cette paix, que l'orgueil daignerait présenter,
C'est lorsqu'on a vaincu qu'on la peut accepter.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AMESTRIS, NÉOCLÈS, IPHISE.

AMESTRIS.

Ma surprise est égale à ma reconnaissance ;
Néoclès, je le vois, vos soins, votre silence,
Ce dévoûment si pur, cette constante foi,
Pour les mêmes succès conspiraient avec moi ;
Mais que fait Agénor ? Dissipez mes alarmes.
S'il souffre, quelle main doit essuyer ses larmes ?
Déjà, de son retard, Alcétas mécontent,
Reproche mes bontés à Pyrrhus qu'il attend ;
Quels obstacles, quels soins ?

NÉOCLÈS.

Je l'avoûrai, Madame,
L'excès du désespoir semble égarer son ame.
Il était plus tranquille, et même à ses douleurs
Vos bienfaits rappelés permettaient quelques pleurs :
Sur les armes d'Achille et sa terrible lance,
Présens dont vous venez d'honorer sa vaillance,
Il jette un œil en feu, les saisit ; à mes yeux

Ce n'est plus Agénor, c'est le fils de nos Dieux,
C'est son divin aïeul dans sa noble furie,
Sur Hector expirant prêt à punir l'Asie.
Tel est Pyrrhus : il passe, il court dans tous les rangs;
D'un triomphe prochain tous les cœurs sont garans.
Il revient : je le vois agité, hors d'haleine;
D'un cri sourd et sinistre il appelait la haine :
D'Iphise et d'Amestris j'ose invoquer le nom;
Par le nom d'Alcétas sa fureur me répond.
Dans le rang des vertus aisément à son âge,
On place la vengeance à côté du courage.
Sans doute la nature, en ces momens de deuil,
Absorbe tous ses sens et lui défend l'orgueil;
Mais près de la couronne antique et paternelle,
Dont le passé le prive, où l'avenir l'appelle;
Près d'un maître...

AMESTRIS.

Achevez...

NÉOCLÈS.

Qui met son premier soin
A n'avoir que lui seul pour juge et pour témoin;
Qui, dans l'art d'observer aussi profond qu'habile,
Ne voit dans un sujet qu'un instrument utile...

AMESTRIS.

Et ne comptez-vous point Iphise et ses vertus,
Le nom sacré de fils que va porter Pyrrhus?

NÉOCLÈS.

Oui : mais Pyrrhus fléchir! Pyrrhus haïr et feindre!

AMESTRIS.

S'il ose être imprudent, s'il ne sait se contraindre,
Si rebelle à ma voix... Qu'il vienne, je le veux;
Qu'ici sans différer il se rende à mes vœux,
A mes ordres : allez.

SCÈNE II.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Quel nouveau soin vous presse ?
Se peut-il qu'à Pyrrhus un tel discours s'adresse ?
A vos moindres désirs ce cœur reconnaissant,
Comme aux ordres du ciel se montre obéissant.
Son malheur est sacré ; cette même journée
Pour l'Épire et pour moi sans doute est fortunée ;
Pyrrhus m'aime, il est roi ; mais son père pour lui
N'est qu'une ombre sanglante, et n'est mort qu'aujourd'hui.

AMESTRIS.

Que dites-vous, Iphise ? Ah ! dans cette ame altière
Craignons qu'il ne pénètre une horrible lumière.
Je le vois...

SCÈNE III.

IPHISE, AMESTRIS, PYRRHUS.

PYRRHUS.

PARDONNEZ : je pensais qu'à vos cœurs
Je devais épargner l'aspect de mes douleurs.
Les immortels et vous, jusqu'à ce jour, Madame,
Receviez tout mon culte et partagiez mon ame ;
Mais lorsqu'ils proscrivaient et mon père et mon roi,
Amestris elle seule était un Dieu pour moi.
Daignez juger mon cœur et consulter le vôtre.
Parmi mes sentimens il en pénètre un autre,
Impérieux, terrible. Ah ! le triste Agénor,
Quelquefois plaint par vous, doit être plaint encor.

AMESTRIS.

Allons auprès du Roi, sa bonté souveraine...

PYRRHUS.

D'Alcétas ?...

AMESTRIS.

Oui, sans doute, et déjà ..

PYRRHUS.

De la Reine
J'adore les vertus ; sur son front respecté
Des Dieux dont nous sortons brille la majesté ;
Mais...

AMESTRIS.

Eh bien ?...

PYRRHUS.

Oui, c'est vous qui régnez sur l'Épire.
Je reconnais vos droits, votre loi, votre empire...

AMESTRIS.

Suivez-moi.

PYRRHUS.

Je ne puis... Non, ce jour de regrets...

AMESTRIS.

Est celui du bonheur, est celui des bienfaits.

PYRRHUS.

Ah! mon père immolé par un complot perfide...

AMESTRIS.

Dont j'ai sauvé Pyrrhus...

PYRRHUS.

Qu'ont-ils fait d'Æacide?

AMESTRIS.

Imprudent! osez-vous ici m'interroger?
Ce que le ciel voulut, osez-vous le juger?
Recevez ses bienfaits avec reconnaissance,
Et les maux qu'il permet, souffrez-les en silence.

PYRRHUS.

Eh! pourrais-je jamais, ô mânes paternels!
En détestant le crime, aimer les criminels?

IPHISE.

Se pourrait-il, grands Dieux?

AMESTRIS.

Quels transports! quel outrage!

IPHISE, à part.

Qui peut donc lui dicter cet horrible langage ?

AMESTRIS.

Voilà donc d'Agénor les sermens et la foi ?
Il pleure sur un père et méconnaît son Roi !
Il vous aime, l'ingrat; et jamais, il le jure,
Nul mortel n'a brûlé d'une flamme aussi pure !

PYRRHUS.

Oui, sans doute.....

AMESTRIS.

Écoutez, il en est tems encor :
A ces cruels soupçons si vous donnez l'essor,
Craignez qu'ici...

PYRRHUS.

Moi, craindre !

AMESTRIS.

Oui : craignez, téméraire,
D'outrager votre roi, mon Iphise et sa mère...
J'étais aussi la vôtre !...

PYRRHUS.

Ah ! soyez pour toujours
L'arbitre de mon sort, de mon cœur, de mes jours ;
Mais voyez mes tourmens, mon désespoir, mon trouble :
Chaque mot les aigrit, chaque instant les redouble.
Puisse un devoir fatal ne me forcer jamais
D'affliger la vertu pour punir les forfaits !

AMESTRIS.

On vient : remettez-vous de ce désordre extrême.

SCÈNE IV.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE, AGÉNOR.

ALCÉTAS, à sa suite.

Vous connaîtrez bientôt ma volonté suprême.
Que les grands et le peuple entrent dans mon palais.
Vous attendrez mon ordre : introduisez Phanès.

(A Agénor.)

Je me plaignais de vous : oui, mon impatience,
Je l'avoue, Agénor, accusait votre absence,
Tandis que prévenant vos devoirs et mes vœux,
Tout s'animait par vous d'un transport belliqueux,
Des services pareils valent mieux qu'un hommage :
L'hymen de ses bontés vous offre un nouveau gage :
Iphise... Mais Phanès ici porte ses pas ;
Joignez-vous à ma cour, et ne la quittez pas.

SCÈNE V.

ALCÉTAS, PHANÈS.

PHANÈS.

Seigneur, quand cet État va tomber sous mes armes,
Je ne viens recevoir ni donner des alarmes.
Les flambeaux à la main, par leur clarté conduit,
Dans vos murs en vainqueur j'entrerai cette nuit :

Vous n'en pouvez douter, et déjà je n'aspire
Qu'à soumettre à mes lois le Molosse et l'Épire.
Je voudrais respecter l'antique majesté
Du séjour des héros par des Dieux habité ;
Mais il n'est qu'un moyen d'obtenir ma clémence ;
Mais il n'est qu'un instant pour fléchir ma vengeance,
Ou bientôt...

ALCÉTAS.

Arrêtez : je ne m'attendais pas
Que Phanès en ces lieux vînt braver Alcétas.
Je règne encor sans doute, et le roi d'Illyrie
N'a pas à son soldat ordonné l'incendie,
Le meurtre, au vrai courage instrumens odieux.
La guerre a son destin, et s'il est malheureux,
S'il impose aux vaincus quelque grand sacrifice...

PHANÈS.

J'y consens, je le veux : oui, rendez-vous justice,
Tout peut changer sur l'heure. Écoutez : Glaucias
Ne veut point ajouter l'Épire à ses États :
Un plus noble intérêt a décidé la guerre,
Et seul de son secret je suis dépositaire ;
Mais telle est du vainqueur l'irrévocable loi :
Dans ce jour à ce peuple il veut donner un roi,
Ou bientôt ce palais et votre trône en cendre...

ALCÉTAS.

Je pourrais en tomber, je n'en veux point descendre :
De l'affermir encor je vais prendre le soin,
Et vous allez, Phanès, en être le témoin...

(A sa garde.) (A Phanès.)

Que le peuple s'avance ; il saura vous confondre.

PHANÈS.

Et les fers et la mort vont bientôt lui répondre.

SCÈNE VI.

ALCÉTAS, PHANÈS, AGÉNOR, AMESTRIS, IPHISE, LE PEUPLE.

ALCÉTAS.

Peuple d'Épire, et vous, Molosse redouté,
Dont jamais nul revers n'abaissa la fierté,
Un superbe ennemi veut vous donner un maître;
Je veux nommer un roi, vous allez le connaître.
Il est du sang des Dieux, mes aïeux sont les siens;
Mais il n'est qu'un soldat à vos yeux comme aux miens.
Peut-être il n'aurait dû son rang qu'à sa naissance;
Qu'il le doive à lui-même, à nous, à sa vaillance.
Vous ne l'ignorez pas, Æacide eut un fils;
Il vit, il est présent à vos regards surpris;
Ce fils est Agénor; et le ciel et la Reine
Dans un jour de malheur l'ont soustrait à la haine.
Oui, peuples et soldats, Agénor est Pyrrhus.
Mais qu'importe son nom? ses droits sont ses vertus,
Ses exploits, votre amour. A qui perdit un trône,
Ce n'est pas par pitié que l'on rend la couronne;
Je lui donne ma fille, et je veux aujourd'hui...

PHANÈS, à part.

Jamais.

ALCÉTAS.

Par de saints nœuds me rattacher à lui.
Je le proclame ici l'héritier de l'empire.
Vous, Phanès, jugez mieux Alcétas et l'Épire.
Ce peuple de guerriers, s'il cède à son malheur,
Ne souscrit qu'aux traités approuvés par l'honneur.
Abjurez, croyez-moi, la menace et l'outrage.
Si la raison enfin rend justice au courage,
Je consens que Pyrrhus, qui va vous écouter,
M'apporte vos projets s'il les peut supporter.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, PHANÈS.

PHANÈS.

Approche. Es-tu Pyrrhus? es-tu fils d'Æacide?

PYRRHUS.

Oui, je le suis.

PHANÈS.

Sais-tu quelle main parricide...

PYRRHUS.

Quelle main? vous sauriez... que dites-vous! ô ciel!
Mais je vois vos desseins; oui, vous voulez, cruel,
Envenimer mon cœur, enflammer ma blessure:
Est-ce à vous de me plaindre et d'armer la nature?

PHANÈS.

Oui, c'est à moi sans doute...

PYRRHUS.

A quels titres? quels droits?
Phanès, allons combattre...

PHANÈS.

Il est une autre voix
Que tu dois écouter... J'admire ton audace,
Et d'Achille et des Dieux je reconnais la race.
Écoute : si ton père échappé du trépas...

PYRRHUS.

Que dit-il ?

PHANÈS.

Si le sort l'apportait dans tes bras,
Et si, pour ton malheur et pour le sien peut-être,
Ici même, à l'instant, il se fesait connaître ?

PYRRHUS.

Se pourrait-il ?... Comment, et que prétendez-vous ?
Ah ! mon père du sort épuisant le courroux...

PHANÈS.

Eh bien ! s'il respirait ? dans un affreux silence,
S'il avait lentement amassé la vengeance ?

PYRRHUS.

S'il respirait !

PHANÈS.

Réponds : quel serait ton dessein ?

PYRRHUS.

De tomber à ses pieds.

PHANÈS.

Jette-toi dans mon sein.
O mon fils! va, le sort si long-tems inflexible,
M'a rendu misérable et non pas insensible.

PYRRHUS.

Mon père!... ô nom si doux!... quel Dieu? par quels secours?
Eh! quelle autre Amestris a donc sauvé vos jours?

PHANÈS.

Je ne dois qu'à moi seul, ma déplorable vie,
A l'espoir que toujours conserva ma furie,
L'espoir de me venger, aliment des grands cœurs,
A la haine aussi cher que la gloire aux vainqueurs.
A l'aspect de ces murs, tout rappelle à mon ame
Ma puissance, ma honte et le fer et la flamme.
Je vois cet Alcétas, issu du même sang,
Dirigeant les couteaux prêts à percer mon flanc,
Déjà des assassins rugissait la cohorte;
D'un détour inconnu, seul je franchis la porte.
Monarque fugitif, père plus malheureux,
Dépouillant des grandeurs l'appareil dangereux,
A ton berceau, mon fils, je cherchais à me rendre,
Pour mourir avec toi, n'ayant pu te défendre;
Lorsque des conjurés les féroces clameurs,
Qu'une vaine pitié confirmait par ses pleurs,
M'apprenent qu'à l'instant une main meurtrière,
A Pyrrhus, à mon fils, a ravi la lumière.
De tout l'enfer alors évoquant le secours,
Je jurai de haïr et de haïr toujours;
J'étais mort au bonheur, je vivais pour la haine.
Vers ce palais brûlant mon transport me ramène :

Certain de tous mes maux, j'en veux punir l'auteur;
Mon œil et mon poignard cherchent partout son cœur.
Mais ce peuple déjà, qu'un autre zèle anime,
Qui ne voit qu'un spectacle où le ciel voit un crime,
Qui blasphème ou bénit, perd ou venge en un jour,
Lassait son nouveau roi de son nouvel amour.
Il fallut exiler ma fureur inutile.
A mes derniers sujets mendiant un asile,
Étranger au soleil, voyageur dans la nuit,
J'abandonne mes pas au sort qui les conduit.
Je pouvais, m'unissant aux rivaux de Cassandre,
Montrer un fils d'Achille aux soldats d'Alexandre;
Mais ces mêmes soldats, en cent climats divers,
Pour se le partager déchiraient l'univers.
Le courage dès-lors me tint lieu d'espérance.
De Dodone à l'Hamus je parcours la distance;
Sorti de la Mœsie et traversant l'Ister,
Je sentais le besoin d'habiter un désert.
Du Gète belliqueux la solitude aride,
Les bords du noir Euxin, la sanglante Tauride,
M'offrirent la nature en sa muette horreur,
Telle que la voulaient mon destin et mon cœur.
Là, sur le roc assis, comme eux fier et sauvage,
Des animaux guerriers j'admirais le courage,
Le mien s'en accroissait; au bruit sourd des torrens,
A ce choc éternel de tous les élémens,
J'osais mêler ma voix; seul dans l'espace immense,
Je forçais les échos à répéter : vengeance!
Fatigué de mes maux, de mes cris impuissans,
Ce désespoir stérile avait flétri mes sens,
Quand plein d'un feu nouveau je respirai la guerre;
J'unissais mes malheurs aux malheurs de la terre;

Et soldat inconnu, de climats en climats,
Pour nourrir mes fureurs, je cherchai les combats.
Sur les bords de l'Astrée, aux plaines d'Émathie,
Alcétas sous mes coups eût exhalé sa vie,
Si d'un jeune guerrier la téméraire ardeur,
Pour sauver son tyran prodiguant sa valeur,
Et de son fer rapide atteignant mon visage,
N'eût arrêté la mort qu'allait donner ma rage :
Vois ces traits sillonnés, ce front cicatrisé...
Mon fils !...

PYRRHUS.

Ah ! que Pyrrhus, par la foudre écrasé,
Expie à vos genoux son affreux parricide :
Je suis plus qu'Alcétas l'assassin d'Æacide !
C'est moi ! c'est votre fils... Dieux exterminateurs !
Venez armer nos bras et servir nos fureurs.

PHANÈS.

Oui, je pardonne aux Dieux ma fatale existence ;
Ils m'ont rendu mon fils pour servir ma vengeance.
Donne-le moi ce fer sur mon sein dirigé,
C'est au sein d'Alcétas qu'il doit être plongé !
Il est le seul coupable, et je suis seul victime.
Mais c'est en combattant qu'il faut punir le crime,
Non par de vils complots, de lâches attentats ;
Qu'il expire vaincu sous l'œil de ses soldats...
On vient, contraignons-nous.

SCÈNE VIII.

PHANÈS, PYRRHUS, UN GARDE.

LE GARDE.

Du Roi l'ordre suprême
Est que Pyrrhus vers lui se rende à l'instant même.

PHANÈS.

Qu'il sache que Phanès, lassé d'un vain retard,
D'une heure seulement suspendra son départ :
Mais il faut de sa foi qu'il me remette un gage,
Et je n'accepterai que Pyrrhus pour otage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALCÉTAS seul.

ALCÉTAS.

La Reine en le plaignant veut en vain l'excuser ;
Comme elle en ce moment je ne puis m'abuser.
Les discours de Pyrrhus m'ont, par leur violence,
D'un ennemi caché décélé l'influence.
N'importe : il remplira mes vœux et son devoir.
Mais d'un vainqueur perfide il faut tromper l'espoir.
C'est à lui de trembler. Un secret émissaire
M'offre les coups certains d'une main étrangère.
Un esclave, à prix d'or nous vendant ses secours,
De Phanès dans une heure aura tranché les jours...
Pourquoi délibérer ? Il s'agit de l'empire.
Je suis las du fléau qui plane sur l'Epire ;
J'obéis à la voix de la nécessité,
Et je vais accepter l'arrêt qu'elle a dicté.

SCÈNE II.

ALCÉTAS, PYRRHUS.

ALCÉTAS, à Pyrrhus qui entre.

Oui, portez à Phanès mes refus pour réponse.
Prince, qu'à l'instant même en ces lieux tout annonce
Que Pyrrhus, le soutien et l'espoir de l'État,
A côté de son roi va marcher au combat.

PYRRHUS.

Pyrrhus... à ses côtés croit toujours voir son père :
C'est à ses ennemis qu'il faut jurer la guerre ;
Je l'entends... et vainqueur du crime et du trépas...
Il commande à son fils, arme et conduit son bras.

ALCÉTAS.

Ce n'est pas lui du moins qui vous lègue un empire.
J'aime votre valeur et plains votre délire ;
Mais sachez modérer ces regrets impuissans ;
S'ils étaient dangereux ils seraient offensans.
Craignez de vos discours la superbe imprudence :
Je n'ai depuis quinze ans pardonné qu'au silence.
Vous m'entendez ; songez que ce n'est qu'à ce prix
Que Pyrrhus deviendra roi d'Épire et mon fils...
Je vous attends.

SCÈNE III.

PYRRHUS.

Comment supporter cet outrage?
C'est pour le dévorer qu'il faut tout mon courage...
Mon père, ses dangers, sa présence en ce lieu
Où je lui dis peut-être un éternel adieu...

SCÈNE IV.

PYRRHUS, IPHISE.

IPHISE.

Je puis enfin, Pyrrhus, permettre à ma tendresse
D'adoucir par ses soins la douleur qui vous presse.
Quels que soient vos chagrins je dois les partager,
Être heureuse par vous, avec vous m'affliger.
Je conçois que Pyrrhus, sensible avec courage,
Offre aux mânes d'un père un douloureux hommage;
Qu'il joigne, sans détour, les regrets au bonheur,
Et les soins de la guerre et ceux de sa grandeur.
A tous ces sentimens, à l'espoir, à la plainte,
Près de moi désormais livrez-vous sans contrainte.
Interprètes cent fois de vos secrets tourmens,
Vos regards à mon ame ont transmis vos sermens.
Eh bien! qu'un seul regard dise encor : je vous aime.
Vous devez à l'autel le promettre au ciel même;

Nos vœux et notre encens vont l'attester aux Dieux ;
Mais je veux vous le dire et l'entendre avant eux.

PYRRHUS.

Iphise !

IPHISE.

Eh bien !

PYRRHUS.

Voyez dans mon ame égarée
L'excès du désespoir dont elle est déchirée.
Vous croyez que le sort remplissant tous mes vœux,
Vous montre ici Pyrrhus favorisé des Dieux ?
Eh bien ! dans cet instant, plaignez un misérable
Qui ne peut rien vouloir sans faire un vœu coupable ;
Pour qui, n'en doutez point, le trépas serait doux,
S'il pouvait le trouver en combattant pour vous.

IPHISE.

Quoi ! ce jour où le trône et la main d'une amante...

PYRRHUS.

Le trône ! frémissez d'horreur et d'épouvante !
C'est celui d'Æacide.

IPHISE.

Où va monter son fils.
Quel transport à ce point peut troubler vos esprits ?
Mais d'un autre intérêt, d'une plus sombre idée,
Je ne le vois que trop, votre ame est obsédée.
Ne le romprez-vous point ce silence odieux ?
Oui, vous voulez me fuir, vous évitez mes yeux ;
Vous m'aimez ! vous, Pyrrhus, vous, ingrat et parjure !

PYRRHUS.

Ah! pouvez-vous mêler l'injustice à l'injure?

IPHISE.

Oui, vous voulez haïr et vous voulez régner.
Il vous tarde déjà de vous voir couronner.
D'un fils religieux affectant les tendresses,
Vous voulez exercer vos fureurs vengeresses,
Et sur un trône offert au lieu de vous asseoir,
Du destin faire un crime, et du crime un devoir;
Et votre ambition trompant la renommée,
Comme vos bienfaiteurs aura séduit l'armée.
Allez, allez combattre, et de votre valeur
Vous faire un nouveau titre en revenant vainqueur.
Ah! Pyrrhus, est-ce à vous de causer mes alarmes?
Me faut-il redouter votre cœur et vos armes?
Mon père... Vos transports peuvent être oubliés.
Venez, soyez son fils, et tombons à ses pieds.

PYRRHUS.

Prenez plutôt ce fer: mais avant que j'expire,
N'exercez pas sur moi votre fatal empire.
Oui, dussé-je à vos yeux recevoir le trépas,
Être jugé par vous le plus vil des ingrats,
Je suis plus criminel si je romps le silence.
Madame, pardonnez, Phanès ici s'avance.
Je connaîtrai bientôt mon sort et mon devoir;
Et s'il dépend de moi, vous pourrez tout savoir.

IPHISE.

C'est assez: je vous fuis. Mais sachez, téméraire,
Qu'il faut percer mon cœur pour atteindre mon père.

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHANÈS.

PHANÈS.

Eh bien ! de l'ennemi tu m'apprends les refus :
Alcétas en effet peut-il livrer Pyrrhus ?
Je ne sais quel respect pour ces murs, cette ville,
Qu'à l'égal de Larisse aima le fils d'Achille...
Brûler mes monumens, régner sur des débris !
C'est la seule pitié dont mon cœur fut surpris.
Je commande à des chefs aussi vains qu'ils sont braves,
Jaloux dans les combats et dans les cours esclaves.
A peine j'en impose à mes soldats vainqueurs ;
Ils n'ont que leur courage et non pas mes fureurs.
Pour investir ces tours et pour briser ces portes,
La trêve m'a donné de nouvelles cohortes :
C'étaient là tous mes vœux. Si j'ai feint les regrets
De voir couler le sang de mes ingrats sujets,
Il m'en a trop coûté d'affecter la clémence ;
La victoire, pour moi, n'est rien sans la vengeance :
Hâtons-nous d'y courir ; viens ; sortons de ces lieux ;
Viens avec moi, mon fils....

PYRRHUS.

Tonnez sur moi, grands Dieux !

PHANÈS.

Qu'entends-je ? des remords ! mon fils, es-tu coupable ?
As-tu trahi ton père ?

PYRRHUS.

Ah ! ce mot seul m'accable.
Je dois haïr sans doute, et dédaignai toujours
Ce cruel ennemi qui proscrivit vos jours.
La pitié d'Amestris, en trompant sa furie,
D'un bienfait importun a surchargé ma vie ;
Et si le soupçon seul de ce noir attentat
Justifiait mon cœur du besoin d'être ingrat ;
Quand je suis votre fils, quand je vois son ouvrage,
Sans doute à ma douleur doit s'égaler ma rage.
Mais des objets sacrés, mais Iphise !... Amestris !...

PHANÈS.

Eh bien ?

PYRRHUS.

Vous lui devez les jours de votre fils :
Cette reconnaissance aussi tendre que pure,
Dans mon cœur si long-tems remplaça la nature !...

PHANÈS.

Ah ! lorsqu'à mes fureurs je vois un libre cours,
Oses-tu me parler de bienfaits et d'amour ?
Parle-moi de punir ; et tout-à-l'heure encore
Ne menaçais-tu pas ce mortel que j'abhorre ?
Quand sur le cœur d'un fils a palpité mon cœur,
J'ai cru du sein des morts voir sortir un vengeur ;
Serait-ce un ennemi ?... Quoi donc ! veux-tu m'entendre
Prier notre assassin de t'accepter pour gendre ?
Quand j'ai vaincu mon sort et conquis mes États,
Quand prête à l'écraser la foudre arme mon bras,
Faut-il donc, déposant ma victoire et ma haine,
M'associer au joug du tyran qui t'enchaîne ?

Et pour mieux t'acquitter de ses honteux bienfaits,
Faut-il lui raconter tous les maux qu'il m'a faits ?
Faut-il....

PYRRHUS.

Ah ! pouvez-vous, par ce soupçon infâme,
Avilir votre fils et dégrader son ame ?
Le tourment que j'éprouve est celui de l'honneur.
L'amour ajoute encore aux vertus d'un grand cœur.
Tous deux parlent au mien, Seigneur, et s'il balance,
C'est d'un père sur eux attester la puissance.
Car enfin tout ce peuple à mes ordres soumis,
Dont le cœur, devant vous, parlait à votre fils,
Qui, grand dans ses dangers, fier dans son espérance,
De l'État ébranlé m'a commis la défense ;
Puis-je, vil déserteur et criminel nouveau,
Ce matin son idole et ce soir son bourreau,
Pour prix de son amour, pour prix de son hommage,
Le fuir pour reparaître entouré de carnage ?
Déchirer, tout sanglant, les drapeaux des guerriers
Où ma main triomphante attacha mes lauriers ?
Sous ces murs, mon asile, et ces voûtes fumantes,
Puis-je voir Amestris et sa fille expirantes,
Après m'avoir chassé de leurs cœurs irrités,
Exhalant tous les noms que j'aurai mérités ?
Avant que sous mes yeux les soldats d'Illyrie
Consomment ce forfait et cette ignominie....
L'Épire a ses héros, Seigneur, n'en doutez pas ;
Vétérans de la gloire, ils étaient vos soldats :
Peut-être....

PHANÈS.

Ils triomphaient quand ils suivaient leur maître :
Ils ont fui devant moi....

PYRRHUS.

J'ai pu mieux les connaître...
Avec eux j'ai vaincu.... Que dis-je ? Ah ! pardonnez
Cet orgueil criminel à mes sens consternés.
Que m'importe la gloire ? elle a perdu ses charmes ;
D'Achille vainement j'aurai touché les armes ;
Il me faut abjurer et l'espoir des succès
Dont mon cœur s'énivrait quand vous étiez Phanès,
Et l'ardeur des soldats par moi-même enflammée,
Et la victoire enfin promise à mon armée.
La gloire, le devoir, tout m'appelle aux combats,
Et tout au même instant enchaîne ici mon bras.
Ah ! Seigneur, si du moins la trève prolongée...
Soit crainte ou repentir, si l'Épire changée....

PHANÈS.

Adieu.

PYRRHUS.

Que faites-vous ?

PHANÈS.

Prétends-tu m'arrêter ?
J'ai perdu les momens où j'ai pu t'écouter.
Profane et révolté, va, cours et ceins ta tête
Du bandeau paternel dont tu fais ta conquête.
Précipite tes pas à cet hymen fatal ;
De vengeance et de mort c'est un nouveau signal.
Il me fallait un fils pour augmenter ma haine.
Eh bien ! suivons tous deux le sort qui nous entraîne.
Va, mon cœur et mes yeux un instant abusés,
Vont oublier les pleurs qu'en ton sein j'ai versés.
Alcétas et les siens, criminels et complices,

Au carnage échappés marcheront aux supplices.
Sous un sceptre d'airain rugissant dans les fers,
L'Épire servira d'exemple à l'univers.
Tu n'auras pas long-tems joui de mes dépouilles.
Non : tu n'es plus Pyrrhus, quitte un nom que tu souilles.
Tu fus mon meurtrier, et tu veux l'être encor :
Je suis toujours Phanès ; tu n'es plus qu'Agénor.

PYRRHUS.

Non : je suis votre fils ; non le ciel en colère
Ne m'aura pas en vain vu maudit par mon père.
Attendez... Je vous suis.... Je ne me connais plus !
Grands dieux ! c'est Amestris.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Ou courez-vous, Pyrrhus ?
Quelle sombre douleur ! quel transport vous agite ?
Quelle horreur vous jetez dans mon ame interdite !
Hâtez-vous de m'instruire.... Est-ce Phanès ou moi
Dont la fuite ou l'aspect vous cause un tel effroi ?
Ah ! quels que soient les maux où le sort vous expose,
Amestris devrait-elle en ignorer la cause ?

PYRRHUS.

Phanès ! si vous saviez.... Est-il loin des remparts ?
A-t-il en sûreté rejoint ses étendards ?
Vous ne connaissez pas toute ma destinée !...

AMESTRIS.

A ce discours étrange, immobile, étonnée !...
Quoi ! de quelques remords vous seriez tourmenté,
Pyrrhus ?

PYRRHUS.

Je vous dois tout, ce secret excepté.

AMESTRIS.

Je ne vous quitte plus. Ce trouble, ce silence,
Dangereux pour vous seul, pour moi sont une offense.
Et moi, Pyrrhus, aussi j'ai su dissimuler
Quand des bras assassins allaient vous immoler :
Mais ce fut pour tromper la fureur ennemie ;
Pour vous rendre à-la-fois et le trône et la vie....
Eh ! de qui donc ici recevez-vous la loi ?
Quel serait votre espoir ? Pyrrhus, répondez-moi.
Vous me consulteriez s'il était légitime :
Osez me l'avouer, ou je le crois un crime.

PYRRHUS.

En dévoilant ici mon sort et mes chagrins,
Je verrais vos malheurs s'accroître avec les miens.
Ne m'interrogez point. Ah ! si je vous offense,
C'est qu'avec mon secret sortirait ma vengeance.
Je la retiens à peine, et ne puis sans frémir
Chercher dans mes devoirs celui qu'il faut remplir.

AMESTRIS.

C'est celui des bienfaits, de l'hymen, de la gloire.
D'une perte lointaine écartez la mémoire.
Respectez vos destins, et n'allez pas chercher
Des secrets malheureux qu'ils ont voulu cacher.

PYRRHUS.

Ils sont tous révélés, et de la nuit profonde
Un témoin échappé va les produire au monde.

AMESTRIS.

Que dites-vous? Quel traître assez digne de foi
Oserait accuser mon époux et son roi?

PYRRHUS.

Ce témoin....

AMESTRIS.

Je frémis!

PYRRHUS.

Terrible, inexorable,
C'est mon père!

AMESTRIS.

Æacide!... ô prestige incroyable!

PYRRHUS.

C'est mon père, c'est lui!

AMESTRIS.

Dans quel égarement!...
Écoutez-moi, Pyrrhus. Où donc? en quel moment?

PYRRHUS.

Ici, presque à vos yeux.

AMESTRIS.

Quel délire!

PYRRHUS.

Ici même.

AMESTRIS, à Alcétas qui entre avec Iphise.

N'avancez pas, Seigneur. Ah! dans son trouble extrême,
Égaré, furieux....

PYRRHUS.

Il peut braver mes coups;
Il est invulnérable entre sa fille et vous.
Mais je veux achever d'éclaircir ce mystère :
Phanès est Æacide; il est mon roi, mon père :
Ses jours sont assurés, que m'importent les miens!

SCÈNE VII.

ALCÉTAS, AMESTRIS, IPHISE.

ALCÉTAS.

Se peut-il? Quoi! Phanès... Comment? par quels moyens?...
Holà, gardes!

AMESTRIS.

Qu'entends-je?

IPHISE.

O mortelles alarmes!

ALCÉTAS, à un garde.

Que Pyrrhus à l'instant rende en vos mains ses armes,
Votre foi m'est connue. Allez : vous veillerez
Sur ses pas, sur ses jours, et vous m'en répondrez.
Hâtez-vous.

AMESTRIS.

Ah! Seigneur, à votre destinée

Si l'ame d'Amestris fut toujours enchaînée,
Ne précipitez rien : ne perdons pas les fruits
Des projets généreux que le ciel a conduits.
Pyrrhus est dans vos mains, vous combattez son père :
De ce dépôt sacré, noble dépositaire,
Entre les Dieux et vous craignez de prononcer.
Vous ne répondez point?... Pouvez-vous balancer?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS.

Par les soins de Pyrrhus, la valeur ranimée
Redemande, Seigneur, l'espoir de votre armée.
Chefs et soldats, sortis de la ville et des camps,
En bataillons nombreux sont placés dans leurs rangs.
Impatiens de gloire et de combats avides,
La vengeance et Pyrrhus sont leurs dieux et leurs guides.

ALCÉTAS.

Pyrrhus!... A mes soldats je vais montrer leur roi :
Les soins de ce grand jour n'appartiendront qu'à moi.
Peut-être mon armée, en son aveugle ivresse,
Préfère de Pyrrhus l'audace et la jeunesse ;
Mais dans le champ de Mars s'il put se signaler,
Celui qui l'instruisit saura bien l'égaler.
C'est assez, Néoclès ; et vous, rentrez, Madame.
Je puis sentir aussi quelque trouble en mon ame ;
J'ai besoin d'être seul.

SCÈNE IX.

ALCÉTAS.

Voilà donc mes secrets,
Et de justes soupçons confirmés par Phanès!
De mon ambition l'audacieux génie
A cessé, je le vois, de veiller sur ma vie....
Que dis-je? pouvait-il mieux servir ma fureur?
C'est lui qui vient d'armer le bras de mon vengeur.
Phanès devait périr, et du fer homicide
L'irrévocable coup tombe sur Æacide.
Æacide ou Phanès, il subira son sort.
Qu'importe sous quel nom il recevra la mort?
Mais ce n'est point assez. Cette rumeur publique
M'annonce pour Pyrrhus un amour fanatique,
Son absence l'accroît. Si je le veux cacher,
D'ici mort ou vivant ils viendront l'arracher.
Le rendre, dans leurs mains c'est livrer ma couronne,
Et ce n'est point ainsi qu'Alcétas l'abandonne....
Si j'allais présenter à ce cœur exalté
Un père à secourir contre un camp révolté?...
Ce tumulte, ces cris, ce meurtre, cette image,
Les périls dont je veux entourer son courage....
Mais la mort si souvent respecte la valeur
Que je dois peu compter sur un hasard trompeur.
Je sais d'autres moyens de le rendre funeste.
Hâtons-nous : cet instant est le seul qui me reste.
Le signal convenu ne doit plus retarder.
Où tout est dangereux il faut tout hasarder.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PYRRHUS, NÉOCLÈS.

PYRRHUS.

Penses-tu, Néoclès, que l'enfer implacable
Ait mis plus de tourmens dans le cœur d'un coupable?
Que jamais un mortel des Dieux abandonné,
A souffrir tous mes maux ait été destiné?
Quel mélange inoui de gloire et de misère!
Je n'ai donc hérité que des malheurs d'un père?
Grands Dieux! j'étais Pyrrhus, et dans ce jour d'horreur,
Je n'attends qu'un poignard prêt à percer mon cœur.
Tel est mon sort, ami; le tyran qui me brave
M'a fait un moment roi pour m'immoler esclave.
Eh! que font mes guerriers? où donc est leur Pyrrhus?
Ce peuple, son amour?....

NÉOCLÈS.

Aux murmures confus
Succèderont bientôt leur fougue et leur ivresse.
Entendez-vous ces cris? on s'avance, on se presse....
Mais je crains....

PYRRHUS.

Comme toi, je connais Alcétas;

Et si leur zèle, ami, doit hâter mon trépas,
Il me console au moins en assurant ma perte;
Et l'espérance enfin à mon cœur est offerte,
Qu'en regrettant Pyrrhus immolé sous leurs yeux,
Son père désormais devient sacré pour eux.

NÉOCLÈS.

On approche.

PYRRHUS.

Au moment de consommer son crime,
Alcétas vient sans doute insulter sa victime.

NÉOCLÈS.

C'est la reine.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMESTRIS.

PYRRHUS.

Ah! Madame, à mes regards surpris
Quel dieu consolateur offre encore Amestris?
Ce n'est pas mon arrêt que vous allez m'apprendre.

AMESTRIS.

Vous êtes malheureux, vous avez dû m'attendre.
Oui, je vous plains, Pyrrhus, et vous dois mes secours,
Une seconde fois je dois sauver vos jours.
Entre un époux et vous par le destin placée,
Je contiens ses transports dans son ame offensée.
Mais le peuple menace, et je ne prétends pas
Qu'en réclamant Pyrrhus il outrage Alcétas.

Quoi donc ! espérez-vous qu'inconstant et perfide
Sur ce trône sanglant il replace Æacide ?
Si vos soldats formaient ces coupables projets,
S'ils osaient profaner le seuil de ce palais,
Victimes à leurs yeux de leur fureur impie,
Votre Iphise et sa mère auraient perdu la vie ;
Votre épouse, oui, Pyrrhus.... car ce vœu solennel,
Ce serment qui vous lie est monté jusqu'au ciel.
Mais quand vous m'inspirez un intérêt plus tendre,
Je ne veux point vous craindre en voulant vous défendre.
Du vainqueur quel qu'il soit enchaînons le courroux.
Je réponds d'Alcétas, répondez-moi de vous ;
Répondez d'Æacide.

PYRRHUS.

Ah ! dans ce jour horrible
Sais-je auquel de mes maux je suis le plus sensible ?
Qu'exigez-vous de moi ? que prétend Alcétas ?
Pour mériter le trône irai-je sur ses pas,
D'une main sacrilége, à sa fureur docile,
Immoler Æacide avec les traits d'Achille ?
Plutôt mourir : voilà mon devoir et mes vœux.
S'il en est d'aussi chers j'en suis plus malheureux.
Le ciel, qu'en ce moment j'accuse et qui m'opprime,
M'a peut-être enchaîné pour m'épargner un crime.

AMESTRIS.

L'osiez-vous méditer ? Et sur qui donc enfin
D'Æacide vivant cherchez-vous l'assassin ?
Et voilà ce Pyrrhus ? Des bourreaux préservée
Sa vie à ce forfait était donc réservée !
Je ne l'aurais soustrait à l'Épire en courroux
Que pour le voir un jour égorger mon époux !

La mort avec un père aurait dû vous confondre ;
Vous vivez : Alcétas n'a plus rien à répondre.
Apprenez à l'aspect de votre vain tombeau,
Que chacun de vos jours est un bienfait nouveau.
Contre Alcétas enfin la fureur qui vous guide,
Si vous êtes mon fils, devient un parricide.

(On entend du bruit.)

J'entends du bruit. On vient. Je demeure avec vous.
Mais je vous rends garant des jours de mon époux.

PYRRHUS.

Que l'on me rende libre, et l'on pourra connaître
Si je suis généreux, si j'étais né pour l'être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉTAS, GARDES.

ALCÉTAS.

Le tems presse, Pyrrhus ; ce n'est plus le moment
D'écouter l'un et l'autre un vain ressentiment.
Votre gloire, l'État et le salut d'un père,
A ces grands intérêts tout vous rend nécessaire.
Dans le camp d'Æacide un parti révolté
S'est aux derniers excès en tumulte porté.
Lorsque par un destin où vous n'osiez prétendre,
Loin de combattre un père, il faut l'aller défendre,
L'arracher à la mort, ressaisir vos états,
Allez : de vos guerriers précipitez les pas.
A nos vainqueurs surpris reportons nos alarmes

Il faut vaincre, Pyrrhus, et je vous rends vos armes.

PYRRHUS.

Mes armes!

ALCÉTAS, au garde qui les tient.

Les voici.

PYRRHUS.

Quels que soient vos projets,
Je jure que Pyrrhus ne les rendra jamais.

(Néoclès sort avec lui.)

SCÈNE IV.

ALCÉTAS, AMESTRIS.

ALCÉTAS, à part.

Ta valeur cette fois sera tardive et vaine.

AMESTRIS.

Ah! Seigneur, pardonnez : une terreur soudaine,
Quand vous me paraissez prudent ou généreux,
S'empare de mes sens, y jette un trouble affreux.
De noirs pressentimens s'élèvent dans mon ame :
Je crains tout.

ALCÉTAS.

Je ne puis vous répondre, Madame.
Le hasard et le tems me laissent peu d'espoir
D'échapper aux dangers que je n'ai pu prévoir ;
Mais je sais quel parti le vrai courage inspire,

Et vainqueur ou vaincu je mourrai roi d'Épire.
Pyrrhus combat : mon sort va dépendre du sien.
Il remplit son devoir, je vais remplir le mien.
Adieu, Madame, adieu.

SCÈNE V.

AMESTRIS.

Tout fuit, tout m'abandonne !
Une sombre terreur seule ici m'environne.
Que de maux réunis à mes yeux sont offerts !
Quels abîmes profonds sous leurs pas sont ouverts !
Fatale ambition, politique cruelle,
Qui toujours dissimule et toujours se décèle !
Dans leurs divers pensers mes esprits confondus
Ne peuvent m'expliquer Alcétas ni Pyrrhus.
Pyrrhus.... suit son devoir, on vient de me le dire.
C'est toujours m'affliger, et ce n'est pas m'instruire.

SCÈNE VI.

AMESTRIS, IPHISE.

IPHISE.

Madame, ignorez-vous qu'au camp de l'ennemi,
Par ses propres soldats Æacide est trahi ?
Que le roi généreux, dans ce péril extrême,
D'armer le bras d'un fils s'est empressé lui-même ;
Que Pyrrhus....

AMESTRIS.

Je le sais ; Æacide et son fils,
Peut-être en cet instant sont tous deux réunis.

IPHISE.

Oui, Madame, et déjà l'on entend dans la plaine....
Mais quoi ! votre œil en pleurs vers moi se tourne à peine.

AMESTRIS.

Il est tant de revers que je dois présager !...
Plus grande est la valeur, plus grand est le danger....
Oh ! que les immortels protégent leur ouvrage !

IPHISE.

A ces plaintifs accens, à ce morne langage....
Malheureuse !... Ah ! Pyrrhus ! et j'ai pu dans ces lieux
Lui laisser, sans pitié, mes soupçons pour adieux !
J'insultais son silence, et j'outrageais son ame ;
Il croit que j'ai douté de l'ardeur qui l'enflamme :
Il croit m'entendre encor, dans l'horreur du combat,
Lui prodiguer les noms de perfide et d'ingrat....
Ingrat !.... et dans l'excès d'une juste colère,
Sa vengeance immobile a respecté mon père !
Furieux, mais soumis, fier, mais à vos genoux,
Il asservit sa haine à son amour pour nous.
Jamais Pyrrhus coupable....

AMESTRIS.

Ils le sont tous peut-être.
La haine et la vengeance ont bientôt fait un traître.
Ce ne sont point ici des guerriers généreux,
Combattant pour l'honneur ; ce sont des furieux
Qui ne peuvent céder au sort qui les rassemble,

J'ai, sans la mériter, reçu la récompense :
J'en connais tout le prix. Quelque tems différé,
Je jure mon bonheur par vous deux assuré.
L'Épire en vous toujours verra sa souveraine.
Qu'ici tous les honneurs environnent la reine.
Peuple, rendez-lui grâce, au nom de votre roi,
Des bienfaits immortels qu'elle a versés sur moi.
Vous, soldats, verra-t-on tant de valeur oisive
Languir obscurément dans vos foyers captive,
Lorsqu'aux peuples, aux rois, Rome apprête des fers?
Il est beau de s'armer pour servir l'univers.
L'occident fatigué de la grandeur romaine,
Ne veut plus supporter l'arrogance hautaine
D'un ramas d'étrangers, de pasteurs conquérans,
Rebut de l'Ausonie, et bientôt ses tyrans.
Dans leur orgueil avide ils mesurent la terre
Comme un tribut certain garanti par la guerre.
Hâtons-nous, et sachons, plus grands, plus généreux,
D'un futur esclavage affranchir nos neveux.
Oui, soldats, nous allons, si le ciel nous seconde,
Asseoir sur nos lauriers la liberté du monde.

FIN DE PYRRHUS.

CHARLES IX,

OU

LA SAINT-BARTHÉLEMI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉNIER,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Nation, le 4 novembre 1789.

NOTICE

SUR CHÉNIER.

Les troubles civils qui retrempent si fortement les ames, nuisent au développement du génie lorsqu'ils ne l'égarent point complètement. Virgile n'a brillé que sous l'empire tranquille d'Auguste, et appuyé de la protection de Mécène; Milton, presque son rival chez les modernes, n'acheva son poëme sublime qu'après la chute de Cromwell; notre grand Corneille ne vint dissiper les ténèbres du théâtre-français que sous le gouvernement de Richelieu. Il n'a manqué à Chénier, peut-être, pour se placer au premier rang, que d'arriver après la révolution; alors l'énergie de son caractère aurait passé tout entière dans ses écrits, et les productions plus sublimes de sa plume féconde en eussent peut-être fait le cinquième grand maître de la scène française.

Marie-Joseph DE CHÉNIER, le plus il-

lustre des trois hommes que la France a connus sous ce nom, naquit à Constantinople, le 28 août 1764, d'un père qui était consul-général dans cette ancienne capitale des Césars, et qui a laissé un ouvrage sur les mœurs des Orientaux. Envoyé en France dès le bas âge, il fut mis au collége Mazarin, où il fit ses études sous le fameux Geoffroy, qui devint par la suite son détracteur. Au sortir du collége il entra dans la carrière militaire, et fut fait officier dans un régiment de dragons. S'étant trouvé en garnison à Niort, il mit à profit l'oisiveté de ce séjour et y repassa ses études. Il ne tarda pas à quitter une profession où il n'y avait alors ni lauriers à cueillir, ni un grand avancement à espérer, et il revint à Paris se livrer tout entier à la littérature, pour laquelle il avait reçu l'influence secrète.

Il débuta dans la carrière dramatique le 4 novembre 1786, par la tragédie d'*Azémire*, qui n'eut point de succès, mais qui fesait présager du talent. Le public l'avait oubliée, lorsque Chénier donna son célèbre *Charles IX*. On connait assez cette tragédie, que beaucoup de personnes ont regardée comme un ouvrage de parti, mais qui néanmoins, par

sa valeur littéraire intrinsèque, pourra être rejouée avec succès dans d'autres tems que ceux-ci. Elle fit à son auteur une réputation si populaire, que toutes les pièces qu'il donna ensuite furent accueillies avec enthousiasme. Il lui donna d'abord pour second titre, *l'École des Rois.*

Henri VIII, qu'il fit jouer en 1791, lui est supérieur et produira même, lorsqu'on le redonnera, plus d'effet que dans sa nouveauté, parce que cet ouvrage est plus pathétique que politique.

La Mort de Calas qui parut ensuite n'est point une tragédie, mais le drame le mieux écrit que nous ayons, et l'auteur y a même poussé si haut la noblesse du style et des pensées, qu'il en résulte une certaine emphase qui nuit à l'intérêt qu'elle devrait avoir.

Caius Gracchus, donné en 1792, tragédie toute républicaine renferme des beautés remarquables, mais n'est plus susceptible de reparaître. C'est là qu'on trouve ces fameux mots : DES LOIS ET NON DU SANG, qui, à une époque où il n'y avait point de

lois, et où l'on versait des torrens de sang, compromirent la sûreté du poëte.

Ce fut quelque tems après avoir fait paraître cette pièce, qu'il fut nommé député à la convention.

Son *Fénélon*, joué en 1793, déplut également aux dévots et aux irréligieux. Ce n'est que dans un tems pareil qu'on a pû hasarder sur la scène un personnage aussi vénérable sous tous les rapports, un archevêque, et presque un contemporain. Cette pièce cependant abonde en beautés littéraires.

Timoléon parut ensuite, et, dans cet ouvrage, à l'instar de Voltaire, Chénier a su concilier les sentimens naturels avec les idées de patriotisme. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comité de salut public en fit arrêter les représentations, et en fit saisir et brûler les copies, sans égard pour les principes démocratiques sur lesquels la pièce roulait tout entière. Robespierre trouva que Chénier avait fait le tyran trop honnête homme, comme si celui qui s'empare du pouvoir dans une petite république, devait ressembler à Néron ou à Caligula! Il est vrai que le Marius moderne en savait là dessus plus que personne.

Bien long-tems après Timoléon, Chénier, en donnant *Cyrus*, pièce faite pour Buonaparte, se mit dans une fausse position, car après avoir écrit si rigoureusement contre la monarchie, il ne pouvait guère, sans compromettre son caractère et sa réputation, écrire en faveur d'un monarque, et surtout d'un monarque que son parti, ainsi que le parti opposé, regardait comme un usurpateur.

Dans *Philippe II* et dans *Tibère*, le talent de Chénier a brillé de tout son éclat, et l'on peut même considérer le dernier ouvrage comme son chef-d'œuvre. Depuis sa mort, il a été écarté de la scène par des considérations frivoles, et par suite de la susceptibilité ombrageuse de la censure.

Chénier donna en 1785 une comédie en deux actes et en vers intitulée *Edgard*, ou *le Page supposé*, qui n'a pas été imprimée. On trouve dans son théâtre posthume un *Œdipe roi*, et un *Œdipe à Colonne*, traduits de Sophocle, avec des chœurs. Il avait même, dit-on, formé le projet de traduire en entier ce poëte grec et de faire jouer ses pièces, à l'Opéra, par les comédiens français. Sa comédie posthume de *Nathan le Sage*, imitée de Leissing, est bien

écrite et très philosophique, en même tems qu'un peu froide.

Il avait commencé un *Werther*, dont plusieurs personnes existantes aujourd'hui ont entendu des fragmens, qui ne se sont pas retrouvés dans ses papiers.

Nous ne devons pas oublier de comprendre ici, dans la nomenclature de ses pièces posthumes, *Brutus et Cassius*, ainsi que les fragmens d'*Électre*, tragédies, et les *Portraits de famille*, et *Ninon*, comédies.

Enfin Chénier eût été un des écrivains dramatiques les plus féconds de son siècle, si la politique n'eût pas autant occupé sa vie. Ses ouvrages sont pleins de beautés qui n'appartiennent qu'à lui, et qui sont mêlées de quelques défauts. Il eut le double mérite d'écrire bien en vers et en prose, et ses satires surtout ont eu un succès presque égal à ceux de ses tragédies. L'énergie, la profondeur et la correction, voilà ce qui distingue cet écrivain dont la mémoire durera long-tems.

La vie de Chénier fut des plus agitées. Il avait, comme on sait, embrassé avec ardeur le parti de la révolution dont il fut le poëte, ou plutôt il fut celui de la liberté, même en

ce qu'elle a d'imaginaire. Royaliste constitutionnel en 1790, il devint républicain en 1792; mais il adopta les opinions des Guadès, des Vergniaud et autres célèbres girondins dont pourtant il eut le bonheur de ne point partager le sort. Pendant la terreur de 1793, un grand nombre de proscrits lui durent la vie et la liberté, et, après le 9 thermidor, il fut un des plus zélés à provoquer la réparation des atrocités du passé. C'est à lui que MM. Talleyrand et Dupont de Nemours durent de rentrer dans leur patrie.

Buonaparte à qui ses principes de liberté déplaisaient ne l'admit pour rien dans le gouvernement qu'il établit après le 18 brumaire. Les seules fonctions qu'il ait exercées depuis cette époque furent, sous le consulat, celle d'inspecteur général de l'instruction publique. Les infirmités dont il était accablé ne l'empêchèrent pas de s'y livrer avec zèle. Destitué par ordre de l'Empereur à cause de son épître à Voltaire, où le nouveau monarque crut voir des allusions injurieuses, il tomba dans l'indigence. Cependant la colère de l'homme tout-puissant se calma, il se repentit même de sa dureté envers Chénier, et lui fit une pension de 8,000 fr.,

dont celui-ci ne jouit pas long-tems. Chénier succomba sous la maladie de langueur (un anévrisme) dont il était attaqué depuis long-tems, et mourut le 11 janvier 1811, étant encore dans la vigueur et la maturité de son talent.

Nous ne parlerons pas ici de ses autres ouvrages, ni des différentes particularités de sa vie, qui se trouvent en détail dans les différentes notices imprimées avec ses œuvres qui sont très-répandues.

M. Guillaume, libraire, a fait paraître une superbe édition, en 8 volumes in-8°, des œuvres complètes de Marie-Joseph et d'André Chénier. Les amateurs de la littérature classique pourront posséder dans leur bibliothèque en entier les écrits de ces deux intéressans auteurs, dont la vie et les talens se rattachent aux souvenirs de la plus grande révolution des tems modernes. L'Éditeur de la présente collection a dirigé cette belle entreprise.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE CHÉNIER

A LA NATION FRANÇAISE.

Français, mes concitoyens, acceptez l'hommage de cette tragédie patriotique. Je dédie l'ouvrage d'un homme libre à une nation devenue libre. Sous le despotisme avilissant dont vous avez à peine secoué le joug, l'avarice et la flatterie dictaient les épitres dédicatoires. Ainsi le sublime Corneille comparaît Jules César à Jules Mazarin ; ainsi Voltaire mettait Tancrède sous la protection des maîtresses de Louis XV ; ainsi l'esclavage rapetissait la nation entière, et jusqu'aux hommes que leur génie plaçait infiniment au-dessus des autres. Malgré leurs efforts, ils descendaient eux-mêmes au niveau du gouvernement : tant il est vrai qu'il ne saurait exister de grandeur morale où la liberté n'existe pas ! Comment pouvait-on parler de vertu chez une nation qui supportait une bastille et des lettres-de-cachet ?

Ces abus monstrueux ne sont plus. Vous avez anéanti l'autorité arbitraire; vous aurez des lois et des mœurs; votre scène doit changer avec tout le reste. Un théâtre de femmelettes et d'esclaves n'est plus fait pour des hommes et pour des citoyens. Une chose manquait à vos excellens poëtes dramatiques : ce n'est pas du génie certainement ; ce ne sont point des sujets ; c'est un auditoire. Dans le dernier siècle, Britannicus avait cinq représentations, Bérénice en avait trente; c'est que les Français de ce tems-là connaissaient mieux la princesse de Clèves que Tacite.

J'ai conçu, j'ai exécuté, avant la révolution, une tragédie que la révolution seule pouvait faire représenter. Les gens que cette révolution contrarie, et qui, dans le moment où j'écris, commencent à lever la tête avec une audace qui n'est que ridicule, n'ont pas manqué de trouver atroce que la Saint-Barthélemi fût offerte aux yeux du peuple français. Mais Voltaire, dont l'autorité est aussi grande que la leur est misérable, Voltaire, après avoir crayonné dans sa Henriade ce grand et terrible sujet, prédit des tems heureux où il sera transporté sur la scène nationale. Ceux qui sont encore gouvernés par des préjugés ne sont pas français. Qu'ils cou-

rent dans le nord retrouver la féodalité, qu'ils choisissent pour leur patrie ces belles et déplorables contrées où l'inquisition abâtardit les hommes, anéantit les vertus, les talens, l'industrie, et parvient à rendre stériles les champs les plus favorisés par le soleil! Je n'ai pas besoin d'assurer ces mauvais citoyens de mon profond mépris pour eux; je m'honorerai de leurs injures devant mes contemporains et devant la postérité. Ils sont mes ennemis, parce qu'ils détestent la liberté. Je n'en resterai point là: qu'ils frémissent! D'autres grands sujets s'offrent en foule à ma plume; et, malgré ma jeunesse, le tems pourra me manquer, mais jamais la volonté, jamais le courage.

Ces hommes si éclairés osent dire qu'il n'y a plus de fanatisme religieux au dix-huitième siècle; mais les horribles procès, les assassinats juridiques de Jean Calas et du chevalier de Labarre, sont du dix-huitième siècle; mais bien plus récemment, on a refusé d'ensevelir dans Paris un vieillard couvert de gloire, le génie le plus brillant qu'ait eu la France, l'auteur d'Alzire et de Mahomet, le défenseur des Calas et du chevalier de Labarre. Quel était le crime de Voltaire? d'avoir lutté soixante ans contre le fanatisme.

est enseveli dans la poussière du tombeau. Mais ceux qui commencent la vie, sont peu jaloux de ceux qui approchent du terme ; et, si j'existe encore dans trente années, au milieu des clabauderies qui m'auront suivi dès ma jeunesse, vos suffrages consoleront sans doute la vieillesse du poëte national.

Nation spirituelle, industrieuse et magnanime, vous avez daigné accueillir les prémices d'un faible talent qui vous sera toujours consacré. Soutenez-moi dans la carrière pénible que je veux fournir. J'ai désormais, pour ennemis irréconciliables, tous ceux qui devaient leur existence aux préjugés, tous ceux qui regrettent la servitude ; je dois avoir pour amis tous ceux qui chérissent la patrie, tous les véritables Français. Vous donnez un grand exemple au monde : le reste de l'édifice féodal va bientôt s'écrouler sous les efforts de l'auguste assemblée qui vous représente. Votre admirable constitution est fondée sur l'égalité. Nous verrons disparaître ces titres, ces distinctions anti-sociales, ces différences absurdes qu'on n'a point rougi de reconnaître entre l'homme et l'homme, entre la terre et la terre. Si la tyrannie ou l'esclavage ose encore se montrer à découvert, que votre héâtre en fasse justice, et devienne, en tout,

rival du théâtre d'Athènes. Mais c'est à vous, c'est à la nation seule, qu'il appartient de protéger les poëtes citoyens qui descendront dans cette lice glorieuse pour terrasser les ennemis de la nation.

15 décembre 1789.

PERSONNAGES.

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, mère de Charles IX.
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.
LE CARDINAL DE LORRAINE.
LE DUC DE GUISE.
L'AMIRAL DE COLIGNI.
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.
MEMBRES DU CONSEIL.
PROTESTANS de la suite de Coligni.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est dans Paris, au château du Louvre.

CHARLES IX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

COLIGNI, HENRI.

COLIGNI.

Oui, j'ai quitté pour vous les bords de la Charente,
Ainsi le désira votre mère expirante;
Ses désirs sont mes lois, ses ordres sont suivis;
Par zèle et par devoir je m'attache à son fils.
Parmi les courtisans je viens sans confiance;
De leur génie affreux j'ai trop l'expérience;
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé:
Par un assassinat la paix a commencé.
N'importe: Coligni, défiant, mais sincère,
Va signer aujourd'hui cette paix nécessaire:
J'oublirai mes périls pour vos félicités.
Mais vous, qui, sur ces bords si long-tems attristés,
Ramenez les plaisirs et la douce allégresse,
Vous, mon héros... mon fils, dont l'heureuse jeunesse

N'a point acquis le droit de craindre les humains,
Lorsqu'un hymen brillant sourit à vos destins,
Lorsque vous paraissez, dans la pompe des fêtes,
Un astre bienfesant qui calme les tempêtes,
Quel chagrin, de vos jeux interrompant le cours,
Vient obscurcir l'éclat répandu sur vos jours?

HENRI.

Il est de ces instans où l'ame anéantie,
D'un sinistre avenir paraît être avertie;
Et souvent en effet ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes;
Au milieu de ces jeux dont vous vantez les charmes,
Dans l'épaisseur des nuits, aux momens du repos,
Dans le lit nuptial, je me peins des complots,
Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être au tombeau précipitant ma mère;
Des crimes, des malheurs, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux;
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes lorrains les intrigues sanglantes;
Vos amis et les miens, victimes des traités,
Au milieu de la paix proscrits, persécutés,
Dans les murs de Vassy massacrés sans défense,
Accusant leur trépas inutile à la France.
Le dirai-je? un prodige augmente mon effroi:
Hier nous commencions, d'Alençon, Guise, et moi,
Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan, consumant son loisir,
Perd ses biens et le tems, sans trouver le plaisir.

Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir,
Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,
Ce qui s'offre sans cesse à mon ame éperdue ;
Trois fois les dés sanglans ont effrayé ma vue.

COLIGNI.

Sire, l'aspect d'un Guise a fasciné vos yeux :
Les Guises ont toujours ensanglanté ces lieux ;
Et, sans vous alarmer d'un sang imaginaire,
Maurevel a commis un crime mercenaire :
A des piéges mortels ils ont déjà recours,
Au sein du Louvre même ils achètent mes jours.
Ils règnent. Vous savez si je dois les connaître.
Croyez-moi cependant ; Bourbon ne doit pas être
Un de ces rois sujets des superstitions,
Enfans qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent, à leur réveil, le destin d'un empire.
D'ailleurs, auprès du roi vos amis et les miens
Ont, même avant ce jour, trouvé quelques soutiens :
Du prudent L'Hôpital souvent la voix propice
Fit au sein des combats respecter la justice ;
De l'orgueilleux Lorraine il est vrai que le choix
L'a proclamé jadis ministre de nos lois :
Ce choix fut commandé par l'estime publique ;
Mais des Guises bientôt lorsque la politique
Souillait de sang français un glaive ambitieux,
L'Hôpital opposait aux cris séditieux
Des desseins toujours purs, des conseils toujours sages ;
Et ce reste imposant des vertus des vieux âges

S'élevait, au milieu des courtisans surpris,
Comme un grand monument planant sur des débris.
Si Médicis, fidèle aux mœurs de ses ancêtres,
Rassemble auprès du roi des flatteurs et des prêtres;
Si d'une cour perfide il est environné;
Si de nos ennemis le souffle empoisonné
Voulut, dès le berceau, corrompre son enfance;
Je crois, j'aime à penser que, pour notre défense,
Son cœur mieux averti lui parlera toujours.
Du moins quand Maurevel attenta sur mes jours,
Charles vint s'affliger sous mon toit solitaire;
Ainsi que vous, mon fils, il me nomma son père;
Sa pitié consolante adoucit mes douleurs,
Et mes cheveux blanchis sont mouillés de ses pleurs.
Peut-être je n'ai point fléchi ma destinée.
L'ame de Coligni n'en est pas étonnée;
Mon courage est à moi; le reste est au hasard.
Je ne puis opposer à la fraude, au poignard,
Qu'un cœur inébranlable et quelque renommée;
Ce Louvre me verra tel que m'a vu l'armée,
Bravant les assassins jusqu'à mon dernier jour,
Et servant la patrie en méprisant la cour.

HENRI.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance,
Et combien je rends grâce aux généreux humains
Qui, des mâles vertus m'ont ouvert les chemins!
Je ne ressemblais point à ces princes vulgaires,
Confiés en naissant à des mains mercenaires,
Énivrés de respects, d'hommages séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,

A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyais près de moi des égaux, des amis :
Au travail, au courage, à la franchise altière,
On exerçait alors notre élite guerrière :
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs ;
Là, gravissant les monts, et les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon père au milieu des combats.
Enfin je suis entré dans une autre carrière.
A mes yeux tout-à-coup quelle image étrangère !
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés ;
Des femmes gouvernant des princes trop faciles ;
Aux passions d'un roi des courtisans dociles
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.
En voyant leurs plaisirs, et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,
Nos monts et nos rochers de frimats revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès, pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où, parmi des guerriers,
Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

SCÈNE II.

COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL.

L'HOPITAL.

Sire, et vous, Coligni, c'est Charles qui m'envoie.
Ouvrez tous deux vos cœurs à la publique joie :
Lorraine à l'instant même arrive en ce palais,
Et selon vos désirs il a réglé la paix.
Tout le peuple à grands cris bénit cette journée :
C'est peu que d'un saint nœud la pompe fortunée,
Fesant cesser la haine entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois ;
Cette douce union doit être cimentée
Par les liens communs d'une paix respectée :
On respire ; un jour pur se lève enfin sur nous ;
Le bonheur des Français sera signé par vous ;
Les arts consolateurs vont embellir nos villes ;
Ils feront oublier ces discordes civiles
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens.
A remplir cet espoir le jeune roi s'empresse :
Sa mère en a versé des larmes d'allégresse ;
Tous deux avec la cour vont se rendre en ces lieux :
Pour moi, dont cette cour a fatigué les yeux,
Moi, témoin trop tardif de quelques jours prospères,
Si proche du cercueil où m'attendent mes pères,
J'aurai vu le bonheur de la France et de vous,
Et mes derniers soupirs m'en paraîtront plus doux.

...

COLIGNI.

O vertueux vieillard dont la gloire est chérie,
Vivez long-tems pour nous, vivez pour la patrie;
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français :
C'est à vous, L'Hôpital, que nous devons la paix;
Sans vous nous périssions; votre prudence active
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive.
Hélas! bien loin de vous, dans les jours du malheur,
Votre nom prononcé calmait notre douleur :
Votre image aux soldats était toujours présente.
Lorsqu'on leur annonçait une loi bienfesante,
Ils disaient : L'Hôpital a dicté cette loi.
Mais quand ils apprenaient par le public effroi
Quelque édit révoltant, quelque grande injustice,
Ils disaient: L'Hôpital n'en est point le complice.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, HENRI, COLIGNI, L'HOPITAL; LORRAINE, GUISE; PROTESTANS DE LA SUITE DE COLIGNI, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CATHERINE, bas à Lorraine.

Flattons nos ennemis; ne nous trahissons pas :
Ce jour verra la paix, cette nuit leur trépas.

CHARLES.

Vous tous qui m'écoutez, soutiens de mon empire,
Dont le cœur généreux pour la France respire,
Un grand évènement doit signaler ce jour :

L'olive dans la main, la paix est de retour.
Fixons-la désormais par un traité durable,
Je signe le premier cet acte vénérable
Qui par tous les partis fut long-tems désiré :
Gage de nos sermens, qu'il soit toujours sacré;
A nos champs dévastés qu'il rende l'abondance ;
Et qu'entre les enfans son heureuse influence
Fasse renaître encore, en ce jour précieux,
L'amitié qui jadis unissait leurs aïeux.

L'HÔPITAL.

Sire, d'un vieux Français laissez couler les larmes.
Hélas! quand vos édits répandaient tant d'alarmes,
Contraint de les signer, j'ai maudit mon emploi :
Il m'est cher aujourd'hui ; je signe, après mon roi,
Une paix que mes vœux sollicitaient sans cesse.
Heureux de voir ce jour, je bénis ma vieillesse.
Après dix ans de guerre, ô France, ô mon pays,
J'ai vu finir tes maux, mes destins sont remplis.

CATHERINE.

En signant cette paix j'achève mon ouvrage.
Bourbon, jeune héros dont le noble courage
Presque dès le berceau promit de grands destins,
Avec soin j'écoutai ces présages certains;
Mon cœur vous désigna pour l'époux de ma fille.
Et vous, digne héritier d'une illustre famille,
Vous qui, des Châtillons surpassant les exploits,
Défendîtes long-tems le trône des Valois,
Soyez encor l'appui, non l'effroi de vos maîtres.
Le rang, les dignités, les biens de vos ancêtres,
Tout vous est aujourd'hui rendu par ce traité.
Rendez-nous votre cœur, votre bras indomté.

L'étranger, nourrissant nos guerres intestines,
A grossi son pouvoir fondé sur nos ruines :
Que ses lâches complots soient promptement punis,
Et que Philippe tremble en nous voyant unis.

LORRAINE.

Je signe avec transport. Coligni, daignez lire
Cet important traité qui doit sauver l'empire.
Les articles d'avance étaient réglés par vous :
J'ai respecté vos vœux, je les ai suivis tous.
Nos débats éternels affligeaient le ministre ;
Ils offraient au prélat un aspect plus sinistre ;
D'un scandale trop long mes yeux étaient lassés.
Que Dieu cesse de voir ses enfans dispersés
Perpétuer entre eux le crime de la guerre ;
Que leur douce union console enfin la terre :
Français, chrétiens, pour nous la paix est un devoir.

GUISE.

La paix ! à ce nom seul tout se livre à l'espoir.
Je n'examine point si mon cœur la désire ;
Elle est le vœu du roi c'est à moi d'y souscrire.
Marguerite, en passant sous les lois d'un époux,
Aurait pu m'inspirer des sentimens jaloux ;
Seul peut-être aujourd'hui j'aurais droit de me plaindre :
Mais c'est la paix ; je signe, et, sachant me contraindre,
Pour l'intérêt public laissant mes intérêts,
Oubliant, dévorant mes déplaisirs secrets,
C'est au bien de l'État que je me sacrifie.

HENRI.

J'obéis au désir d'une mère chérie.
Son fils, la paix prochaine, et des nœuds éclatans,

Adoucissajent l'horreur de ses derniers instans.
Ma main n'a pu fermer ses mourantes paupières.
C'est au feu pâlissant des torches funéraires
Que j'ai de mon hymen allumé le flambeau,
Et l'autel m'attendait auprès de son tombeau.
Mais Coligni me reste; et du moins elle laisse
Un guide à ma vaillance, un père à ma jeunesse.
Coligni m'a comblé de ses soins assidus;
Avec ses intérêts les miens sont confondus.
De son cœur généreux si l'attente est remplie,
Je signe aveuglément, et sans peine j'oublie
Ces jours, ces tems affreux, où nos calamités
Croissaient à chaque instant, même par des traités.

COLIGNI.

Laissons ces souvenirs; Coligni les déteste.
Ombres des Châtillons, c'est vous que j'en atteste,
Héros dont la franchise égalait la valeur,
Et qui m'avez frayé les routes de l'honneur;
Vrais chevaliers français, mes aïeux, mes modèles,
Dont les lèvres, du cœur interprètes fidèles,
Ont fait au sein des cours parler la vérité;
Vous, grands dans le bonheur, grands dans l'adversité,
C'est par vous, devant vous, que je jure à la France
De remplir de mon roi la sublime espérance.
Dans nos derniers combats plus d'un laurier cueilli
Avait long-tems orné mon front énorgueilli:
J'en rougis maintenant. Vous voyez cette épée?
Sire, le sang français l'a trop souvent trempée:
Que ce sang précieux s'efface avec mes pleurs.
J'ai bravé vos édits, mes dangers, mes malheurs:
En vain sur tout l'État votre trône s'élève;

Nul pouvoir de mes mains n'eût arraché ce glaive ;
Il tombe : Coligni, vaincu par vos bienfaits,
Le dépose à vos pieds, et signe enfin la paix.

CHARLES.

Acceptez cette épée : à l'étranger fatale,
Elle a de mon aïeul armé la main royale ;
Les soutiens de l'Autriche ont éprouvé ses coups ;
Pure de sang français, elle est digne de vous :
Aux mains de Coligni qu'elle reste invincible :
Mon aïeul la portait dans ce combat terrible
Qui, sous le long effort de nos preux chevaliers,
Des monts helvétiens vit tomber les guerriers.

(A Catherine.)

Quittons ces lieux, Madame, et préparons des fêtes,
Non telles qu'on en voit au moment des conquêtes,
Dans ces malheurs brillans qu'on nomme des succès :
Non ces jeux sans plaisir, ennemis de la paix,
Que célèbre l'orgueil, et non pas l'allégresse ;
Mais des jeux embellis par la publique ivresse :
Et d'un peuple enchanté que l'innocente voix
Calme le noir souci qui veille au cœur des rois !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLES, CATHERINE.

CATHERINE.

Mon fils, ce coup d'État nous est trop nécessaire.

CHARLES.

Mais le jour de la paix !

CATHERINE.

La croyez-vous sincère ?

CHARLES.

Immoler tout un peuple !

CATHERINE.

Il s'agit de régner.

CHARLES.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

CATHERINE.

Frappons cette nuit même.

CHARLES.

Ah ! ma pitié l'emporte.

CATHERINE.

Vous aviez consenti.

CHARLES.

Je le sais, mais n'importe.
Ce n'était point, Madame, à l'instant de frapper;
Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper;
Je m'abusais, vous dis-je : il n'est plus tems de feindre.
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre?
Ne précipitons rien : je veux que les esprits,
Égarés tant de fois, soient toujours plus aigris,
Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable,
Que des chefs protestans l'ambition coupable
De la France à mes yeux prétende disposer :
Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis...

CATHERINE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils :
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales :
Mais de vingt nations parcourez les annales;
Vous trouverez partout d'infidèles sujets,
Rampant et frémissant sous le joug des bienfaits,
Ardens à trafiquer de la honte et du crime,
Prêts à vendre l'État et leur roi légitime,
A changer de devoir sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.

Sans remonter bien loin, le roi François premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier,
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire.
Bourbon devait sans doute en garder la mémoire :
Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,
Et qui dans ses cités répandait la terreur,
Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,
Devint pour l'empereur un appui redoutable,
Et contre les Français guidant leurs ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous : connaissez leur faiblesse,
Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Surtout, vous êtes jeune et sans expérience,
Craignez, des protestans, traités, paix, alliance.
Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter :
Ils respirent, le mal ne peut plus s'augmenter :
Vous régnez.

CHARLES.

J'aurais dû, si le mal est extrême,
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
Vous avez cependant condamné ma jeunesse.
Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Il règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore;
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore;
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.

Français comme mon frère, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me fallait atteindre ;
Mais l'avez-vous permis ?

CATHERINE.

Et vous osez vous plaindre!
J'aurais pu pardonner des sentimens jaloux
Au jeune infortuné qui régnait avant vous.
Hélas ! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui.
Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui ;
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur, plein d'une noble audace,
A pour les grands exploits un penchant glorieux ;
Je sais que trop souvent on a vu vos aïeux,
Entourés au combat de sang et de poussière,
Dans leur propre péril jeter la France entière :
Pour moi, je les condamne, et le chef de l'État
Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
L'esprit qui les forma fut aussi mon partage ;
Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage,
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,
L'orgueil séditieux de vos premiers sujets.
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour-à-tour,

Et contre eux tous enfin, m'armant de leur faiblesse,
Régner par la discorde et diviser sans cesse.
Quand, durant votre enfance, on vit les protestans
S'unir contre la cour aux princes mécontens,
De Guise et de son frère élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance;
Mais devenus tous deux trop grands par mes bienfaits,
Ils régnaient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des triumvirs qui n'était plus à craindre.
Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,
Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existait encor des ligues insolentes:
Contraints de recourir à des trèves sanglantes,
Nous avons trop connu les différens partis;
Long-tems de leur pouvoir ils nous ont avertis,
Mon fils, et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

CHARLES.

Qui? lui!

CATHERINE.

J'ai dit le mot: c'est à vous de penser
Si vous avez encor le tems de balancer.
Devant vous à l'instant ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même et dominer sur vous?

Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche ;
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer :
Ses avis sont d'un maître, et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

CHARLES.

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le croi.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE.

CATHERINE.

Ministre des autels, venez vous joindre à moi.
Vous savez que, le jour où la paix fut conclue,
La mort des protestans fut aussi résolue :
Et ce coup nécessaire au salut de l'État,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance
Devait purifier les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
Mon fils craint de régner, il veut et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LORRAINE.

Quoi ! Sire, est-il bien vrai ? quoi ! votre ame flottante
Refuse d'obéir au vœu de l'Éternel !

CHARLES.

Si telle est en effet la volonté du ciel,

Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout-à-coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LORRAINE.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

CHARLES.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LORRAINE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté;
Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,
Il commande souvent la guerre et la vengeance.
Sur le mont Sinaï (l'avez-vous oublié?)
Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfans de Lévi, ministres sanguinaires,
Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères;
Et la faveur du ciel, apaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
Il emprunte aujourd'hui la voix de son Église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous, de tant de saints rois noble postérité,

De leur zèle héroïque avez-vous hérité ?
Fils aîné de l'Église, en vous l'Église espère :
Éveillez-vous, frappez, et vengez votre mère.
Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom vainement imploré.
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres;
Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'Église et de tous vos malheurs.

CHARLES.

Arrêtez ! loin de moi cet avenir horrible !
Arrêtez. De mon Dieu j'entends la voix terrible ;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens :
Eh bien ! j'obéirai, c'en est fait, j'y consens ;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide :
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide :
Je voudrais me venger ; mais, ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours sont-ils en sûreté ?

CATHERINE.

Ils y seront alors.

CHARLES.

Vous avez ma promesse :
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse,
J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles,
Interdit aux Français ces croyances nouvelles.
Je comptais rétablir les antiques édits ;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

LORRAINE.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, surtout le chancelier.
Mais tout dissimuler serait une imprudence;
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Que l'amiral trompé....

CHARLES.

Je le jure, et sans peine.
Je pourrai le tromper; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

CATHERINE.

Oui, de projets, dit-il, importans, glorieux.

LORRAINE.

Quels que soient ces projets, il faut vous y soumettre.

CATHERINE.

Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.

LORRAINE.

Enivrez-le d'espoir; qu'il ne puisse un instant
Ou voir ou deviner le piége qui l'attend.

CATHERINE.

Il vient. Retirons-nous.

SCÈNE III.

CHARLES, COLIGNI.

CHARLES.

Assez long-tems peut-être
Vous avez, Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dus à votre maison;
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage,
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

COLIGNI.

O mon maître! ô mon roi!

CHARLES.

D'écouter vos conseils je me fais une loi.
Oui; mon cœur les attend avec impatience.

COLIGNI.

Si j'ai repris mes droits à votre confiance,
Si ce glaive royal est remis à mon bras,
Je veux le mériter par de justes combats;
J'augmenterai sa gloire en vengeant nos misères:
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires:
De l'univers entier Philippe détesté
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes;
Jusque dans sa famille il a pris des victimes;
Carlos, avant le tems au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.

Le sang de votre sœur réclame la vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?
Déjà dans sa pensée il combat les Français.
Sur nos divisions il bâtit ses succès :
Le cruel dissimule ; il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui frayer des chemins.
Quelques momens encore... et nous pourrions l'attendre ?
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends, surtout afin de le punir ;
Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie.
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie,
Retz, et Guise, et Tavane, et tous ces courtisans
Des malheurs de la France odieux artisans :
Recherchez un guerrier... faut-il que je le nomme ?
Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme.
Aux champs de la Belgique envoyez des soldats ;
Henri sera leur chef, et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscayen les villes consternées.
Là jusques à l'hiver je bornerai mes coups ;
Je veux m'y retrancher : et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisolles
Ces restes si vantés des bandes espagnoles ;
Puis au sein de Madrid, cherchant un furieux,
Venger de votre aïeul les fers injurieux,
Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

CHARLES.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter ;

Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire?
Ou bien de mes États ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin?
Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
Et leurs communs aïeux et leur double alliance?

COLIGNI.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
Malgré tant de liens, est étranger pour lui.
On sait depuis long-tems leur mésintelligence;
Et nous devons sans doute en fixer la naissance
Aux tems où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque et son frère empereur,
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe, il n'a que des soldats;
L'amour de ses sujets ne le défendra pas;
Le Vatican sera son unique réfuge.
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge?
Ah! si Rome oubliait qu'un roi de votre nom
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux;
Et ces tems ne sont plus où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

CHARLES.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands;
Vous avez tout prévu; c'est assez, je me rends.

Courez venger l'État, l'honneur de mes ancêtres,
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres :
Montrez aux Castillans un nouveau Duguesclin ;
Éteignez leur splendeur déjà sur son déclin ;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire :
Par l'époux de ma sœur ils seront secondés ;
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

COLIGNI.

Sire, votre indulgence encourage mon zèle :
Oui, combattons l'Espagne et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler,
Pour l'effacer un jour il la faut égaler.
Sachons, il en est tems, tout oser, tout connaître,
Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts, trop long-tems négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes :
Les chemins sont frayés et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers
Va tout-à-coup changer l'Europe et l'univers.
Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
De nouveaux intérêts, une autre politique.
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux ;
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'Océan règlera le destin de la terre :
Le paisible commerce enfantera la guerre ;
Mais, ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin du commerce enfantera la paix ;
Et cent peuples rivaux de gloire, d'industrie,
Unis et rapprochés n'auront qu'une patrie.

Le plaisir instruisant par la voix des beaux-arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah ! de cet heureux jour, qui ne luit pas encore,
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
Déjà de tous côtés disperse la lumière ;
L'audace enfin succède à la timidité,
Le désir de connaître à la crédulité :
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous, pas à pas, la raison s'achemine.
La voix des préjugés se fait moins écouter ;
L'esprit humain s'éclaire ; il commence à douter :
C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,
Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

CHARLES.

Si tels sont, Coligni, vos désirs magnanimes,
Si ces nobles projets, ces sentimens sublimes
Soutenaient votre espoir au milieu des combats,
Quel ascendant funeste a retenu vos pas
Sous des drapeaux français qui combattaient la France ?
Ah ! souvent j'ai maudit jusqu'à votre vaillance.
Votre nom tous les jours arrivait jusqu'à moi,
Prononcé par la haine et le public effroi.
Les pleurs de mes sujets empoisonnaient ma vie :
Fatigué de grandeurs, tel inspire l'envie,
Dont les secrets ennuis méritent la pitié.
Qu'importe le pouvoir sans la douce amitié ?

Coligni, si mon cœur avait su vous connaître,
Ce cœur infortuné la sentirait peut-être ;
Près de vos cheveux blancs elle aurait pu remplir
Mes inutiles jours perdus à vous haïr.
Que n'avez-vous franchi la barrière importune
Qui du sort d'un héros séparait ma fortune !
Qu'aisément mon courroux eût été désarmé !

COLIGNI.

Ce palais, votre cœur, tout nous était fermé.
Excusez ma franchise à la cour étrangère :
Vous n'en redoutez point le langage sévère.
Eh bien ! souffrez encore un avis généreux :
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
A vous, à votre État, mon dévoûment sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécesssaire.
Sire, on vous a trompé ; vos édits inconstans,
Scellés presque toujours du sang des protestans,
Ont annoncé chez vous un cœur faible et mobile,
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisans ;
Ne laissez point sans cesse au gré des courtisans
Errer de main en main l'autorité suprême ;
Ne croyez que votre ame, et régnez par vous-même ;
Et si de vos sujets vous désirez l'amour,
Soyez roi de la France, et non de votre cour.
Que sous de justes lois le peuple enfin respire :
Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire,
Il cultive nos champs, il défend nos remparts ;
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards ;
Mais, tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.

CHARLES.

Croyez que désormais ils seront écoutés :
Je saurai mettre un terme à nos calamités.
Allez ; à vos amis portez-en la nouvelle.
Gardez cette franchise et ce vertueux zèle.
Régner par vos avis est mon vœu le plus doux.

COLIGNI.

Le mien est de mourir pour le peuple et pour vous.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

N'éprouvez point, mon fils, d'effroi pusillanime,
Vous voyez devant vous les ennemis du crime :
Oubliez auprès d'eux les discours d'un pervers.

CHARLES.

De l'État déchiré finir les longs revers ;
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

CATHERINE.

Ou son prétexte au moins.

CHARLES.

Il semble aimer la France ;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible

Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense :
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix,
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne,
Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

CATHERINE.

Oui, c'est la voix du ciel; c'est la voix de la gloire :
Si vous voulez régner, c'est à vous de les croire.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit,
Et vous verrez ce peuple, inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,
Rentrer par la frayeur sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Mais les momens sont chers; le jour fuit, le tems presse.
Amis, nous n'exigeons ni serment ni promesse :
Votre haine suffit.

LORRAINE.

Dieu parle, c'est assez.

GUISE.

Désignez les proscrits.

CATHERINE.

Ah ! vous les connaissez.

LORRAINE.

Coligni.

GUISE.

Cette main punira le rebelle.

LORRAINE.

Téligni.

CATHERINE.

C'est son gendre et son appui fidèle.

GUISE.

Le Navarrois.

CHARLES.

Jamais. Vous m'en répondez tous.

CATHERINE.

Non, Guise.

CHARLES.

De ma sœur songez qu'il est l'époux.

CATHERINE.

Attenter à ses jours, c'est immoler ma fille.

CHARLES.

De saint Louis du moins épargnez la famille.

LORRAINE.

Sire, aucun n'agira contre vos volontés.

GUISE.

Meurent les protestans, les princes exceptés.

CATHERINE.

Des gardes toutefois veilleront sur les princes.

GUISE.

Les ordres souverains pour toutes les provinces....

CATHERINE.

Sont prêts et vont partir.

GUISE.

Où nous rassemblons-nous?

CATHERINE.

Dans le Louvre, en ce lieu.

LORRAINE.

L'heure du rendez-vous?

CATHERINE.

Minuit.

GUISE, à voix haute.

Minuit.

LORRAINE.

Les chefs?

CATHERINE.

Guise, vous, et les prêtres.

LORRAINE.

Le signal?

CATHERINE.

Un tocsin sonnant la mort des traîtres.

GUISE.

Les mots de ralliment?

CATHERINE.

Dieu, Charles, Médicis.

GUISE.

Aurons-nous quelque signe empreint sur nos habits ?

CATHERINE.

La croix, couleur de sang.

CHARLES, dans le plus grand trouble.

Sortons.

CATHERINE, aux conjurés.

Zèle et silence.

Retirez-vous ; le roi chérit votre vaillance.

(A Charles.)

Ne calmerez-vous point cette secrète horreur ?

CHARLES.

Ah ! si j'étais proscrit, j'aurais moins de terreur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LORRAINE, L'HOPITAL.

LORRAINE.

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler;
Au nom du bien public je voudrais vous parler :
Un discours libre et franc n'aura rien qui vous blesse,
Qui dit la vérité l'écoute sans faiblesse.
J'aime votre vertu ; mais vous devez savoir
Qu'on peut, sans s'abaisser, respecter le pouvoir.
Le sort, vous opposant une injuste barrière,
Semblait des dignités vous fermer la carrière :
Vos talens par mon zèle ont été bien servis.

L'HOPITAL.

Puisque le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche ni plainte,
Je veux même y répondre et m'expliquer sans feinte.
Quels ministres placés auprès d'un potentat
L'aideront à porter le fardeau de l'État,
Des sujets vertueux, éclairés, équitables,
Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables,
D'une auguste famille enfans dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés ?

Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire;
Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
Par dix siècles d'honneurs dispensé de vertu:
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,
Fut-ce par leur naissance? et dois-je vous apprendre
Que, s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux,
Ils comptaient des vertus et non pas des aïeux?
Je ne me place point parmi ces grands modèles;
Mais, s'il est dans l'État des citoyens fidèles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LORRAINE.

Il est vrai: je l'ai dit, je le redis encore,
Votre vertu m'est chère et la France l'honore.
On pourrait toutefois.... pardonnez cet aveu,
Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu:
Vos amis qui comptaient sur votre expérience
Osent vous accuser de quelque imprévoyance.
Depuis qu'en un tournoi l'ardent Mongommeri
Blessa d'un coup mortel l'infortuné Henri,
Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtre et de ruines;
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et toujours étouffés ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides:
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides;

Complaire tour-à-tour aux partis opposés,
Voilà dans tous les tems ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique;
Et vous ne songez pas que votre politique
Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'État, qu'elle insulte aux autels!
Ce projet trouverait un obstacle invincible:
On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre et les combats,
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les États
Il faut, et c'est à vous, Monsieur, que j'en appelle,
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
D'un peuple qui toujours se plut au changement.
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
Et tous les protestans sont ennemis des lois.

L'HOPITAL.

Ministre des autels, quelle est votre espérance?
Eh quoi! prétendez-vous renouveler en France
Les sanglans tribunaux à Madrid révérés?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance;
Elle est dans la justice et dans la bienfesance.
De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
Nous imposeraient-ils un joug religieux?
Comment déterminer la borne des pensées?
N'allez pas recourir à des lois insensées
Qu'une ignorante haine a pu seule établir:
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LORRAINE.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire ;
Il a mieux profité des leçons de sa mère :
Tous deux sont fatigués de nos dissensions,
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Le roi peut ce qu'il veut.

L'HOPITAL.

Quelle horrible maxime !
C'est ainsi qu'un monarque est traîné dans l'abîme.
Si Charles vous croyait.... Juste ciel ! j'en frémis !
Quoi ! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Entre les mains des rois placer le despotisme !
Non, non ; connaissez mieux leur puissance et nos droits :
Nous sommes leurs sujets, ils sont sujets des lois.
Il est, il est, Monsieur, de ces princes sinistres,
Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres ;
Mais, lorsque tout-à-coup dissipant leurs flatteurs,
Fesant évanouir les songes corrupteurs,
Le jour est arrivé, le jour de la vengeance,
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
Un éternel affront les attend au cercueil ;
L'horrible solitude accompagne le deuil :
Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi que parmi ses aieux
Il est des noms sacrés et des noms odieux.
Louis neuf, à jamais laisse un modèle auguste :
Il fut brave et pieux, et surtout il fut juste ;
Ses fautes sont du tems, ses vertus sont de lui :
La voix du monde entier le révère aujourd'hui.

Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes États le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire ;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :
Vous le savez, Madame ; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu : qu'il nous soit moins funeste!
On se repent ; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni ;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni :
Je vois l'homme d'État et non plus le rebelle ;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle :
Condé me sera cher, et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous alarmez pas ; mes bontés, je l'espère,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est tems de cimenter la paix ;
Il est tems qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'Église éternelle.
A cette auguste loi s'il est quelque infidèle,
Par son juste trépas c'est à moi de venger
Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

CATHERINE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
A la religion sa majesté chérie.
Le tems calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant :
Non, jusques aux bienfaits, tout lui paraît à craindre ;
Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre.
Ses cris vous parviendront ; c'est à vous d'achever :
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LORRAINE.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose;
C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause:
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

GUISE.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse,
J'oserai demander pourquoi tant de faiblesse,
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
Un poison dangereux infecte vos États;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah! si l'on eût daigné leur imposer des lois!
Votre frère à mes yeux les a vaincus deux fois:
Sire, je lui connais des rivaux en courage;
Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir:
Il faudrait les domter, et non les convertir.

LORRAINE.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le sang coule en vain.
Sire, un mal violent veut un remède extrême:
L'État trop divisé s'est affaibli lui-même;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère;
Montrez-vous à-la-fois indulgent et sévère,
Avec le châtiment présentez le pardon:

Dans vos devoirs sacrés le zèle et l'abandon,
Les soins reconnaissans, la piété soumise,
Sauront vous acquitter des bienfaits de l'Église.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel;
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pépin jusqu'à vous, Rome et les rois de France
Conservèrent toujours une étroite alliance;
Ainsi, de jour en jour, votre puissant État
A vu par le saint-siége augmenter son éclat.
Il est tems de calmer sa longue inquiétude:
Dieu, jusque dans les rois, punit l'ingratitude.

CHARLES, au Chancelier.

Vous vous taisez, Monsieur?

L'HOPITAL.

Sire, permettez-moi....

CHARLES.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi!

L'HOPITAL.

Eh bien! vous le voulez, je romprai le silence.
On parle du saint-siége et de reconnaissance.
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats:
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
Ces pontifes, cachés à l'ombre de l'autel,
Long-tems n'avaient ouvert que les portes du ciel:
Ils n'étaient que sujets. Qui les a rendus maîtres?
Ils doivent leurs États à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés?
Accumulant les biens, vendant les dignités,

Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadêmes :
Un prêtre audacieux fait et défait les rois :
Vos aïeux l'ont souffert ; mais voyez à sa voix
Jean-sans-Terre quittant, reprenant la couronne ;
Sept empereurs chassés de l'Église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Et dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance :
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs ;
Et son ambition cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naple et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,
Périt sur l'échafaud en demandant son crime,
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ces vertige affreux trois siècles sont livrés :
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pécheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse,
Bientôt dans la réforme ardens à se jeter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter ?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance
Le schisme d'un moment puisa quelque importance ;
Ainsi que des prélats l'indiscrète fureur
Conquit trente ans de guerre et la publique horreur ;

C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle,
Établit aisément sa doctrine nouvelle;
Après lui, c'est ainsi que l'austère Calvin
Dans Genève eut encore un plus brillant destin.
Il n'est qu'une raison de tant de frénésie.
Les crimes du saint-siége ont produit l'hérésie:
L'Évangile a-t-il dit: « Prêtres, écoutez-moi,
» Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
» Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre?
» Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre;
» Armez et divisez, pour vos opinions,
» Les pères, les enfans, les rois, les nations? »
Voilà ce qu'ils ont fait.

LORRAINE.

Osez-vous, téméraire....

CHARLES.

Ne l'interrompez pas; continuez, mon père.

L'HOPITAL.

Si Génève s'abuse, il la faut excuser:
Les yeux fixés sur Rome, on pouvait s'abuser:
Genève, récusant ce tribunal suprême,
Aura cru que le code inspiré par Dieu même,
Toujours cité dans Rome et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance;
Et parmi vos sujets le poison répandu,
Jusque dans votre cour déjà s'est étendu.
Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre;

Le dernier des mortels est maître de son cœur.
Le tems amène tout, et ce n'est qu'une erreur;
Et si quelques instans elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire:
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper!
Commander aux esprits de ne pas se tromper!
Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.
En lisant votre édit, tout va courir aux armes;
Et vous verrez encor dans vos champs désolés
Par la main des Français les Français immolés;
Après tant de traités les Français implacables,
Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous, ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ces grandes destinées;
Elle est chère à mon cœur depuis soixante années.
Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité;
Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
Par cette ame encor jeune et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler?
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler:
Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle;
Votre vieux chancelier vous implore pour elle:
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice:
Avant les protestans qu'on me mène au supplice.
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit;
Je ne puis le sceller; punissez-moi: j'ai dit.

CHARLES.

Moi, je vous punirais! Non, non, des traits de flamme,

Tandis que vous parliez, ont pénétré mon ame.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous;
Oui, je veux adopter des sentimens plus doux;
Oui, c'est la vérité; je dois la reconnaître.
Oui, j'ai pu me tromper; on m'égarait peut-être.

CATHERINE.

Vous croyez....

CHARLES.

Tout, Madame. Écoutez, Chancelier.

(Il lui parle à l'oreille.)

LORRAINE, bas à Catherine.

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer.
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige.

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien.

GUISE, bas.

Le roi....

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien, vous dis-je.

CHARLES.

Adieu, Madame; et vous, Chancelier, suivez-moi:
Le passé, l'avenir, tout me remplit d'effroi.
J'ai besoin d'un ami dont l'austère sagesse,
Sur le penchant du crime, arrête ma jeunesse,
Et, fixant mon esprit trop souvent combattu,
Par son exemple au moins me force à la vertu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHARLES, PAGES, GARDES, dans l'enfoncement.

CHARLES.

Ou rester vertueux, ou devenir coupable !
Il est tems de choisir. C'est un choix redoutable :
Vertueux, c'est risquer et mon trône et mes jours ;
Coupable un seul moment, je le serai toujours.
Moi coupable ! quel mot ! L'humanité me touche :
Auprès du Chancelier j'ai senti sur ma bouche
Voler l'aveu fatal d'un mystère d'horreur ;
Mais le secret terrible est rentré dans mon cœur.
Que me conseille-t-on ? d'exterminer des traîtres.
Je balance ? A-t-on vu balancer mes ancêtres ?
N'entends-je pas encor vanter avec éclat
Leurs forfaits illustrés du nom de coups d'État ?
Mon trône est cimenté du sang de leurs victimes ;
Avec ce bel empire ils m'ont légué des crimes,
Et mon œil voit partout leurs attentats écrits
Sur l'or ensanglanté qui couvre ces lambris.
On m'apprit avec soin leurs vengeances utiles,
Mais on ne m'apprit pas s'ils vécurent tranquilles ;
Et mon cœur me répond, par un cri douloureux :
Ils étaient criminels, ils furent malheureux.

Oui, je prends à témoin tout ce qui m'environne :
Le crime et le malheur sont assis sur le trône.
Coupable, c'est souffrir, souffrir plus que la mort.
Même avant le forfait on connaît le remord !
Et que souffriras-tu lorsque ta main fumante
Vers le ciel indigné se lèvera sanglante ?
Ah ! je verrai le sang me poursuivre en tout lieu ;
N'osant plus contempler ni les hommes, ni Dieu ;
Je verrai l'avenir, vengeur des parricides,
L'avenir, soulevé contre les rois perfides,
Prononçant tous les jours son arrêt souverain,
Graver mon nom flétri sur des tables d'airain.
Non, point de repentir ! c'est un poids qui m'accable ;
Je ne porterai point l'affreux nom de coupable :
Laissons mon intérêt, résistons aux avis
D'une mère aux abois qui tremble pour son fils.
Je sens que la justice est un besoin de l'ame ;
La défense est de droit, la vengeance est infâme ;
On ne fait point la paix un poignard à la main,
Et l'intérêt d'un homme est toujours d'être humain.

(Il s'assied, et tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, PAGES, GARDES.

CATHERINE.

(A part.) (Haut.)
Il est préoccupé... Sire...

CHARLES.

C'est vous, Madame !

Par le doux nom de fils que toujours je réclame,
Écoutez-moi.

CATHERINE.

Quel trouble agite votre cœur?

CHARLES.

J'ai prescrit, je le sais, des actes de rigueur :
Je révoque aujourd'hui l'ordre de la vengeance.
Avant d'ensanglanter les cités de la France,
Avec plus de loisir je veux me consulter.

CATHERINE.

Les ordres sont partis, et vont s'exécuter.

CHARLES.

Qui les a fait partir? Quel est le téméraire...

CATHERINE.

Moi. J'ai tout commandé : punissez votre mère.

CHARLES.

Les ordres sont partis! O ciel! qu'ai-je entendu?

CATHERINE.

Il fallait vous sauver.

CHARLES.

Ah! vous m'avez perdu.
J'ai soumis à vos vœux ma volonté facile :
Vous abusez enfin d'un respect trop docile.
Las d'imposer silence à mes sens indignés,
J'ose vous demander si c'est vous qui régnez.

CATHERINE.

Non; mais si je régnais je punirais les traîtres;

Dans ma cour, au conseil, je n'aurais point de maîtres ;
Je voudrais inspirer, non ressentir l'effroi,
Et la rebellion se tairait devant moi.

CHARLES.

J'en croirai l'Hôpital ; son ascendant m'entraîne.
Gardes, de tous côtés cherchez Guise et Lorraine ;
Dites-leur qu'en ces lieux c'est moi qui les attends.
Courez.

CATHERINE.

Le ciel vous laisse encor quelques instans :
Coligni vous menace ; il va frapper. N'importe.
Pour moi je fuis des lieux où son pouvoir l'emporte ;
Vous n'y gouvernez plus, ils me sont odieux.

CHARLES.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Je pars. Recevez mes adieux.

CHARLES.

Vos adieux ?

CATHERINE.

J'eus des droits à votre confiance :
Ces droits sont oubliés ; vous craignez ma présence ;
Je dois vous épargner d'inutiles avis :
Je respecte mon roi, je vais pleurer mon fils.

CHARLES.

Vos adieux, dites-vous ?

CATHERINE.

Tandis que l'on conspire,

Séduit par un vieillard, vous exposez l'empire.
Le péril vous entoure.

CHARLES.

Et vous m'abandonnez!

CATHERINE.

Je veux le prévenir, et vous me soupçonnez!

CHARLES.

Demeurez dans ma cour.

CATHERINE.

J'y deviens étrangère;
Le fils le plus chéri craint aujourd'hui sa mère.
L'ambition souvent égare des sujets :
Si je veux vous tromper, où tendent mes projets?
De votre chancelier je connais la prudence;
Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
Ne peut-il attirer quelque soupçon sur lui?
On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
Vous ne concevez pas quel intérêt l'anime?
Le France, dont jadis il mérita l'estime,
Le croit de l'hérésie un défenseur zélé,
Et son penchant secret nous est trop révélé.

CHARLES.

Restez auprès de moi, soyez toujours mon guide.

CATHERINE.

Mon fils, votre inconstance autrement en décide.

CHARLES.

Non, je garde pour vous les mêmes sentimens.

CATHERINE.

Les Guise vont se rendre à vos commandemens.

CHARLES.

Eh bien !

CATHERINE.

Des protestans servirez-vous la rage ?

CHARLES.

Ma mère !

CATHERINE.

Laissez-moi consommer mon ouvrage.

CHARLES.

Ah ! que demandez-vous à mon cœur tourmenté ?

CATHERINE.

Un peu de confiance, un peu de fermeté.
N'êtes-vous pas instruit par des sujets fidèles ?
Avez-vous oublié que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De vous, de votre mère a juré le trépas ?
Il a dans Orléans fait son apprentissage ;
Sur le père de Guise il essaya sa rage.
Imprudent ! vous marchez parmi des assassins.

CHARLES.

Quand j'aurai prévenu leurs perfides desseins,
Si la publique voix contre moi se déclare,
Si les pleurs des Français me nomment roi barbare,
Au peuple accusateur répondrez-vous alors ?

CATHERINE.

Oui, je prends tout sur moi ; tout, jusqu'à vos remords :

Oui, j'accepte sa haine, et vous laisse la gloire.

CHARLES.

Vous remportez encor cette horrible victoire.
Ah! puisqu'il est ainsi, puisque dans tous les tems
Vous rendez l'équilibre à mes esprits flottans,
Donnez-moi donc cette ame immuable, intrépide,
Qui veut avec puissance, et que rien n'intimide.
Quand je suis loin de vous j'appartiens à l'effroi;
Les noirs pressentimens s'assemblent près de moi.
Je crains le sort affreux d'un tyran d'Assyrie;
Israël égorgé tombait sous sa furie;
Mais le ciel abrégea son empire inhumain:
Comme lui je crois voir une céleste main
Graver sur ces lambris ma sentence éternelle.

CATHERINE.

Si le ciel proscrivit sa tête criminelle,
Il s'armait contre Dieu; vous vous armez pour lui!
Il méprisait ses lois; vous en êtes l'appui.
Qu'importe le destin des tyrans infidèles?
Charlemagne et Louis, voilà vos seuls modèles:
De leurs palmes un jour vous serez couronné;
Et, lorsqu'après un règne et long et fortuné,
Vous rejoindrez ces rois vainqueurs de l'hérésie,
Vous direz: Comme vous j'ai terrassé l'impie;
Comme vous j'ai vengé l'Église et les Français:
Les ennemis du ciel n'étaient plus mes sujets.

CHARLES.

Quel est le criminel ?

COLIGNI.

C'est moi que l'on soupçonne.
D'habiles courtisans ont répandu ces bruits,
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits :
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis... pour vous, si vous daignez les croire.

CHARLES.

Moi ! je les croirais !

COLIGNI.

Non ; j'ose au moins l'espérer.
Devant vous cependant je dois leur déclarer
Que, depuis trop long-tems en butte à leur furie,
Je défendrai contre eux et ma gloire et ma vie.
Je n'ai pas prétendu céder par un traité
Le droit de m'égorger avec impunité.

CATHERINE.

Un monarque, un ami veille à votre défense :
Il s'attendait peut-être à plus de confiance.

COLIGNI.

Vous le voyez assez ; mon cœur se fie au sien,
Puisque je viens, Madame, implorer son soutien.

HENRI.

Paris, ce Louvre même est-il un sûr asile ?
On poursuit Coligni ; Maurevel est tranquille.
Ne peut-on découvrir cette puissante main
Qui, sous les yeux du roi, protége un assassin ?

Pourquoi les tribunaux, fermés à la justice,
Tendent-ils au coupable une égide propice ?
Aurait-on commandé le silence des lois ?
Quand j'ai lié mon sort à celui des Valois,
Mon ame à tant d'horreurs n'était point résignée.
Quoi ! c'est dans le jour même où la paix est signée
Qu'on entend retentir des cris séditieux !
Et moi, de nos bourreaux complice officieux,
Contre un nœud que semblait commander la patrie,
De mes fiers compagnons j'échangerais la vie !
Ah ! plutôt de l'hymen éteignons les flambeaux.
Si la haine conspire et rouvre les tombeaux,
Si l'on n'a prononcé qu'un serment sacrilége,
Si la paix est un jeu, si l'hymen est un piége,
Imposez donc silence à ces chants criminels ;
Laissez-là ces apprêts, ces festins solennels ;
Abjurez vos traités, la guerre est moins funeste.
Nous, d'un sang généreux vendons cher ce qui reste ;
Proscrits dans ce palais, sachons nous secourir :
Ce n'est qu'aux champs d'honneur que nous devons mourir.

GUISE.

Est-ce à vous qu'aujourd'hui conviendraient les reproches ?
D'un crime près d'éclore où voit-on les approches ?
Qui fonde vos soupçons ? de vains cris ? un faux bruit ?
Quels sont les accusés ?

COLIGNI.

Je vous crois mieux instruit.
Sur la foi du passé peut-être l'on s'abuse ;
Mais d'un complot sinistre on soupçonne, on accuse
Guise, le plus cruel de tous nos ennemis,
Lorraine, et... je m'arrête.

CATHERINE.

Achevez.

COLIGNI.

Médicis.

CATHERINE.

Coligni, ce discours a droit de me confondre.
Dans la cour de mon fils on m'oblige à répondre!
Eh bien! je répondrai : j'ai conseillé la paix;
J'ai de tous les partis réglé les intérêts,
Sans vouloir cependant qu'aucun d'eux nous opprime;
J'aimai la France et vous, et voilà tout mon crime.
Mais, parmi les faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentimens du roi l'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre ame;
Il le devait peut-être.

L'HÔPITAL.

Et je l'ai fait, Madame.

COLIGNI.

C'est au Roi de parler. Sire, au nom de l'État,
Daignez vous expliquer avec un vieux soldat.

CHARLES.

A mon trône ébranlé vous êtes nécessaire.
Celui qui fut long-tems mon plus grand adversaire,
Coligni, désormais brille entre mes soutiens.
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée;
Des Français à la France opposaient une armée :
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser;
C'est le malheur des tems qu'il en faut accuser.

Quand je ne me plains pas, nul n'a droit de se plaindre.

COLIGNI.

Envers nos oppresseurs cessez de vous contraindre.
Sire, à vos courtisans puis-je opposer mon roi ?

CHARLES.

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

COLIGNI.

Eh bien ! je foule aux pieds leurs trames criminelles.

GUISE.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles ?

COLIGNI.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats ;
J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

GUISE.

Le soupçon ne convient qu'à des ames timides.

COLIGNI.

Il faut bien, malgré soi, soupçonner des perfides.

GUISE.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

COLIGNI.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux :
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

GUISE.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

CHARLES.

Guise !

COLIGNI.

Ah ! du meurtrier l'on a conduit la main.

GUISE.

Qui ?

COLIGNI.

Vous pourriez le dire.

GUISE.

Expliquez-vous enfin.

COLIGNI.

Vous.

GUISE.

Ce fer à l'instant...

HENRI.

Cruel ! qu'osez-vous faire ?

COLIGNI.

Je t'attends.

GUISE.

Coligni, je vengerai mon père.

CHARLES.

Calmez-vous, amiral ; vous, Guise, respectez
Un vieillard, ma présence, et la foi des traités.

COLIGNI.

Vous ne punirez pas cet excès d'insolence ?

CATHERINE.

Demain l'ambitieux gardera le silence :
Vous n'aurez point formé des souhaits superflus,
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

COLIGNI.

Adieu, Sire. Excusez ma sombre défiance,
Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute : il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous régnez est entouré de piéges,
De guerriers assassins, de prêtres sacriléges.
Songez qu'ils réclamaient, pour soumettre les cœurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs;
Songez qu'à tous lèurs pas la trahison préside :
Ces discours menaçans... ce silence homicide,
Sont le gage assuré du malheur des Français :
Les cruels ont deux fois ensanglanté la paix.
Pour moi, j'ai désiré de sauver votre empire;
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour barbare ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux.
Voilà vos ennemis, voilà ceux de la France :
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Les Guises, croyez-moi, perdront l'État et vous.

SCÈNE V.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

Il sort. Je vois entrer nos vaillantes cohortes.

GUISE.

Rangez-vous près du roi.

LORRAINE.

Fermez toutes les portes.

CHARLES.

Où donc est l'amiral ?

CATHERINE.

Illustres conjurés,
Des vengeances du ciel ministres révérés,
Que la rebellion, que le crime s'expie !
Le trône est attaqué par une secte impie.
Accusant chaque jour le trop lent avenir,
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop long-tems retenue,
Peut éclater enfin ; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir ; et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

GUISE.

S'tôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, Madame, aux accens de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main, je l'avoûrai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle;
Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre,
De cueillir les lauriers que le destin nous livre,
Et, contre les proscrits dès long-tems animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

CHARLES.

Vous m'aimez, je le crois; vous servez votre maître:
Mais long-tems mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein,
Jusque dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait... Ne craignez rien, mon ame est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus, le sort en est jeté:
Versez le sang, frappez.

(La cloche sonne trois fois lentement.)

Ciel! qu'entends-je! Ah! Madame!

GUISE.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son ame.
Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'État, le Roi, l'Église, et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
Exhortez-nous, Pontife, et bénissez nos armes.

(La cloche sonne trois fois lentement.)

(Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre, en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours de Lorraine.)

LORRAINE.

De l'Église outragée humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zèle brûlant vos ames pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux,
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage
Que les siècles futurs envîront à notre âge.
Courez, et servez bien le Dieu des nations :
Je répands sur vous tous ses bénédictions.
Sa justice ici-bas vous livre vos victimes ;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes ;
Par celui qui m'inspire ils vous sont tous remis,
Et son glaive est tiré contre ses ennemis.
L'Église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable :
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous.

(Montrant et agitant un crucifix.)

Et Dieu même à la main je conduirai vos coups.

O tribu de Lévi, tribu sainte, immortelle.
Une seconde fois le Dieu jaloux t'appelle.
Il est tems de remplir ses décrets éternels :
Couvrez-vous saintement du sang des criminels.
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

(Le tocsin sonne jusqu'à la fin de l'acte.)

CHARLES.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu, le sang prêt à couler!

CATHERINE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage;
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

GUISE.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toit de Coligni courons porter nos pas.

LORRAINE.

C'est l'ennemi du trône et l'artisan du crime.

GUISE.

Qu'il soit de cette nuit la première victime;

LORRAINE.

Que tous les protestans, à la fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés!

GUISE.

Périsse et leur croyance et le nom d'hérétique!

LORRAINE.

Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HENRI, seul.

Quel signal effrayant tout-à-coup me réveille !
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille,
Et de l'airain surtout les lugubres accens
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah ! Coligni peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître !
De ses persécuteurs l'implacable courroux,
Peut-être en ce moment...

SCÈNE II.

HENRI, L'HOPITAL.

HENRI.

L'Hôpital, est-ce vous ?

L'HÔPITAL.

Sire...

HENRI.

Eh bien?...

L'HÔPITAL.

Apprenez...

HENRI.

Que me faut-il apprendre?
Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre?

L'HÔPITAL.

Les protestans...

HENRI.

Parlez...

L'HÔPITAL.

Ils sont trahis, vendus.

HENRI.

Coligni...

L'HÔPITAL.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

HENRI.

Il ne vit plus! comment? quel bras inexorable...

L'HÔPITAL.

Cent bras ont massacré ce vieillard vénérable.

HENRI.

Ah! courons le venger.

L'HÔPITAL.

Vous ne le pouvez pas;
Que dis-je? au sein du Louvre on observe vos pas;

Vous êtes prisonnier dans ce palais terrible.

HENRI.

Je n'attendais pas moins. O rage ! ô nuit horrible !
Pressentimens affreux, vous voilà donc remplis !
Grand Dieu ! laisseras-tu nos bourreaux impunis ?

L'HÔPITAL.

Déjà la douzième heure assemblait les ténèbres ;
L'astre des nuits, perçant des nuages funèbres,
Dispensant à regret une morne clarté,
Roulait au haut des cieux son disque ensanglanté ;
Tout dormait : vos amis, bercés par l'espérance,
Et commençant à croire au bonheur de la France,
Bénissaient le sommeil, et la paix de retour ;
Mais le crime veillait au milieu de la cour.
Aux accens de l'airain sonnant les homicides,
Vomis par ce palais, des courtisans perfides,
Un poignard à la main, promènent le trépas,
Et scellent les traités par des assassinats.
On entend retentir ces clameurs fanatiques :
« Obéissez au roi ; frappez les hérétiques. »
A ce signal d'horreur on voit les conjurés,
Respirant la vengeance et de sang altérés,
Courir en foule au crime où Guise les entraîne :
Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Tenant le bois sacré dans leurs profanes mains,
Encouragent au meurtre un peuple d'assassins :
Charles goutte à longs traits un plaisir sanguinaire,
Et cherche son devoir dans les yeux de sa mère.
C'est ici, près de nous, que le roi des Français
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets :
Médicis, le front calme, applaudit à ses crimes,

Exalte son adresse, et compte ses victimes.
Au milieu des poignards, des flambeaux, des débris,
Des membres dispersés, des feux, du sang, des cris,
Vous eussiez vu tomber ces fils de la patrie
Dont trente ans de combats ont respecté la vie;
Malgré ses cheveux blancs le vieillard immolé;
Après de longs efforts le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protège encore un père;
L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère:
Les uns percés de coups au moment du réveil;
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil;
Les époux massacrés dans les bras de leurs femmes;
Auprès de leurs enfans ceux-ci livrés aux flammes;
Du haut des toits en feu ceux-là précipités;
D'autres, en se sauvant, par le glaive arrêtés;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine.
Mais déjà l'on pénètre au réduit sans éclat
Où Coligni pesait les destins de l'État.
Sur les sanglans degrés ses serviteurs périssent;
Les soupirs des mourans jusqu'à lui retentissent;
Il reconnaît la voix du jeune Téligni
Criant: « Je meurs, sauvez les jours de Coligni. »
Il se lève: en tous lieux les farouches cohortes
Le cherchaient. Le héros ouvre toutes les portes;
Au-devant des poignards il s'avance à grands pas,
Sans armes, mais plus fier qu'au milieu des combats,
Seul, mais environné de soixante ans de gloire.
A l'aspect de ce front ridé par la victoire
Remplis d'un saint respect, les assassins tremblans
Se prosternent en pleurs devant ses cheveux blancs;
Ils jettent leurs poignards dégoutant de carnage.

Bême arrive, et du crime il leur rend le courage ;
Il les force à rougir d'un moment de vertu :
Sous tant de meurtriers le grand homme abattu
Expire en invoquant Charles qui les envoie.
Ce meurtre est annoncé par de longs cris de joie ;
On part ; un peuple impie et de rage énivré,
Traîne dans les chemins son corps défiguré ;
Au bout d'un fer sanglant Bême expose sa tête ;
Il porte à Médicis cette horrible conquête.
Ce sang, ces cheveux blancs, ce front pâle, ces yeux
Levés pour implorer le tribunal des cieux,
Ces lèvres qui souvraient pour demander vengeance,
Des bourreaux triomphans prononçaient la sentence.
Nos fils, et que le ciel, trop long-tems en courroux,
Daigne les rendre, hélas ! moins barbares que nous !
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,
Avec un long effroi contempleront ces lieux,
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Pour moi, j'ai trop vécu : las de vertus stériles,
Je vais rendre au tombeau quelques jours inutiles
Qu'à de vils assassins je ne dois plus offrir :
Le crime est sur le trône ; il est tems de mourir.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, HENRI, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

VENEZ, vengeurs du ciel, soutiens de votre maître.

LORRAINE.

Le ciel est satisfait. Coligni fut un traître.

HENRI.

Lui ? Coligni !

GUISE.

Lui-même, et son cœur dès long-tems
Méditait...

HENRI.

Il est mort : n'êtes-vous pas content ?
Vous l'égorgez, cruels ! et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie !
Vous lui rendez justice ; un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France !
Quelle exécrable joie ! ou quelle indifférence !
Quoi ! je fais dans ce Louvre éclater mes douleurs
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

CATHERINE.

D'un indigne regret si votre ame est atteinte,
Du moins...

HENRI.

N'attendez plus de servile contrainte :
Cet art, à nos Français si long-tems étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger,
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie?
Cruelle! ainsi par vous la France est avilie!
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis!
Vous renversez nos lois! vous perdez votre fils!
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice :
Il commence, et je vois dans vos yeux égarés
Le désespoir des cœurs en secret déchirés.
Eh bien! vous n'avez fait que la moitié du crime :
Je respire, il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ;
A vos sujets proscrits le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colère ;
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire.
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours :
Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie ;
A Coligni mourant vous porterez envie :
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux ;
Pour de nouveaux tourmens vous veillerez sans cesse ;
Et, quand la mort viendra frapper votre jeunesse,
Vous chercherez partout des yeux consolateurs ;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,

Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchans préparé.
Vous répandrez alors des larmes impuissantes;
Vous gémirez: du fond des tombes menaçantes
Un cri s'élèvera vers le ciel offensé;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace:
A la mort échappé, l'imprudent vous menace!
Vous, gémir! vous, mon fils! C'est à lui de trembler;
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

CHARLES.

Il a dit vrai.

CATHERINE.

Comment?

CHARLES.

J'ai commis un grand crime.

LORRAINE.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

CHARLES.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

CATHERINE.

Ah ! tout vous inspirait cet important dessein :
Votre intérêt ;

LORRAINE.

Le ciel ;

GUISE.

L'éclat de votre empire.

CHARLES.

A me tromper encore leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis !
Cruels ! à mes tourmens soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles.
Sans crainte et sans remords je contemplais les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
O nuit, couvre-moi bien de tes voiles funèbres ?

CATHERINE.

Mon cher fils...

CHARLES.

En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.
Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler, qui ? vos amis ! vos frères !
Arrêtez ; je défends... Mais que vois-je, inhumains !
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains !
Moi-même... Ah ! qu'ai-je fait ! Cruel, ingrat, perfide,

Parjure à mes sermens, sacrilége, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets;
Ces lieux en sont baignés; sous ces portiques sombres
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres:
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu! quel spectre hideux redouble mon effroi!
C'est lui; j'en tends sa voix terrible et menaçante:
Coligni... Voyez-vous cette tête sanglante?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts!
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes
Toi, Coligni, vous tous, vous, trop chères victimes,
Pardon! si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture;
Leur voix a dans mon ame étouffé la nature;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois:
Le ciel en me frappant donne un exemple aux rois.

FIN DE CHARLES IX.

HÉNRI VIII,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉNIER,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 27 avril 1791.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
ANNE DE BOULEN, épouse de Henri VIII.
JEANNE SEIMOUR.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
LE DUC DE NORFOLK.
NORRIS.
ÉLISABETH, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen.
LE COMMANDANT de la tour.
UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est à Londres. Le quatrième acte se passe dans la tour; les autres dans un portique du palais des rois d'Angleterre.

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SEIMOUR, CRANMER.

CRANMER.

Je puis donc sans témoins vous parler en ces lieux
Que j'avais si long-tems interdits à mes yeux :
Au récit imprévu du malheur de la reine,
Madame, en ce palais le devoir me ramène ;
Du pied des saints autels, au pied du trône admis,
J'oserai m'opposer à ses vils ennemis.
La voix des courtisans, voix trompeuse et funeste,
Lui reproche à grands cris l'adultère et l'inceste :
Parmi ses détracteurs je ne puis vous compter ;
Je vois le rang superbe où vous devez monter :
Un trône vous attend ; la route en est ouverte :
La reine vit encor, mais le roi veut sa perte.
Je connais son dépit et son nouvel amour,
Et je connais aussi les vertus de Seimour.
Votre cœur me prévient, et se plaît à m'entendre :

Ah ! ne repoussez pas un intérêt si tendre ;
Et si, contre Boulen tout s'unit aujourd'hui,
Que sa rivale au moins devienne son appui.
Assez d'autres sans moi, pleins d'un servile zèle,
Flatteront désormais votre grandeur nouvelle :
Je dois à l'innocence apporter mon secours.
Ma bouche connaît peu le langage des cours ;
Je n'entre point ici pour approuver les crimes,
Et des prêtres flatteurs j'abhorre les maximes.
Je ne veux point, Madame, unir à l'encensoir
Les soins du ministère et l'abus du pouvoir ;
Loin de moi ce désir impie et sacrilége !
Je prétends réclamer le plus saint privilége.
Par nous la vérité doit aller jusqu'aux rois ;
Près de mon souverain j'exercerai mes droits.
Puisse un Dieu, qui toujours a prêché l'indulgence,
L'éclairer par ma bouche, et fléchir sa vengeance !

SEIMOUR.

Pontife respecté, vos désirs sont les miens :
Servons tous deux la reine, et soyons ses soutiens.
Soumise à son empire, élevée auprès d'elle,
Je garde à ses bienfaits un souvenir fidèle.
D'un rang trop périlleux si j'aimais la splendeur,
Voudrais-je par un crime acheter ma grandeur ?
Non : je hais cet orgueil qui rend l'ame insensible,
Et je veux moins d'éclat, mais un cœur plus paisible.

CRANMER.

Gardez ces sentimens, ils sont dignes de vous.

SEIMOUR.

Puisse la reine encor désarmer son époux !

CRANMER.

D'un si prompt changement quel est donc le mystère ?

SEIMOUR.

Hélas ! vous en voyez la cause involontaire.
Heureuses toutes deux, tranquilles, si toujours
Loin d'elle et loin du roi j'avais passé mes jours !
Il m'aime.... On connaît trop ses orgueilleux caprices ;
L'amour en tous les tems causa ses injustices.
De liens importuns soigneux de s'affranchir,
Sous un devoir pénible il ne sait point fléchir.
Des princes d'Arragon la fille infortunée,
Pour un nouvel hymen jadis abandonnée,
Vit d'un injuste arrêt son hymen outragé ;
De cet empire entier le culte fut changé,
Et de l'heureux Volsei la disgrâce éclatante
Marqua, vous le savez, cette époque importante.
C'est le jour de la reine ; il devait arriver :
Elle éprouve un malheur qu'elle a fait éprouver :
L'amour la couronna : c'est l'amour qui l'opprime,
Captive, elle gémit dans le séjour du crime ;
Et son frère, et Norris, long-tems aimé du Roi,
Lui qu'auprès de la reine attachait son emploi ;
Lui qui, par son crédit, ses vertus, son courage,
Des Anglais, jeune encore, a mérité l'hommage ;
Quelques autres sujets qui, dans un rang plus bas,
Servaient aussi la reine et suivaient tous ses pas,
Victimes du pouvoir et de la calomnie,
Partagent de ses fers l'illustre ignominie.
C'est peu qu'en la voyant réduite à l'abandon,
Aucun n'ose aujourd'hui demander son pardon ;
Des amis du pouvoir que devait-elle attendre !

Mais, hélas! sans frémir, vous ne pourrez l'entendre.
Celui de qui la voix préside au jugement,
Son flatteur autrefois, Norfolk en ce moment
Brisant le nœud sacré qui l'unit à la reine,
Du monarque inflexible irrite encor la haine;
Et, de son propre sang criminel oppresseur,
Ose insulter lui-même aux enfans de sa sœur.
Lorsque ma voix timide, et toujours impuissante,
Rappelle à son époux cette épouse innocente,
Il m'écoute avec peine; et, loin d'être touché,
Il me jure un amour que je n'ai point cherché.
O vous, à qui le ciel accorde ses lumières,
Boulen n'a plus d'espoir qu'en vos seules prières:
Pour elle au cœur du roi sachez vous adresser;
Et, si mon sort enfin peut vous intéresser,
Cranmer, en la sauvant d'une injuste disgrâce,
Sauvez-moi du malheur de régner à sa place.

CRANMER.

Ainsi vous dédaignez une orgueilleuse erreur.
Hélas! plus imprudente elle aima son malheur.
Mais si tous deux enfin, regrettant sa puissance,
Nous lui sommes liés par la reconnaissance,
Quel autre à son destin peut rester étranger?
Sous le joug des bienfaits elle a su tout ranger.
Accueillant la misère aux heureux importune,
Ses dons encourageaient la timide infortune;
Par ses royales mains l'indigent secouru
N'était plus indigent quand elle avait paru.

SEIMOUR.

Je m'en souviens, Pontife, et je répands des larmes.
Puisqu'à la vérité vous prêtez tant de charmes,

Une lueur d'espoir flatte encor mes souhaits.
On ouvre : c'est le roi qui descend du palais.
Vous voyez tous ces grands vendus à la puissance,
Dont la bouche homicide égorge l'innocence,
Et qui, se disputant la faveur d'un coup-d'œil,
A ramper sans pudeur ont placé leur orgueil.

SCÈNE II.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES, au fond du palais.

HENRI.

C'est vous, Madame! vous! des ennuis les plus sombres
Que votre aspect chéri vienne éclaircir les ombres :
Embellissez, charmez par vos soins généreux
Mes jours pleins d'amertume, et plus brillans qu'heureux.
Vous, que j'aime à revoir, pontife respectable,
Vous savez le destin d'une épouse coupable :
Oubliez son nom même.

CRANMER.

Il fut long-tems sacré;
Ce nom, Sire, autrefois vous l'avez adoré.
Le peuple anglais balance; il estimait la reine.
Aurait-elle en effet mérité votre haine?
Un injuste soupçon peut tromper votre cœur,
Et la prudence humaine est sujette à l'erreur.
Malheur au souverain que la vérité blesse!
Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,

Cherche, accueille, encourage, entend la vérité!
Soyez digne aujourd'hui du trône et de vous-même;
Écoutez les conseils d'un peuple qui vous aime :
« Sous vingt tyrans, dit-il, ces murs ensanglantés
» N'ont vu que des forfaits et des calamités.
» Henri doit aux Anglais un règne moins sinistre.
» Au lieu de tous ces rois, esclaves d'un ministre,
» Nous voyons sur le trône un monarque chéri,
» Ministre de son peuple, et roi sans favori :
» Protecteur de la foi, zélé pour sa défense,
» Mais des tyrans sacrés combattant la puissance,
» Il a d'un grand exemple étonné l'univers,
» Londres du Vatican ne porte plus les fers.
» Henri se repent-il de sa première gloire?
» Faut-il que l'avenir reproche à sa mémoire
» Tous ces pièges sanglans, ces vengeances des rois,
» Ces attentats commis par le glaive des lois? »
Sire, de votre peuple ainsi la voix s'explique.
J'ose unir mes accens à cette voix publique.
Des Anglais et du ciel remplissez le désir :
Punir est un tourment, pardonner un plaisir;
C'est de la royauté le droit le plus auguste,
Un devoir aussi saint que celui d'être juste :
Il faut plaindre le sort du prince infortuné
Dont le cœur endurci n'a jamais pardonné.

HENRI.

Je suis en droit être surpris d'entendre ce langage.
Ce n'est point, je le crois, pour me faire un outrage
Qu'un pontife m'apporte au sein de mon palais
Les plus chers appeler les vœux du peuple anglais.
Je connais ce peuple et l'esprit qui l'anime,

Il brave un souverain faible et pusillanime ;
Sous un maître inflexible il ne sait que ramper :
Dix rois l'ont asservi sans daigner le tromper.
Jean, que déshonoraient les succès de la France,
Vit avec son bonheur décroître sa puissance ;
Mais dans les derniers tems de ces Plantagenets,
Les rois fesaient la guerre à leurs propres sujets ;
Le poison, les bourreaux, s'unissant à l'épée,
Ne fesaient qu'affermir la couronne usurpée ;
Et le peuple, écrasé sous un joug oppresseur,
Adorait ses tyrans et vantait leur douceur.
Les Anglais, dans le cours d'un règne plus prospère,
En ses moindres désirs ont prévenu mon père :
Moi-même, il faut parler avec sincérité,
Moi-même je suis las de leur facilité.
De l'empire avec vous j'ai changé la croyance :
Un seul mot a vaincu leur faible résistance ;
Avec vous maintenant c'est la publique voix
Qui parle de conseils, qui les prend pour des lois !
Réprimez les transports de votre zèle austère ;
Allez, vos cheveux blancs, votre saint ministère,
Vos vertus jusqu'ici m'ont fait tout excuser :
De mes bontés enfin vous pourriez abuser.

CRANMER, à Seimour.

Elle n'a plus que vous.

SCÈNE III.

SEIMOUR, HENRI, COURTISANS, PAGES, GARDES, au fond du palais.

SEIMOUR.

Dois-je aussi m'interdire
Cet intérêt touchant que le malheur inspire?
Le besoin de calmer un injuste courroux,
Le droit de la pitié, me le défendez-vous?
Je le réclame encor, dussé-je vous déplaire;
Non, vous n'oublirez pas celle qui vous fut chère;
Elle répand des pleurs que vous faites couler;
Mais, Sire, un mot de vous pourrait la consoler.

HENRI.

Soutiendrez-vous toujours une épouse infidèle?
Je vous vois, je vous aime, et vous me parlez d'elle!
J'ai cherché le bonheur par cent chemins divers;
Des camps et de la paix ignorant les revers,
Étendant chaque jour les droits du diadême,
Prince, législateur, et pontife suprême,
Fameux par le savoir, puissant par les écrits,
J'ai d'un peuple féroce enchaîné les esprits.
Du rêve des grandeurs ma jeunesse bercée
Au vain nom de la gloire attachait ma pensée;
Crédule, j'ai goûté tous les plaisirs d'un roi,
Sans trouver ce bonheur qui fuyait devant moi.
Il est auprès de vous dans l'air que je respire;
Sujette encor de nom, vous possédez l'empire;

Le diadême est prêt, et les autels parés
Bientôt des feux d'hymen se verront éclairés.

SEIMOUR.

Ah! que me parlez-vous d'hymen, de diadême?
Pardonnez; mais enfin ce rang, ce trône même,
Tout vient me rappeler un cuisant souvenir.
L'éclat dont votre bouche embellit l'avenir
Laisse une nuit profonde en mon ame effrayée.
Catherine à vos jours était encor liée,
Quand, fière d'un encens qu'elle obtenait de vous,
Boulen vous vit porter le nom de son époux;
Boulen qui, maintenant captive et solitaire,
Gémit d'avoir régné sur vous, sur l'Angleterre.
Deux reines sous mes yeux ont rempli tour-à-tour
Le trône où vous voulez me placer en ce jour;
Sous mes yeux cependant tour-à-tour opprimées...
Vous m'aimez aujourd'hui; vous les avez aimées.

HENRI.

Ainsi vous avez cru de frivoles discours!
Catherine, unissant ses destins à mes jours,
Ne trouva qu'un époux qui l'évitait sans cesse,
Et jamais d'un soupir n'accueillit sa tendresse:
Je fus dans tous les tems contraint de l'estimer;
Faible prix des vertus que l'on voudrait aimer!
Jeune encor, sans pouvoir, et sujet de mon père,
Vendu par des traités comme un prince vulgaire,
D'un lien politique enchaîné malgré moi,
Sitôt que je l'ai pu, j'ai dégagé ma foi.
J'aimai long-tems Boulen: cet aveu m'humilie:
Mais j'ai dû mépriser une épouse avilie.
Sa coupable conduite appelait ma rigueur:

Elle a voulu se perdre et se fermer mon cœur.
Eh quoi! n'est-il pas tems qu'à la fin je respire?
D'un objet criminel j'ai rejeté l'empire :
C'est quand on vous chérit, quand on subit vos lois,
Qu'on peut être, Madame, orgueilleux de son choix :
Les vertus, la beauté, la grâce plus touchante,
En vous tout me séduit, et m'attire, et m'enchante;
Tout, jusqu'à cet effroi si modeste et si doux,
A l'aspect d'un haut rang digne à peine de vous.

SCÈNE IV.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS PAGES, GARDES, au fond du palais.

CRANMER.

Sire, un pressant motif en ces lieux me ramène;
Je viens mettre à vos pieds cet écrit de la reine.

HENRI.

Vous a-t-elle chargé de me le présenter?

CRANMER.

Aucun des courtisans n'osait vous l'apporter.

HENRI.

Dans cet écrit sans doute elle se justifie;
Mais ce n'est plus à moi d'ordonner de sa vie.

SEIMOUR.

C'est vous qui régnez, Sire, et vous qui l'accusez :
Vous ignorez ses vœux; daignez au moins...

HENRI, donnant la lettre à Seimour.

Lisez.

SEIMOUR, lisant.

« Sire, je vous écris à mon heure suprême.
» Bientôt vous m'allez condamner :
» Que le cœur qui m'aima se pardonne à lui-même,
» Et que le ciel encor daigne vous pardonner !
» Prenez soin de ma fille en immolant sa mère ;
» Épargnez les jours de mon frère ;
» Épargnez mes amis ; c'est mon vœu, mon espoir :
» Laissez-moi seule enfin subir ma destinée ;
» Mais plaignez votre épouse, et que l'infortunée
» Puisse, avant d'expirer, vous entendre et vous voir ? »
Eh bien ?

HENRI.

Qu'ordonnez-vous ?

SEIMOUR.

Rien, Sire ; mais j'espère
Qu'au moins d'Élisabeth vous entendrez la mère.

HENRI.

Prélat, Boulen encore à mes yeux peut s'offrir.
C'est vous qui l'exigez, il faut vous obéir,
Madame, et dans ma cour votre empire commence.
Tout ce que l'équité pardonne à la clémence,
Tout ce qui m'est permis, vous l'obtiendrez du roi :
Vous adorer, vous plaire est un besoin pour moi.
Au sortir du conseil où mon devoir m'entraîne,
Je verrai, j'entendrai celle qui fut la reine ;
Et, pour prix d'un effort qui remplit vos souhaits,
Mon cœur auprès de vous viendra chercher la paix.

SEIMOUR.

La paix! Ah! votre cœur peut encore y prétendre,
Si, daignant consoler une épouse si tendre,
Vous resserrez des nœuds qui sont dignes de vous.
Qu'elle soit reine encor, c'est mon vœu le plus doux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HENRI, NORFOLK.

HENRI.

Il faut subir encor ce pénible entretien ;
Boulen, auprès de moi Seimour est ton soutien.
Mais d'un sombre mystère il est tems de m'instruire.
M'as-tu servi, Norfolk ? et viens-tu de séduire
Tous ces vils accusés, dociles au pouvoir ?
Je t'avais, tu le sais, commandé de les voir,
D'oser leur dévoiler le secret de ma haine,
De leur offrir le jour s'ils accusaient la reine.

NORFOLK.

Ils viennent de parler.

HENRI.

Je ne suis point trahi ?

NORFOLK.

Tous ont versé des pleurs, mais tous ont obéi.

HENRI.

On ne peut de son frère espérer de faiblesse.
Gagnons du moins Norris par la même promesse.

NORFOLK.

Norris !

HENRI.

Oui. Tu l'as vu, flattant avec fierté,
Conserver dans ma cour un ton de liberté ;
Il affectait, Norfolk, une franchise austère.

NORFOLK.

Quel moyen fléchira cet altier caractère ?

HENRI.

Son crédit, ma faveur qu'il pourrait recouvrer....

NORFOLK.

Qu'il pourrait....

HENRI.

Tu m'entends : fais-lui tout espérer.
C'est ce fatal amour qui me condamne au crime.
Mais je vois s'avancer ma nouvelle victime :
Le dédain sur ses pas remplace le respect ;
On cherchait ses regards, on fuit à son aspect.
Sortons : à lui parler en vain je me prépare ;
Je sens un trouble affreux qui de mon cœur s'empare.
Quoi ! ce prélat toujours fatiguera mes yeux !

SCÈNE II.

HENRI, NORFOLK, CRANMER.

CRANMER.

La reine, votre épouse, approche de ces lieux,
Sire.

HENRI.

Auprès de Boulen un moment je vous laisse;
Ne vous alarmez pas, je tiendrai ma promesse.

SCÈNE III.

CRANMER, BOULEN, conduite par des gardes.

BOULEN.

Me trompé-je? est-ce encor le soleil qui me luit?
Hélas! de ma prison je regrette la nuit.
Cette douce clarté pour moi n'a plus de charmes;
Le jour blesse mes yeux fatigués par les larmes;
Et ces superbes murs, voilés de ma douleur,
M'offrent partout le deuil qui règne dans mon cœur.
N'ai-je point vu le Roi? Tout se tait! tout m'accable!

CRANMER.

La vertu malheureuse en est plus respectable.

BOULEN.

Que vois-je? c'est Cranmer: il ne fuit point mes pas!

CRANMER.

Reine.....

BOULEN.

Moi, votre reine! ah! ne m'insultez pas.

CRANMER.

Avez-vous pu douter de mes soins, de mon zèle?
Je vous dois tout, Madame, et je vous suis fidèle.

BOULEN.

Vous êtes donc le seul?

CRANMER.

Non; parmi les Anglais,
Beaucoup n'ont pas encore oublié vos bienfaits,
Et regrettent ces jours, où vos mains fortunées
Du prince et de l'État réglaient les destinées.
Sous le poids de vos maux le peuple est abattu;
Il exalte en pleurant votre auguste vertu:
Loin des rois, il n'a point à flatter leur caprice,
Et, jusque sur le trône, il blâme l'injustice.

BOULEN.

Le peuple doit gémir. Et cette cour....

CRANMER.

Hélas!
Vous n'avez plus d'amis au séjour des ingrats.

BOULEN.

Les cruels autrefois adoraient ma fortune.
Mais chassons du passé la mémoire importune.

CRANMER.

Avec votre destin, Madame, ils ont changé.

BOULEN.

Je vous revois, mon cœur est un peu soulagé.
Vous avez fui la cour aux jours de ma puissance,
D'un prélat vertueux j'ai respecté l'absence:
A la cour maintenant qui peut vous appeler?
Vous venez pour me plaindre et pour me consoler!

CRANMER.

D'un serviteur zélé vous devez plus attendre;

Je viens pour vous servir, je viens pour vous défendre.
Quand le bonheur public naissait autour de vous,
Je priais pour vos jours et ceux de votre époux ;
Au temple renfermé, dans nos paisibles fêtes,
Je conjurais le ciel de veiller sur vos têtes ;
Les vœux d'un peuple entier s'unissaient à mes vœux :
Je n'entends aujourd'hui que ses cris douloureux ;
Et je viens en des lieux pleins de vos infortunes
Apporter mes sanglots et les plaintes communes.

BOULEN.

Ah ! comptez-vous fléchir mon insensible époux ?

CRANMER.

Je l'ai vu ; j'ai tenté d'apaiser son courroux :
J'ai tenté : trop heureux si mon récit fidèle
Pouvait d'un plein succès vous donner la nouvelle !
Mais il m'a refusé.... sans lasser mon espoir.
Que dis-je ? votre époux consent à vous revoir.
J'assiégerai ses pas. Vous aussi, vous, Madame,
Tâchez par vos discours de ramener son ame :
Montrez-lui, sur un front plus soumis qu'abattu,
La tranquille douleur qui sied à la vertu.

BOULEN.

Vous me rendez, Cranmer, un rayon d'espérance ;
Et j'en avais besoin.

CRANMER.

Je le vois qui s'avance.
Il est maître, il est fier ; cherchez à l'attendrir.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN.

(Les portes du palais sont fermées.)

HENRI, à part.

C'est elle. Allons. Combien je vais souffrir !

BOULEN, à part.

Son aspect me consterne. A quoi dois-je m'attendre ?

HENRI, toujours à part.

Mais n'importe ; il le faut : j'ai promis de l'entendre.

BOULEN, à part.

Daigne-t-il seulement jeter les yeux sur moi ?

HENRI.

Vous avez souhaité de revoir votre roi,
Madame ?

BOULEN.

Juste ciel ! quel effrayant langage !

HENRI.

Eh ! quoi ! ce nom sacré vous paraît un outrage ?

BOULEN.

Sire, entre nous jadis il fut des noms plus doux.

HENRI.

Je ne dois plus porter le nom de votre époux.

BOULEN.

L'hymen à votre sort m'a donc en vain liée ?
Présente à vos regards, je suis donc oubliée ?

HENRI.

Ne parlez plus des nœuds que vous avez brisés ;
Ne vous souvenez plus de mes feux méprisés.

BOULEN.

J'ai méprisé vos feux ? vous ne pouvez le croire.

HENRI.

Oui, vous avez trahi vos sermens, votre gloire.

BOULEN.

Si j'ai pu vous déplaire, ordonnez mon trépas ;
Mais, en m'ôtant le jour, ne me flétrissez pas :
Contentez-vous du sort où vous m'avez réduite.

HENRI.

Ainsi donc c'est à moi d'excuser ma conduite !
Vous m'étonnez.

BOULEN.

Daignez me l'expliquer au moins.

HENRI.

Mes bienfaits envers vous manquent-ils de témoins ?

BOULEN.

Ils vivent dans mon cœur, malgré votre colère.

HENRI.

Et ce cœur a brûlé d'un amour adultère !
Et l'objet de mon choix, oubliant sa fierté,
A de notre union souillé la pureté !

BOULEN.

Moi !

HENRI.

Bien plus, j'en rougis, et pour mon diadême,
Et pour votre complice, et surtout pour vous-même :
La nature et l'hymen, à la fois outragés,
Ont demandé vengeance.... et ne sont point vengés.
Mais il faut mettre un terme à tant d'ignominie.

BOULEN.

Ah ! ces cris de la rage et de la calomnie
Ont-ils dans votre cœur prévalu contre moi ?

HENRI.

A ces cris odieux ma cour ajoutait foi.
Si la vérité parle, est-ce à vous de vous plaindre ?
Si c'est la calomnie, est-ce à vous de la craindre ?
Il est tems que les lois se déclarent pour vous,
Et que votre innocence éclate aux yeux de tous.

BOULEN.

Eh ! de quels magistrats dépend ma destinée !
L'intérêt dans leur cœur m'a déjà condamnée.
C'est vous qui m'accusez, et je vois vos flatteurs,
Juges tout-à-la-fois et calomniateurs ;
Je vois des courtisans vendus au rang suprême,
Choisis dans ce palais, et choisis par vous-même.

HENRI.

Non ; ceux que j'ai chargés d'interpréter les lois,
Madame, en aucun tems n'ont pu vendre leur voix :
Ne les outragez plus ; ce discours qui m'offense,
Bien loin de vous servir, nuit à votre défense.

Aux droits de l'équité vos juges sont soumis ;
Pourquoi les soupçonner ? sont-ils vos ennemis ?
Pourraient-ils, voudraient-ils condamner l'innocence ?
L'un d'eux vous est, Madame, uni par la naissance.
Ayez moins de frayeur.

BOULEN.

Eh quoi ! vous me quittez !

HENRI.

Vous devez maintenant savoir mes volontés.
Que voulez-vous encor ?

BOULEN.

J'ai tout dit. Mais vous, Sire,
Consultez votre cœur ; n'a-t-il rien à me dire ?
Vous gardez le silence ! interrogez ces lieux ;
Quel spectacle jadis ils offraient à mes yeux !
Ici de votre cour et du peuple entourée,
Ici de vos sujets, de vous-même adorée,
Ce souvenir m'est cher ; ne me l'enviez pas :
Ici, parmi les fleurs qu'on semait sur nos pas,
Au milieu des concerts et des cris d'allégresse,
Près de vous, et le cœur plein de votre tendresse,
Je courais à l'autel vous nommer mon époux.

HENRI.

Ah ! tout est bien changé.

BOULEN.

Rien n'est changé que vous.

HENRI.

Osez-vous...

BOULEN.

Trop long-tems j'ai gardé le silence ;
Le poids qui m'accablait tombe avec violence.
Que vous avais-je fait pour tant de cruauté ?
Que ne me laissiez-vous dans mon obscurité ?
Pourquoi m'appeliez-vous sur ce trône perfide ?
Pourquoi m'entraîniez-vous en un piége homicide ?
Je vivais ignorée, et de mes humbles jours
Nul souci jusque-là n'avait troublé le cours ;
Je n'étais point esclave, insultée, opprimée ;
J'étais heureuse enfin : mais vous m'avez aimée.
Tout-à-coup enchaînée à ma triste grandeur,
Captive, et malheureuse, hélas ! avec splendeur,
J'ai vu mes jours marqués d'éternelles alarmes ;
Souvent au sein des nuits j'ai répandu des larmes ;
Aux tems de mon éclat si j'ai peu mérité
Cet appareil de gloire et de prospérité,
J'en atteste le ciel, et mon cœur, et vous-même,
Et j'en atteste encor ce sacré diadême
Que vos bontés jadis attachaient sur mon front ;
Je n'ai pas un instant mérité mon affront.
Songez, Sire, songez qu'à vous seul asservie,
Je vous ai consacré mon amour et ma vie ;
Que, du jour où j'ai pu vous nommer mon époux,
Je n'ai jusqu'à ce jour respiré que pour vous.
La couronne, un palais, n'ont rien que je regrette :
Je n'ai point oublié que je naquis sujette.
Reprenez ma grandeur, vos bienfaits, votre amour :
Vous n'avez pas besoin de me ravir le jour.
Ah ! je saurai mourir ; mais, hélas ! je suis mère ;
Mais je laisse une fille, et vous êtes son père ;

Ou plutôt maintenant ma fille n'en a plus ;
Au fond de votre cœur tous ses droits sont perdus :
Ma fille est sans appui ; moi seul je lui reste,
Et je sens que ma mort lui serait trop funeste.
Faudra-t-il que ses yeux, errans dans ce palais,
Cherchent toujours mes yeux sans les trouver jamais ?
Que sa voix innocente, et jamais entendue,
Appelle envain sa mère au tombeau descendue ?
Non ; c'est trop de rigueur. Nous quitterons ces lieux,
Vous ne reverrez plus des objets odieux :
Nos deux noms inconnus périront sur la terre ;
Loin de vous, loin d'ici, bien loin de l'Angleterre,
En quelque antre écarté je puis m'ensevelir :
La misère et l'exil ne me font point pâlir ;
Dans les bois, dans les flancs d'un rocher solitaire,
J'irai, j'irai cacher et la fille et la mère.

HENRI, à part.

Je succombe. Ah ! Seimour !

BOULEN.

J'embrasse vos genoux.

HENRI.

Arrêtez.

BOULEN.

Dois-je encore espérer...

HENRI.

Levez-vous.

Mon cœur voudrait, Madame, exaucer vos prières ;
Mais souvent un monarque a des devoirs sévères.
D'ailleurs à mes bontés faut-il avoir recours,
Quand les juges n'ont point prononcé sur vos jours ?

Je ne puis deviner leur sentence suprême :
Attendez-là du moins, je l'attendrai moi-même.
Je lui dois obéir : vous savez que les lois
Sont l'organe du ciel et commandent aux rois.
Puissiez-vous désarmer un tribunal sévère !
A ma fille, à la vôtre allez montrer sa mère.
Adieu.

SCÈNE V.

BOULEN, HENRI, NORFOLK.

BOULEN.

(A Norfolk qui entre.)

Je sors. Et vous, témoin de ma douleur,
Vous avez autrefois partagé ma grandeur :
J'ouvrais à vos conseils une oreille docile ;
Vous rendiez grâce alors à ma bonté facile :
Mais la fortune change, il faut subir sa loi ;
C'est à moi de prier pour mon frère et pour moi.
Vous, ne rejetez point votre triste famille :
Songez à votre sœur, et contemplez sa fille,
Sa fille, qui, perdant les bontés d'un époux,
N'a d'amis, de soutien, de protecteur que vous.

NORFOLK.

Je suis juge, Madame, et l'équité m'enchaîne ;
Mon cœur ne connaît plus l'amitié ni la haine.

BOULEN.

Hélas !

SCÈNE VI.

NORFOLK, HENRI.

HENRI, préoccupé et regardant sortir Boulen.

(A part.) (A Norfolk.)

Qu'elle est à plaindre ! Eh bien, qu'a dit Norris ?

NORFOLK.

De mes offres d'abord il a paru surpris.

HENRI.

Je le crois ; mais enfin servira-t-il ma haine !

NORFOLK.

Il voudrait seulement parler devant la reine.

HENRI.

J'y consens ; devant elle : il remplit mes souhaits.

NORFOLK.

Il voudrait sous vos yeux confondre les forfaits.

HENRI.

Il me délivrera d'un fardeau qui m'accable.
Dès que je vis Seimour, Boulen devint coupable :
Elle usurpe en ces lieux la place de Seimour,
Que l'arrêt se prononce avant la fin du jour :
D'un jugement public que l'appareil austère
Présente la justice aux regards du vulgaire :
A sa raison timide on doit en imposer,
Le braver, s'il le faut, mais souvent l'abuser,

Mêler adroitement la force et la prudence,
Éterniser l'erreur qui fait sa dépendance.
Allez, et que le frein de mon autorité,
S'il n'est chéri du peuple, au moins soit respecté.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

L'entretien d'un époux redouble vos alarmes !
Est-il vrai qu'il ait pu résister à vos larmes ?
Seul auteur de vos maux, les aurait-il aigris ?

BOULEN.

Ah ! c'est vous ! Laissez-moi reprendre mes esprits.

CRANMER.

Madame, expliquez-moi ce trouble inconcevable ;
Parlez.

BOULEN.

Je viens de voir cet époux redoutable,
Ou plutôt ce tyran : sans dépit, sans remord,
Il semble d'un œil calme envisager ma mort.
Le croirez-vous, Pontife ? il souffrait à m'entendre.
A le fléchir enfin ne pouvant plus prétendre,
Dans mes plus chers parens trouvant des ennemis,
J'allais revoir ma fille ; on me l'avait permis.
Dans ces lieux, où jadis, avec tant de constance,

Les flots d'adulateurs assiégeaient ma présence,
Je marche lentement, seule, et les yeux baissés,
Parmi des courtisans à me fuir empressés.
J'arrive. Quelle image et fatale et touchante !
Les bras tendus vers moi ma fille se présente ;
Ma fille ! elle a volé sur mes genoux tremblans,
Mais avec tant de joie et des cris si touchans !
Elle me caressait et me fesait entendre
Les sons délicieux de sa voix faible et tendre :
« Ma mère, disait-elle, enfin je te revoi ;
» Ah ! voilà trop long-tems que je suis loin de toi !
» J'ai bien pleuré. » Ces mots, ce ton plein d'innocence,
Cette douce candeur, ces charmes de l'enfance,
Rien n'a pu dans mon cœur ramener le repos ;
Je n'ai, pour lui parler, trouvé que des sanglots.
Que l'hymen est puissant ! que ses nœuds sont augustes !
Mon époux me proscrit ; ses rigueurs sont injustes.
Mais, quand Élisabeth paraît devant mes yeux,
Cet époux si cruel ne m'est plus odieux.
Je regardais ma fille, et je nommais son père.
Souvent je la pressais sur le sein de sa mère ;
Souvent je l'embrassais en l'arrosant de pleurs.
Plus sombre, et sans la voir, songeant à mes malheurs,
Avec un long soupir, interdite, égarée,
J'ai quitté cette chambre, et suis soudain rentrée ;
Et prenant tout-à-coup ma fille entre mes bras,
Vers le lit nuptial je m'avance à grands pas :
Je l'observe, et mes yeux de larmes s'obscurcissent ;
Mes genoux affaiblis sous moi s'appesantissent ;
Tout ce qui m'environne augmente ma terreur.
A l'instant, malgré moi, je pousse un cri d'horreur :
Hélas ! de ma raison j'avais perdu l'usage.

Je sors ; Élisabeth, courant sur mon passage,
En vain pour m'arrêter saisit mes vêtemens ;
Je fuis, je me dérobe à ses embrassemens ;
Je fuis, pâle, tremblante, et presque inanimée,
Traînant le noir chagrin dont je suis consumée :
Craignant de rencontrer ces funestes objets,
Loin d'eux quelques momens je viens chercher la paix :
Je ne puis la trouver dans cette ame abattue ;
Toujours Élisabeth est présente à ma vue.
Insupportable poids de tant d'adversité !
Vains sermens, nœuds cruels ! triste fécondité !
Que n'as-tu, Dieu puissant, tranché ma destinée,
Le jour, le jour affreux où je fus couronnée !

SCÈNE II.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

SEIMOUR.

La voici.

BOULEN.

Ciel ! fuyons.

SEIMOUR.

Où portez-vous vos pas ?

BOULEN.

Loin de vos yeux, Madame.

SEIMOUR.

Ah ! ne me craignez pas.

Je dois, je le sens trop, vous paraître importune ;
Mais je viens consoler votre auguste infortune :
Je plains le cœur superbe au sein de la grandeur ;
Il n'aura point d'amis dans les jours du malheur.

BOULEN.

Est-ce vous qui parlez ?

SEIMOUR.

C'est moi qui vous respecte.

CRANMER, à Boulen.

Madame, ah ! que sa voix ne vous soit point suspecte.

BOULEN.

Amis, parens, époux, quand tout m'ose outrager,
C'est ma rivale, ô ciel ! qui vient me protéger !

SEIMOUR.

Non, je ne la suis point ; je suis votre sujette.

BOULEN.

Dans quel étonnement son langage me jette !

SEIMOUR.

Le tems est précieux, Madame ; écoutez-moi :
De son appartement j'ai vu sortir le roi ;
Vos juges le suivaient : rien ne transpire encore ;
Mais de jours plus sereins j'ose entrevoir l'aurore :
Du moins, en terminant cet entretien secret,
Il marchait vers ces lieux d'un regard satisfait.
Près de vous, avec vous, je veux ici l'attendre.
L'impure calomnie en vain se fait entendre ;
Ses clameurs, trop souvent plus fortes que les lois,

Ne pourront subjuguer ni mon cœur ni ma voix :
Le bonheur que je veux n'est pas dans la puissance ;
Il est dans vos bontés et dans ma conscience :
Ma grandeur, c'est la vôtre. Ah ! vivons désormais,
Vous sur un trône encor pour verser des bienfaits ;
Le roi, pour oublier quelques momens d'ivresse,
Pour rendre à vos vertus sa première tendresse ;
L'indigent, pour vous voir et cesser de gémir ;
Et moi, pour vous aimer, vous plaire et vous servir.

BOULEN.

Hélas ! à chaque instant, sur la moindre apparence,
Un cœur infortuné ressaisit l'espérance.
Je vous jugeais bien mal : me le pardonnez-vous ?
Mais ne différons plus : courons vers mon époux.

SCÈNE III.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI, bas à Norfolk.

Norris a tout promis ; il est tems qu'il paraisse.

SEIMOUR.

Voici le digne objet d'une auguste tendresse,
Celle qui vit son front par vos mains couronné.
Sire, présumiez-vous, en ce tems fortuné,
Qu'à des liens si beaux vous seriez infidèle ?
Qu'un jour on oserait vous implorer pour elle ?
Un injuste soupçon la noircit à vos yeux.

Ah! bien loin d'écouter des cris calomnieux,
A ses persécuteurs c'est à vous de répondre;
Un seul de ses regards suffit pour les confondre:
Écoutez votre cœur un moment irrité,
Mais qui l'aimait, qui l'aime, et qu'elle a mérité.

HENRI.

Cet aspect, vos accens ont des droits sur mon ame,
Et ce noble intérêt vous honore, Madame:
Mais à l'empire entier je sais ce que je doi;
Les juges de la reine ont paru devant moi.

BOULEN.

Et que m'annoncez-vous?

HENRI.

Que tout vous est contraire.
Sans doute on n'aura point l'aveu de votre frère.
Les autres accusés....

BOULEN.

O ciel! que dites-vous?
Les autres....

HENRI.

C'en est fait; ils vous accusent tous.

BOULEN.

Quoi! Je suis innocente, et par eux accusée!

HENRI.

La vérité par eux fut long-tems déguisée;
Mais le secret fatal, Madame, est révélé.

BOULEN.

Norris a pu!....

HENRI.

Norris n'a pas encor parlé.
Vous justifirait-il? osez-vous y prétendre?
Eh bien! dans ce moment je suis prêt à l'entendre.
(A un garde.)
Vous, courez à la tour, amenez-moi Norris.

BOULEN.

Grand Dieu!

HENRI.

Vous pâlissez! Rappelez vos esprits.
Cet ordre vous surprend!

BOULEN.

Rien ne peut me surprendre;
Je connais mon époux, et je dois vous comprendre.
Un jour, sans doute, un jour.... du moins vous rougirez
De l'horrible destin que vous me préparez.
Malheur à qui peut tout! il peut vouloir un crime.
Mais un infortuné que la puissance opprime,
A de quoi raffermir son courage abattu:
Il est un tribunal qui venge la vertu;
L'Univers est soumis à ses lois redoutables:
L'innocent condamné par des juges coupables,
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,
Va soulever contre eux ce tribunal sacré;
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie;
Il meurt; et l'échafaud, qui voit trancher sa vie,
Le couvrant tout-à-coup d'un éclat immortel,
Rend son nom plus auguste, et devient un autel.
C'est le sort que j'attends. En vain calomniée,
Dans le fond de mon cœur je suis justifiée.

Ce cœur est devant vous prêt à se découvrir,
Et je puis me louer puisque je vais mourir.
Je me rendrai justice : elle m'est refusée.
J'avoûrai cependant qu'autrefois abusée,
M'occupant de vous seul, et cruelle par vous,
Plus que le rang suprême adorant mon époux,
Fière de mon bonheur, j'ai vu d'un œil impie
Catherine verser des larmes que j'expie ;
Vous m'en voyez répandre à ce seul souvenir.
Je fus coupable. Hélas ! deviez-vous m'en punir ?
Mais, depuis ce moment où les nœuds d'hyménée
Au destin d'un monarque ont joint ma destinée,
N'ai-je pas sur vos jours semé quelque douceur ?
Digne des noms sacrés et d'épouse et de sœur,
Mère de votre fille, et reine bienfesante :
Sire, ma vie entière à vos yeux est présente ;
La vertu, le devoir, ont marqué tous mes pas...
Vous pouvez maintenant prononcer mon trépas.

HENRI.

A la vertu, Madame, accorder un refuge,
C'est le plus bel emploi d'un monarque et d'un juge :
Mais quand tout vous accuse, ai-je lieu de douter ?
Est-ce vous seule enfin que l'on doit écouter ?
D'autres ont avoué votre commune offense ;
Nous verrons si Norris prendra votre défense :
Norris peut nous donner des éclaircissemens.
Il vient.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORRIS, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

NORRIS.

Je me rends, Sire, à vos commandemens.
Dans ces lieux redoutés vous m'avez fait conduire.

HENRI.

Oui; j'ai voulu te voir, et tu peux nous instruire.
Rassure-toi, Norris, parle sans te troubler.

NORRIS.

Mon cœur est innocent, c'est au crime à trembler.

HENRI.

Ne me déguise rien.

NORRIS.

J'y consens, je le jure.
Ma bouche a, de tout tems, ignoré l'imposture.

HENRI.

Va, je ne doute point de ta sincérité;
Ton maître de ta bouche attend la vérité.

NORRIS.

Au serment que j'ai fait je resterai fidèle.

HENRI.

Tu vois la reine; il faut t'expliquer devant elle.

NORRIS.

Sa présence n'a rien qui me puisse arrêter ;
Et, je dirai bien plus, j'ai dû la souhaiter.
Je déteste le crime, et je viens le confondre.

BOULEN.

Grand Dieu !

HENRI.

Je suis content ; mais songe à me répondre.
Parle ; est-elle coupable !

SEIMOUR, à Norris.

Osez-vous l'accuser ?
Cruel ! de son malheur pouvez-vous abuser ?
Ah ! ses persécuteurs n'ont que trop de puissance.

HENRI.

Madame !

BOULEN, à Norris.

Au nom d'un Dieu vengeur de l'innocence,
D'un Dieu qui nous rassemble ; et qui, dans ce moment
A, du haut de son trône, entendu ton serment,
Par le sein qui jadis a nourri ton enfance,
Tu peux encor, tu dois embrasser ma défense.
Si ma faiblesse en toi trouve un accusateur,
Ton cœur m'en est témoin, tu n'es qu'un imposteur.

NORFOLK.

L'innocence est toujours calme et sans violence.

HENRI.

Contenez-vous, Madame, et gardez le silence.

SEIMOUR.

Ah ! Sire, ayez pitié de ses cris douloureux,

Et permettez du moins la plainte aux malheureux.

NORRIS.

Reine, jusqu'à la fin tâchez de vous contraindre.

CRANMER, à Norris.

Respectez son malheur.

NORRIS.

Vous paraissez la plaindre!
Vous aussi! vous, Madame! Ah! la reine, en ce jour,
Conserve des amis au milieu de la cour!
Je ne le croyais pas.

HENRI.

C'est trop long-tems attendre.
Parle.

NORRIS.

J'obéis, Sire, et vous allez m'entendre.
Il est des cœurs pervers que je vais affliger;
Mais le mien désormais ne doit rien ménager.
Voici la vérité simple et sans indulgence.
Par le sein qui jadis a nourri mon enfance,
Par le Dieu qu'on atteste, et qui, dans ce moment,
A, du haut de son trône, entendu mon serment,
Par son équité sainte, inflexible et puissante,
La reine...

HENRI.

Eh bien?

NORFOLK.

Parlez.

NORRIS.

La reine est innocente.

TOUS LES PERSONNAGES, excepté Norris.

Ciel !

NORRIS, à la reine.

Suis-je un imposteur ?

NORFOLK, à part.

Se peut-il ?...

HENRI, à part.

Je frémis.

(Bas, à Norfolk.)

Sont-ce là les discours que vous m'aviez promis ?

NORFOLK.

Tu nous trompes, Norris.

BOULEN.

Vous penseriez !...

HENRI.

Oui, traître :
Et tu seras puni d'oser braver ton maître.

NORRIS.

J'ai dit la vérité : je suis prêt à mourir.
J'ai mérité mon sort, car j'ai pu te chérir :
J'ai vu ramper ta cour, et j'ai rampé moi-même.
Je touche avec plaisir à ce moment suprême
Où finit la puissance, où naît l'égalité,
Où l'homme assujéti reprend sa liberté.
Malgré toi, devant toi, j'honore ta victime ;
Je rends à ses vertus un tribut légitime :
Toi seul es criminel, toi, qui proscris ses jours,
Toi, dont le cœur est plein de fraude et de détours,
Toi, qui dans ma prison m'as fait offrir la vie,

Si je voulais contre elle aider ta barbarie.
(Montrant Norfolk.)
Ce méchant, de ta part, a pu me proposer
De conserver le jour en osant l'accuser.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

Norfolk!

NORRIS.

A vos désirs si j'ai semblé répondre,
Tous deux, avant ma mort, je voulais vous confondre.
Agent fidèle, et toi, roi féroce et jaloux,
Vous vous trompiez tous deux; vous me jugiez par vous:
Vous ne pouviez compter sur un cœur magnanime.
Tout pâlit, tout se tait, au récit de leur crime!
Roi, tu pâlis toi-même, et tu baisses les yeux!

HENRI.

Les bourreaux vont punir ton mensonge odieux.

NORRIS.

J'oserai sous leurs coups braver ta tyrannie.
Moi, racheter mes jours par une calomnie!
La vie est-elle un bien quand on vit sous ta loi?
Norfolk, instruisez-vous; je fus l'ami d'un roi.

HENRI.

Penses-tu qu'à mes yeux tes outrages l'excusent?
Réponds: que diras-tu? Tes complices l'accusent.
Que diras-tu? Norfolk les a tous entendus.

NORRIS.

Je ne dirai qu'un mot, c'est qu'ils te sont vendus.

HENRI, aux gardes.

Avant de décider du sort de sa complice,

Allez, et qu'à l'instant on le livre au supplice.

NORRIS.

Ah! je respire enfin. Tu combles mon espoir.

HENRI.

Quoi! perfide!...

NORRIS.

Est-il prêt? Je suis las de te voir.

HENRI.

Va, cours dans les tourmens finir ta destinée.

NORRIS.

Adieu donc, roi coupable, et reine infortunée,
Reine qui méritiez de plus heureux destins :
Voilà comme un tyran gouverne les humains.

HENRI, avec calme et dignité.

Arrête. Écoutez-moi : fesons taire la haine :
Qu'on remène à la tour et Norris et la reine;
Je révoque l'arrêt que je viens de dicter;
La loi fait mon pouvoir, je dois la respecter.

BOULEN.

Qu'entends-je?

NORRIS.

Que dis-tu?

HENRI.

Norfolk, on vous accuse;
Vous deviez les juger; c'est moi qui vous récuse.

SEIMOUR.

Est-il vrai?

HENRI.

Vous pourriez consulter le courroux :
Outragé par Norris, et peut-être par vous,
Il n'importe, je veux oublier cette offense :
Que la loi règne seule, et non pas la vengeance!

NORRIS.

A d'injustes fureurs voudrais-tu renoncer?
Moi-même au repentir prétends-tu me forcer?
Croirai-je que Norfolk, esclave volontaire,
T'ait prêté, sans aveu, son lâche ministère?
Achève; laisse-lui le forfait tout entier;
Tu peux de la vertu retrouver le sentier;
Tu le peux : mais entends sa voix qui te réclame;
Contre ce dernier cri ne défends point ton ame;
Profite des leçons qu'elle t'offre aujourd'hui :

(Montrant Boulen et Seimour.)

Roi, voici ton épouse, et voilà son appui.
Allons, soldats.

HENRI, égaré.

Partout j'entrevois un abîme.

SEIMOUR.

Ah! ne redoutez pas un retour magnanime.

BOULEN.

Sire, je vais attendre ou la vie ou la mort.

HENRI, montrant la chambre où il se retire.

Qu'aucun n'entre en ce lieu.

NORRIS.

Laisse entrer le remord.

Et vous, Pontife saint, femme auguste et sensible,
Défenseurs de la reine, ah! s'il vous est possible,
Aux malheureux encore il faut la conserver :
Au prix de tout mon sang puissiez-vous la sauver!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BOULEN, seule.

L'espérance me quitte au fond de cet abîme :
La tombe des vivans a repris sa victime.
Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si long-tems
De Lancastre et d'York les caprices sanglans,
Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocens et de fameux coupables ;
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi.
D'une si longue mort l'amertume est affreuse.
J'ai vécu sur le trône : étais-je plus heureuse ?
Non ; le bandeau royal n'essuyait point mes pleurs :
Des ennuis fastueux, de pompeuses douleurs,
Voilà ce que m'offrait ma grandeur importune ;
Et, captive en tout lieu, j'ai changé d'infortune.
Au sein d'une autre cour, j'ignorais les chagrins ;
Mes jours coulaient plus purs sous des cieux plus sereins.
Oh ! qui me les rendra, ces tems de mon enfance ?
Je ne te verrai plus, doux climat de la France !
Pour cette île orageuse où j'ai puisé le jour,
Devais-je abandonner ton aimable séjour ?

SCÈNE II.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

Arrêtez...

BOULEN.

Des sanglots ! quel sujet vous amène ?

CRANMER.

L'ordre du roi, Madame, et l'ordre de sa haine.
Il a signé l'arrêt. Cet arrêt...

BOULEN.

C'est la mort.

CRANMER.

Les autres accusés ont terminé leur sort.

BOULEN.

Tous ?

CRANMER.

Tous.

BOULEN.

Fureur impie ! horrible sacrifice !
En les assassinant tu parlais de justice,
Roi perfide. On croyait à sa feinte douceur !
Mon frère, il ne fallait égorger que ta sœur.
Il n'est plus, le soutien du sang qui m'a fait naître !
A ses derniers soupirs il me nommait peut-être.
Et je n'ai pu l'entendre et répondre à sa voix !

Je n'ai pu l'embrasser pour la dernière fois!
Reçois du moins ces pleurs ; qu'ils consolent ta cendre :
Mon frère, auprès de toi mon ombre va descendre.
Vous sujets vertueux, dignes d'un sort plus beau,
Vous que mon amitié précipite au tombeau,
Qui subissez pour moi la honte et les supplices,
Vous, de mon innocence infortunés complices,
Parmi tant de malheurs il m'eût été bien doux
D'ignorer votre sort, d'expirer avant vous!

CRANMER.

Ceux de qui la faiblesse un moment abusée,
Pour conserver le jour vous avait accusée,
Ont, en se rétractant, reçu le coup mortel :
Oui, de votre innocence ils attestaient le ciel ;
Tous vous rendaient justice.

BOULEN.

Ah! celui qui m'accable,
Dans le fond de son cœur ne me croit point coupable.

CRANMER.

Votre Seimour en pleurs venait se joindre à moi,
Et nous allions tous deux tomber aux pieds du roi,
Pour empêcher sa main de signer la sentence ;
Pour lui demander grâce au nom de l'innocence,
Pour implorer du moins ce droit d'humanité
Que le bienfait des lois laisse à la royauté.
Mais à nous fuir tous deux Henri met son étude.
Soit qu'il ait épaissi l'air de la servitude,
Soit que d'un or coupable il recueille les fruits ;
Les communes, les grands, dans sa cour introduits,
Ont contre sa clémence invoqué sa justice.

Au vœu qu'il a dicté le monarque propice,
Semble, par des conseils laissant guider sa main,
Abdiquer, malgré lui, le pouvoir d'être humain.
Au cri de la pitié son cœur inaccessible
Veut que je vous annonce un arrêt inflexible.
Le cruel me gardait ce ministère affreux!
Et cependant, Madame, un ordre rigoureux
De son appartement nous interdit l'entrée:
Lorsqu'à vos oppresseurs son oreille est livrée,
De vos derniers amis il évite les pas.

BOULEN.

Le père de ma fille a signé mon trépas!
Mais vous me l'annoncez, mais je vous vois encore.

CRANMER.

Vous me percez le cœur.

BOULEN.

Souvenir que j'abhorre!
Prévenant les souhaits de mon barbare époux,
Supportant ses froideurs, ses caprices jaloux,
Dans ces profonds ennuis nés du pouvoir suprême,
Lorsque sa cruauté, le tourmentant lui-même,
Étendait sur son front le voile des douleurs:
Plus triste, plus à plaindre, et dévorant mes pleurs,
Moi, souvent près de lui son esclave tremblante,
Je lui fesais entendre une voix consolante.
Vœux, soins, respect, amour, il a tout oublié.
J'aurais dû le prévoir; les rois sont sans pitié.
Ils ont reçu du ciel un rang qui les dispense
De vertu, de tendresse et de reconnaissance.
Il valait mieux, sans doute, aux pieds de nos autels,

Recevoir les sermens du dernier des mortels !
Il n'eût point dans son cours interrompu ma vie ;
Et, si l'arrêt du sort me l'eût sitôt ravie,
Sa présence eût au moins attendri nos adieux,
Et la main d'un époux m'aurait fermé les yeux.
Vous voyez cet abîme où je suis descendue :
C'est un roi qui m'aimait, c'est lui qui m'a perdue ;
C'est lui qui maintenant se plaît à m'accabler.
Mais c'est trop peu ; sa rage ose encor immoler
Des sujets innocens, mes amis, ma famille !
Si je pouvais au moins voir un instant ma fille.

CRANMER.

Vous la verrez, Madame.

BOULEN.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

CRANMER.

Le roi...

BOULEN.

Ne m'ôtez pas un espoir aussi doux.

CRANMER.

Non ; bientôt la princesse en ce lieu va paraître.

BOULEN.

Ma fille ! est-il bien vrai ? Vous me flattez peut-être ?

CRANMER.

Votre époux y consent.

BOULEN.

Il adoucit mon sort ;
Et je peux à ce prix lui pardonner ma mort.

CRANMER.

Sa mort... tu la permets, ô juste Providence!

BOULEN.

De l'accuser, pontife, aurions-nous l'imprudence?
Religion divine, appui des malheureux,
Prête à mon cœur flétri tes secours généreux :
Ce cœur est accablé par l'injustice humaine ;
Il a besoin d'un Dieu pour supporter sa peine :
La vertu sous le glaive implore son auteur.
Et dans le ciel au moins cherche un consolateur.
Grand Dieu! des opprimés où serait l'espérance,
Quel prix dans le malheur soutiendrait leur constance,
Si notre ame, en quittant ce monde criminel,
Ne trouvait devant soi qu'un néant éternel?
Non : j'aime à le penser, cette ombre de la vie
D'un jour plus véritable est sans doute suivie ;
Un avenir plus pur se présente à mes yeux :
Les maux sont ici-bas; les biens sont dans les cieux.
Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême ;
Tout renaît en Dieu seul, tout est grand par Dieu même ;
Là, jamais le coupable heureux et couronné
N'écrase l'innocent à ses pieds prosterné.

SCÈNE III.

BOULEN, ÉLISABETH; CRANMER, UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.

ÉLISABETH.

QUELLE nuit!

BOULEN.

Voilà donc cette voix qui m'est chère!

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous? Je ne vois point ma mère.

BOULEN.

La voici qui t'appelle.

ÉLISABETH.

Ah! c'est toi que j'entends!

BOULEN.

Vous pouvez me quitter, pontife; il en est tems:
J'embrasse Élisabeth; mon ame est plus tranquille:
N'exposez pas vos jours par un zèle inutile.
Mais je voudrais parler à mon second appui:
Allez trouver Seimour; allez; et dites-lui
Que j'ose en ma prison souhaiter sa présence:
Son cœur ne sera point las de sa bienfesance;
J'en juge par le mien.

CRANMER.

Je cours vous obéir:

Mais le roi m'entendra quand je devrais périr ;
Et je pourrai du moins bénir son injustice
S'il permet que je meure avant ma bienfaitrice.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BOULEN, ÉLISABETH, UNE FEMME de sa suite.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques momens bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée !

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée !

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas ;
Souvent durant les nuits je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle !

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer ?

ÉLISABETH.

Comme toi maintenant je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grâce et de charmes !

ÉLISABETH.

Tu pleures !

BOULEN.

Quoi ! sa main veut essuyer mes larmes !

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur ?

BOULEN.

Ah ! crains de le savoir.

ÉLISABETH.

Quitte ce noir séjour.

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui te fait tant de peine ?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine ;
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh ! que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

BOULEN.

Son père !

ÉLISABETH.

Il te chérit ; il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui ! tu le crois ?

ÉLISABETH.

Mon père ! ah ! s'il pouvait m'entendre !
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui ; je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui... Tu ne me réponds rien ?

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

SCÈNE V.

BOULEN, ÉLISABETH, SEIMOUR, UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.

SEIMOUR.

Quel spectacle touchant se présente à mes yeux !

BOULEN.

Ah ! venez ; votre aspect me manquait en ces lieux.

SEIMOUR, baisant la main de Boulen.

Reine....

BOULEN.

Que faites-vous?

SEIMOUR.

Votre douleur me tue.
Le roi, vous le savez, se cache à notre vue;
Mais il m'a fait au moins permettre de vous voir;
Je me rends à vos vœux; je remplis mon devoir.

BOULEN.

Je voudrais vous parler; ordonnez qu'on nous laisse.

SEIMOUR.

C'est moi qui répondrai de la jeune princesse.
Allez.

(La femme de la suite d'Élisabeth sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, BOULEN, SEIMOUR.

BOULEN.

Daignez encor vous asseoir près de moi.
Ce siége informe et vil vous cause un peu d'effroi;
Désormais, je le sais, vous ne devez prétendre
Qu'à ce trône pompeux d'où je viens de descendre.
Je suis prête à rejoindre et mon frère et Norris.

Avant que par un roi mes jours fussent proscrits,
M'abreuvant à longs traits d'un poison redoutable,
J'ai connu des grandeurs l'ivresse inévitable ;
Elle enchantait mes sens plongés dans le sommeil.
Le songe est achevé ; mais quel affreux réveil !
Un trône ! un échafaud !

SEYMOUR.

C'est trop de tyrannie ;
Loin de moi la couronne !

BOULEN.

Il y va de la vie.
Vivez, conservez-vous pour tant de malheureux
Qui n'ont plus d'autre espoir qu'en vos soins généreux.
Vivez pour cette enfant ; soulagez sa misère :
Songez qu'Élisabeth a besoin d'une mère.
Je la mets en vos bras ; devenez son appui ;
Adoptez-la : mon cœur vous la lègue aujourd'hui,
Quand je ne serai plus, quand sa voix gémissante
Prononcera le nom d'une mère innocente,
Alors à ses regards daignez vous présenter,
Daignez du nom de fille un moment la flatter :
Trompez-la, s'il se peut, à force de tendresse,
Et mêlez à vos soins quelque douce caresse.
Ah ! je vous parle en mère : un jour vous le serez ;
Vos fils en votre cœur lui seront préférés ;
Mais ne l'oubliez pas, mais qu'elle vous soit chère ;
Mais ne traitez jamais ma fille en étrangère.
Elle ne prétend plus au dangereux honneur
D'un rang, vous le voyez, qui n'est point le bonheur.
Du moins, au nom du ciel qui voit couler nos larmes,

Au nom de ces momens pleins d'horreur et de charmes,
Du moins que mon époux perde mon souvenir :
Qu'il réserve à sa fille un plus doux avenir ;
Que son ame plus juste, et par vous attendrie,
Ne lui reproche point le sein qui l'a nourrie.
Trop jeune en ce moment, elle ne conçoit pas
Son malheur et ma honte, et mon prochain trépas :
A son oreille un jour, dans un âge moins tendre,
L'affreuse vérité viendra se faire entendre ;
Vous la consolerez. Dites-lui nos adieux ;
Dites que, subissant un arrêt odieux,
Sa mère qui l'aima, sa mère déplorable
Mourut sur l'échafaud, mais sans être coupable,
Dites-lui que son cœur, fidèle à me chérir,
Doit gémir de mon sort et non pas en rougir.
J'ai vécu ; c'en est fait, je meurs abandonnée ;
Mais la vertu n'est pas toujours infortunée.
Mon amour vous unit, vous confond toutes deux ;
Puisse le ciel, propice au dernier de mes vœux,
Toutes deux vous couvrir de sa main tutélaire !
Puissent vos jours nombreux ignorer sa colère !
Puissent-ils s'écouler avec tranquillité
Dans un bonheur égal à mon adversité !

SCÈNE VII.

BOULEN, SEIMOUR, ÉLISABETH, LE COMMANDANT DE LA TOUR, GARDES.

LE COMMANDANT.

MADAME...

BOULEN.

Injuste mort, ta présence est funeste.
Ma fille, chérissez la mère qui vous reste;
Mais chérissez toujours, songez à regretter
Celle qui vous fit naître, et qui va vous quitter.
Il faut partir. Adieu.

(Elle s'éloigne.)

ÉLISABETH.

Quoi! déjà tu me laisses!

BOULEN, revenant à grands pas.

Reçois, trop chère enfant, mes dernières caresses.

ÉLISABETH.

O ma mère! où vas-tu?

BOULEN.

Que lui répondre, hélas!

ÉLISABETH.

Reviendras-tu bientôt?

BOULEN.

Je ne reviendrai pas.

SEIMOUR, aux gardes.

Craignez d'exécuter la sentence cruelle,

Vous, soldats, vous, témoins de ma douleur mortelle,
Vous qui la partagez, vous que j'entends gémir.
Vous pleurez ! et pourtant vous osez obéir !
Reine, de trop d'horreurs je suis environnée.
Mourante plus que vous, plus que vous condamnée,
Je veux auprès du roi précipiter mes pas :
Je vais ; je cours à lui, cet enfant dans mes bras.

BOULEN.

Bien loin de le fléchir vous auriez tout à craindre.

SEIMOUR.

A sentir la pitié je saurai le contraindre.

BOULEN.

Ne vous abusez point ; tout est fini pour moi.
O ma fille, aujourd'hui je ne vis plus qu'en toi.
C'est mon Élisabeth, c'est mon sang, c'est ma vie ;
C'est plus que moi, Madame, et je vous la confie
Je suis prête ; marchons. Soldats, séchez vos pleurs :
Qu'est-ce donc que la mort ? le terme des malheurs.
Quand je vais expirer sous le pouvoir du crime,
Plaignez un roi bourreau, mais non pas sa victime.
Affermis mon courage, ô clémence d'un Dieu :
Madame?... aimez-là bien ; c'est votre fille. Adieu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HENRI, PAGES ET GARDES, au fond du palais.

HENRI.

Oh ! qui pourra calmer ma sombre inquiétude ?
J'ai besoin de repos, besoin de solitude.
A mon ordre, à ma voix chacun s'est retiré.
Laisse entrer le remords ! Norris, il est entré ;
Il me suit, il est là, je le sens qui me presse :
Il combat sans succès ma fatale tendresse.
Je les entends tous deux : quand elle dit, Seymour,
Le remords dit, Boulen. Le crime avec l'amour !
Combien je hais Norfolk, mon indigne complice !
Mais j'ai dicté l'arrêt. Boulen marche au supplice !
Malheureux ! dans ton cœur, vainement combattu,
Le remords n'est qu'un cri stérile et sans vertu :
D'un repentir profond ton ame est ennemie ;
Tu veux le fruit du crime et non son infamie.
Allons. De mes tourmens l'amour doit me payer ;
Moi-même auprès de lui puissé-je m'oublier !
Mais Catherine, aux pleurs, à l'exil condamnée,
Mais Boulen plus chérie, et plus infortunée,

Je les rejette en vain loin de mon souvenir !...
Je ne pourrai tromper ni moi ni l'avenir.

(Observant les statues des rois d'Angleterre.)

Je vois en frémissant ces images funèbres.
Richard, roi meurtrier, chef des tyrans célèbres,
Henri sept a puni tes forfaits signalés :
Consoles-toi, son fils les a tous égalés.

SCÈNE II.

HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CRANMER.

Pardon, Sire !

HENRI.

Des lois, que nul ne peut enfreindre
Ont condamné Boulen ; je ne dois que la plaindre.

CRANMER.

Ce jugement affreux vous l'avez pu souffrir !

HENRI.

Téméraire !

CRANMER.

O mon roi, Laissez-vous attendrir !
Quel sang répandez-vous ? quelle est votre victime ?
Si l'arrêt du trépas peut être légitime,
Si la loi peut jamais verser du sang humain,
C'est quand le criminel en a souillé sa main.

Livrez-vous à la mort une épouse homicide?
A-t-elle en votre sein plongé son bras perfide?
Non; non; laissez briser votre inflexible cœur;
De vos cruels soupçons abandonnez l'erreur;
D'un crime, quel qu'il soit, la reine est incapable;
Sauvez, sauvez ses jours; et, fût-elle coupable,
Au nom du Dieu clément dont vous suivez les lois,
Du Dieu qui pardonnait en mourant sur la croix.
Écoutez-le ce Dieu, votre roi, votre maître;
Il vous ordonne ici, par la voix de son prêtre,
De ne point accabler d'un injuste courroux
Le vertueux objet dont vous étiez l'époux.
Craignez le repentir amer, inexorable,
Le repentir vengeur d'un mal irréparable;
Ne vous préparez point des remords éternels:
Songez que Dieu punit les princes criminels.

HENRI.

Cessez...

CRANMER.

Non. Si ma voix vous semble trop hardie,
Prenez mes jours, prenez ce reste de ma vie;
Vous me verrez sans peine expirer sous vous coups,
Si je puis en mourant sauver la reine et vous.
Oui, vous... Son souvenir vous poursuivrait sans cesse;
Il corromprait vos jours usés par la tristesse.
Excusez le désordre où vous plongez mes sens;
Mais soyez, devenez sensible à mes accens,
A la voix d'une épouse, au vœu de la patrie,
Au vœu d'un peuple entier qui se plaint et qui crie;
Au désir de Dieu même, à son commandement.
Le tems presse; parlez: vous n'avez qu'un moment;

L'échafaud est dressé ; sa mort est toute prête ;
Déjà le fer peut-être est levé sur sa tête :
Elle invoque en pleurant son époux et son roi.

(Apercevant Seimour.)

Venez, venez, Madame, et joignez-vous à moi.

SCÈNE III.

HENRI, SEIMOUR, ÉLISABETH dans les bras de Seimour, CRANMER, UNE FEMME D'ÉLISABETH, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI.

Se peut-il?... Quel objet se présente à ma vue?

CRANMER.

Ah! que par cet objet votre ame soit vaincue.

SEIMOUR, se jettant aux pieds du roi.

Sire!...

HENRI.

Eh bien?

SEIMOUR.

Je succombe... Eh quoi! vous souffrirez...

HENRI.

Levez-vous.

SEIMOUR.

Non, je reste à vos genoux sacrés.

(Montrant Élisabeth.)

J'ai couru .. Vous voyez...

HENRI.

Vous répandez des larmes!

SEYMOUR.

Calmez, daignez calmer de trop vives alarmes,
La reine est innocente et s'avance au trépas:
Au nom de cet enfant, ne le permettez pas;
Au nom d'Élisabeth... Contemplez son visage;
Cédez à la nature en voyant votre image,
Et celle d'une épouse, et ces traits si touchans,
Ces traits que vos regards ont adorés long-tems.
Vous l'aimez; pouvez-vous ne plus aimer sa mère?
Pouvez-vous l'immoler? l'oserez-vous?

ÉLISABETH.

Mon père!

HENRI, à part.

Le crime fait souffrir; je le sens malgré moi.

ÉLISABETH.

Je croyais retrouver ma mère auprès de toi.

HENRI, à part.

Sa mère!

ÉLISABETH.

Où donc est-elle?

HENRI, à part.

O contrainte cruelle!

(Haut.)

Ma fille! Élisabeth!... Dieu, que fais-je!

SEIMOUR.

Oui, c'est elle.
Oui, c'est Élisabeth, l'enfant de votre amour;
Au sein qu'on va frapper elle a puisé le jour:
De la reine et de vous elle a serré les chaînes:
Le sang de tous les deux est mêlé dans ses veines.
Ne fuyez point sa voix et ses pleurs innocens;
Ne vous détachez point de ses bras caressans;
Regardez votre fille à vos pieds qu'elle embrasse;
Hélas! autour de vous tout vous demande grâce;
Des pleurs qu'elle répand tous les yeux sont noyés:
Vous-même... Ah! mes amis, tombez tous à ses pieds:
L'instant de la clémence est arrivé peut-être;
Parlez, priez, pressez; fléchissez votre maître.

(Cranmer et tous les courtisans se jettent aux pieds de Henri.)

HENRI.

C'en est assez, Madame; il faut donc...

SEIMOUR.

Achevez:
Je meurs à vos genoux si vous ne la sauvez.

HENRI.

Pontife, allez, courez, suspendez le supplice;

(Cranmer sort.)

J'écoute l'indulgence et non pas la justice.
Mais tandis que Boulen va rentrer dans ces lieux,
Qu'on fasse retirer cet enfant de mes yeux;
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.

(On emmène Élisabeth.)

SCÈNE IV.

HENRI, SEIMOUR, COURTISANS, PAGES, GARDES

SEIMOUR.

J'ai sauvé l'innocence ; à la fin je respire.

HENRI.

Eh quoi ! toujours des pleurs !

SEIMOUR.

Ah ! laissez-les couler ;
De ceux que j'ai versés ils vont me consoler :
Ils sont doux maintenant partagez mon ivresse ;
Répandez avec moi ces larmes d'allégresse :
La reine enfin triomphe et retrouve un époux.

HENRI.

La reine ! un si beau nom n'est plus fait que pour vous.

SEIMOUR.

L'ai-je entendu, grand Dieu !

HENRI.

Quelle est votre espérance ?

SEIMOUR.

Quoi ! ne venez-vous pas...

HENRI.

D'écouter la clémence,
De révoquer, Madame, un arrêt rigoureux.

SEIMOUR.

Eh bien ! ne soyez pas à demi généreux.
Vous avez aux tourmens enlevé la victime ;
Mais ce n'est point assez : rendez-lui votre estime ;
Rendez-lui cet amour qui ne m'était point dû ;
En un mot, rendez-lui tout ce qu'elle a perdu
Que deux fois votre main l'élève au rang suprême ;
Le prix d'un tel bienfait sera le bienfait même :
Vous trouverez ce prix au fond de votre cœur ;
Enfin d'Élisabeth vous ferez le bonheur,
Le mien, Sire, et le vôtre, et j'ose encor le dire,
Celui de vos sujets, celui de tout l'empire.

HENRI.

Ma gloire et mon amour sont tous deux offensés
De ces vœux imprudens qu'ici vous m'adressez.
Mon courroux s'est calmé : n'êtes-vous pas contente ?
Dois-je encor m'avilir ? est-ce là votre attente ?
Me faut-il outrager la sainteté des lois,
Devant l'Europe entière aux yeux de tous les rois ?
Celle qu'un jugement flétrit aujourd'hui même
A-t-elle encore un front digne du diadême ?
A partager son sort m'osez-vous condamner ?
Boulen doit vivre encor ; j'ai pu lui pardonner,
Pour vous, pour mes sujets, Madame, et non pour elle ;
Mais ce pardon suffit elle est trop criminelle.
Quand le pouvoir sacré de la religion,
Les usages, les mœurs, l'antique opinion,
Contre moi vainement placés dans la balance,
Ont vu le peuple anglais m'obéir en silence ;
Quand le divorce, enfin, par mes lois fut permis,
Quel forfait Catherine avait-elle commis ?

Je vous l'ai dit ; un seul : de n'être point aimée ;
Le choix de son époux ne l'avait point nommée.
A l'objet de ce choix mes jours furent unis :
Ils sont empoisonnés ; mes bienfaits sont punis ;
L'arrêt est solennel, et le crime est insigne.
A rompre nos liens que Boulen se résigne :
Elle aura ma pitié ; la couronne est à vous.
J'aperçois le pontife ; il s'avance vers nous.

SCÈNE V.

HENRI, SEIMOUR, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

Ah ! qu'il vienne ; il est tems que sa voix me rassure.
Eh quoi ! vous vous taisez ! parlez, je vous conjure.

CRANMER.

Mon silence et mes pleurs vous en disent assez.

SEIMOUR.

Ciel !

HENRI.

Pourquoi cet air sombre, et ces regards baissés ?

CRANMER.

Sire, chargé par vous d'un ordre légitime,
Je courais à la mort enlever la victime :
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets, à grands flots répandus

Dans la place où leur reine indignement trahie
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez, sauvez, sauvez la reine ;
» Grâce, pardon, je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence :
J'interroge ; on se tait. Je frémis ; je m'avance :
Et promenant partout mes regards effrayés,
Partout je vois des pleurs dont les yeux sont noyés.
J'arrive au lieu fatal ; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule.
J'appelle. Espoir crédule ! il s'est évanoui ;
Sire, j'appelle en vain ; vous étiez obéi ;
Vous avez pu frapper, non sauver l'innocence,
Et l'on vous a servi comme on sert la puissance.
La reine n'était plus. Ses yeux, privés du jour,
Semblaient avec douleur tournés vers ce séjour,
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfans, vieillards regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides ;
J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
NOTICE sur Luce de Lancival.	3
HECTOR, tragédie en cinq actes, par Luce de Lancival.	19
NOTICE sur Le Hoc.	112
PYRRHUS, tragédie en cinq actes, par Le Hoc. . .	117
NOTICE sur Chénier.	187
CHARLES IX, tragédie en cinq actes, par Chénier.	203
HENRI VIII, tragédie en cinq actes, par le même. .	277

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

4.

FÉNÉLON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉNIER;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 9 février 1793.

K

PERSONNAGES.

FÉNÉLON, archevêque de Cambrai.
D'ELMANCE, commandant de Cambrai.
HÉLOISE.
AMÉLIE.
ISAURE.
L'ABBESSE.
LE MAIRE.
UN PRÊTRE.
CLERGÉ.
RELIGIEUSES.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
PEUPLE.

La scène est à Cambrai. Le premier acte se passe dans l'intérieur d'un couvent de femmes. Le deuxième et le quatrième dans un souterrain du même couvent. Le troisième et le cinquième dans le palais de l'archevêque.

FÉNÉLON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos vœux seront comblés : bientôt, jeune Amélie,
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie !
Vos sermens solennels, prononcés devant nous,
Fermeront la barrière entre le monde et vous.
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux !
Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux ?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance ;
Ne vous contraignez pas, rompez ce dur silence ;
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez céler,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMÉLIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre,

Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre ;
Par moi-même en secret mon cœur interrogé
Soupçonne à peine encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie ;
C'est là mon seul asile, et ma seule patrie ;
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi-même fus témoin de mon impatience ;
Au destin de nos sœurs je m'unissais d'avance ;
Je partageais leurs soins ; ma bouche à tout moment,
D'accord avec mon cœur, prononçait le serment.
Mais dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice,
L'heure approche, tout change ; et ce grand sacrifice,
Qui fut long-tems l'objet de mon plus doux espoir,
N'est désormais pour moi qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Vous me voyez surprise, et, bien plus, consternée.
Il faut gémir encor sur une infortunée.
D'un riant avenir votre œil était séduit :
Ce jour brillant et pur s'est perdu dans la nuit.

AMÉLIE.

Déjà depuis six mois, de ma raison plus mûre
Je voulais vainement étouffer le murmure.
On me vantait la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lien sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême ?
Peut-être en ce lien, me disais-je à moi-même,
Est un poids révéré qu'on porte avec effort ;
Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort.
Ainsi je nourrissais dans cette solitude
Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude :

Ainsi tout préparait mon ame au changement!
Mais hier, dans la nuit, un triste événement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déjà corrompaient les destins d'Amélie.
Vous connaissez la voûte et les degrés obscurs
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs.
A l'heure où finissait la nocturne prière,
Un peu loin de nos sœurs, je montais la dernière,
Pensive, et les regards sur la terre attachés,
Me livrant tout entière à mes chagrins cachés..
Tandis que de ces soins j'étais préoccupée,
Tout à coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée;
Je marche vers ce bruit; je m'arrête, et j'entends
Le cri d'un être faible, et qui souffrit long-tems.
Cette plaintive voix, ces sons lents et funèbres,
Plus déchirans encore au milieu des ténèbres,
Ont accablé mes sens glacés d'un morne effroi,
Et du fond d'un cercueil semblaient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, où vous êtes perdue.

AMÉLIE.

Isaure!

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chère Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
D'un tel événement renfermez le secret.
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance:
Avec elle surtout observez le silence.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, AMÉLIE.

L'ABBESSE.

Je vous cherche, Amélie. Isaure, laissez-nous.
Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMÉLIE, à part.

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie;
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMÉLIE.

Le nouvel archevêque...

L'ABBESSE.

Est parti de la cour.
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMÉLIE, à part.

Malheureuse!

L'ABBESSE.

Pour vous quelle gloire s'apprête!
Bientôt le voile auguste ornera votre tête:
Déjà l'époux sacré vous attend aux autels;
Fénélon recevra vos sermens immortels.

AMÉLIE.

Fénélon! Par vos soins j'appris dès mon enfance
A chérir ses vertus et sa douce éloquence;

Zélé sans amertume, austère sans rigueur,
Il ne sait point, dit-on, tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine:
Élevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne;
Et le ciel est content de ces vœux épurés,
Saints comme le ciel même à qui vous les offrez.
Il est des nœuds moins doux, des sermens plus pénibles;
Nous voyons trop souvent, dans ces cloîtres paisibles,
Un cœur, qui dans le monde, épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage.
Vainement il aspire à la tranquillité;
Au pied du sanctuaire il se sent agité;
Du Dieu qu'elle a cherché l'épouse criminelle,
Étendant loin du cloître un regard infidèle,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient long-tems à lui, du moins par les regrets.
Mais jusqu'ici votre ame, encor neuve et docile,
A respiré l'air pur qui règne en cet asile;
Le souffle empoisonné d'un monde séducteur
Jamais de vos désirs n'altéra la candeur.

AMÉLIE.

Ah! que votre bonté m'écoute et me pardonne.

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Mon nouveau sort m'étonne

L'ABBESSE.

Comment !

AMÉLIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager.

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Pour jamais ! je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui ? vous !

AMÉLIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable.
Mon cœur, prêt à franchir un pas si redoutable,
Un peu de tems encore voudrait s'y préparer :
Exaucez-le, Madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous ?

AMÉLIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE

Puis-je à cette tiédeur reconnaître Amélie ?
Quelles réflexions ou quels événemens
Ont ainsi tout à coup changé vos sentimens ?
Les jours étaient trop lents au gré de votre attente ;
Chaque instant fatiguait votre ame impatiente :
Ce zèle ardent et pur s'est bientôt ralenti :
Après tant de sermens ce cœur s'est démenti !

AMÉLIE.

Hélas !

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaîne éternelle !

AMÉLIE.

Eh bien ! s'il était vrai, serais-je criminelle ?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez !

AMÉLIE.

Je puis l'avouer sans rougir.
J'ai changé malgré moi ; devez-vous m'en punir ?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse :
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignait sans cesse,
Mes yeux n'ont aperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas ! comme sans souvenir.
Voilà donc mon destin ! la paix de cet asile
Éternise le temps qui s'écoule immobile.
En prononçant mes vœux, plus de vœux à former ;
Point de père qui m'aime, et que je puisse aimer ;
Plus rien autour de moi ; rien, que la solitude !
Mon cœur, de vos liens craignant la servitude,
A, par des nœuds plus doux, besoin de s'attacher :
J'ignore mes parens ; je voudrais les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Eh bien ! Dieu me créa ; Dieu verra ma disgrâce.
Resterai-je orpheline, en regardant les cieux ?
Ah ! je le tiens de vous ; rien n'échappe à ses yeux ;
Tout éprouve ici bas ses bontés paternelles ;
Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui ;
Il est seul dans le monde, et Dieu prend soin de lui.

L'ABBESSE.

Je vous laisse à penser si je pouvais attendre
Cet aveu qu'un peu tard vous m'osez faire entendre,
Et ce trouble inouï de vos sens agités;
Vous voulez m'attendrir, et vous me révoltez.
Quand déjà l'on prépare un sacrifice austère,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parens qui vous sont inconnus!
Vos parens!... pour jamais vous les avez perdus.
Des mortels méprisés vous ont donné la vie
Au sein de l'infortune et de l'ignominie;
Vous expiriez sans moi; mes bienfesans secours
Dans ce pieux asile ont conservé vos jours:
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous telle est la récompense!
Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins, et m'arrête un moment:
Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mère:
Sachez de vos destins supporter la rigueur;
Ne les oubliez plus, et domtez votre cœur.

AMÉLIE.

Ce cœur, que sous vos lois j'ai fait plier sans cesse,
Connaît la modestie et non pas la bassesse.
Ce discours vous surprend: si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née?
Ah! je n'ai point choisi ma triste destinée;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front;
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance;

J'ai long-tems de votre ame éprouvé l'indulgence ;
Et, malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connaître, et plaignez Amélie :
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie
Dans le sein qui m'anime ont mis une fierté
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus long-tems timide ;
C'est votre dureté qui me rend intrépide :
Mais puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une ame libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet autel, qui fut souvent sinistre,
De l'Éternel bientôt je verrai le ministre ;
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité ;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité.
D'autres ont prononcé le serment de la crainte :
Vous entendrez ma bouche, incapable de feinte,
Rejeter loin de moi les liens que je hais :
Voilà, dès aujourd'hui, le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah ! je ne reçois point ce serment sacrilége.
Adieu. Gardez-vous bien de tomber dans le piége :
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié ;
Mais je veux écouter un reste de pitié.
A vos premiers désirs cessez d'être infidèle ;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle ;
Immolez à ce Dieu vos faibles volontés :
Je saurai vous punir si vous lui résistez.

SCÈNE III.

AMÉLIE.

Me punir ! et de quoi ? Quelle est donc mon offense ?
Que m'ordonne ce Dieu ; soutien de mon enfance ?
Dans un autre séjour ne puis-je le chérir ?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir ?
J'attends tout de lui seul : il me sera propice ;
On n'achèvera point le cruel sacrifice :
Cette voix du tombeau, ces accens du malheur,
Qui portèrent l'effroi dans le fond de mon cœur,
Me donneront la force et la persévérance.
Cieux ! ne confondez pas ma timide espérance.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, ISAURE.

AMÉLIE.

Chère Isaure, est-ce toi ?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas ! qu'avez-vous fait ? L'Abbesse est en courroux.
Sait-elle qu'à ses lois votre ame est infidèle ?

AMÉLIE.

J'ai tout dit. J'ai fait plus : j'ai juré devant elle
Que la triste Amélie, à la face des cieux,

Ne prononcerait pas de sermens odieux.

ISAURE.

Qu'a-t-elle répondu ?

AMÉLIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous ?

AMÉLIE.

De lui désobéir.

ISAURE.

Écoutez, Amélie, et vous allez frémir.
Écoutez. Je vous parle avec pleine franchise :
A des lois que je hais vous me voyez soumise.
Les nœuds que j'ai formés sont le choix du malheur;
Le vœu de l'indigence, et non pas de mon cœur.
Dans cet asile sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée :
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau ;
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau :
Mes soins pour votre enfance, ô ma chère Amélie,
Parfois m'ont fait sentir et supporter la vie :
Ce tems est déjà loin ; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas ! autant que moi.
Ne le soyez pas plus ; croyez-en mes alarmes :
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes.
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés ;
Soumettez-vous, ma fille ; en vain vous espérez.
L'espérance, à votre âge, est prompte à nous séduire.
Un exemple effrayant, dont je peux vous instruire,

Un châtiment bien long... vous ouvrira les yeux ;
Il existait déjà quand je vins en ces lieux.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Il dure encor.

AMÉLIE.

Quel est donc ce mystère ?
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurais dû vous le taire.
Mais enfin mon devoir cède à votre intérêt :
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMÉLIE.

Dieu ! quel est-il ? Je brûle, et je crains de l'apprendre !

ISAURE.

Personne ne s'approche ; on ne peut nous entendre ?...

AMÉLIE.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Hier de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris...

AMÉLIE.

Eh bien ! ces cris ? Je frissonne d'avance...

ISAURE.

Parlez bas ; craignons tout.

AMÉLIE.

Ces cris donc?...

ISAURE.

Je balance...

AMÉLIE.

Vous!

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMÉLIE.

Isaure, il n'est plus tems de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont...

AMÉLIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,
Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMÉLIE.

Ah! que m'avez-vous dit?

ISAURE.

L'horrible vérité.

AMÉLIE.

O comble de fureur et d'inhumanité!
La malheureuse...

ISAURE.

Eh bien?

AMÉLIE.

Vous est-elle connue ?
Qui vous en a parlé ? qui pourrait...

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMÉLIE.

Ici ?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMÉLIE.

Où donc ?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMÉLIE.

O ciel !

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot de tristes alimens,
Qui de ses jours flétris prolongent les tourmens.

AMÉLIE.

Des femmes ont osé !... Mais apprends-moi son crime.

ISAURE.

Je l'ignore.

AMÉLIE.

Quel est le nom de la victime ?

ISAURE.

Hélas! je ne sais rien que ses revers affreux.

AMÉLIE.

Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle, en ce tombeau... Que son sort m'intéresse!
Si votre ame pour moi ressent quelque tendresse...

ISAURE.

En doutez-vous?

AMÉLIE.

Je veux la voir, et lui parler.

ISAURE.

Vous, ma fille?

AMÉLIE.

A l'instant.

ISAURE.

Vous me faites trembler.
Vous voulez...

AMÉLIE.

Compatir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle;
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourans essuyer quelques pleurs.

ISAURE.

Moi! je vous conduirais...

AMÉLIE.

C'est trop vous en défendre.

ISAURE.

Mais vous ne songez pas qu'on pourrait nous surprendre!

AMÉLIE.

Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.
Vers la victime enfin mon ame est entraînée:
A soulager ses maux je me sens destinée.
Venez.

ISAURE.

Vous l'exigez?

AMÉLIE.

J'embrasse vos genoux.

ISAURE.

Suivez-moi, mon enfant. Ciel, prends pitié de nous!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HÉLOISE, dans un assoupissement qui augmente par degrés.

Est-il vrai? je revois les lieux qui m'ont vu naître!
D'Elmance, cher époux, j'ai cru te reconnaître.
Non, je suis seule encor, seule avec mes tourmens :
J'ai vécu quelques jours ; je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, et ma voix ne peut être entendue :
Vivante, en un cercueil me voilà descendue.
Respirons. Tant de maux seront-ils éternels ?
Dieu, qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, et véritable père,
Entends mes vœux, entends; c'est la mort que j'espère ;
Daigne enfin terminer mon douloureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein!

SCÈNE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Avançons.

AMÉLIE.

Elle dort!

ISAURE.

Vous pleurez!

AMÉLIE.

O nature!
Dieu bon, Dieu bienfesant, voilà ta créature.

ISAURE.

Vous venez de la voir; il est tems de rentrer.

AMÉLIE.

Non.

ISAURE.

Je tremble : venez.

AMÉLIE.

Non, je veux demeurer.

ISAURE.

Songez que dans ces lieux je ne saurais attendre.

AMÉLIE.

Chère Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.

Vous prétendez rester?

AMÉLIE.

Oui, tel est mon désir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir:
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.

Ah! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie!
Je vous laisse à regret: vous l'ordonnez. Adieu.

SCÈNE III.

HÉLOISE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu.
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,
Tout porte au fond du cœur un abattement sombre.
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau,
Semble de son feu pâle éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as-tu fait, malheureuse victime?
Et comment peux-tu vivre au fond de cet abîme?
Du pain! de l'eau! des fers! je n'ose m'approcher.
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheurs, ses traits sont pleins de charmes.
Ciel! de ses yeux fermés je vois couler des larmes!
Par celui qui voit tout c'est un être oublié.
Divine Providence, humanité, pitié,
Accourez, sauvez-la, tandis qu'elle respire.

Tu peux dormir!... ici!... Je l'entends qui soupire ;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HÉLOISE.

Quelle est donc cette voix qui cause mon réveil?

AMÉLIE.

Je n'ai jamais été si tendrement émue!

HÉLOISE.

A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMÉLIE.

Je vous aime et vous plains : n'ayez aucun effroi.

HÉLOISE.

Ah! qui que vous soyez, approchez-vous de moi :
Mais vos yeux sur les miens s'arrêtent en silence ;
Vos pleurs compatissans coulent en abondance :
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs.

AMÉLIE.

Vous m'attirez à vous ; contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien; versez dans mon ame attendrie
Tous les chagrins amers de votre ame flétrie :
Ils sont déjà les miens ; je veux les partager,
Et mes soins caressans pourront les soulager.

HÉLOÏSE.

Vous voyez mon néant : vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse ;
Vain éclat dont mes yeux n'étaient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis ;
Comme eux j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.

Ce nom qu'ont illustré l'amour et le malheur
Semblait de mon destin présager la rigueur.
L'amante d'Abeilard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout à coup dans mon ame enflammée;
Je rencontrai ses yeux; j'aimai, je fus aimée.
Mon père apprit bientôt, et rejeta ses vœux;
Il voyait dans sa fille éteindre un nom fameux;
L'orgueil me haïssait : mes soins et ma constance
N'ont pu de cet orgueil vaincre la résistance;
Ma mère au désespoir, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avait, sans succès, sollicité mon père;
D'Elmance m'adorait; j'aimais; elle était mère;
Elle unit nos deux mains à ses derniers momens,
Et de son lit de mort entendit nos sermens.

AMÉLIE.

Que vous deviez chérir cette mère sensible!

HÉLOISE.

Je perdis tout en elle; et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours :
Le ciel devait alors en terminer le cours!
Je quittai sur ses pas notre belle Provence;
Son dessein même était d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi des souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte :

Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger ?
L'infortune aigrit l'ame, et la rend inflexible.

HÉLOISE.

A force de malheurs la mienne est plus sensible.

AMÉLIE.

N'est-il aucune femme, en ces lieux abhorrés,
Qui sache compatir aux maux que vous souffrez ?

HÉLOISE.

Celle qui m'apportait dans la première année
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignait jeter les yeux sur moi,
Me lançait des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère :
Son aspect chaque jour me parut moins austère ;
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs :
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrins, ma triste nourriture,
Paraissaient quelquefois accabler la nature ;
Cette femme attentive, à ces cruels momens,
M'apportait en secret de plus doux alimens.
Lorsque, pendant l'hiver, une humide froidure
Aigrissait tout à coup les tourmens que j'endure,
Un foyer bienfesant, par ses soins allumé,
Pénétrait dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est point en ma puissance ;
Dieu seul en fut témoin : que Dieu les récompense.

AMÉLIE.

Ainsi vos plus beaux jours furent de longues nuits,
Héloïse ; et jamais de vos sombres ennuis
Un rayon du printems n'adoucit l'inclémence !

Jamais un soleil pur ! et jamais l'espérance !
A quels tristes objets chaque jour pensiez-vous ?

HÉLOISE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMÉLIE.

Cet époux à votre ame est-il présent encore ?

HÉLOISE.

Mon cœur plus que jamais le regrette et l'adore.

AMÉLIE.

Pardonnez, Héloïse ; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour ?

HÉLOISE.

Moi l'étouffer, grand Dieu ! moi j'oublirais d'Elmance !
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Étouffer mon amour ! j'eusse expiré sans lui ;
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui ;
C'est le dernier roseau que du fond de l'abîme
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas ! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,
Du nom de mon époux et de son souvenir :
Près de lui, sur ses pas, j'ai revolé sans cesse
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse ;
Je recevais sa foi, j'entendais ses soupirs ;
Mes désirs s'unissaient à ses brûlans désirs ;
De ce rêve enchanteur je goûtais le mensonge :
Partout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe.
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor cette heureuse contrée

De mon cruel tyran j'embrassai les genoux ;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux :
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Une mère à d'Elmance avait donné ma vie ;
Que d'un secret hymen formé devant ses yeux
Je portais dans mon sein le gage précieux.
Le ciel ne voudra pas que mon père m'opprime,
Lui disais-je en pleurant, pardonnez-moi mon crime,
Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur ;
A me déshériter bornez votre rigueur ;
Faites-moi reconduire aux lieux de ma naissance ;
Reprenez tous vos biens ; je ne veux que d'Elmance.

AMÉLIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister ?

HÉLOISE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussitôt par lui-même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.
Bientôt leur piété saintement inhumaine
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne :
Je maudis leurs serments, je détestai leurs vœux ;
De l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds ;
Plutôt que d'achever un affreux sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quel forfait des femmes en fureur
Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur.
Ici, depuis quinze ans, je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du ciel abandonnée.
Cependant je vous vois, vous daignez m'écouter,

Et peut-être il est las de me persécuter.

AMÉLIE.

En ses touchans discours chaque mot m'intéresse.
Ah ! mon respect pour vous égale ma tendresse ;
De nos communs destins vous me voyez frémir,
Et c'est peut-être ainsi qu'on voulait me punir.

HÉLOISE.

Vous punir ?

AMÉLIE.

Apprenez quel est mon sort funeste.
On exige de moi des vœux que je déteste.

HÉLOISE.

Quoi ! vous prononceriez ces horribles sermens !

AMÉLIE.

Mon cœur a découvert ses secrets sentimens ;
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie ?
On prétend, malgré moi, disposer de ma vie.

HÉLOISE.

Et vos cruels parens vous ont fermé leurs bras !

AMÉLIE.

Mes parens, dites-vous ? je ne les connais pas.

HÉLOISE.

Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère !
Je vous plains à mon tour.

AMÉLIE.

O pitié douce et chère !
Dans l'abîme où le ciel a voulu vous plonger,

Où d'un époux chéri je vivais adorée ?
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux :
On l'écarte avec soin des regards de sa mère ;
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMÉLIE.

Quoi ! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux,
Celui de votre enfant n'est point connu de vous ?

HÉLOISE.

Vous voyez.

AMÉLIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie ?

HÉLOISE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Elle éprouvait déjà ses premières douleurs,
Et commençait à vivre en connaissant les pleurs.
Elle était dans les bras, sur le sein de sa mère ;
Je caressais ma fille, et j'appelais son père :
En cet instant cruel, et cependant si doux,
J'avais besoin de voir, d'entendre mon époux,
De confier ma fille à des mains paternelles.
Je ne vois, je n'entends que des femmes cruelles
Qui, d'un œil de courroux, épiaient les momens
D'enlever ce trésor à mes embrassemens.
Hélas ! on étouffa ma voix plaintive et tendre ;
En accens prolongés l'airain se fit entendre ;
On partit : mes tyrans coururent à l'autel,
Le crime au fond du cœur, invoquer l'Éternel.
O de mes longs tourmens époque mémorable !
On célébrait le jour où dans Sion coupable,

Dieu, rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,
De ses jours immortels ralluma le flambeau.

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit ? c'était... Comblez mon espérance :
Dans ce jour solemnel j'ai reçu la naissance.

HÉLOISE.

En quels lieux ?

AMÉLIE.

Ici même, en ce cloître odieux.

HÉLOISE.

Si j'étais mère encore ! achevez, justes cieux !
Et votre âge ?

AMÉLIE.

Quinze ans.

HÉLOISE.

On vous nomme ?...

AMÉLIE.

Amélie.

HÉLOISE.

Ma fille !

AMÉLIE.

Quoi ! c'est vous dont j'ai reçu la vie ?

HÉLOISE.

Amélie ! Ah ! ce nom te fut donné par moi ;
En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi ;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chère ;
C'est le nom, le doux nom qu'avait porté ma mère.

AMÉLIE.

Fénélon ?...

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la [illegible]e.

AMÉLIE.

Le ciel m'inspire. Allons ; mon cœur est [illegible]lus tranquille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétend[illegible]z-vous ?

AMÉLIE.

Je cours du saint prélat embrasser [illegible] genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui...

AMÉLIE.

Je compte sur ton zèle.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMÉLIE.

Y penses-tu, [illegible]elle ?
Quand ma mère est en proie au plus [illegible] tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul [illegible]nt !

ISAURE.

Songez-vous aux périls...

AMÉLIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte ?

ISAURE.

Non. Vous pourriez à peine échapper vers le soir,
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMÉLIE.

Le soir !

ISAURE.

Avant ce tems vous seriez aperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue...

AMÉLIE.

Viens. Je le franchirai.

HÉLOISE.

Tu me remplis d'effroi.

AMÉLIE.

Non, ne redoutez rien ; Dieu veillera sur moi.

HÉLOISE.

Conserve-moi tes jours.

AMÉLIE.

J'ai retrouvé ma mère,
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospère.

HÉLOISE.

Attends.

AMÉLIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu :
J'en réponds. Viens, Isaure ; et vous, ma mère, adieu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Vous commandez ici? quoi! c'est vous, cher d'Elmance,
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort; et je rends grâce aux cieux
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur ce jour a bien des charmes;
Un accueil si touchant me fait verser des larmes:
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, Monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatans témoignages.

FÉNÉLON.

Ces présens, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtemens,
D'un ministre du ciel superbes ornemens.

FÉNÉLON.

Eh quoi ! vous n'avez point de pauvres dans la ville ?

LE MAIRE.

Hélas !

FÉNÉLON.

Vous en avez : où donc est leur asile ?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir :
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présens ; un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple :
Donnez aux malheureux cet or et cèt argent ;
Le ministre d'un Dieu qui vécut indigent
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple, dans ces murs je fixe mon séjour :
Je ne quitterai point mes enfans pour la cour ;
Je veux des citoyens justifier la joie ;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas : adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins ;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère ;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire :
Mes enfans, n'épargnez ni mon tems, ni mes biens ;
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin ;
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires ;
Plaignez-les, aimez-les : ils sont aussi vos frères.
L'erreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel ;

N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel :
Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs :
Nous, prêtres, nous surtout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop long-tems séparées,
La douceur et le tems combleront nos désirs ;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCÈNE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

FÉNÉLON.

Vous, demeurez, et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé !
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé
Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimiez peut-être ?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour ?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNÉLON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu :
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais ; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage ?
Non, je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNÉLON.

Parlez à Fénélon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins c'est me faire une offense :
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance ;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence :
Une femme en ces lieux décida de mes jours ;
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos ames étonnées :
J'avais alors vingt ans, elle avait seize années ;
C'était d'un sang fameux le dernier rejeton,
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière ;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière.
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus :
D'un père ambitieux j'essuyai les refus ;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse ;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'ame n'est point soumise ;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux
Elle portait un gage, hélas ! bien malheureux.

Sa mère le savait ; cette mère expirante
Consacra nos sermens de sa bouche mourante :
Elle serrait nos mains, et les baignait de pleurs ;
L'aspect de ses enfans soulageait ses douleurs.
Notre espoir au tombeau descendit avec elle :
Un beau jour fut suivi d'une nuit éternelle.
Le père... d'un tel nom dois-je encor l'appeler ?
De ma tendre Héloïse il vit les pleurs couler ;
Mais bercé des grandeurs d'une illustre famille,
Il osa préférer son orgueil à sa fille,
Me ravit à jamais ce trésor précieux,
Et déserta les champs qu'habitaient ses aïeux.
Je restai tout à coup seul au milieu du monde,
Traînant de bords en bords ma douleur vagabonde,
Interrogeant partout la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas.
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière ;
Que, voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord ;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste :
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que loin de lui, sa fille, sans secours,
A Cambrai, dans un cloître, a terminé ses jours ;
Que le fruit d'une amour aussi triste que chère,
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.
Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province ;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.

Là je gémis en vain ; là, depuis douze années,
Héloïse au tombeau consume mes journées ;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à long traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image ;
Elle eut mes premiers vœux et mon unique hommage ;
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNÉLON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême :
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même ;
Et, quand Dieu le voudra, par des moyens secrets,
A votre ame agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage ;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage :
Épanchez votre cœur devant ce grand témoin :
Attendez le moment ; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage ;
Fénélon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme, et sensible aux passions humaines ;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines :
Elles s'adouciront auprès de l'amitié.
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié ;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble :
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez ! que ce langage est doux !
Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous ?
La vertu d'elle-même est partout respectable,

Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénélon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;
Que je puisse admirer l'éclat de votre vie :
Vous méritiez sans doute un sort digne d'envie.
La fortune en naissant vous a tendu les bras;
Les plus brillans succès ont marqué tous vos pas;
Vertueux sans orgueil, sage avec indulgence,
Vous avez condamné vos rivaux au silence :
Votre ame a triomphé quand la mienne a gémi;
Et la gloire...

FÉNÉLON.

D'Elmance, épargnez votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
Même pour le grand homme est une ombre frivole.
On ne m'admire point; puissé-je être estimé!
Je tiens surtout, d'Elmance, au bonheur d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence :
Je ne murmure point contre la Providence;
J'ai connu les chagrins, mais j'ai su les souffrir,
Et tout homme ici bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles :
Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous trop souvent qui fesons nos malheurs.
J'ai sur ces sentimens fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière :
L'indulgence accueillit mes timides essais;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
J'ai, durant trois hivers, au bord de la Charente,
Parmi les protestans traîné ma vie errante,

Pour apaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique :
J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur.
Aujourd'hui de Cambrai je suis nommé pasteur :
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques momens paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois ;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés !
Pour eux aux arts brillans j'ouvrirai mon asile :
Télémaque instruira leur jeunesse docile.
Là, mauvais courtisan, je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra dans la postérité.

D'ELMANCE.

Quelqu'un vient nous troubler.

FÉNÉLON.

Une femme s'avance.

D'ELMANCE.

Une novice, hélas! presque dans son enfance,
Précipite en ces lieux ses pas désespérés.

SCÈNE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Monseigneur...

FÉNÉLON.

Qu'avez-vous? je vois que vous pleurez.

AMÉLIE.

Je viens... vous annoncer...

D'ELMANCE.

Peut-être un nouveau crime.

FÉNÉLON.

Oui; je lis dans ses yeux que c'est une victime.

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Il me semble revoir celle que j'ai perdue;
C'était cette candeur, cette grâce ingénue;
Un objet si touchant réveille mes douleurs.
Adieu : je vais gémir; vous tarirez ses pleurs.

SCÈNE IV.

FÉNÉLON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Hélas !

FÉNÉLON.

Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre.
Mon ami vous plaignait.

AMÉLIE.

Lui-même il est à plaindre !
Je chéris la pitié de son cœur généreux.
Quoi ! même hors du cloître il est des malheureux !

FÉNÉLON.

S'il en est !... Mais de grâce, expliquez-vous, ma fille.

AMÉLIE.

Ah ! les infortunés...

FÉNÉLON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds.

FÉNÉLON.

Mon enfant, levez-vous :
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez... sachez... Ma voix expire dans ma bouche.

FÉNÉLON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux ?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNÉLON.

Ce parti, mon enfant, peut sembler condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNÉLON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur,
Et des vœux éternels vous craignez la rigueur ?

AMÉLIE.

Oui, j'étais sans recours contre la tyrannie ;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie :
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.

FÉNÉLON.

Et pour qui, mon enfant ? Cessez de vous troubler

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas ! qui m'est bien chère.

FÉNÉLON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNÉLON.

Pour qui donc ?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNÉLON.

Pour sa mère ! A l'instant portons-lui des secours.
Elle est dans ces remparts ? guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis !

FÉNÉLON.

La douleur vous accable.
Où donc est votre mère ?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNÉLON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez !
Vous avez pu savoir un secret si funeste !

AMÉLIE.

Apprenez...

FÉNÉLON.

En chemin vous m'apprendrez le reste.

SCÈNE V.

FÉNÉLON, AMÉLIE, UN PRÊTRE, CLERGÉ.

LE PRÊTRE.

MONSEIGNEUR...

FÉNÉLON.

Laissez-moi; je sors pour un instant.

LE PRÊTRE.

Qui peut donc l'exiger ?

FÉNÉLON.

Un devoir important.

LE PRÊTRE.

Le peuple est aux autels, songez que le tems presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'allégresse.
On vous attend; venez.

FÉNÉLON.

Vous plutôt, suivez-moi;
Une femme périt dans un séjour d'effroi:
Du fond de son tombeau la victime m'appelle;
Mon cœur entend ses cris, et je vole auprès d'elle:
C'est mon premier devoir. Servons l'humanité;
Après, nous rendrons grâce à la Divinité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HÉLOISE.

Isaure ne vient point ! mon ame impatiente
S'agite, se consume, et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer ;
Si long-tems malheureuse, est-ce à moi d'espérer ?
Oui : j'ai revu ma fille, et j'aime encor la vie.
Mais que fait, que devient mon aimable Amélie ?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocens écarte le danger !
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aile ;
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle !

SCÈNE II.

HÉLOISE, ISAURE.

HÉLOISE.

J'entends du bruit. Venez : de grâce, instruisez-moi.

ISAURE.

Hélas !

HÉLOISE.

Vous gémissez ! vous me glacez d'effroi.
Amélie ?...

ISAURE.

Apprenez...

HÉLOISE.

Dieu ! votre cœur soupire !

ISAURE.

Ne craignez rien pour elle.

HÉLOISE.

Achevez ; je respire.

ISAURE.

L'orage se prépare, et va fondre sur nous.

HÉLOISE.

D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous ?

ISAURE.

L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie
S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.

HÉLOISE.

Est-il vrai ? mon enfant n'est donc plus en ces lieux ?

ISAURE.

Elle en est déjà loin.

HÉLOISE.

Soyez bénis, ô cieux !

Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amélie... Elle n'est point blessée?

ISAURE.

Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours.
S'arrachant de vos bras, votre fille éplorée
Quitte ce sombre abime, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussitôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide; et d'un faible treillage,
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.
Monter, franchir le mur fut pour elle un instant;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant;
Je ne la voyais point, et déjà, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue.
Le ciel, a-t-elle dit, vient de me conserver;
Va rassurer ma mère, et je cours la sauver.

HÉLOISE.

O ma fille! ô mon sang! tu me rendras la vie!

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie:
Elles vont nous punir; sans doute leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs.

HÉLOISE.

Les augmenter! l'enfer n'oserait y prétendre.

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importans secrets ?

HÉLOISE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

Rougissez, et cachez votre honte éternelle.

HÉLOISE.

C'est moi qui dois rougir ? moi qui suis criminelle ?
Ah ! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous.
S'il daignait aujourd'hui décider entre nous ;
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable
De nous deux à l'instant frappait la plus coupable ;
Si les foudres vengeurs tombaient pour l'accabler...
Vous vous rendez justice, et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Quelle est donc cette audace ? et que viens-je d'entendre ?
A vous justifier oseriez-vous prétendre ?
Ne vous souvient-il plus qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel ?
Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste ?

HÉLOISE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous ?
Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature
Des tourmens qu'a soufferts sa faible créature ?
Mon crime fut d'aimer ; le vôtre est de haïr.
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir ;
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage ;

Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'Éternel
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois si le ciel est propice,
C'est quand sa voix génit et demande justice,
Quand l'infortune en pleurs, maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?
L'Éternel, selon vous, prendra votre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOISE.

N'en doutez point, cruelle.
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs:
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instans de mes jours déplorables;
Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du ciel, la pitié des humains,
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'aucune autre victime
Ne vienne, après ma mort, au fond de cet abîme,
Déposer les chagrins de son cœur désolé
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé.
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles;
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés;
Que la liberté règne au pied du sanctuaire;

Que jamais un mortel, ou faible, ou téméraire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé !
Vous dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remords vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers momens !
Puissiez-vous d'Héloïse envier les tourmens,
Traîner avec lenteur une mort douloureuse,
Mourir dans l'abandon qui la rend plus affreuse,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels
Créés pour les tyrans et les grands criminels !

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphème et l'outrage !
Et vous ne craignez pas ?...

HÉLOISE.

Épuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici, vous le savez trop bien.

HÉLOISE.

Ah ! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours ? quelle est votre espérance ?

HÉLOISE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille...

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment ;
On a suivi ses pas, elle fuit vainement.

HÉLOISE.

Qu'entends-je !

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOISE.

Quel sera son destin ?

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOISE.

Quoi ! vous la punirez ?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOISE.

Grand Dieu ! ma fille infortunée...

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous, doit languir enchaînée.

HÉLOISE.

Ma fille ! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante,
Votre fureur...

HÉLOISE.

Laissez ma fureur impuissante :
Le reproche est permis dans ma calamité ;

Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimaient vous ont donné la vie ;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien ! par ces parens objets de votre amour,
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié :
Puisque j'ai tant souffert son crime est expié.
Ah ! ne repoussez point les sanglots d'une mère ;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misère :
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,
Ceux que vous concevez, quinze ans de désespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oublira tout en faveur d'Amélie :
Oui tout : ne formez plus le vœu de la punir ;
Si vous lui pardonnez, je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah ! cessez...

HÉLOISE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse ;
Que la pitié vous parle : accordez-moi sa grâce ;
N'unissez pas ma fille à mes destins affreux :
Qu'elle ne souffre point, mon sort est trop heureux.

AMÉLIE, hors du souterrain.

Ma mère !

HÉLOISE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.

Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours...

HÉLOISE.

Grâce, pardon! c'est trop de cruautés!
Vous voulez...

L'ABBESSE.

La punir, et j'y vole.

SCÈNE IV.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, AMÉLIE, FÉNÉLON, PRÊTRES, RELIGIEUSES.

(Les prêtres portent des flambeaux.)

FÉNÉLON.

Arrêtez!

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel!

AMÉLIE, courant aux genoux d'Héloïse.

Ma mère!

HÉLOISE.

Amélie!

AMÉLIE.

On vient briser vos chaînes!

FÉNÉLON.

O superstition! ô fureurs inhumaines!

AMÉLIE.

C'est lui, c'est Fénélon.

HÉLOISE.

Je tombe à vos genoux.
Pontife du Très-Haut, vous pleurez !

FÉNÉLON.

Levez-vous.
Quel objet !... Vous, qu'ici mon aspect doit confondre,
Elle a gémi quinze ans : qu'osez-vous lui répondre ?

L'ABBESSE.

Par les décrets du ciel son arrêt fut dicté.

FÉNÉLON.

Le ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FÉNÉLON.

Toujours le ciel et Dieu quand on commet des crimes !
Ce Dieu vous a-t-il dit : Je veux être vengé ?
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé ?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie,
Qu'accusent à la fois sa doctrine et sa vie ?
Ah ! puisque votre cœur est si mal inspiré,
Instruisez-vous du moins dans le livre sacré.
Comment Dieu parle-t-il à la femme adultère ?
Elle pleure à ses pieds ; va-t-il dans sa colère
Chercher pour la punir des tourmens inconnus ?
Il pardonne, et lui dit : allez, ne péchez plus.
Il fallait égaler sa sublime indulgence.

Ne songez désormais qu'à fléchir sa vengeance.
Si des juges mortels j'invoquais le courroux,
Vous sentiriez les lois s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre.
Vous, dont il a souffert les destins inouïs,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :
Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah ! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers ;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOISE.

O pitié douce et tendre ! ô sagesse suprême !
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Éternel lui-même !

L'ABBESSE.

Mais son père, irrité d'un criminel amour
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit...

FÉNÉLON.

D'inventer des supplices ?
De la voir expirer ? d'y trouver des délices ?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas ?
C'est le droit des bourreaux ; ne le réclamez pas.

HÉLOISE.

Que son langage est doux ! que son ame est sublime !

FÉNÉLON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime ;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs ;
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMÉLIE, à sa mère.

Vous allez loin d'ici jouir de ma tendresse.

ISAURE.

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse !

AMÉLIE.

Qui, vous ? le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encore à délivrer.

FÉNÉLON.

Comment ?

HÉLOISE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a, par ses soins, adouci mon malheur,
Et de mes jours éteints ranimé la chaleur.

AMÉLIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née ;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FÉNÉLON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre désir ?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FÉNÉLON.

Eh bien ! vous les suivrez.

ISAURE.

Héloïse ! Amélie !

FÉNÉLON, avec une surprise mêlée de joie à ce nom d'Héloïse.

Qu'entends-je ?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FÉNÉLON.

Héloïse !

AMÉLIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FÉNÉLON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux.

L'ABBESSE.

Quoi ! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidèle Isaure ?

FÉNÉLON.

Vous venez de l'entendre, elle hait ce séjour :
Elle est libre ; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les sermens du malheur, les liens de la crainte !
Mettre à jamais un terme aux attentats sacrés,
Et convertir les cœurs d'un faux zèle enivrés !

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai...

FÉNÉLON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous ?...

FÉNÉLON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux !

FÉNÉLON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment...

FÉNÉLON.

J'en ai fait un plus juste :
Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler,
D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez, sensible Isaure, et vous, jeune Amélie ;
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras ;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Nous, heureux instrumens du ciel qui nous contemple ;
Rendons-nous à sa voix qui nous appelle au temple ;
Offrons-lui les bienfaits qu'il dispense aujourd'hui :
Jamais plus digne encens n'aura monté vers lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Ces applaudissemens, ces transports d'allégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite, ont droit de m'émouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir;
Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui sauve la victime;
C'est lui qui m'envoya, lui qui m'ouvrit l'abîme;
Dans la nuit du tombeau lui-même est descendu.
Allez. C'est un beau jour : qu'il ne soit point perdu.
Craignez ces passions qu'un long remords expie,
L'ambition, l'orgueil, le fanatisme impie :
Pères, de vos enfans ne forcez point les vœux :
Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.

SCÈNE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois, et plus je vous admire.

FÉNÉLON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avaient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Mais, éclairés en vain par vos touchans exemples,
Les ministres de Dieu déshonorent ses temples.
De sanglans tribunaux consacrent leurs succès;
Des Français à leurs voix égorgent des Français:
Sur les rives du Rhône, aux pieds des Pyrénées,
Ils dépeuplent encor nos villes consternées,
Et leurs crimes nouveaux épouvantent nos yeux,
Mouillés des mêmes pleurs qu'ont versés nos aïeux.

FÉNÉLON.

De la religion qu'ils osent méconnaître
Cette époque est la honte, et la perte peut-être.
A force d'attentats ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déjà le chef de cette église;
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse!
Le cœur de Fénélon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée:
Tous mes jours sont amers; tous mes jours seraient doux:
Je serais père encore, et je serais époux.

FÉNÉLON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence:
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu?

FÉNÉLON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon ame est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénélon, qu'inspirer la pitié;
Rien ne ranimera ma languissante vie;
C'est une fleur qui tombe, avant le tems flétrie.

FÉNÉLON.

Vos tourmens, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi! prétendez-vous m'arracher mon amour?
Le pourrai-je oublier? pensez-vous m'y contraindre?

Je vois couler vos pleurs! oui, vous devez me plaindre,

FÉNÉLON.

Je pleure, mon ami, mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas.
Écoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu! qu'avez-vous à me dire?

FÉNÉLON.

Détrompez-vous, d'Elmance, Héloïse respire.

D'ELMANCE.

Elle respire! ô ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des momens précieux.
Mais peut-être j'en crois une vaine espérance.

FÉNÉLON.

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux; vous êtes père, époux:
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici! je suis époux! je suis père! qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins ce changement étrange?

FÉNÉLON.

Cette jeune novice...

D'ELMANCE.

Eh bien!

FÉNÉLON.

Qui dans ces lieux
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux;
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je !

FÉNÉLON.

Elle venait m'implorer pour sa mère,
Que la bonté du ciel a su vous conserver :
C'est votre épouse enfin que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi ! dans ce souterrain... depuis quinze ans...

FÉNÉLON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage ! ô fanatisme ! ô vengeance cruelle !
Quinze ans... Mais elle vit : quel heureux coup du sort !
Si ce n'est qu'une erreur, vous me donnez la mort.

FÉNÉLON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai dans ces lieux pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple, où j'étais attendu.
Des princes d'Arlemont son père descendu
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence ;
On la nomme Héloïse ; elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE.

Ah ! déposons le poids de tant d'adversité :
Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.
Héloïse respire ! ô tendresse ! ô surprise !
C'est ici qu'est ma fille, ici qu'est Héloïse !
Combien je vais l'aimer après tant de revers !
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts !
Que tardons-nous ? Daignez me conduire auprès d'elle ;

Que d'Elmance enivré, que son époux fidèle,
Puisse encore à ses pieds lui redonner son cœur,
Dût-il en la voyant mourir de son bonheur!

FÉNÉLON.

Au nom du sentiment et vertueux et tendre
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli long-tems abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée;
D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur, trop fortement ému.
Elle sera long-tems languissante, affaiblie;
Hélas! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'événemens agitée en ce jour,
Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa présence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvemens mon cœur sera-t-il maître?

FÉNÉLON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCÈNE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler;
Héloïse, en ces lieux, demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNÉLON.

Elle approche. Fuyez; gardez qu'on ne vous voie.

SCÈNE IV.

FÉNÉLON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HÉLOISE, soutenue par Amélie et Isaure.

O terre des vivans, salut, heureux séjour!
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour!
Que ses rayons sont purs! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière!

FÉNÉLON.

Héloïse, approchez; vous voulez me parler:
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler?
Renaissez au bonheur qui pour vous va renaître:
Vos maux... oui, tous vos maux sont réparés peut-être;
Peut-être puis-je encor vous servir aujourd'hui.

HÉLOISE.

Grâce à vous, l'infortune est sûre d'un appui ;
Je le sais ; je le vois.

FÉNÉLON.

Daignez enfin me dire
Quel sujet maintenant près de moi vous attire.

HÉLOISE.

Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie,
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cet enfant fruit d'un lien si doux :
Ne pourrais-je savoir le sort de mon époux ?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère ?

FÉNÉLON.

Votre père autrefois tyrannisa vos jours ;
Les siens dans le remords ont terminé leur cours.

HÉLOISE.

Il ne vit plus ! son cœur repoussait mes tendresses ;
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses ;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti :
Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FÉNÉLON.

D'Elmance...

HÉLOISE.

Eh bien ! parlez...

FÉNÉLON.

Voit encor la lumière,

HÉLOISE.

La main de mon époux fermera ma paupière !
Je ne demande point s'il pense encore à moi :
Je n'ai point le désir de contraindre sa foi ;
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie :
Un bien qu'on n'attend plus facilement s'oublie.
Il a pu loin de moi former des nœuds plus beaux ;
Quand je le regrettais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse ;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours languissans, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie ;
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas ;
Lui remettre sa fille ; et mourir dans leurs bras.

FÉNÉLON.

Ne portez point vos pas aux rives de Provence ;
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HÉLOISE.

Et sait-on sur quels bords il respire le jour ?

FÉNÉLON.

Il a dans ces remparts établi son séjour.

HÉLOISE.

Dans Cambrai, dites-vous ? Il venait pour me suivre ?

FÉNÉLON.

Pour vous pleurer du moins ; il croyait vous survivre.

HÉLOISE.

Quoi ! si près d'Héloïse il ignorait son sort !

FÉNÉLON.

On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOISE.

Il a formé peut-être un nouvel hyménée?

FÉNÉLON.

Sa main, depuis ce tems, n'a point été donnée.

HÉLOISE.

Je suis loin de son cœur; il l'a dû m'oublier?

FÉNÉLON.

Son cœur vous appartient; vous l'avez tout entier.

HÉLOISE.

Ciel! à mon souvenir il trouve encor des charmes!

FÉNÉLON.

Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HÉLOISE.

Je respire. D'Elmance est donc connu de vous?

FÉNÉLON.

La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HÉLOISE.

A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance?

FÉNÉLON.

Ce sont des nœuds formés au tems de notre enfance.

HÉLOISE.

Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui?

FÉNÉLON.

Ici même, à l'instant, j'étais auprès de lui.

HÉLOISE.

Auriez-vous sur mon sort observé le silence ?

FÉNÉLON.

J'ai dit votre infortune, et votre délivrance.

HÉLOISE.

Comment a-t-il appris cet étonnant récit ?

FÉNÉLON.

Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HÉLOISE.

Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre ?

FÉNÉLON.

A l'heure où nous parlons il peut déjà l'entendre.

HÉLOISE.

Expliquez-vous... D'Elmance...

FÉNÉLON.

Est proche de ces lieux.

HÉLOISE.

Pourquoi ne vient-il pas ? Qu'il paraisse à mes yeux !

La fin de vos revers confondra l'athéisme ;
L'infortune, en secret se nourrissant de pleurs,
Saura qu'il est un Dieu témoin de ses douleurs,
Qu'il faut se résigner devant la Providence,
Et qu'il n'est jamais tems de perdre l'espérance.

FIN DE FÉNÉLON.

TIMOLEON,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC DES CHŒURS,

PAR CHÉNIER;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 11 septembre 1794.

K

7.

PERSONNAGES.

TIMOLÉON, frère de Timophane.
TIMOPHANE.
ORTAGORAS.
ANTICLÈS.
DÉMARISTE, mère de Timoléon et de Timophane.
LE CHOEUR du peuple et des guerriers.

La scène est à Corinthe.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Démariste et de ses enfans.

SCÈNE I.

TIMOPHANE.

Je plains l'ambitieux qui n'est pas insensible.
Vertu, j'entends encor ton reproche inflexible :
Chaque jour qui s'écoule ajoute à mes ennuis,
Et tout Corinthe en pleurs m'éveille au sein des nuits.
O souvenir d'un père ! ô voix de la patrie !
Voix plus puissante encor d'une mère chérie ;
Exploits d'un frère absent, mais toujours redouté,
Vous pesez à la fois sur mon cœur agité.
Quoi ! né républicain, je prétends à l'empire !
Timoléon combat, Timophane conspire !
Par la soif de régner Timophane est vaincu !
Timoléon plus jeune a déjà plus vécu.
Aux bords siciliens, sur les mers de l'Afrique,

Son glaive heureux et pur défend la république.
Je crois déjà le voir, libre de soins guerriers,
Sous le toit paternel, dédaignant ses lauriers,
Déposant à nos pieds ses marques de victoire,
Modeste et triomphant m'accabler de sa gloire.
Faut-il que son nom seul m'épouvante aujourd'hui?
Malheureux! tu pouvais être aussi grand que lui.

SCÈNE II.

TIMOPHANE, ANTICLÈS.

ANTICLÈS.

TIMOPHANE, il est tems, remplis ta destinée.

TIMOPHANE.

Anticlès, que dis-tu?

ANTICLÈS.

Cette illustre journée...

TIMOPHANE.

Va dévoiler peut-être et punir nos complots.

ANTICLÈS.

Quel fantôme sinistre a troublé ton repos?

TIMOPHANE.

Ami, le pauvre dort au sein de sa chaumière,
Et d'un œil vertueux il revoit la lumière.
Moi, puissant, mais coupable, après un lourd sommeil,
Je trouve le remords qui m'attend au réveil.

ANTICLÈS.

Le remords ! Timophane, excuse ma surprise.
Veux-tu donc renoncer à ta noble entreprise ?
Hardi pour concevoir, timide pour agir,
Peux-tu la craindre ?

TIMOPHANE.

Non ; mais je puis en rougir.
La même ambition, malgré moi, me dévore ;
Sa voix tonne, Anticlès, et me domine encore :
Dans l'abîme avec toi Timophane entraîné,
Déjà par la vertu se sent abandonné :
Mon parti, tes conseils, notre intérêt m'anime,
Et dans le fond du cœur j'ai consommé mon crime.
Mais, si je ments au peuple et lui manque de foi,
Si je feins avec tous, puis-je feindre avec moi ?
Soit reste de vertu, soit faiblesse, peut-être,
Je répugne à tromper, je crains le nom de traître ;
Je crains, je l'avoûrai, ce reproche éternel
Qui, jusque sur le trône, atteint le criminel ;
Ce tribunal secret auquel il doit répondre,
Ces yeux de tout un peuple ouverts pour le confondre ;
Et le sort en un mot d'un tyran détesté,
Obligé de frémir au nom de liberté.

ANTICLÈS.

Quand il faut achever ce repentir me blesse,
Et ce n'est point, crois-moi, l'instant de la faiblesse.
Un conjuré qui tremble est bien près de périr,
Et tu dois désormais ou régner, ou mourir.

TIMOPHANE.

Mourir ! J'ai combattu dans les champs de la gloire ;

En bravant le trépas, j'ai connu la victoire;
Au nombre des héros mes lauriers m'ont placé;
Ils sont teints de mon sang que la guerre a versé.
Ce n'est donc point la mort, même terrible et lente,
Qui peut déterminer mon ame chancelante.
Le fer des assassins, le glaive de la loi,
A des conspirateurs n'inspirent point l'effroi.
Je ressens, il est vrai, de plus justes alarmes :
Qui ne craint point la mort peut redouter des larmes.

ANTICLÈS.

Des larmes !

TIMOPHANE.

D'une mère : elle a tant de pouvoir !
Obéir à ses vœux est un si doux devoir !
La mienne a bien des droits à ma reconnaissance :
Démariste aux vertus instruisit mon enfance ;
Et, des lois de Corinthe aimant l'austérité,
M'enseigna des leçons dont j'ai mal profité.
Et je vais maintenant, pour prix de sa tendresse,
De mon éclat honteux affliger sa vieillesse,
Attacher avec pompe à son front maternel
Du bandeau des tyrans l'opprobre solennel !

ANTICLÈS.

Tu peux...

TIMOPHANE.

Je le prévois : bientôt l'infortunée,
Loin de son fils coupable, aux larmes condamnée,
Désirant mon trépas que j'aurai mérité,
Maudira ma naissance et sa fécondité.

ANTICLÈS.

Eh bien ! s'il est ainsi, renonce à la couronne ;
Va, perds des conjurés que ton cœur abandonne ;
Et si leur imprudence a compté sur ta foi,
Punis-les des complots qu'ils ont tramés pour toi.
Mais, quel sera le but de tant de perfidie ?
Ne crois point acheter ton salut de leur vie.
Acharnés contre toi tes nombreux ennemis
T'accableront bientôt, s'ils ne sont point soumis :
Avec ses affidés Ortagoras conspire ;
A ton frère, peut-être, on veut donner l'empire.

TIMOPHANE.

Mon frère ! lui tyran ! lui, régner ! non, jamais.

ANTICLÈS.

Ortagoras...

TIMOPHANE.

Qu'importe un vieillard que je hais ?
Magistrat insensé, dont le sombre génie
Ne rêve que forfaits, ne voit que tyrannie ?
S'il partage avec nous cet honorable emploi
De convoquer le peuple et de sceller la loi ;
S'il siége à nos côtés, dans le rang de prytane,
Il frémit, mais il tremble au nom de Timophane.
Vingt fois dans la tribune il a conçu l'espoir
D'ébranler mon crédit, de saper mon pouvoir ;
Et moi j'ai toujours vu, calme au sein de l'orage,
S'exhaler à mes pieds son impuissante rage.

ANTICLÈS.

Et c'est là le motif de ses chagrins jaloux ;
C'est là ce qui sans cesse irrite son courroux.

Adulateur zélé d'une foule inconstante,
L'aspect de tes amis l'afflige et l'épouvante.
Il sait qu'à ta fortune unissant leurs efforts,
Les riches t'ont voué leurs bras et leurs trésors;
Qu'au nom d'égalité leur ame est alarmée;
Que tu peux d'un coup d'œil enfanter une armée;
Et, de tes fiers dédains essuyant la froideur,
D'un regard envieux il prévoit ta grandeur.
Il pense t'arrêter dans ta route sublime:
Sous ton chemin de fleurs sa main creuse un abîme.

TIMOPHANE.

Que veut-il, Anticlès? Dis, parle: réponds-moi.

ANTICLÈS.

Détruire tes amis pour venir jusqu'à toi.

TIMOPHANE.

Détruire mes amis! Je leur serai fidèle.

ANTICLÈS.

Oui: reprends à jamais ton courage et ton zèle.
Plus de ménagemens, plus de vaines terreurs.

TIMOPHANE.

Je veux d'Ortagoras prévenir les fureurs.
De nos fiers conjurés je connais la vaillance;
Je leur ai tout promis, richesse, honneurs, puissance:
En de vastes desseins trop prompt à m'engager,
Je n'ai plus de remords quand je vois leur danger.
Denys, par leurs conseils, reçoit mes émissaires;
Épaississons la nuit qui couvre ces mystères.
Contre lui Syracuse implore notre appui;
Dans Corinthe, en secret, qu'ils agissent pour lui.

Ses trésors prodigués ont été leur partage :
Je n'oublîrai jamais que je suis leur ouvrage ;
Ils m'ont ouvert, peut-être, un chemin dangereux ;
N'importe, ils m'ont servi : je périrai pour eux.

ANTICLÈS.

Leur fortune est la tienne ; et c'est aujourd'hui même
Qu'ils veulent sur ton front poser le diadème.

TIMOPHANE.

Aujourd'hui ?

ANTICLÈS.

Dans la place, aux yeux du peuple entier.
Ceux qu'on ne peut séduire, on peut les effrayer.
Nous avons caressé l'orgueilleuse richesse,
Flatté l'ambition, soudoyé la paresse.
Crois-moi ; n'attendons pas que ton frère en ces lieux
Oppose à nos desseins un front victorieux.
Voilà ton seul rival. C'est durant son absence
Que nous allons fonder ta nouvelle puissance.
De ce nom redoutable on voudrait t'accabler.

TIMOPHANE.

C'est à mes ennemis qu'il convient de trembler.

ANTICLÈS.

Leur foule, en te nommant, se permet la menace.

TIMOPHANE.

Eh bien ! je punirai leur insolente audace.

ANTICLÈS.

Que veux-tu que ma voix annonce à tes amis ?

TIMOPHANE.

Dis-leur que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

ANTICLÈS.

Le succès, Timophane, est dans la confiance.

TIMOPANE.

Il suffit. Laisse-moi. Démariste s'avance.
Qu'ils viennent sur tes pas me chercher en ces lieux ;
Je les suivrai. Le reste est dans la main des Dieux.

SCÈNE III.

TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Inquiète long-tems du sort de votre frère,
J'ai craint qu'il n'éprouvât la fortune contraire :
Mon cœur à cet effroi ne doit plus se livrer.
Pour Corinthe, mon fils, tout semble prospérer.
Il m'écrit d'Agrigente ; et maître de la ville,
Il a vaincu deux fois le tyran de Sicile.
Bientôt même, c'est lui qui m'en donne l'espoir,
Sous le toit paternel nous pourrons le revoir.
A nos vaillans guerriers Carthage en vain s'oppose :
Pour lui fermer la mer déjà tout se dispose ;
Timoléon prétend l'attaquer dans ses ports,
Peut-être sur les flots surprendre ses trésors,
La chercher, la combattre, et jusque sur nos rives
Traîner son opulence et ses voiles captives.
Combien des immortels je ressens les faveurs !

Combien sur tous mes jours ils ont versé d'honneurs !
Épouse fortunée, et plus heureuse mère,
J'ai deux fils vertueux qui remplacent leur père.
Tous deux ont aux combats guidé nos étendards :
Maintenant le premier, brillant sous mes regards,
D'un magistrat du peuple exerce la puissance,
L'autre, loin de mes yeux signalant sa vaillance,
Des mains d'un peuple ami fera tomber les fers,
Et du joug de Carthage affranchira les mers.

TIMOPHANE.

L'entreprise est sans doute illustre et magnanime ;
Digne de cette ardeur dont la gloire l'anime.
Je l'avoûrai pourtant ; j'ai peine à concevoir
Que l'on veuille tenter tout ce qu'on croit pouvoir.
Quel espoir nous séduit ? quelle fureur nous presse ?
Deux siècles de combats ont fatigué la Grèce.
L'univers étonné la vit se réunir,
S'opposer aux Persans, les vaincre, les punir ;
Et trois fois Maraton, Salamine et Platée
Relevèrent l'éclat de sa gloire insultée.
La justice en ce tems conduisait ses guerriers,
Et vingt peuples rivaux confondaient leurs lauriers.
Mais depuis, excitant de plus sombres querelles,
La haine a divisé nos palmes fraternelles.
Durant un demi-siècle, au sein de nos cités,
Nos fleuves ont roulé des flots ensanglantés.
Pourquoi troubler encor la tranquille Aréthuse ?
Pourquoi porter la guerre au sein de Syracuse ?
Ceux que nous combattons nous ont-ils outragés ?
A-t-on vu par Denys nos temples saccagés ?
Ses voiles, dans Corinthe apportant les ravages,

Ont-elles violé l'orgueil de nos rivages ?
Ah ! sans chercher encor des succès incertains,
Sans vouloir rallumer des feux à peine éteints,
N'avons-nous pas nous-même à réparer nos pertes ?
Ne nous reste-t-il pas des campagnes désertes
Qui, d'un aspect stérile importunant les yeux,
Appellent vainement le soc laborieux ?
Faut-il toujours braver la mort et les tempêtes ?
Toujours perdre du sang et rêver des conquêtes ?
Et nos braves soldats ne pourront-ils jamais
Goûter dans leurs foyers les douceurs de la paix ?

DÉMARISTE.

La paix avec des rois ! la paix avec des traîtres !
Corinthe et Syracuse ont les mêmes ancêtres.
Nos frères, sans secours, seraient abandonnés
Aux fureurs de Denys qui les tient enchaînés !
Non. Par leur liberté que la guerre s'achève ;
Ne parlons jusque-là ni de paix ni de trève.
Quand un peuple asservi combat ses oppresseurs,
Aussi bien que la paix la guerre a ses douceurs.
Avant de désarmer, que le tyran succombe ;
Que le traité de paix soit écrit sur sa tombe :
Avec ses favoris qu'il périsse accablé
Sous les impurs débris de son trône écroulé ;
Et que la Grèce alors, ainsi que l'Italie,
Dise, en félicitant Corinthe enorgueillie :
Syracuse captive avait compté sur toi ;
Tu peux te reposer, Syracuse est sans roi.

SCÈNE IV.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS, à Timophane.

On t'attend. Viens. Suis-nous.

DÉMARISTE.

Qu'est-ce donc qui s'apprête ?

TIMOPHANE.

Ne vous alarmez point.

ANTICLÈS.

Viens, que rien ne t'arrête.

TIMOPHANE.

La fortune m'appelle, et je marche avec vous.

ANTICLÈS.

Que vois-je ? Ortagoras qui s'avance vers nous !

TIMOPHANE

Loin de moi ce vieillard !

DÉMARISTE.

Quel injuste langage !
Ah ! du moins respectez ses vertus et son âge.

TIMOPHANE.

Ses vertus !

DÉMARISTE.

Vous devez...

TIMOPHANE.

Ah ! je ne lui dois rien.

Quel est-il ?

DÉMARISTE.

Votre égal, puisqu'il est citoyen,
Prytane ainsi que vous, ami de votre frère.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, conjurés.

ORTAGORAS.

O de Timoléon digne et prudente mère !
Dont le cœur généreux lui fit chérir nos lois,
Pour votre récompense, apprenez ses exploits.

DÉMARISTE.

Quels sont-ils ?

TIMOPHANE, bas à Anticlès.

Tu l'entends ?

ANTICLÈS, bas à Timophane.

Un seul mot t'intimide.

ORTAGORAS.

Les rayons d'un jour pur doraient la pleine humide :
Nous respirions au port le calme du matin,
Et nos yeux contemplaient cet horizon lointain
Où la mer de Crissa, désertant nos rivages,
A la mer d'Ionie apporte des orages.

Des navires nombreux s'avançaient sur les flots ;
Déjà, reconnaissant la voix des matelots,
Le peuple saluait par des cris d'allégresse
Les habits, le langage et les chants de la Grèce ;
Et bientôt, de plus près, s'offrant à nos regards,
Timoléon vainqueur aborde nos remparts.

DÉMARISTE.

Mon fils !

TIMOPHANE.

Mon frère ! O ciel !

ANTICLÈS.

Timoléon !

ORTAGORAS.

Lui-même.
Tandis qu'autour de lui nos citoyens qu'il aime,
Serrés entre ses bras, célébraient son retour,
Ses yeux mouillés de pleurs parcouraient ce séjour ;
Et, le front ombragé de palmes de victoire,
Environné d'honneurs, il ignorait sa gloire.
Simple avec dignité, modeste sans effort,
Béni d'un peuple immense assemblé sur le port,
Le seul Timoléon, fuyant sa renommée,
Félicitait Corinthe et sa vaillante armée ;
Et, sur tous nos guerriers rejetant son éclat,
Opposait à son nom la splendeur de l'État.

DÉMARISTE.

O mon fils !

TIMOPHANE, bas à Anticlès.

O couronne !

ANTICLÈS, bas à Timophane.

Elle n'est point perdue.

ORTAGORAS.

Une ivresse touchante est partout répandue.
Le port, que sa valeur enrichit tant de fois,
Étale avec orgueil les dépouilles des rois.
Les blés siciliens, les trésors de Carthage,
Du travail indigent vont être le partage.
Le cri de la victoire est cent fois répété :
GLOIRE AUX RÉPUBLICAINS! TRIOMPHE, LIBERTÉ!
Le long de nos deux mers les rivages mugissent.
Entendez-vous aux loin ces voix qui retentissent?
Ces chants de nos héros, saluant leurs foyers
Aux sons harmonieux des instrumens guerriers?
Vers le toit paternel Timoléon s'avance.
Que les ambitieux rentrent dans le silence;
Et que l'égalité, de retour avec lui,
Dans nos murs consolés refleurisse aujourd'hui!

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, CONJURÉS, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

RÉJOUIS-TOI, belle Corinthe :
Salut, foyers sacrés, vénérables remparts,
Séjour des lois, temple des arts;
Ton nom, chéri des Dieux, glace les rois de crainte.
Vois flotter dans tes murs nos drapeaux triomphans :

Nous revolons vers toi, cité libre et puissante ;
A leur mère long-tems absente,
Neptune protecteur ramène tes enfans.

TIMOLÉON.

Voici le toit paisible où j'ai reçu la vie.
Qu'il est doux de rentrer au sein de sa patrie,
De revoir, d'embrasser tous ceux qu'on doit chérir,
Lorsque devant leurs yeux on n'a point à rougir !
Mère dont les vertus égalent la tendresse,
Premier né de mon père, et toi dont la sagesse
Dans l'amour de nos lois m'a toujours affermi,
Respectable vieillard, mon guide et mon ami,
Au sein des immortels la victoire repose :
Ils ont de leur Olympe accueilli notre cause,
L'égide protectrice a marché devant moi :
Les destins de Corinthe ont triomphé d'un roi.
Nous n'avons cependant qu'ébranlé sa puissance.
L'ombre du grand Dion demande encor vengeance ;
Elle doit l'obtenir ; les chemins sont ouverts.
J'ai conquis Agrigente et délivré les mers ;
C'était l'unique but de ma course guerrière ;
Un autre achèvera ; j'ai rempli ma carrière.
Denys déconcerté tremble dans ses remparts :
Du despote vaincu voici les étendards.
Allez, braves guerriers ; suspendez dans la place
Ces garans immortels de votre heureuse audace ;
Que leur aspect nourrisse au cœur de vos enfans
L'amour de la patrie et l'horreur des tyrans !

DÉMARISTE.

Il est beau d'obtenir, de mériter l'estime :

Goûte bien, mon cher fils, cet hommage unanime
Dont l'éclat te poursuit jusque dans ces foyers
Où le front maternel attendait tes lauriers.
Tu rentres dans le sein de tes dieux domestiques :
Ton aspect réjouit ces pénates antiques
Qui virent mes enfans respirer sous mes yeux
La douce égalité, si chère à leurs aïeux.
Ces portiques sacrés où mûrit ta jeunesse,
Ces murs religieux te rappelaient sans cesse ;
Ta gloire, loin de toi, remplissait ce séjour,
Et notre liberté demandait ton retour.

ORTAGORAS.

O des bons citoyens la plus chère espérance!
Je t'ai dit, TU VAINCRAS, lorsque, dans ton enfance,
Assis sur mes genoux, tu pleurais à ma voix
Qui d'Épaminondas récitait les exploits.
Ton ame fière et tendre, aux vertus destinée,
Le suivait pas à pas aux champs de Mantinée.
Là, sur son lit de mort tu lui tendais les bras,
Et tes jeunes soupirs enviaient son trépas.
Conserve à ce grand homme un souvenir fidèle ;
Ceux qui viendront un jour te prendront pour modèle.
Ta mère a, comme moi, prédit ton avenir...
Avec elle un moment je veux t'entretenir :
Tu reviens, bénissons Corinthe et son génie.
On parle ici de paix, même de tyrannie :
Des esprits dangereux, plaignant un roi pervers,
Osaient à notre armée annoncer des revers,
Et, sur tes débris même élevant leur pensée,
Croyaient fouler ta gloire à leurs pieds renversée :
Mais ta gloire est debout; ils ont trop espéré;

Tu parais dans Corinthe, et je suis rassuré ;
Sous le pouvoir du peuple écrase leur puissance.
Ces héros d'un instant, grands durant ton absence,
Sont les feux de la nuit, dont l'éclat incertain
Disparaît aux rayons de l'astre du matin.

TIMOLÉON.

Sur l'intérêt commun tu m'inspires la crainte.
Je viens donc retrouver la guerre dans Corinthe!
Digne contemporain de nos sages aïeux,
Je t'entendrai, vieillard; je verrai par tes yeux.
Rendons tous deux le calme à Corinthe troublée.
Prytanes, dès ce jour, convoquez l'assemblée :
Je veux, sans différer, remettre au peuple entier
Le pouvoir que son choix m'a daigné confier :
La loi le veut ainsi; les lois, les mœurs antiques
Sont l'appui de l'État dans les choses publiques.
C'est un roi, c'est Denys qui veut nous diviser :
Aux projets du tyran sachons nous opposer.
Laissons la vanité, l'intrigue et l'avarice
Sous leurs pas criminels creuser un précipice;
Mais nous, qui prétendons que les rois soient punis,
Pour les mieux terrasser, restons toujours unis.

(Timoléon sort avec Ortagoras et Démariste. Timophane sort avec Anticlès et les conjurés.)

SCÈNE VII.

LE CHOEUR.

STROPHE.

CINTHIEN, dieu du jour, toi qui sur cette rive
Guidais les voiles de Jason,
Lorsque de mers en mers ta fille fugitive
Suivait son jeune époux, vainqueur de la toison;
Tes feux, planant au loin sur les monts de la Grèce,
D'une lumière enchanteresse
Embellissent des cieux d'azur:
Mais c'est dans nos vallons, qu'annoncé par l'aurore,
Sortant du sein des eaux, ton char humide encore
Répand son éclat le plus pur.

ANTI-STROPHE.

De l'Eurotas aux bords de l'Ébre,
D'un fertile climat étalant les douceurs,
Cent cités, rivales et sœurs,
Étonnent l'univers de leur splendeur célèbre:
Chacune avec orgueil lève un front radieux;
Mais l'aimable Corinthe éclate entre les belles,
Comme, parmi cent immortelles,
La mère de l'Amour brille au banquet des dieux.

SECONDE STROPHE.

Cité chère à Vénus, cité reine de l'onde
Qui presse en tous lieux tes remparts,
Au centre de la Grèce, opulente et féconde,
Tu rapproches ses fils et ses trésors épars.

Ton rivage est un pont d'éternelle structure,
Que la bienfesante nature
A jeté sur les flots amers:
Dans tes ports, dans tes murs l'univers se rassemble;
Et, par un double nœud, Corinthe unit ensemble
Et les continens et les mers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Dans cet acte et dans le suivant, le théâtre représente la place publique de Corinthe. On voit dans le fond la mer de Crissa, chargée de vaisseaux : à droite du spectateur, la tribune aux harangues : à gauche, des tombeaux entourés de cyprès, et qui se prolongent sous des portiques.

SCÈNE I.

TIMOPHANE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS.

Ne peux-tu dissiper le trouble qui t'agite ?

TIMOPHANE.

Ah ! ce retour soudain rend mon ame interdite.

ANTICLÈS.

Cache à nos compagnons ton morne abattement.

TIMOPHANE.

Ce vieillard soupçonneux lui parle en ce moment.

ANTICLÈS.

Timoléon t'arrête au bout de ta carrière !
Du trône sur tes pas il ferme la barrière !

TIMOPHANE.

Regarde autour de nous ces drapeaux suspendus,
Ces drapeaux teints du sang des esclaves vaincus :
Tout le vante en ces lieux ; tout m'accuse moi-même.

ANTICLÈS.

Timophane effrayé renonce au diadème !

TIMOPHANE.

Que ferai-je, Anticlès ?

ANTICLÈS.

Dis, crains-tu le danger ?

TIMOPHANE.

Qui ? moi !

ANTICLÈS.

Le crains-tu ?

TIMOPHANE.

Non.

ANTICLÈS.

Rien n'a donc pu changer.

TIMOPHANE.

A la honte, au mépris, je suis encor sensible.

ANTICLÈS.

Tarder est dangereux, reculer impossible.

TIMOPHANE.

Si, par mon repentir, je ne perdais que moi !
Mais vous me captivez, vous avez tous ma foi.
La trahison me suit, et son fardeau m'accable.

ANTICLÈS.

Que dis-tu ?

TIMOPHANE.

Ne crains rien ; je resterai coupable.
O mon frère ! pour moi le crime est un devoir.

ANTICLÈS.

Lorsque nous conspirions, tu pouvais tout prévoir.

TIMOPHANE.

Lorsque nous conspirions, sa gloire était absente.
Si tout à coup sa voix sévère et menaçante...

SCÈNE II.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ANTICLÈS, cachés.

TIMOLÉON, du fond du théâtre.

Timophane !

TIMOPHANE, à Anticlès.

C'est lui ! que je me sens troubler !

TIMOLÉON s'avançant.

Timophane, en secret je voudrais te parler.

TIMOPHANE.

Mes amis, laissez-nous.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Viens.

TIMOPHANE.

Que veux-tu, mon frère?

TIMOLÉON.

Regarde ce tombeau : c'est là qu'est notre père.

TIMOPHANE.

Héros quand il vécut, il est entre les Dieux.

TIMOLÉON.

Te rappelles-tu bien sa mort et nos adieux?

TIMOPHANE.

Oui.

TIMOLÉON.

Ses derniers conseils...

TIMOPHANE.

Étaient ceux de la gloire.

TIMOLÉON.

Sont-ils profondément gravés dans ta mémoire?

TIMOPHANE.

Je me rappelle trop ces funestes momens.

TIMOLÉON.

Près de son lit de mort, quels furent nos sermens?

TIMOPHANE.

De chérir la vertu, de suivre son exemple.

TIMOLÉON.

Mon frère, il nous entend ; son regard nous contemple ;
Et d'un père expirant chaque mot est sacré.
Quels furent ses discours, et qu'avons-nous juré ?

TIMOPHANE.

Je te l'ai déjà dit.

TIMOLÉON.

Est-ce tout ?

TIMOPHANE.

Non, sans doute.

TIMOLÉON.

Le reste est loin de toi ?

TIMOPHANE.

Peux-tu le croire ?

TIMOLÉON.

Écoute.
Tous deux il nous pressait dans ses bras languissans.
C'est ainsi qu'il parla : « Soyez bons, mes enfans ;
» Obéissez aux lois ; adorez la patrie. »
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Tu dis vrai : j'entends sa voix chérie.

TIMOLÉON.

« Et si l'orgueil s'armait contre la liberté,
» Périssez pour le peuple et pour l'égalité. »
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Je l'avoue.

TIMOLÉON.

Et nous alors, mon frère,
Les yeux noyés de pleurs, baisant les mains d'un père,
Par le ciel et par lui, nous jurâmes tous deux
D'aimer, de respecter un peuple généreux,
De vouer aux tyrans une haine implacable,
De n'en jamais souffrir, de frapper le coupable
Qui, pour l'ambition renonçant au devoir,
Oserait usurper le suprême pouvoir.
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Tout est vrai; ta mémoire est fidèle.

TIMOLÉON.

Ces promesses, ces vœux, ton cœur se les rappelle?

TIMOPHANE.

Tu n'as rien oublié : ces vœux furent les miens.

TIMOLÉON.

J'ai tenu mes sermens; as-tu gardé les tiens?

TIMOPHANE.

Je jure...

TIMOLÉON.

Arrête, attends; mon père va t'entendre.
Tu rougis?

TIMOPHANE.

Moi! rougir!

TIMOLÉON.

Eh! pourquoi t'en défendre?

N'impose point silence à ton cœur combattu :
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

TIMOPHANE.

Mon ame à conspirer ne s'est point abaissée ;
Et, fidèle à l'État...

TIMOLÉON.

Si j'avais la pensée
Que déjà Timophane a pu trahir l'État,
Tu verrais cette main punir ton attentat.
Mais je dois t'arrêter ; l'ambition te guide.
Le crime est un torrent dont la course est rapide :
Fuis ses bords dangereux.

TIMOPHANE.

Je vois dans tes discours
La haine d'un vieillard qui me poursuit toujours ;
De cet Ortagoras, dont le sombre génie...

TIMOLÉON.

Non, il ne te hait point ; il hait la tyrannie ;
Il craint de tes amis l'audace et le pouvoir.
Moi-même avec douleur je viens de te revoir.
Tu n'as pas d'un seul mot accueilli ma tendresse ;
Tu semblais repousser la commune allégresse.
Embarrassé, contraint, dans ces heureux momens
Ton cœur répondait mal à mes embrassemens.
Flatté comme un despote, entouré de puissance,
Tu traînes sur tes pas une cour qui t'encense.
J'y vois un Anticlès, qui déteste nos lois,
Patron du peuple, élu par les amis des rois ;
De fastueux cliens, dignes d'un tel prytane :
Voilà les citoyens que chérit Timophane.

Leur intérêt, voilé du nom de bien public,
De notre liberté fait un honteux trafic;
Les noms d'égalité, de vertu, de patrie,
Ne retentissent plus dans leur ame flétrie.
Lorsque l'État réclame et des biens et de l'or,
Ils ferment avec soin leur avare trésor:
Rien ne peut au péril aguerrir leur faiblesse,
Rien n'attendrit ces cœurs séchés par la mollesse.
Quand le peuple, quittant ses rustiques foyers,
Court affronter la mort et les travaux guerriers,
On voit dans nos remparts leur oisive opulence
D'un luxe corrupteur étaler l'insolence;
Et, toujours évitant la gloire et les dangers,
Aux maux de la patrie ils semblent étrangers.
Tu ne me réponds pas? je viens de te confondre.

TIMOPHANE.

Tu ne me confonds pas, et je vais te répondre.
Tes reproches sont durs; ils sont cruels pour moi:
Mais je vois un ami, je vois un frère en toi;
Je te chéris encor, malgré ton injustice.
Je n'oublirai jamais que, sans ta main propice,
Dans les plaines d'Argos, tout mon sang répandu...

TIMOLÉON.

Mon frère! un citoyen! j'ai fait ce que j'ai dû.

TIMOPHANE.

Mon cœur reconnaissant...

TIMOLÉON.

Point de reconnaissance:
Défends la liberté; voilà ma récompense.

TIMOPHANE.

Mon nom dans les combats fut placé près du tien.
Ce que l'État me doit...

TIMOLÉON.

L'État ne nous doit rien ;
Mais nous lui devons tout : vertus, talens, fortune,
Tout en nous appartient à la mère commune :
Si nous comptons un jour nul pour la liberté,
Nous lui volons le bien qu'elle nous a prêté.

TIMOPHANE.

Faut-il, en la servant, dénué d'espérance,
Renoncer pour jamais au prix de sa vaillance ?
Après quelques exploits, et tant de sang versé,
Dois-je donc par la haine être récompensé ?
J'oublie Ortagoras, par égard pour mon frère :
Je sais que la vieillesse, ombrageuse et sévère,
En de vagues soupçons se plaît à s'égarer ;
Mais, que d'affronts cruels on m'a fait dévorer !
Ceux que tu méconnais sont des amis sincères ;
Ils imposaient silence à mes vils adversaires :
Ce sont eux qui, pour moi se réunissant tous,
Ont dissipé l'essaim de mes rivaux jaloux.
Si de Corinthe, enfin, je suis élu prytane,
Ce sont eux dont la voix a nommé Timophane ;
Et, sans eux, dans l'exil je me verrais plongé
Loin de la ville ingrate où j'étais outragé.
Tes yeux ont vu pourtant si je l'ai bien servie.

TIMOLÉON.

Et le droit de verser ton sang pour la patrie,
L'inestimable honneur de mourir pour nos lois,

N'est-ce donc pas un prix plus grand que tes exploits ?
Tu n'as que de l'orgueil ; tu n'aimes point la gloire.
Peux-tu compter pour rien une illustre mémoire ?
Les vierges, les vieillards, célébrant leur soutien,
Pleurant sur le cercueil du guerrier citoyen ;
Le chêne couronnant sa valeur qui succombe ;
Et l'immortalité qui s'assied sur sa tombe ?
Tu me parles d'affronts : et de quoi te plains-tu ?
Par de vils envieux le lâche est abattu.
Vois Cimon, Miltiade, Aristide le juste :
Eh ! qui n'envirait pas leur infortune auguste ?
Après vingt ans d'exploits, de vertus, de travaux,
N'ont-ils pas succombé sous d'indignes rivaux ?
N'a-t-on pas vu contre eux s'armer la calomnie ?
N'ont-ils pas d'un exil essuyé l'infamie ?
Eh bien ! de la vengeance ont-ils goûté l'espoir ?
Ont-ils voulu du peuple ébranler le pouvoir ?
Non ; d'un regard modeste, et d'une ame tranquille ;
Ils emportaient la gloire au fond de leur asile ;
Et, de loin sur l'État fixant toujours les yeux,
Pour la patrie absente ils invoquaient les Dieux.

TIMOPHANE.

De la vertu suprême ascendant redoutable !
Le passé m'épouvante, et l'avenir m'accable.
Anticlès...

TIMOLÉON.

Anticlès ! pourquoi ce nom fatal ?
Il me semble du crime entendre le signal.

TIMOPHANE.

Je dois te déclarer tout ce que je redoute :

De nombreux citoyens, trompés, faibles sans doute,
Voudraient calmer l'État trop long-tems agité,
Et sur un ferme appui fonder la liberté.
Déjà même à grands cris ces citoyens demandent...

TIMOLÉON.

Anticlès et les siens? Je sais ce qu'ils prétendent...
J'entrevois aisément, ainsi qu'Ortagoras,
Des projets que j'abhorre, et que je ne crains pas.
Quelquefois, il est vrai, dans une république,
Le peuple est travaillé d'un repos léthargique:
Alors, tous les méchans s'assemblent à grands flots;
Alors au sein des nuits s'ourdissent les complots.
Quand le lâche est tremblant, quand le traître conspire,
Quand le tyran futut a mis la main sur l'empire,
Se levant tout à coup, le peuple d'un coup d'œil
Voit tous ses ennemis, et les plonge au cercueil.

TIMOPHANÈ.

Ta généreuse ardeur et m'anime et m'enflamme.
A tes sages conseils j'abandonne mon ame.
Dis-moi, Timoléon, crois-tu qu'avant ce jour
De Corinthe en mon cœur j'eusse étouffé l'amour?
Mon frère, avec tes traits, j'avais là son image,
Et contre elle indigné je lui rendais hommage.
A ton malheureux frère elle a parlé cent fois:
Elle me parle encore.

TIMOLÉON.

Eh bien! entends sa voix.
Sois digne des mortels qui t'ont donné la vie;
Et si quelques pervers, organes de l'envie,
Veulent d'une ombre injuste obscurcir ton éclat,

Punis-les par ta gloire en servant bien l'État.
Mais, surtout, des flatteurs crains la langue homicide ;
Plus d'ami dangereux, de conseiller perfide :
Rejette loin de toi ces vils séditieux,
Ministres complaisans du moindre ambitieux,
Nés pour la servitude, et façonnés au crime ;
Foudroyés par la loi, qu'ils tombent dans l'abîme :
Le regret de Corinthe, à leurs derniers instans,
Sera d'avoir produit ces indignes enfans.
Mais toi dont la patrie a vanté la vaillance,
Qui peux lui consacrer une utile existence,
Fais refleurir ton nom qu'ils prétendaient flétrir ;
Rentre dans ta vertu qu'ils voulaient conquérir ;
Arrache de leurs mains ta probité captive ;
Et, reportant l'effroi dans leur ame craintive,
A ces usurpateurs retirant ton appui,
Rapproche-toi du peuple : on n'est grand qu'avec lui.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Aux accens du vieillard Corinthe se rassemble ;
Dans la place publique on va vous voir ensemble :
Vous, au nom de l'État, mes enfans, aimez-vous ;
A l'instant fortuné qui nous réunit tous,
N'attristez point les pleurs que verse ma tendresse,
Et des bons citoyens partagez l'allégresse.
Oubliez vos débats, en voyant ce séjour
Tout rempli du héros qui vous donna le jour.

Que sous le froid cercueil son ombre ensevelie
Parle à ses deux enfans et les réconcilie.

TIMOPHANE.

L'amitié de mon frère est un besoin pour moi.

TIMOLÉON.

Si tu chéris l'État, tout mon cœur est à toi.

DÉMARISTE.

Ma main sur ce tombeau joint vos mains fraternelles.
Et toi, qui nous entends des voûtes éternelles,
Guerrier dont je crois voir les mânes attendris
Tressaillir sous le marbre à l'aspect de tes fils ;
Que ce généreux couple, à ta vertu fidèle,
Dans le sentier de gloire atteigne son modèle ;
Et, digne ainsi que toi du nom de citoyen,
Mêle dans tous les cœurs son souvenir au tien.
Et moi qui t'adorai, quand sur la sombre rive
Ton ame appellera mon ame fugitive ;
Quand, de ma destinée interrompant le cours,
La nature viendra redemander mes jours,
Puissé-je m'écrier : « Corinthe est satisfaite !
» Je fus épouse et mère, et j'ai payé ma dette ;
» Long-tems de mon époux j'ai partagé l'éclat,
» Et je laisse en mourant deux soutiens à l'État. »

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Un décret solennel, émané de nos pères,
Négligé par leurs fils en des tems moins austères,
Veut que tout citoyen de fonctions chargé
Devant le peuple entier paraisse et soit jugé.
A suivre cette loi Timoléon s'empresse :
Comme à ces grands objets tout l'État s'intéresse,
Les magistrats du peuple ont dû le rassembler ;
Timoléon m'entend ; c'est à lui de parler.

TIMOLÉON, à la tribune.

Citoyens, magistrats, assemblés sur la rive,
Membre du souverain dont tout pouvoir dérive,
Nommé chef de l'armée, et responsable à tous,
Je dois vous rendre compte, et m'offre devant vous.
Un vrai républicain ne craint pas la lumière.
De mes moindres discours, de ma conduite entière,
Je veux avoir le peuple et les Dieux pour témoins.
Sur dix mille guerriers confiés à mes soins,
La moitié d'Agrigente occupe encor l'enceinte ;
Trois cents ont eu l'honneur de mourir pour Corinthe ;
Les autres en ce jour, revenus sur mes pas,
Sont prêts à s'illustrer en de nouveaux combats.
Par un de ses décrets, lorsque la république
M'envoya sur les mers de Sicile et d'Afrique,

Quinze de nos vaisseaux s'éloignèrent du bord :
Je ramène aujourd'hui vingt vaisseaux dans le port.
Deux, pris à Lilibée, apportent dans la ville
Ces superbes moissons que produit la Sicile :
Trois autres, chargés d'or, sont aux Carthaginois :
Ces fiers républicains, qui protégent les rois,
N'avaient pas présumé que leur flotte opulente
Volerait vers Corinthe et non vers Agrigente.
Pour les frais de la guerre on tira du trésor,
On remit dans mes mains deux mille talens d'or.
Faites un sacrifice au temple de Neptune :
Je reviens les verser dans la masse commune ;
La mer vous les rapporte au sein de vos foyers :
Carthage et Syracuse ont payé vos guerriers.
Mes compagnons, gardant leur simple caractère,
Ont maintenu des Grecs la discipline austère,
Et de tous vos soldats le courage indomté
Est digne de Corinthe et de la liberté ;
Ils sauront de Denys terrasser l'insolence :
L'honneur de mes succès n'est dû qu'à leur vaillance.
J'ai tâché cependant de remplir mon devoir.
Au peuple souverain je remets mon pouvoir :
Je lui garde mon sang ; je lui donne ma vie.
Jusqu'au dernier soupir, soldat de la patrie,
Je marcherai toujours aux accens de sa voix :
Trop heureux de mourir en défendant ses droits!

(Il descend de la tribune.)

LE CHŒUR.

Guerrier fidèle et magnanime,
Cher à Corinthe qui t'entend,
Reçois le seul prix qui t'anime :
Sois heureux! LE PEUPLE EST CONTENT.

Reste encor le chef de l'armée;
Et, dans Syracuse alarmée,
Ton nom vaincra nos ennemis :
Sur tes enseignes immortelles,
La victoire étendant ses ailes,
Renversera les rois soumis.

TIMOLÉON, à Ortagoras.

Des partisans du trône où se cache l'audace?

ORTAGORAS.

Ils ne sont pas encor descendu dans la place.

DÉMARISTE.

Ce parti méprisable...

ORTAGORAS.

Est nombreux et puissant :
Mais il prépare un crime; Anticlès est absent.

DÉMARISTE.

Le voici.

TIMOLÉON.

Quelle suite!

TIMOPHANE.

O ciel!

ORTAGORAS.

Quelle insolence!

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE; ORTAGORAS, ANTICLÈS, LES CONJURÉS, LE CHOEUR.

ANTICLÈS.

Citoyens, il est tems de rompre le silence
Sur un projet hardi, mais long-tems médité,
Et commandé surtout par la nécessité.
Les droits sont violés, les lois sont incertaines;
Les magistrats sans force abandonnent les rênes;
Et, quand la guerre au loin dévore nos soldats,
Corinthe est condamnée à d'éternels débats.
Entre d'habiles mains, un empire durable,
Un pouvoir concentré, solide, inébranlable,
Peut seul rétablir l'ordre et maintenir la loi.

LE CHŒUR, avec indignation.

Arrête, épargne-nous l'infâme nom de roi.

ORTAGORAS, à Timoléon.

Vois-tu des conjurés la cohorte immobile?

TIMOLÉON.

Vous ne m'attendiez pas des bords de la Sicile,
Traîtres, qui de si loin combattiez contre nous!

TIMOPHANE.

Anticlès, oses-tu?...

DÉMARISTE, à Timophane.

Pourquoi vous troublez-vous?

ORTAGORAS.

Lâches enfans des Grecs, vous regrettez des maîtres!
J'ai vécu plus que vous, et j'ai vu vos ancêtres.

TIMOLÉON.

Écoutez le vieillard.

ORTAGORAS.

Songez-vous sans effroi
Qu'il vous faut désormais, si vous avez un roi,
Automates tremblans sous sa main protectrice,
Respirer ou mourir au gré de son caprice?
L'égalité vous pèse! avez-vous oublié
Que nos peuples pour elle ont tout sacrifié?
Les Phocéens, quittant les mers de l'Ionie,
Jusqu'aux mers de Marseille ont fui la tyrannie;
Le jeune Harmodius, aux bords athéniens,
Sur Hipparque immolé vengea les citoyens;
Dans les murs de Corinthe, aux monts de l'Arcadie,
Un échafaud des rois punit la perfidie;
Et la Grèce, éveillant vingt peuples enchaînés,
A vomi de son sein ses bourreaux couronnés.
Du monarque persan l'éclatante ruine
Étonne encor les flots qui bordent Salamine.
Voyez de tous côtés s'élever à vos yeux
Les droits du peuple écrits du sang de vos aïeux;
Voyez la liberté descendant sur nos villes:
Des champs de Messénie au pas des Thermopyles,
Il n'est pas un seul point où gravant ses exploits,
La Grèce, en traits sanglans, n'ait accusé les rois.
Ainsi l'égalité devint votre partage.
Et vous fenonceriez à ce grand héritage!

Vous prétendez ramper sous un sceptre insolent,
Et relever d'un roi le colosse accablant !
Ah ! si vous êtes las du pouvoir populaire,
Esclaves, respectez le jour qui vous éclaire ;
Attendez que la nuit ait voilé nos remparts ;
Avant d'élire un roi, massacrez vos vieillards ;
Votre honte est pour eux un supplice trop rude ;
Ils n'ont pas respiré l'air de la servitude :
Que leur dernier soupir n'en soit pas infecté,
Et qu'ils meurent du moins avec la liberté !

LE CHŒUR.

Liberté ! liberté ! guerre à la tyrannie !

TIMOPHANE.

Si du monde usurpé la liberté bannie
Fuyait partout des rois le souffle criminel,
Elle aurait dans Corinthe un asile éternel.
De nos Dieux protecteurs l'auguste providence
Veille du haut des cieux sur notre indépendance.
Rendons-nous toutefois dignes de leurs bienfaits :
On n'est point criminel pour réclamer la paix ;
Mais sachez qu'en nos murs il est d'autres coupables :
Le peuple est entouré d'ennemis implacables...

ANTICLÈS.

Et c'est pour assurer, pour maintenir ses droits,
Qu'au nom du bien public j'élève ici la voix.
Il faut qu'un magistrat, sage, actif, intrépide,
Opposant aux partis une invincible égide,
De tous les factieux confonde la fureur,
Et que la liberté règne par la terreur.

DÉMARISTE.

Tel est des oppresseurs le langage ordinaire;
Je dénonce Anticlès : républicaine et mère,
J'ai le droit de parler pour arracher mon fils
Au piége où l'entraînaient de perfides amis.
Je vois en nos remparts une horde insensée
Aux lèvres du génie enchaîner la pensée.
La terreur, comprimant l'honnête homme abattu,
Sèche l'humanité, fait taire la vertu.
La tyrannie altière, et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté.
Au courage, au mérite on déclare la guerre,
On déclare la paix aux tyrans de la terre;
Et la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Veut élever un trône au milieu des tombeaux.
Il est tems d'abjurer ces coupables maximes :
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.
Imprimons aux méchans un salutaire effroi;
Que le crime pâlisse et tombe sous la loi :
Mais qu'au moins l'innocent goûte un sommeil tranquille;
Mais que l'infortuné trouve encore un asile;
Qu'il ne redoute plus, sous son toit protecteur,
L'œil du juge homicide et du vil délateur.
Le peuple ne veut plus ces indignes entraves :
Songeons que la terreur ne fait que des esclaves;
Et n'oublions jamais que sans humanité
Il n'est point de loi juste et point de liberté.

ANTICLÈS.

Que tardons-nous encor ? l'heure est enfin venue

De rétablir la paix dans Corinthe éperdue,
D'étouffer sans retour les cris séditieux.

ORTAGORAS, découvrant un diadème caché parmi les conjurés.

Citoyens! quel objet vient offenser mes yeux?
Voyez-vous ce bandeau, marque du rang suprême?
Connaissez vos tyrans.

LE CHŒUR.

O crime! un diadème!

TIMOLÉON.

Et voilà donc la paix que vous nous préparez?

ORTAGORAS.

Pour qui tous ces apprêts, infâmes conjurés?

DÉMARISTE.

Est-ce pour Anticlès?

ORTAGORAS.

Est-ce pour Timophane?

TIMOPHANE.

Moi! que mon front, souillé par un bandeau profane...

TIMOLÉON.

Foule aux pieds avec nous ce signe des forfaits.
Traîtres, qui demandez un monarque et la paix,
Sous ces vils étendards courbez un front docile;
Renvoyez ces vaisseaux à Carthage, en Sicile;
Au barbare Denys courez tendre les bras,
Et, pour l'avoir vaincu, prononcez mon trépas.
Et vous, jeunes guerriers, mes compagnons fidèles,
Vous qu'ils ont remplacés, vieux soldats, mes modèles,
Déchirez vos drapeaux, brisez vos boucliers;

Et de vos fronts sanglans détachez vos lauriers;
Ou plutôt, vrais enfans de Corinthe captive,
Levez-vous, rappelez sa vertu fugitive.
Voyez-vous, mes amis, ces monumens sacrés
Où dorment des héros les mânes révérés?
Marchons; séparons-nous de nos indignes frères:
Au fond de leurs tombeaux allons chercher nos pères;
Revenons avec eux, rangez-vous près de moi:
Périssons tous ici; mais n'ayons point de roi.

ANTICLÈS, aux conjurés.

Quittons ces lieux. Bientôt nous nous ferons connaître.

SCÈNE VII.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Prévenons Anticlès et les amis du traître.

LE CHŒUR.

La guerre, et point de roi. Vive l'égalité!

TIMOPHANE.

Par un fougueux délire, Anticlès emporté...

TIMOLÉON.

Anticlès est coupable, et digne du supplice.

TIMOPHANE.

Je cours....

TIMOLÉON.

Si tu le suis, tu deviens son complice.

Demeure avec le peuple, et laisse ces brigands
Dont l'opulence impie a besoin de tyrans.
Généreux citoyens, vous, hélas! vous, ma mère;
Divin vieillard, et toi... dirai-je encor mon frère?
Avant d'aller au temple y rendre grâce aux Dieux,
Répétons le serment que chantaient nos aïeux
Lorsque le dernier roi de Corinthe asservie
Perdit sur l'échafaud sa criminelle vie;
Et que l'ambition, courbant son front d'airain,
Pâlisse aux fiers accens du peuple souverain!

LE CHŒUR.

Soleil, sacré flambeau qui fécondes la terre;
Pour nous, pour nos enfans, et tous pour l'avenir,
Aux rois, à leurs amis, nous jurons une guerre
Que tes feux éternels ne verront point finir.
Périssent à jamais les tyrans et les traîtres!
Et, si notre postérité
Démentait le serment prêté par ses ancêtres,
Refuse tes rayons à l'infâme cité.
Que du monde effrayé Corinthe disparaisse;
Qu'attentive à nos cris, la foudre vengeresse
Frappe les habitans, écrase les remparts;
Que nos mers en grondant réunissent leurs ondes,
Et, dans leurs cavernes profondes,
Roulent à l'Océan ses vestiges épars!

A
Et
Et vo
Vous
Déchir

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Non, devant mes regards il ne doit plus paraître.
Songez qu'un pas de plus Timophane est un traître :
Je vois qu'il a sucé de funestes leçons,
Et des bons citoyens mérité les soupçons.
Il va se rendre ici ; je ne veux point l'attendre.
Il vous chérit encor, qu'il sache vous entendre ;
Qu'il impose silence à ses vœux criminels,
Si l'orgueil peut se taire aux accens maternels.
Il marche en s'agitant au bord du précipice :
Puisse-t-il le fermer ! l'heure est encor propice.
De nous et de Corinthe ordonnez aujourd'hui.
Il vient. Je me retire, et vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

DEMARISTE, TIMOPHANE.

DÉMARISTE.

Approchez-vous, mon fils.

TIMOPHANE.

Il fuit l'aspect d'un frère!

DÉMARISTE.

Oui, pour l'abandonner aux conseils d'une mère.

TIMOPHANE.

Et pourquoi m'éviter? Quel est donc mon forfait!

DÉMARISTE.

Au fond de votre cœur êtes-vous satisfait?

TIMOPHANE.

M'a-t-on vu rechercher l'éclat du rang suprême?

DÉMARISTE.

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?

TIMOPHANE.

Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis!

DÉMARISTE.

Vous le croyez?

TIMOPHANE.

Ma mère!

DÉMARISTE.

Écoutez, mon cher fils.

TIMOPHANE.

Pardonnez...

DÉMARISTE.

Je vous plains : l'ambition tourmente.
A ce mot, je le vois, votre fureur s'augmente :
D'un injuste dépit j'excuse les éclats ;
Offensez votre mère, et ne vous perdez pas.

TIMOPHANE.

Me perdre, dites-vous ? ah ! je n'ai rien à craindre.

DÉMARISTE.

Timophane un instant ne peut-il se contraindre ?
On vous flatte, mon fils ; on vous trompe, et je voi
Que vos cruels amis vous sont plus chers que moi.
Dans nos jeux solennels, au milieu de ces fêtes
Qui de mes deux enfans consacraient les conquêtes,
Les citoyens émus, me suivant à grands flots,
S'écriaient : LA VOICI LA MÈRE DES HÉROS.
Veux-tu que, dans les fers maudissant ta puissance,
Ce peuple, dont les chants célébraient ma naissance,
Ne me distingue plus que par des noms affreux,
Et que mon jour natal soit un jour malheureux ?
Oses-tu renoncer à ma tendresse même ?
Je t'aime, Timophane ; et tu sais que je t'aime
De cet amour si tendre et si passionné
Que le cœur maternel sent pour un premier né.
Mais ne t'abuse point : si le ciel te destine
A commander au peuple, à tramer sa ruine,
A rétablir le nom, l'autorité d'un roi,
Mon cœur, dès ce moment, sera fermé pour toi.
Les Dieux exauceront le vœu de ma colère.
Aux pieds de leurs autels, avant que d'être mère,

Je leur ai demandé le bienfait de tes jours :
J'irai les supplier d'en terminer le cours :
J'apprendrai ton trépas sans larmes et sans plainte ;
Et je t'aime mieux mort, que tyran de Corinthe.

TIMOPHANE.

Ma conduite n'a point mérité ce courroux.
J'écoute, en répondant, ma tendresse pour vous :
A des titres sacrés elle vous est acquise.
D'un fils respectueux je vous dois la franchise.
Laissons mes intérêts, ne parlons point de moi.
Dans Corinthe aujourd'hui l'on veut nommer un roi :
Mon frère, à ce seul mot, prétend que l'on conspire ;
Mais du peuple assemblé vous connaissez l'empire :
Dès que, suivant les lois, il a délibéré,
La forme de l'État peut changer à son gré.
Lorsqu'un tel changement vient du peuple lui-même,
Nous devons respecter sa volonté suprême.
Si pour remplir ses vœux vous voulez me haïr,
A force de vertu je saurai vous fléchir :
Ramenant par degrés votre cœur combattu,
Je fléchirai ma mère à force de vertu.
Quand les lois renaîtront ; quand, sous ma main puissante,
Vous reverrez Corinthe heureuse et florissante,
Plus grand que mon pouvoir, je saurai l'expier ;
Et c'est à l'avenir de me justifier.

DÉMARISTE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? ô mère infortunée !
A ce comble d'horreur j'étais donc destinée ?
Enfin je l'ai surpris ton sacrilége vœu !
Tu brûles de régner, et tu m'en fais l'aveu !

Quoi ! le sort d'un monarque excite ton envie !
Nul instant de bonheur ne console sa vie ;
Il voit fuir de sa cour la vertu, l'amitié,
Et jamais ses revers n'inspirent la pitié.
Il dort sous le poignard qui menace sa tête :
Du sinistre poison la coupe est toujours prête ;
Il vit dans les tourmens ; et, quand il a régné,
Par le mépris public il meurt accompagné.
Quelle est l'ambition dont ton ame est saisie ?
Penses-tu gouverner des esclaves d'Asie,
Qui, d'un dieu couronné servant les intérêts,
Le front dans la poussière, attendent ses décrets?
Toi ! régner sur Corinthe ? Après ce coup funeste,
Si d'un sang généreux quelque goutte lui reste,
Comment te flattes-tu d'exister un moment ?
Crois-tu que dans la Grèce on règne impunément ?
Les poignards manquent-ils pour punir ton audace ?
Couvert du sang d'un roi l'échafaud te menace.
Si tu veux éviter une honteuse mort,
Pourras-tu, malheureux, échapper au remord,
Au reproche accablant de ton ame flétrie,
Au cri d'un peuple entier qui te dira : PATRIE ?
De ce trône pervers si tu veux t'approcher,
C'est sur mon corps sanglant que tu dois y marcher.
Vois mourir à tes pieds, vois tomber ta victime,
En arrêtant son fils sur le chemin du crime.
Mon souvenir, vengeant un peuple consterné,
Pesera tous les jours sur ton front couronné :
Ton oreille entendra ta mère gémissante :
Ma malédiction, terrible et menaçante,
En tous lieux sur tes pas viendra semer l'effroi,
Et tu verras mon ombre entre le trône et toi.

TIMOPHANE.

Démariste, arrêtez ; qu'avez-vous osé dire ?
Vous pourriez...

DÉMARISTE.

Non, cruel, je ne puis te maudire :
Tu n'es point exilé de mon cœur maternel ;
Je te chéris encore ingrat et criminel ;
Mais rends-moi mon enfant, rends-le moi, non coupable,
Non le chef, le jouet d'un parti détestable,
Mais grand, mais vertueux, mais digne d'être aimé,
Tel que je l'ai nourri, tel que je l'ai formé.
La douce égalité pour toi n'a plus de charmes ;
La patrie aux abois t'adresse en vain ses larmes ;
De nos Dieux protecteurs tu méprises la voix :
Mais la nature encor n'a point perdu ses droits ;
Tu n'as point oublié les soins de ma tendresse,
Et pour quel avenir j'élevai ta jeunesse.
Ton père en ce cercueil va bientôt me revoir ;
Ne m'y fais point descendre avec le désespoir :
Que ce ciel que tu vois, ce jour que tu respires,
Ce sein qui t'a porté, ce cœur que tu déchires,
Ta mère à tes genoux...

TIMOPHANE.

Levez-vous... Je frémis !

DÉMARISTE.

Je vois couler tes pleurs : j'ai retrouvé mon fils.

TIMOPHANE.

Levez-vous...

DÉMARISTE.

Tu promets...

TIMOPHANE.

Tout ce que veut ma mère.
Calmez-vous, Démariste, et dites à mon frère
Qu'ici je lui demande un secret entretien.
Il est tems que son cœur s'entende avec le mien :
Sur moi, sur lui peut-être, il est tems qu'il prononce :
Sous le toit paternel j'attendrai sa réponse.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Imprudent Timophane ! Il sort ; vous l'avez vu :
Que dit-il ? que veut-il ? qu'avez-vous obtenu ?

DÉMARISTE.

Il a versé des pleurs ; il se repent ; il t'aime.

TIMOLÉON.

Vous pensez qu'il n'est pas épris du rang suprême ?

DÉMARISTE.

Dans ces lieux, en secret, il veut t'entretenir.

TIMOLÉON.

S'il a versé des pleurs, ma mère, il peut venir.

DÉMARISTE.

D'un pareil entretien j'oserai tout prétendre.

Pour chérir la patrie, il ne faut que t'entendre ;
Parle-lui comme un frère, il fera son devoir.

TIMOLÉON.

Qu'il vienne, je l'attends ; vous me rendez l'espoir.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, ORTAGORAS.

ORTAGORAS.

Non : n'espère plus rien, Démariste s'abuse :
Timophane est un traître, et c'est moi qui l'accuse ;
Il régnera demain, s'il ne meurt aujourd'hui.

TIMOLÉON.

Quels indices nouveaux s'élèvent contre lui ?

ORTAGORAS.

Dans Corinthe à l'instant cette lettre est surprise.

TIMOLÉON.

Comment ?

ORTAGORAS.

Lis, tu sauras quelle est son entreprise.
Vois si de tels forfaits peuvent être impunis :
La lettre est pour ton frère ; elle est du roi Denys.
Lis. Tu connais sa main.

TIMOLÉON.

Tout mon cœur se soulève.
« Denys à Timophane. » Oui, c'est Denys.

ORTAGORAS.

Achève.

TIMOLÉON.

« Il est tems que ton front... » Malheureux ! qu'ai-je lu ?
Ma mère ! c'en est fait, Timophane est perdu.
« Il est tems que ton front...

ORTAGORAS.

» Porte enfin la couronne ;
» Anticlès est à nous...

TIMOLÉON.

» Son parti t'environne :
» Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits.
» Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile :
» Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
» Vivent en paix sous deux bons rois. »

ORTAGORAS.

Que dis-tu ?

TIMOLÉON.

Scélérats ! Il faut qu'à l'instant même
Le peuple rassemblé... Qu'un jugement suprême...
Qu'Anticlès... Timophane... accusés...

ORTAGORAS

Penses-tu
Qu'ils attendront l'arrêt et qu'ils ont ta vertu ?
Ne viens-tu pas de voir que durant ton absence
Ton frère a d'un monarque affecté la puissance ?
Veux-tu que ses amis, sûrs de l'impunité,
En couronnant son front parlent de liberté ?
Ou bien, veux-tu tenter au sein de notre ville

Le dangereux hasard d'une guerre civile ?
Quand l'échafaud vengeur atteint tous les forfaits,
L'État peut prononcer, la loi décide en paix.
Mais, quand l'État n'est rien, quand la loi gémissante
Voit tomber les débris de sa force impuissante,
Quand il faut terminer le combat engagé
Entre un usurpateur et le peuple outragé ;
Alors avec le fer tout citoyen décide,
Alors tout homme libre est un tyrannicide.

TIMOLÉON.

Il faut donc...

ORTAGORAS.

L'immoler.

TIMOLÉON.

Quoi ! ma main dans son cœur...

ORTAGORAS.

Non ; tu n'as pas besoin de ce nouvel honneur.
Ton amour pour ton frère exciterait ma crainte :
C'est moi dont le poignard délivra Corinthe.
Par mes ordres bientôt de hardis citoyens
Oseront arrêter Anticlès et les siens.
Je veux dans l'avenir consacrer ma mémoire ;
J'ai traîné soixante ans des jours vides de gloire :
Compagnon des héros, je ne fus qu'un soldat ;
Rien de mon front vieilli ne rajeunit l'éclat.
Mais, quand j'aurai frappé celui qui nous opprime,
Assuré que les Grecs, en rappelant son crime,
Chanteront le vieillard qui l'aura fait périr,
Tous mes jours seront pleins, et je pourrai mourir.

TIMOLÉON.

Et si tu succombais ?

ORTAGORAS.

Ne crains pas ma vieillesse :
Lorsque dans nos remparts une indigne jeunesse
Conspire pour le crime et pour la royauté,
Un vieillard doit venger l'antique égalité.
Pour les républicains l'âge n'a point de glace :
J'aurai de cent guerriers le courage et l'audace ;
L'aspect de l'oppresseur affermira mon bras,
Et les Dieux de Corinthe ont juré son trépas.
Il est mort. Loin de toi les faiblesses vulgaires ;
Va, les bons citoyens seront toujours tes frères :
Pour conserver l'État, la liberté, la loi,
Tu ne perds qu'un seul homme, et cet homme est un roi.

TIMOLÉON.

Je vois qu'il est puissant ; je vois qu'il est coupable.
Il suffit. Donne-moi cet écrit redoutable ;
Il le verra. Je veux, par cet arrêt de mort,
Dans son cœur parricide enfoncer le remord.
Reste sous ce portique : un grand dessein m'anime ;
Ne crains rien pour le peuple, il aura sa victime :
Tiens prêt le fer vengeur ; si je voile mes yeux ;
Parais, venge Corinthe, et satisfais les Dieux.

ORTAGORAS.

Le voici.

TIMOLÉON.

Je le vois.

ORTAGORAS.

Ton ame est attendrie.

TIMOLÉON.

Ciel !

ORTAGORAS.

Sois Timoléon, et songe à la patrie.

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOPHANE.

O mon frère !... A ce nom tu ne dois point frémir :
Si tu chéris l'État, si tu veux l'affermir,
Écoutons tous les deux sa voix qui nous appelle :
Il triomphe en Sicile ; à Corinthe il chancelle.
Tu vois les droits du peuple incertains et flottans ;
Les antiques pouvoirs sont usés par le tems :
Dans la place publique une fureur mutine,
Sinistre avant-coureur de la guerre intestine,
A divisé Corinthe en deux partis nombreux,
Tous deux craints l'un de l'autre, et tous deux dangereux.
Portons au gouvernail une main protectrice ;
Je veux qu'avec son nom la royauté périsse.
Mais de l'État vieilli ranimons la langueur :
Mais à l'autorité rendons plus de vigueur ;
Que, déployant au loin leur ombre tutélaire,
Les rameaux dispersés du pouvoir populaire,
Sous un abri plus sûr désormais rassemblés,
N'abaissent plus leurs fronts par les vents ébranlés,
Et, de Lacédémone imitant la prudence,
Entre deux magistrats partageons la puissance.

TIMOLÉON.

Cet étrange discours est bien digne de toi ;
Fastueux et trompeur, c'est le discours d'un roi.
A te parler sans art Timoléon s'engage ;
Alors qu'on veut séduire on farde son langage.
Vainement toutefois tu penses te cacher,
On devine aisément où tu prétends marcher.
Tu veux au nom des lois, au nom du peuple même,
Surprendre dans ses mains la puissance suprême,
Et, croyant que l'orgueil me domine en secret,
Tu daignes avec moi partager un forfait.

TIMOPHANE.

Un forfait ! moi ?

TIMOLÉON.

Plus d'un. J'ai de quoi te confondre.

TIMOPHANE, à part.

Que dit-il ?

TIMOLÉON.

A ton offre il faut d'abord répondre.
Masque d'un nom sacré ton empire naissant ;
Je serai toujours libre, et jamais tout-puissant.
Je ne veux opprimer, ni souffrir qu'on m'opprime,
Et je t'empêcherai de consommer ton crime.

TIMOPHANE.

Oses-tu me parler avec tant de hauteur ?

TIMOLÉON.

Toi, perfide, oses-tu m'offrir le déshonneur ?

TIMOPHANE.

Perfide !

TIMOLÉON.

Oui, je l'ai dit : est-ce te faire injure ?
Je pouvais te nommer sacrilége et parjure.

TIMOPHANE.

Ces titres...

TIMOLÉON.

Sont les tiens. Aujourd'hui, dans ces lieux,
Devant l'ombre d'un père, et sous l'aspect des dieux,
Tu m'as dit que ton ame, à Corinthe fidèle,
Ne s'est point abaissée à conspirer contre elle.

TIMOPHANE.

Eh bien?

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé.

TIMOPHANE.

Cesse de m'insulter.

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé, te dis-je, et je n'en puis douter.
Ce n'est pas tout. J'ai vu le peuple en ce lieu même,
Lorsqu'Anticlès allait t'offrir un diadème,
T'arracher le serment de maintenir nos droits,
D'aimer l'égalité, de combattre les rois.
Tu l'as trompé.

TIMOPHANE.

C'est trop...

TIMOLÉON.

Ta mère infortunée,
Ta mère qui t'adore, à tes pieds prosternée,
Pour vaincre, pour briser ton inflexible cœur,

Fait parler son amour, sa vertu, sa douleur.
Je la vois de tes pleurs tendrement occupée:
Ta mère... malheureux! tu l'as aussi trompée!

TIMOPHANE.

A souffrir tant d'affronts me crois-tu condamné?

TIMOLÉON.

De quel droit Timophane en est-il étonné?

TIMOPHANE.

Un frère...

TIMOLÉON.

A qui je dois l'opprobre de ma vie.

TIMOPHANE.

Un citoyen...

TIMOLÉON.

Qui veut détruire la patrie.

TIMOPHANE.

Un magistrat...

TIMOLÉON.

Flétri par le double attentat
De souhaiter l'empire et de trahir l'État.

TIMOPHANE.

Qui? moi!

TIMOLÉON, montrant la lettre à Timophane.

Tiens, lis.

TIMOPHANE, lisant.

« Denys... » Ciel!

TIMOLÉON.

Eh bien! Timophane?

TIMOPHANE.

Ah! remets en mes mains...

TIMOLÉON.

L'écrit qui te condamne!

Tu ne peux l'espérer.

TIMOPHANE.

Connais-tu mon pouvoir?

TIMOLÉON.

Non. Je connais les lois, le peuple et mon devoir.

TIMOPHANE, voulant sortir.

Avant la fin du jour tu sauras mieux...

TIMOLÉON.

Arrête.

Le crime est sur tes pas; ton châtiment s'apprête :
Les yeux des immortels te poursuivront partout;
Et, le glaive à la main, la vengeance est debout.

TIMOPHANE.

Je saurai, sans frayeur, rejoindre mes ancêtres.

TIMOLÉON.

Ils fuiront ton aspect; tu rejoindras les traîtres.

TIMOPHANE.

Cruel!

TIMOLÉON.

Que n'es-tu mort avec tant de héros,
Lorsque nous combattions aux campagnes d'Argos!
Corinthe sur ta tombe aurait versé des larmes;
Le peuple dans un temple eût consacré tes armes;
Sur le marbre, garant de l'immortalité,

J'aurais gravé ces mots : MORT POUR LA LIBERTÉ.
Mais des traits ennemis j'essuyai la tempête :
Je conjurai le fer qui fondait sur ta tête ;
Mon sang coula deux fois pour épargner le tien :
Je croyais à l'État conserver un soutien ;
Hélas ! j'obtins du ciel un bonheur homicide,
Et mon bras vertueux sauvait un parricide.

TIMOPHANE.

Ote-moi ton bienfait, sans me le reprocher.
Tu m'as sauvé la vie ; il faut me l'arracher :
Puisqu'elle t'appartient, c'est un poids qui m'accable.

TIMOLÉON.

Ah ! prends encor la mienne, et ne sois point coupable.

TIMOPHANE.

Mon frère...

TIMOLÉON.

Oui, je l'étais.

TIMOPHANE.

Tes sens sont attendris !
Mon frère !

TIMOLÉON.

Laisse-là ce nom que tu flétris.
Quand pour la liberté tu prodiguais ta vie ;
Quand ton cœur tressaillait au nom de la patie ;
Quand tes yeux s'allumaient à ce vil nom de roi ;
Tu connais l'amitié qui m'unissait à toi.
Alors, avec orgueil je t'appelais mon frère ;
Alors, dans son tombeau tu consolais mon père.
Mais, depuis que ton cœur, par le crime infecté,

N'a pas craint de trahir la sainte égalité ;
Depuis qu'un Anticlès te flatte et te couronne,
Depuis que des tyrans tu protéges le trône,
Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux :
L'ami du despotisme est un monstre à mes yeux.

TIMOPHANE.

Va, je saurai haïr un frère qui m'abhorre.

TIMOLÉON.

Où cours-tu ?

TIMOPHANE.

Me venger.

TIMOLÉON.

Reviens ; demeure encore.
Demeure.

TIMOPHANE.

Que veux-tu ?

TIMOLÉON.

Remplir tout mon devoir.
Avant de te quitter... pour ne plus nous revoir,
Je te dois un conseil.

TIMOPHANE.

Explique ce mystère ;
Un conseil ! quel est-il !

TIMOLÉON.

Un conseil bien austère,
Que je ne puis donner sans douleur, sans effroi ;
Mais, le seul qui convienne aux tems, aux lieux, à moi.
Écoute.

TIMOPHANE.

Eh bien?

TIMOLÉON.

Qu'ici le peuple se rassemble;
A l'instant, devant lui nous paraîtrons ensemble.

TIMOPHANE.

Pourquoi?

TIMOLÉON.

Tu parleras, cet écrit à la main.

TIMOPHANE.

Qu'oses-tu proposer, et quel est ton dessein!

TIMOLÉON.

D'effacer ton forfait, de sauver ta mémoire,
De rassembler encor les débris de ta gloire.
Vois d'un regard profond la tombe et l'avenir.
Et le dernier succès que tu peux obtenir.

TIMOPHANE.

Comment?

TIMOLÉON.

Dénonce-toi, dénonce tes complices.
Tu frémis? Sous tes yeux qu'ils marchent aux supplices.

TIMOPHANE.

Ah!...

TIMOLÉON.

Tu n'as point frémi, tu n'as point hésité,
Lorsque tu conspirais contre la liberté.

TIMOPHANE.

Mais je suis enchaîné!

TIMOLÉON.

Romps la chaîne du crime ;
Secoue autour de toi l'ascendant qui t'opprime :
Que ce perfide ami, dont la séduction
Caressait ton orgueil et ton ambition,
Qui fit entrer le crime en ton ame flétrie
(Car tu n'étais point né pour trahir la patrie) ;
Que le vil Anticlès, ce prytane odieux,
Meure comme un esclave en blasphémant les Dieux.

TIMOPHANE.

Anticlès ! je lui dois...

TIMOLÉON.

On ne doit rien au traître.

TIMOPHANE.

Mais il est mon ami...

TIMOLÉON.

Mais le peuple est ton maître.
Je ne dis rien de toi ; tu sais braver la mort.
Si des aveux sans feinte, un sincère remord,
Un entier dévoûment, mes discours, nos services,
Tes exploits, tes lauriers, tes nobles cicatrices,
Devant la république et l'inflexible loi,
Ne peuvent arrêter le fer levé sur toi ;
Si ton sang doit payer ta sacrilége audace,
Que la postérité prononce au moins ta grâce :
Fais pleurer à Corinthe un si cher criminel ;
Descends avec honneur au tombeau paternel ;
Qu'au bien de tout l'État ton cœur se sacrifie :
Péris vainqueur du crime, et répare ta vie.

TIMOPHANE.

Écoute ; il est trop vrai, ton frère a conspiré ;
On m'appelait au trône, et je l'ai désiré :
Pour un ambitieux l'égalité pesante
M'accablait chaque jour de sa voix imposante :
Toutefois mon projet long-tems s'est ralenti ;
Et, même en le formant, je me suis repenti.
Mais ne présume pas qu'en victime docile
J'offre à mon adversaire un triomphe facile :
Je n'abandonnerai ni mes amis ni moi,
Et je romps les liens qui m'unissaient à toi.
L'un et l'autre aujourd'hui dépouillons la contrainte :
J'abandonne un moment les remparts de Corinthe ;
Je reviendrai terrible. Assemble tes soldats :
Je ne suis point Denys ; ils ne me vaincront pas.
Un parti plus nombreux, plus puissant, plus fidèle,
Par l'or et par le fer soutiendra ma querelle :
Et, si tes compagnons prétendent m'immoler,
De mon sceptre d'airain je veux les accabler :
Ils furent mes fléaux, ils seront ma conquête ;
C'est le glaive à la main, c'est la couronne en tête,
Qu'ils me verront bientôt reparaître en ce lieu.
Adieu, Timoléon...

TIMOLÉON, se voilant avec son manteau.

Ton heure sonne. Adieu.

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ORTAGORAS, DÉMARISTE, un instant après.

ORTAGORAS, frappant Timophane.

Meurs, tyran.

TIMOPHANE.

Ciel!

(Il tombe auprès du tombeau de son père.)

TIMOLÉON,

Corinthe!

ORTAGORAS.

Elle est libre.

TIMOPHANE.

O mon père!

J'ai trahi mon pays!

TIMOLÉON, à Démariste qui arrive.

Vous l'entendez, ma mère!

DÉMARISTE.

Timophane expirant...

TIMOLÉON.

Restez, n'avancez pas;

Il est coupable; il meurt des mains d'Ortagoras.

DÉMARISTE.

Mon fils...

ORTAGORAS.

Ce n'est pas lui : non, mère respectable ;
Le voilà, votre fils ; l'autre était un coupable :
Du peuple et de nos lois l'autre était l'assassin :
Remerciez les Dieux, ils ont conduit ma main.

SCÈNE VII.

TIMOLÉON, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Accourez, citoyens, la trahison s'expie.
Apprenez qu'au milieu de son cortége impie,
Par mes soins, par mon ordre, Anticles enchaîné,
Au pied du tribunal est à l'instant traîné.
Voyez le corps sanglant d'un indigne prytane :
Écoutez cet écrit : DENYS A TIMOPHANE.

LE CHŒUR.

Quoi ! Denys ? Écoutons. Quel mystère d'horreur !

ORTAGORAS.

Timophane n'est plus, n'ayez point de terreur.
« Il est tems que ton front porte enfin la couronne ;
» Anticlès est à nous ; son parti t'environne :
» Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits :
» Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile ;
» Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
» Vivent en paix sous deux bons rois. »

LE CHŒUR.

O crime ! ô trahison !

ORTAGORAS, montrant le poignard sanglant.

Pour frapper un perfide
J'ai violé la loi qui défend l'homicide.
Mais les rois ne sont point protégés par la loi ;
Et, magistrat de nom, Timophane était roi.
Il est mort sous mes coups. Si vous voulez ma tête,
Elle est à vous : parlez, et mon poignard s'apprête.
J'ai vécu, je mourrai comme un vrai citoyen :
La république existe, et mes jours ne sont rien.

LE CHŒUR.

Peuple libre et vengé, lève ton front auguste.
Toi, qui de Timophane a puni l'attentat,
Les lois étaient sans force, et son trépas est juste :
Ton poignard a sauvé l'État.
Et toi, Timoléon, le destin te seconde ;
Qu'à l'instant nos vaisseaux ouvrent le sein de l'onde ;
Va confondre d'un roi l'avarice et l'orgueil :
Denys dans nos remparts achetait des complices,
Ceux qui vivent encor marcheront aux supplices :
Que Denys les suive au cercueil.

DÉMARISTE.

Tu pars, Timoléon ; Corinthe nous contemple :
Le peuple est satisfait, je suivrai son exemple.
Hélas ! j'eus deux enfans : le coupable a vécu ;
Tiens-moi lieu de tous deux à force de vertu.
Que Minerve et Neptune accompagnent tes armes ;
Que la mort de Denys vienne sécher mes larmes ;
Qu'en tous lieux par ton bras les tyrans soient punis :
Je suis ta mère encor, et j'embrasse mon fils.

TIMOLÉON, aux guerriers.

Vainqueurs du roi Denys, en quittant ce rivage,

Je jure au nom du peuple, et par votre courage,
Que je ferai payer à ce grand criminel
Les pleurs de Démariste et le sang fraternel.
Que le poignard, vengeur de la cause commune,
Sanglant et suspendu reste dans la tribune.
Si jamais dans ces murs il s'élevait un roi,
Que son frère indigné se souvienne de moi.
L'égalité renaît, que nos destins s'achèvent;
Qu'à son niveau sacré tous les fronts se relèvent;
Que la loi règne seule, et fonde parmi nous
Le bonheur de l'État sur la grandeur de tous!

(Timoléon monte sur les vaisseaux avec les guerriers de Corinthe.)

LE CHŒUR.

Demi-Dieux de la Grèce antique,
Vous qui, de l'Hellespont abandonnant les bords,
Sur le navire prophétique,
Courûtes de Colchos enlever les trésors;
Nous n'allons point chercher sur le lointain rivage
Un métal corrupteur, le prix de l'esclavage:
Des enfans de Corinthe il blesse la fierté;
Mais nous portons la mort à des rois homicides;
Et nos voiles tyrannicides
Vont conquérir la liberté.

FIN DE TIMOLÉON.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉNIER.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DON CARLOS, infant d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, épouse de Philippe II.
LE DUC D'ALBE, gouverneur de Brabant.
LE COMTE D'EGMONT, député des États de Brabant.
RUY-GOMÈS DE SILVA, prince d'Éboly.
LE CARDINAL SPINOLA, grand-inquisiteur.
UN VIEUX SOLDAT de Charles-Quint.
GRANDS D'ESPAGNE.
COURTISANS.
GUERRIERS.
GARDES.
PAGES.

La scène est à Madrid, dans le palais des rois d'Espagne.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE.

D'ALBE.

SIRE, quel noir chagrin flétrit cette ame altière?
Philippe, un roi puissant, craint de l'Europe entière,
Peut-il s'abandonner au trouble où je le voi?

PHILIPPE.

C'est le fruit du pouvoir; c'est la dette d'un roi.
Peut-être des humains la difficile étude
M'a de l'art de régner donné quelque habitude,
Et j'ai vu de tout tems, au sein de mes grandeurs,
Chaque jour m'apporter son tribut de douleurs.
Mais ce tribut augmente, et son fardeau m'accable.
Du trône castillan, vous, l'appui redoutable,
Dont le bras m'a servi chez le Belge indomté,
D'Albe, soumettrez-vous ce peuple révolté?
Me faudra-t-il encor supporter ses caprices?

D'ALBE.

S'il n'était soutenu, si des mains protectrices
Du rebelle Nassau ne caressaient l'espoir,
Le Belge, par mes soins rentré dans le devoir,
Dans ses riches cités coulant des jours prospères,
Respecterait le sceptre et la foi de vos pères.
Mais les séditieux infestaient les chemins ;
Mes lettres quelquefois tombaient entre leurs mains :
Loin d'arrêter le mal, un écrit pouvait nuire.
J'ai désiré vous voir, vous parler, vous instruire,
Signaler à vos yeux de trop chers ennemis.
Ah ! Sire, il est cruel, pour un sujet soumis,
De venir redoubler vos chagrins politiques.
Ce n'est pas seulement dans les plaines belgiques
Qu'un pouvoir criminel combat vos intérêts :
Nassau, dans Madrid même, a des appuis secrets.

PHILIPPE.

Nommez-moi ces pervers qui bravent mon empire.

D'ALBE.

Je ne puis les nommer ; ce mot doit vous suffire.

PHILIPPE.

Je vous entends : je sais qu'un père infortuné
Doit gémir sur son fils dans le crime entraîné.
Des Belges révoltés l'Infant nourrit la haine.

D'ALBE.

Ils comptent sur Carlos, et même sur la Reine.

PHILIPPE.

Sur la Reine !

D'ALBE.

Excusez ces pénibles aveux.
Je remplis un devoir austère et dangereux;
Mais, en dissimulant, je trahirais mon maître.

PHILIPPE.

Sur la Reine! Loin d'elle on peut la méconnaître.
Que l'Infant, peu docile à mes sages leçons,
Ait des vrais Castillans mérité les soupçons;
Qu'il ait de Nassau même enhardi l'espérance;
Que pour mes ennemis sa coupable indulgence
Fomente encor le trouble au sein de mes états,
Je le crois; il m'afflige et ne me surprend pas:
Le pouvoir des bienfaits le trouve inaccessible.
Mais qu'une jeune reine, et timide, et sensible,
D'un chef de révoltés flatte l'ambition;
Qu'elle daigne sourire à la rébellion;
Que d'un cœur qui l'adore aigrissant la blessure...
Non, le sien m'est connu, sa vertu me rassure.
Quand cet objet touchant vint embellir ma cour,
D'un bonheur fugitif j'ai senti le retour.
Ses yeux versaient la paix dans mon ame flétrie;
Et mes jours, attristés par la sombre Marie,
Auprès d'Élisabeth se levaient plus sereins.
L'Infant, le seul Infant m'a rendu mes chagrins.

D'ALBE.

Je réponds sans contrainte à votre confiance.
Vous rappelez ces tems où, du sein de la France,
Rayonnante d'attraits, la fille des Valois
Vint partager un trône et nous donner des lois;
Mais, Sire, oubliez-vous qu'à ce grand hyménée

La jeune Élisabeth n'était pas destinée ;
Que son père Henri-Deux, sa mère Médicis,
L'avaient depuis long-tems promise à votre fils ;
Et que ce nœud futur réchauffait dans Bruxelle
L'espoir mal étouffé du protestant rebelle ?
Bientôt d'Élisabeth vous devîntes l'époux ;
Et, lorsqu'avec transport l'Espagne à ses genoux
D'un amant couronné partageait l'allégresse,
Le parti de Nassau, cachant peu sa tristesse,
Voyait dans cet hymen une calamité :
On exaltait l'Infant par vous persécuté ;
Lui qui, de son aïeul honorant la mémoire,
Devait de Charles-Quint continuer la gloire.
De ce peuple ombrageux tels étaient les discours,
Sire ; et, dans la Belgique, ils circulent toujours :
On y peint de Carlos la tendresse jalouse ;
On y vante ce prince ; on y plaint votre épouse.
Vous leur avez, dit-on, porté le coup mortel,
Et d'une égale ardeur...

PHILIPPE.

N'achevez point, cruel.
Un guerrier, je le sens, rougit de ma faiblesse ;
Mais ce cœur embrasé, plein du trait qui le blesse,
Dans le cœur d'un ami demande à s'épancher.
Je vous estime assez pour ne vous rien cacher.
Oui, j'aime Élisabeth ; je l'aime avec ivresse ;
Oui, pour elle mon fils sent la même tendresse.
Puissent le tems, l'absence, étouffer son amour !

D'ALBE.

Que dites-vous ? Carlos...

PHILIPPE.

Est absent de la cour.
Le Maure audacieux, franchissant son rivage,
Loin des brûlans déserts de l'Afrique sauvage,
Vient dévaster les bords qu'il possédait jadis :
J'ai saisi ce moment pour éloigner mon fils ;
A sa jeune valeur j'ai confié l'armée.
Je sais que d'un tel choix l'Espagne est alarmée.
Spinola s'est lui-même expliqué hautement :
Ce prélat, dont la pourpre est le moindre ornement,
Ce chef d'un tribunal vénérable et suprême
Qui, redouté du peuple et craint des rois eux-même,
De l'église et du ciel venge et maintient la loi,
Assure que le prince, abandonnant sa foi,
Aide en secret le Maure, et, jusque dans Bysance,
Fait du sultan Sélim demander l'alliance.
Mais je n'ai rien appris de ces desseins pervers ;
Et, de loin, sur l'Infant je tiens les yeux ouverts.
Pour savoir ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense,
J'ai d'un observateur armé la vigilance.
Affectant les dehors d'une intime amitié,
A tous ses sentimens Gomès initié,
Gomès est près de lui mon fidèle émissaire :
Courtisan méprisé, mais agent nécessaire,
N'écoutant que la voix de ses vils intérêts,
Du confiant Carlos il me vend les secrets.

D'ALBE.

Gomès ! de votre fils il éleva l'enfance ;
Il chérissait le prince.

PHILIPPE

Il chérit la puissance.

D'Albe, sur tous les points m'avez-vous éclairci ?

D'ALBE.

J'ajoute encor deux mots : d'Egmont se rend ici.

PHILIPPE.

D'Egmont !...

D'ALBE.

Vient contre moi vous demander justice.
De Horn et de Nassau c'est l'ami, le complice.
Vous savez s'il mérite un favorable accueil,
Et comment vous devez répondre à son orgueil.
C'est dans la fermeté qu'est ici la prudence.
Des principes nouveaux craignez l'indépendance
Pour les nombreux états entre vos mains transmis ;
On doit quelque indulgence à des sujets soumis,
Mais un peuple indomté veut un maître sévère.
Vous seul, entre les rois que l'Europe révère,
Du nom de catholique êtes le protecteur :
La reine qui commande à l'Anglais novateur,
De son père Henri-Huit a consommé l'ouvrage :
Maximilien, d'un œil plus timide que sage,
De vingt cultes rivaux voit les sanglans débats,
Tandis que Charles-Neuf, esclave en ses états,
Craignant des Châtillon l'influence ennemie,
D'une paix sacrilége a subi l'infamie.
Pour des brigands vaincus quel triomphe éclatant !

PHILIPPE.

Cette paix n'est qu'un piége, et la mort les attend.
Des Guises avec moi la secrète alliance
De Coligni, des siens, détruira l'influence ;
Et j'ai quelque pouvoir sur cette Médicis

Qui régna de tout tems sous le nom de ses fils.
J'ai vu des rois trahir la foi de leurs ancêtres ;
Ils ont délaissé Rome, et combattu ses prêtres.
Moi, je veux maintenir les antiques autels,
De mon autorité fondemens immortels.
Pour d'Egmont, dans ma cour il n'a rien à prétendre ;
Vous m'avez bien servi, je saurai vous défendre.
La Reine vient... Allez, fiez-vous à ma foi :
Je puis compter sur vous ; comptez sur votre roi.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Le plus pressant motif auprès de vous m'amène.
D'autres prendront le soin d'irriter votre haine ;
Et, prêtant au malheur de coupables projets,
Flatteront le monarque aux dépens des sujets.
Je viens, Sire, à mon tour, désarmer la vengeance,
Réclamer la justice, et même l'indulgence ;
Un Belge, dans ce jour, doit paraître à vos yeux.

PHILIPPE.

Oui. Ce Belge est d'Egmont ; il se rend en ces lieux.
La nouvelle, Madame, a lieu de me surprendre.
Mais comment savez-vous ce que je viens d'apprendre ?

ÉLISABETH.

D'Egmont près d'arriver m'en a fait prévenir.
Je le vis en des tems chers à mon souvenir :

La victoire deux fois nous l'avait fait connaître.
Dans les murs de Paris son zèle pour un maître
N'a pas moins éclaté qu'au milieu des combats.
La gloire et la franchise ont guidé tous ses pas.
Quand, chargé de conclure une paix salutaire,
Il vous représentait auprès du roi mon père.

PHILIPPE.

Je ne présumais pas qu'il oubliât jamais
Ses exploits, ses travaux, et surtout mes bienfaits.
On sait que votre voix ne peut m'être importune;
Et, comme on craint encor de braver ma fortune,
Je ne m'étonne point que le Belge ait tenté
Du cœur d'Élisabeth la facile bonté.
Le nom seul du malheur est puissant auprès d'elle.
Songez pourtant, songez que ce vertueux zèle
Par d'injustes soupçons pourrait être noirci.

ÉLISABETH.

Je n'en saurais douter, puisque d'Albe est ici,
D'Albe, ennemi cruel, dont la froideur altière
Rit des larmes du faible, et punit la prière;
D'Albe, odieux partout, mais si fort redouté,
Qu'un sujet, qu'un héros, autrefois respecté,
Qu'un de vos grands, lié par un devoir austère,
Environne ses pas des ombres du mystère,
Et, d'un peuple outragé venant plaider les droits,
Pour approcher de vous a besoin de ma voix.
Aux cris de l'oppresseur votre oreille attentive
Est-elle inaccessible à la douleur plaintive?
Et des rigueurs d'un trône esclave couronné,
Au tourment de punir êtes-vous condamné?
Ah! quand à vos destins je me suis asservie,

Quand la foi d'un traité vous a donné ma vie,
Cette pompe qui suit l'épouse d'un grand roi,
Sans me causer d'orgueil, m'a fait sentir l'effroi.
Parmi tant de splendeur si j'ai trouvé des charmes,
C'est dans le droit sacré de sécher quelques larmes,
D'accueillir le malheur, d'intercéder pour lui :
Et quelle autre en ces lieux lui servirait d'appui?
Quand tout cède aux décrets d'un ministre homicide,
Permettez quelquefois qu'une épouse timide
Des peuples opprimés entretienne un époux,
Et que leur plainte au moins puisse aller jusqu'à vous.

PHILIPPE.

Pour des sujets zélés soyez juste vous-même,
Et soyez-le surtout pour un roi qui vous aime.
Je ne souffrirai point que d'Egmont aujourd'hui
Vainement de la reine ait obtenu l'appui.
Il veut m'entretenir : je l'entendrai, Madame ;
Qu'il vienne : ma réponse est au fond de mon ame.
Je pourrais, sans rigueur, interdire à ses yeux
Ma présence, la vôtre et l'aspect de ces lieux;
Je pourrais même, en lui ne voyant qu'un rebelle...
Mais je me souviendrai qu'il fut long-tems fidèle.
Comme un vrai Castillan je veux le recevoir :
C'est plus qu'à ses exploits je ne croyais devoir,
Plus qu'il ne sied peut-être à l'orgueil de l'empire.
Je cède à l'intérêt que d'Egmont vous inspire.
Sans crainte à mes regards il peut se présenter.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH, SPINOLA.

SPINOLA.

Jusqu'aux pieds du monarque il est tems de porter
Le vœu des vrais amis du trône et de l'église.
A votre autorité si l'Espagne est soumise,
Philippe, elle a sur vous des droits à réclamer.
Contre nous l'infidèle ose encore s'armer;
Les drapeaux africains ont flotté sur nos villes.
Vos soldats craignent peu ces phalanges serviles;
Aisément ils vaincront si le ciel est pour eux:
S'il est contre eux, jamais. Un devoir rigoureux
M'ordonne d'affliger, mais d'instruire Philippe:
Il est roi; qu'il prononce, et l'effroi se dissipe.
Dieu ne protége point ceux qu'il n'eût point choisis:
Rassurez vos sujets; rappelez votre fils.

ÉLISABETH.

Le prince!

PHILIPPE.

Expliquez-vous.

ÉLISABETH.

Quel étonnant langage!

SPINOLA.

Sire, pourquoi faut-il m'expliquer davantage?
L'Infant vous est connu. Je veux bien supposer
Que de trahir l'Espagne on ne peut l'accuser,

Qu'il n'abandonne point la foi de ses ancêtres;
Mais, sans le mettre au rang des apostats, des traîtres;
Sans croire à tant de bruits imprudemment semés,
Bruits que par sa conduite il a trop confirmés,
Sans vouloir découvrir dans les yeux d'un monarque
De ses chagrins cachés quelque infaillible marque,
L'Infant d'un tribunal terrible et révéré
N'est-il pas dès long tems l'ennemi déclaré?
N'a-t-il pas, jeune encor, professé les maximes
Des Belges révoltés qu'il nomme des victimes?
Le nom de don Carlos n'est-il plus aujourd'hui
De tous les mécontens l'espérance et l'appui?

ÉLISABETH.

Si vous ne craignez point d'attaquer l'innocence,
Souffrez qu'on la défende, et respectez l'absence.
D'un père et de son fils ainsi vous disposez!
Dieu les réunissait, et vous les divisez!
Ainsi de l'encensoir vous profanez l'usage.
Pour dissiper entre eux le plus léger nuage,
D'un ministre de paix implorant le secours,
C'est à vous, Spinola, que j'aurais eu recours;
Et vous venez, cruel, irriter votre maître,
Rallumer des soupçons qui s'éteignaient peut-être!
Si vous êtes puni par un succès affreux,
Si votre voix triomphe et fait deux malheureux,
Si, d'un pouvoir jaloux n'écoutant que l'ivresse,
Prompt à déshériter l'Infant de sa tendresse,
Frappé du nom du ciel, le Roi cède à vos cris,
Lui rendrez-vous l'amour et les vertus d'un fils?

SPINOLA.

Dieu lui rendra bien plus en bénissant son règne.

Il faut qu'un souverain le respecte et le craigne.
La loi que j'interprète est la loi de rigueur.
Je n'offre point aux rois un encens corrupteur ;
Celui qui fait régner, seul maître que j'encense,
Ne me permit jamais de flatter leur puissance.
En son nom quelquefois je viens les éclairer.
Étrangère à nos mœurs, vous pouviez l'ignorer.
D'une cour où souvent Dieu reste sans vengeance,
Vous avez en Espagne apporté l'indulgence.
Comme un roi castillan Philippe doit penser,
Madame, et c'est à lui que je viens m'adresser.

PHILIPPE.

Quoique j'honore en vous un caractère auguste,
Spinola, pour l'Infant vous me semblez injuste ;
Et, malgré les vains bruits qu'on aime à publier,
La victoire bientôt peut le justifier.
J'ai formé contre lui des plaintes légitimes ;
Je connais ses erreurs ; j'ignore encor ses crimes.
Si jusqu'à la révolte il osait se porter,
Dans ce chemin glissant je saurais l'arrêter.
De tromper, de trahir je le crois incapable.
Dans un jeune imprudent vous voyez un coupable ;
L'équité n'est pour vous que la sévérité.
Il me conviendrait mal d'être un juge irrité ;
Une longue indulgence est l'équité d'un père.

SPINOLA.

Adieu, Sire ; je rentre au fond du sanctuaire.
Vous négligez l'appui des ministres sacrés ;
Mais bientôt, croyez-moi, vous le réclamerez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ÉLISABETH, GOMÈS.

ÉLISABETH.

Quel adieu! qu'a-t-il dit?

PHILIPPE.

La vérité, peut-être.
On vient. C'est vous, Gomès, vous que je vois paraître!
Quel motif en ces lieux vous ramène? Et pourquoi
Osez-vous, sans l'Infant, vous montrer devant moi?
N'ai-je pas à vos soins confié sa jeunesse?

GOMÈS.

Sire, des Castillans partagez l'allégresse:
J'accompagne Carlos; il est près de ces lieux.

PHILIPPE.

Lui!

GOMÈS.

Vous allez revoir l'Infant victorieux.

ÉLISABETH.

Victorieux!

PHILIPPE.

L'Infant...

GOMÈS.

Vers ce palais s'avance.
Entendez-vous l'airain célébrer sa vaillance?
Tandis que vos sujets, pressés autour de lui,

Du trône et de la foi le proclament l'appui,
L'Infant paraît lui seul ignorer sa victoire :
Modeste sans effort et plus grand que sa gloire,
L'Infant, de ses exploits méconnaissant le prix,
Semble de tant d'honneurs moins touché que surpris.
Ainsi nous l'avons vu dans Séville alarmée,
Quand son premier regard vous donnait une armée.

ÉLISABETH.

De sa fidélité tous les yeux sont témoins,
Sire, et de votre fils vous n'attendiez pas moins.
S'il a des envieux, ce coup va les confondre ;
Et c'est en triomphant qu'un héros sait répondre.

PHILIPPE.

Dieu seul doit triompher, Dieu qui combat pour nous.

SCÈNE V.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS, COURTISANS, GUERRIERS.

CARLOS.

Mon père, j'ai vaincu : je viens à vos genoux
Déposer les pouvoirs remis à mon courage,
Et de quelques lauriers vous présenter l hommage.
Ils sont dignes de vous, dignes de votre fils,
Le sang de vos sujets ne les a point flétris.

PHILIPPE.

Levez-vous, don Carlos ; je bénis votre zèle ;
Soyez toujours vainqueur ; soyez toujours fidèle.

ÉLISABETH.

Ces rapides exploits surpassent notre espoir.

CARLOS.

Ah ! j'éprouvais, Madame, un céleste pouvoir.

PHILIPPE.

Je ne laisserai point languir votre vaillance.
Que de nouveaux succès soient votre récompense :
Courez chercher encor des ennemis vaincus.

CARLOS.

Mais, Sire, où les chercher quand vous n'en avez plus?

PHILIPPE.

Une seule victoire...

CARLOS.

A terminé la guerre.
Des murs de Carthagène aux remparts d'Anqueterre,
D'un sinistre nuage ils étonnaient les yeux,
Et menaçaient Grenade où régnaient leurs aïeux.
J'avais peu de soldats ; je n'avais que des braves :
Tous étaient Castillans. La race des esclaves
Bientôt de ses vainqueurs a reconnu les fils :
Près de Montemayor l'infidèle surpris
Oppose en vain sa rage et ses cris pour défense ;
Armes, drapeaux, trésors, tout est en ma puissance.
Le chef, percé de coups, sous ce fer est tombé ;
Et devant la valeur le nombre a succombé.
Quelques-uns rejoignaient leurs voiles toutes prêtes ;
Mais, en fuyant le glaive, ils trouvent les tempêtes.
De leurs vaisseaux brisés ils couvrent les deux mers ;
A peine un faible reste a fui dans ses déserts.

Du sang des Africains la Segura grossie
Coule avec plus d'orgueil dans les champs de Murcie ;
Et l'onde du grand fleuve aux rives de Cadis
De ces noirs bataillons roule encor les débris.

PHILIPPE.

Je sens qu'en vos discours le courage respire,
Et qu'un héros de plus se révèle à l'empire ;
Je vous vois de retour ; j'ai lieu d'être content :
Vous prévenez mon vœu ; mais un sujet l'attend.
Reine, et vous, Prince, et vous, soutiens de la Castille,
Qui de Philippe aussi composez la famille,
Suivez-moi dans le temple ; et là, braves guerriers,
Suspendez vos drapeaux, prosternez vos lauriers :
Que du pied des autels l'hymne de la victoire
S'élève jusqu'au Dieu qui dispense la gloire ;
Et jurez devant lui de maintenir les droits
Des rois maîtres du peuple, et du maître des rois.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CARLOS, GOMÈS.

GOMÈS.

Insensible aux transports de la publique joie,
Rêveur et solitaire, à la douleur en proie,
Vous semblez fuir un prix qui vous est si bien dû :
Jouissez de l'hommage à vos succès rendu ;
Voyez de vos lauriers cette cour embellie.

CARLOS.

J'y rentre avec la gloire et la mélancolie.
De mes ennuis profonds ton cœur seul a pitié,
Et l'amour malheureux a besoin d'amitié.
J'ai donc revu la Reine ! Attentif, immobile,
J'admirais sa candeur, sa dignité tranquille,
Cet intérêt touchant dans ses traits répandu ;
Que te dirai-je enfin ?... tout ce que j'ai perdu.
Jamais Élisabeth ne me parut si belle ;
Jamais mon triste cœur n'a tant brûlé pour elle.

GOMÈS.

Où peut vous entraîner ce long égarement ?

CARLOS.

Elle est prête à se rendre en son appartement ;

Ces lieux en sont voisins; je veux ici l'attendre.

GOMÈS.

Et quel est votre espoir?

CARLOS.

De la voir, de l'entendre,
De respirer près d'elle un moment sans témoins,
D'adoucir mon malheur, ou d'en parler au moins.
La voici : laisse-nous.

SCÈNE II.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS.

Ne fuyez point, Madame.

ÉLISABETH.

Prince, que faites-vous? Un peuple entier réclame
La douceur d'applaudir à vos prospérités :
Vous, ne dédaignez point ces tributs mérités.
Rendez à ses désirs votre présence auguste,
Il chérit les héros; la cour est plus injuste :
Ici sont déguisés, sous un masque imposteur,
Et le lâche hypocrite, et le vil délateur.

CARLOS.

Oui; d'Albe et Spinola, ces tyrans fanatiques,
Artisans éternels des misères publiques.
J'ai su, mais j'ai bravé leurs insolens discours.

ÉLISABETH.

Ils ne terniront point la splendeur de vos jours.

CARLOS.

Une envieuse nuit vient y mêler son ombre.

ÉLISABETH.

Ah! Prince, des chagrins le voile épais et sombre
Devrait-il obscurcir un front victorieux?

CARLOS.

Ces chagrins m'ont suivi quand j'ai quitté ces lieux:
Ils m'ont accompagné sous la tente guerrière;
Rien ne peut renverser l'éternelle barrière
Qui m'a, bien jeune encor, séparé du bonheur:
Un cuisant souvenir veille au fond de mon cœur:
A la fin de mes maux le ciel même s'oppose,
Et ce n'est point à vous d'en demander la cause.

ÉLISABETH.

La gloire et l'amitié ne vous consolent pas?

CARLOS.

L'amitié! quelquefois je respire en ses bras.
D'un prince malheureux ami tendre et sincère,
Gomès...

ÉLISABETH.

Le seul Gomès? vous oubliez... un père.
Ce respectable nom peut-il vous alarmer?

CARLOS.

Un père! était-ce lui que vous deviez nommer!

ÉLISABETH.

Carlos!

CARLOS.

A mes douleurs fut-il jamais sensible?

Philippe est un grand roi, mais un père inflexible.

ÉLISABETH.

Étouffez ses transports : du moins souvenez-vous
Qu'il vous donna le jour, et qu'il est mon époux.

CARLOS.

Ce nom que vous aimez et qui me désespère,
Tout autre, avant ma mort... Philippe était mon père ;
Philippe est votre époux ; mais ce nom fortuné,
En d'autres tems, Madame, il m'était destiné.

ÉLISABETH.

Ah ! j'ai dû l'oublier : oubliez-le vous-même.

CARLOS.

Vous l'avez oublié ! Mais pour le rang suprême,
Ce qu'on n'aima jamais s'abandonne aisément.
Auriez-vous abjuré ce premier sentiment
Qui, se glissant dans l'ame exaltée et ravie,
La remplit tout entière et fait sentir la vie ?
Eh ! qui peut, tout à coup, par le charme entraîné,
Voir au sort d'un moment l'avenir enchaîné ?
Sans prévoir mon destin j'ai connu cette ivresse.
Imprudent ! jusque-là ma superbe jeunesse
Méprisait des amans les frivoles ennuis :
De Charles, mon aïeul, la gloire, au sein des nuits,
S'élevait devant moi par le tems agrandie,
Et son nom réveillait mon ame enorgueillie.
Tranquille, j'avais vu les beautés de la cour
Au pouvoir, au crédit vendre le nom d'amour,
Insulter aux vertus dans leur cœur étouffées
Et de leur honte illustre étaler les trophées.
Sous le joug du scandale espérant m'asservir,

Elles briguaient en vain l'honneur de m'avilir.
Jour où s'évanouit ma longue indifférence!
Belle d'un pur éclat, loin des bords de la France,
Vous parûtes, semblable à l'astre du matin.
Ma foi vous attendait, et ce bonheur certain
Avait porté l'ivresse en mon ame enflammée:
Philippe vous aima; qui ne vous eût aimée!
Hélas! je n'avais pas un trône à vous offrir.
Je ne pus que me plaindre, adorer et souffrir.
Il fallut m'immoler: l'arrêt de votre frère
Accueillit la demande et les vœux de mon père.
Ils voulaient nous unir, ils brisèrent nos nœuds.
Aux pieds de ces autels, préparés pour nous deux,
Par un autre que moi vous fûtes amenée:
C'est là, c'est aux lueurs des flambeaux d'hyménée,
C'est en voyant mes yeux de larmes obscurcis,
Que Philippe a juré le malheur de son fils.

ÉLISABETH.

Pouvez-vous de ces tems rappeler la mémoire?
Ah! j'aimais à penser que les soins de la gloire
Occupaient tout entier votre cœur généreux,
Ce cœur digne en effet d'un destin plus heureux.
Quand vous êtes chéri du peuple et de l'armée,
Quand ce palais est plein de votre renommée,
Quand tous les Castillans célèbrent vos exploits,
D'un amour sans espoir vous écoutez la voix!
A pleurer un héros voulez-vous les contraindre?
On vous admire; hélas! faut-il encor vous plaindre?

CARLOS.

Qu'importent ces lauriers, ce renom d'un vainqueur!

Tout ce fragile éclat n'a pu remplir mon cœur.
Un rival sans espoir, mais redouté peut-être,
Importunait les yeux d'un époux et d'un maître :
On m'éloigna de vous. Facile à me tromper,
Moi-même, au sein des camps, j'ai cru vous échapper;
Mais l'amour en tous lieux est l'air que je respire;
Dans les camps, loin de vous, j'ai subi votre empire.
Vos traits, ces traits charmans dans mon ame imprimés,
Partout venaient s'offrir à mes sens enflammés;
Votre image des nuits peuplait le noir silence;
Votre image aux combats animait ma vaillance;
Dans les rangs éclaircis je suivais sans effroi
Cet ange protecteur qui marchait devant moi;
Le nom d'Élisabeth inspirait mon armée;
Vous étiez tout pour moi, l'État, la renommée:
Lorsqu'au milieu des morts et du sang et des cris,
Blessé, je combattais entouré de débris,
Présente, à mes dangers vous paraissiez sensible;
Vos regards attendris me rendaient invincible;
Sur le Maure indomté vous dirigiez mes coups;
Je vous offrais mon sang, je le versais pour vous.

ÉLISABETH.

Le ciel dont la bonté veille sur votre vie
N'a point voulu souffrir qu'elle vous fût ravie :
Il vous donna la gloire, il vous rend à mes vœux;
Vous revenez vainqueur, revenez donc heureux.
D'un triomphe si beau connaissez mieux les charmes.
Qui n'a pas ses chagrins? Qui ne répand des larmes?
Mais un prince à l'État doit souvent s'immoler.
Adieu. Puissent nos soins un jour vous consoler!
Mon cœur vous est connu; vous en devez attendre

L'intérêt le plus pur, l'amitié la plus tendre ;
Mais ne préparons plus, durant nos entretiens,
Vos malheurs, ceux d'un père, et peut-être les miens.

(Elle sort.)

CARLOS.

Les vôtres! Non, jamais ; je saurai me contraindre ;
Non, ce n'est point à vous qu'il appartient de craindre.
Mon destin sur moi seul pesera tout entier.

SCÈNE III.

PHILIPPE, CARLOS, LE DUC D'ALBE, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE, bas à Gomès.

Il aime encor la Reine?

GOMÈS, bas à Philippe.

Il n'a pu l'oublier.

PHILIPPE.

Elle sort... Et le prince a répandu des larmes.

CARLOS, apercevant Philippe.

Mon père!

PHILIPPE.

Qu'avez-vous? De secrètes alarmes
Se peignent sur un front d'ombres enveloppé.
D'où vous vient, don Carlos, cet air préoccupé?
Les ennuis dévorans sont faits pour la vieillesse ;

Mais lorsque les succès, la gloire, la jeunesse,
A l'héritier d'un trône offrent des jours sereins,
Son cœur doit, s'il est pur, ignorer les chagrins.

CARLOS.

Un cœur pur est sensible; et tout âge a sa peine.

PHILIPPE.

Vous êtes seul ici? J'avais cru voir la Reine.

CARLOS.

La Reine!

PHILIPPE.

Elle aurait dû bannir ces vains soucis :
Une mère a le droit de consoler son fils.

CARLOS.

Vous êtes son époux; mais je n'ai plus de mère.

PHILIPPE.

Soyez digne du moins de conserver un père.

CARLOS.

Digne...

PHILIPPE.

Il suffit.

GOMÈS.

D'Egmont est proche de ces lieux.
Sire, qu'ordonnez-vous?

PHILIPPE.

Qu'il paraisse à mes yeux.
D'Albe, vous entendrez d'Egmont et ma réponse.

CARLOS.

C'est d'Albe qu'on accuse.

PHILIPPE.

Et c'est moi qui prononce.

CARLOS, en se retirant.

Oui.

PHILIPPE.

Pourquoi sortez-vous ?

CARLOS, en se retirant.

Ah! Sire, permettez...

PHILIPPE.

Restez, Prince.

CARLOS.

Vous seul...

PHILIPPE.

J'ai mes raisons : restez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE assis, CARLOS, LE DUC D'ALBE, LE COMTE D'EGMONT, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

D'EGMONT.

Sire, envoyé vers vous, j'ose à votre justice
Demander pour le Belge une oreille propice.
Ce peuple généreux daigne emprunter ma voix.

En son nom, près de vous, je viens plaider ses droits,
Et l'aspect du tyran dont il fut la victime
Ne refroidira point mon zèle légitime.

D'ALBE.

Ce tyran fut trop faible; il devait plus oser :
D'Egmont ne viendrait pas aujourd'hui l'accuser.

CARLOS.

C'en est trop.

PHILIPPE, à d'Egmont.

Poursuivez, Prince; et vous, Duc, silence.

D'EGMONT.

Sire, vous avez vu cet excès d'insolence.
Le tyran se déclare, et son cœur sans pitié
Du sang de vos sujets n'est point rassasié.
Tel il fut de tout tems : c'est lui dont la furie
A soufflé la discorde au sein de ma patrie.
Les Belges, par lui seul aux révoltes poussés,
Resteront sous vos lois si vous le punissez;
Si du moins un arrêt du plus juste des princes
De l'aspect du tyran délivre nos provinces.

PHILIPPE.

Contre un vieux général le Belge est irrité :
Vous reprochez au duc trop de sévérité.
N'était-ce pas plutôt une justice utile?
D'Albe fut-il cruel, ou le Belge indocile?
C'est ce qu'avec loisir on doit examiner.
Votre ambassade même a de quoi m'étonner.
Mais je crains de former des doutes sacriléges :
Expliquez-moi, d'Egmont, ces droits, ces priviléges

Invoqués par le Belge avec tant de courroux,
Violés par le duc, et réclamés par vous.

D'EGMONT.

Je ne connais point l'art de farder mon langage ;
Mon père, au sein des camps signalant son courage,
Dans l'étude des lois n'a point formé son fils.
Il m'apprit cependant les droits de mon pays.
Que dis-je ? ils sont gravés dans une ame énergique :
Mais le plus saint de tous, celui que la Belgique
Est prête à maintenir jusqu'au dernier moment,
Sire, c'est le beau droit de penser librement,
De ne jamais trahir sa conscience intime,
De ne courber jamais un front pusillanime
Sous des juges sacrés, sous un culte vainqueur,
De n'écouter enfin que le ciel et son cœur.
La conscience est libre ; on ne peut rien sur elle ;
Quand la bouche obéit, l'ame est encor rebelle.
Nous sommes vos sujets, mais chacun de nos rois
S'engagea, par serment, à conserver nos droits.
Charles, que parmi nous les destins ont fait naître,
Durant son règne illustre a su les reconnaître.
Philippe imitera l'exemple paternel.
Vous avez prononcé le serment solennel :
D'Albe n'a point tenu votre promesse auguste.
Vos sujets sont aigris par un ministre injuste :
L'équité d'un bon roi saura les désarmer.
Le glaive est sans puissance : un mot peut tout calmer.

PHILIPPE.

D'un étrange discours mon oreille est frappée ;
Mais j'ai reçu du ciel mon sceptre et mon épée :
Ce sont là mes pouvoirs, mes titres, mes garans.

Combien je dois rougir de voir un de mes grands,
D'Egmont, ce chevalier si fier, si magnanime,
Désormais infidèle au beau sang qui l'anime,
D'un ramas de mutins se dire ambassadeur!
Quoi! c'est dans Madrid même, au sein de ma grandeur,
Qu'on vient parler de droits, et non demander grâce!
Envoyé de Nassau, quelle est donc votre audace?
Quel nouveau souverain prétend m'en imposer!
Quel obstacle invincible a-t-on cru m'opposer?
D'impuissantes clameurs irritant ma vengeance,
Des drapeaux étalant l'orgueil de l'indigence,
Des nobles tourmentés d'ambitieux projets,
Et nourrissant l'espoir de me vendre la paix.
Je ne discute point la foi de mes ancêtres:
Pour soumettre les cœurs la Castille a des prêtres,
Des guerriers pour combattre, et des lois pour punir.
Le Belge a de mes droits perdu le souvenir;
J'anéantis les siens; et ce peuple farouche
M'a rendu les sermens prononcés par ma bouche.
Je ne compose point avec des révoltés:
Guerre ou soumission, voilà tous mes traités.

D'ALBE.

Régir dans cet esprit fut toujours mon étude.
Valait-il mieux ramper sous une multitude
Qui, de tout frein légal cherchant à s'affranchir,
Ne sait point être libre et ne veut point fléchir?
J'eusse été criminel en tolérant des crimes.

CARLOS.

Ainsi, quand le Brabant regorge de victimes,
D'Albe ose encor prétendre à se justifier!
Sire, il s'agit d'un peuple et de son meurtrier;

Et nous hésiterions, imprudens que nous sommes!

D'EGMONT.

Courage, fils d'un roi, vous parlez pour des hommes.

D'ALBE.

Le roi pour son ministre a daigné me choisir...

CARLOS.

Vous avait-il choisi pour le faire haïr;
Pour qu'il fût accusé de vos fureurs sinistres?
Un roi doit-il avoir des bourreaux pour ministres?

D'ALBE.

Prince, il est pour un roi d'autres calamités :
C'est de compter son fils parmi des révoltés.

CARLOS.

Moi!

D'ALBE.

Vous-même.

CARLOS.

Eh quoi! Sire, on ose méconnaître...

PHILIPPE.

D'Albe, en ce fils, du moins, respectez votre maître.

(A Carlos.)

Jeune homme, à votre zèle imposez mieux la loi.
Philippe règne encor; ne parlez plus en roi.
Vous, d'Egmont, qui blâmez des lois justes et saintes,
De mes fiers Castillans entendez-vous les plaintes?
Leur conscience intime obéit sans regrets;
Et l'épais habitant de vos sombres marais
Oserait repousser, comme un joug tyrannique,

Un pouvoir révéré des vainqueurs du Mexique;
Un pouvoir qui, du ciel fesant valoir les droits,
Pèse avec majesté sur la tête des rois!
Devant ces droits divins les vôtres disparaissent;
Sous un culte vainqueur que tous les fronts s'abaissent;
Vos juges sont les miens; je veux les maintenir.
Si Nassau les combat, je saurai l'en punir;
Si son trône est debout, je l'en ferai descendre.

D'EGMONT.

Sire, préparez-vous à régner sur la cendre.

PHILIPPE.

Oseriez-vous, d'Egmont, m'expliquer ce discours?

D'EGMONT.

Oui, Sire. A la rigueur vous avez eu recours.
La rigueur a produit la désobéissance.
Fondant sur cet appui sa future puissance,
Nassau, je le vois bien, vous cause un peu d'effroi:
Nassau n'est qu'un guerrier, vous en ferez un roi.
Vos bourreaux ont perdu nos régions si belles;
Chaque martyr qui tombe enfante cent rebelles.
Nos travaux sont détruits, nos champs sont désertés;
L'horrible solitude habite nos cités:
L'industrie aux abois, fuyant la tyrannie,
Cherche un asile en France ou dans la Germanie.
Les hardis Zélandais, nés pour la liberté,
Vont rendre à l'Océan leur sol ensanglanté;
Le citoyen frémit aux noms d'époux, de père;
L'épouse au désespoir pleure en se voyant mère:
Là, près d'un fils unique, une femme combat;
Le vieillard est armé, l'enfant même est soldat:

Le jour tout prend le glaive, et la nuit tout conspire,
Tout veut subir la mort plutôt qu'un tel empire.

PHILIPPE.

Et vous ne tremblez pas en me parlant ainsi!
Votre tête, imprudent, me répond...

D'EGMONT.

La voici.

PHILIPPE.

Vous rebelle, d'Egmont!

D'EGMONT.

Si j'étais un rebelle...
Vous-même à vos devoirs vous n'êtes plus fidèle.
Souvenez-vous du sang que j'ai versé pour vous,
Et de vos ennemis reconnaissez les coups :
Trois fois ils me frappaient aux champs de Cérizoles,
Quand, soutenant l'honneur des armes espagnoles,
Au général blessé je fesais un rempart,
Quand de votre maison je sauvais l'étendard.
Et depuis quand faut-il rappeler mes services?
Du jour de Saint-Quentin voyez les cicatrices.
Dans Graveline en feu je fus blessé deux fois,
Lorsque Termes vaincu vint recevoir mes lois.
Sire, votre injustice a rouvert mes blessures,
De mon zèle aujourd'hui les marques sont plus sûres;
Je sais trop quels dangers je viens ici courir :
C'est là, c'est en vainqueur qu'il me fallait mourir,
Et par un beau trépas illustrer ma mémoire;
Mais sur l'échafaud même on peut trouver la gloire.

PHILIPPE.

D'Egmont, je rends justice à ce courage altier

Digne d'un Espagnol et d'un vrai chevalier :
Roi, j'en blâme l'excès ; Castillan, je l'honore ;
Mais vous êtes perdu si je vous vois encore.
Rejoignez les brigands que vous daignez servir ;
Qu'ils reçoivent de vous l'exemple d'obéir ;
Qu'ils implorent leur grâce, et j'oublirai peut-être
Qu'ils ont osé braver et le ciel et leur maître.
(Bas, à Gomès.) (Haut.)
Ne quittez point Carlos. Vous, d'Albe, suivez-moi.

CARLOS, à part.

Et voilà, Dieu puissant, ce qu'on nomme un grand roi !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, D'EGMONT.

D'EGMONT.

J'AI réclamé du prince un moment d'audience.
Gomès, de qui les soins ont formé son enfance,
Doit le prier pour moi de se rendre en ces lieux :
Vous daignerez vous-même entendre mes adieux.
Mais depuis quand vos yeux ont-ils connu les larmes ?
Je ne sais quel chagrin semble voiler vos charmes.
La douleur, qui sur l'homme étend partout ses lois,
N'a donc point respecté la fille des Valois ?
Il fut un autre tems, ce tems était prospère :
Envoyé par Philippe auprès de votre père,
Je reçus de Henri l'accueil hospitalier.
Admis dans le palais de ce grand chevalier,
Je vis avec transport votre beauté naissante
Présider aux plaisirs de sa cour florissante.
Sur votre jeune front tout brillait d'avenir.

ÉLISABETH.

Ah ! que vous réveillez un tendre souvenir !
Tems chéris, mais trop courts ! momens dignes d'envie !

Promesses d'un bonheur que ne tient pas la vie!
Nul soin ne m'agitait : point de vœux à former;
J'aimais autour de moi, je me sentais aimer.
La grandeur sans orgueil, la franchise polie,
Les mœurs de notre France et les arts d'Italie
De ce Louvre enchanteur embellissaient les jeux :
Le peuple était soumis, car il était heureux.
Ce roi qui m'appelait sa fille idolâtrée,
Henri n'est plus; ma mère, à tant de soins livrée,
Des tendres nœuds du sang connaît peu la douceur,
Et mes frères peut-être ont oublié leur sœur.
Le calme a disparu de cette aimable terre;
La paix, souvent trompeuse, y recèle la guerre.
A revoir mon pays je ne dois plus songer :
Faible lis transplanté sous un ciel étranger,
Je ne fleurirai plus sur les bords de la Seine;
Je suis une exilée; on m'appelle une reine :
Ce nom que l'on m'impose est trop pesant pour moi.

D'EGMONT.

Philippe! Médicis!... C'est l'Infant que je voi.
Si jeune, il est bien sombre après une victoire.
L'Empereur son aïeul avait prédit sa gloire :
Elle restera pure; il connaît la pitié.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, D'EGMONT, CARLOS.

CARLOS.

D'un peuple gémissant courageux envoyé,
A désarmer le Roi vous deviez vous attendre.
Ce que vous avez dit, Carlos a su l'entendre.
Mais c'est trop peu.

D'EGMONT.

C'est tout. Chacun a ses douleurs :
Dans la cour de Philippe on voit souvent des pleurs.

CARLOS.

De vos concitoyens la misère me touche.

D'EGMONT.

Ces mots sont consolans, surtout dans votre bouche.

CARLOS.

Ce n'est pas moi qu'ici l'on daigne consulter.

D'EGMONT.

Permettez-moi d'abord de vous féliciter,
Non de quelques succès, la fortune les donne ;
Non de votre courage, il n'a rien qui m'étonne,
Les héros vos aïeux ont pu vous l'enseigner ;
Mais vous êtes humain, vous qui devez régner !

CARLOS.

Mon ame en cette cour ne s'est point refroidie.

D'EGMONT.

Par le malheur peut-être elle s'est agrandie.

CARLOS.

Vous m'estimez, d'Egmont ; ce suffrage m'est doux.
Heureux qui peut avoir des sujets tels que vous !
Embrassez un ami.

D'EGMONT.

J'embrasse un frère d'armes.
Vous n'êtes plus à vous : séchez, séchez ces larmes ;
On en répand ailleurs que vous devez tarir.

CARLOS.

Eh! le puis-je ?

D'EGMONT.

Vous seul.

CARLOS.

Que veut-on ?

D'EGMONT.

Vous offrir
Un peuple à délivrer : le Brabant vous désigne.

CARLOS.

Moi !

D'EGMONT.

Vous. D'un tel honneur vous sentez-vous indigne ?
Quand les Belges en pleurs languissaient accablés,
On leur nommait Carlos, ils étaient consolés.

ÉLISABETH.

Songez qu'en ce palais tout veille et nous écoute.

D'EGMONT.

Je remplis un devoir dont la rigueur me coûte.
Si Philippe eût daigné m'exaucer aujourd'hui,
Tout le sang qui me reste aurait coulé pour lui ;
La Belgique rentrait sous son obéissance ;
J'en avais, en partant, exigé l'assurance ;
J'aurais anéanti cet acte que je tiens :
J'ai tenté, votre père a rompu nos liens.
A ses droits primitifs la Belgique rendue
Pour un monarque injuste est à jamais perdue :
Vous seul aux Castillans pouvez la conserver ;
Vous, Prince ; et plus que nous, c'est vous qu'il faut sauver.
Le peuple vous chérit ; vous avez tout à craindre ;
La main qui nous écrase est prête à vous atteindre.
Entrez dans la carrière ouverte devant vous,
La gloire vous précède, et nous vous suivons tous.

CARLOS.

Où me suivre ?

D'EGMONT.

Au triomphe. Hésiter est faiblesse.

CARLOS.

Mais qui m'appelle enfin ?

D'EGMONT.

Le peuple, la noblesse,
Notre salut, le vôtre, et la nécessité.

CARLOS.

Nassau ?

D'EGMONT.

Je suis garant de sa fidélité.

ÉLISABETH.

Ah ! d'un long repentir une faute est suivie !
Songez-vous ?...

D'EGMONT.

Songez-vous qu'il y va de sa vie ?
Conservez-le, Madame, au bonheur des humains ;
L'Europe qui l'attend le dépose en vos mains.
Je pars ; le tems s'écoule, et mon devoir m'appelle ;
Nous vous reverrons, Prince, aux remparts de Bruxelles.
Mes yeux fixés sur vous n'abandonneront pas
L'astre consolateur qui luit dans ces climats :
Ses feux m'ont embrasé, sa clarté m'accompagne :
Vous êtes à mes yeux plus que l'infant d'Espagne.
Vous lirez à loisir cet important écrit ;
Charles vous devina, son ombre vous sourit :
Vous serez don Carlos. Montez au rang des princes ;
Accueillez mon hommage au nom de nos provinces.
Philippe me rend libre en renonçant à nous ;
Ce glaive est à son fils : d'Egmont, à vos genoux,
Jure devant la Reine, et par vous, et par elle,
D'aimer l'honneur et vous : d'Egmont sera fidèle.
Adieu, Duc de Brabant.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, CARLOS.

CARLOS.

Arrêtez ! mon devoir...
Cet écrit, ce serment, puis-je les recevoir ?
D'Egmont !

ÉLISABETH.

Il est parti.

CARLOS.

Lisons : INDÉPENDANCE.

Les membres des États...

ÉLISABETH.

O ciel ! quelle imprudence !

CARLOS.

Bruxelle ! Anvers ! Namur ! Tout un peuple indigné !
Horn et d'Egmont, Nassau ; Nassau même a signé !
Pour publier cet acte on m'attend à Bruxelle !
D'Egmont m'avait dit vrai, la noblesse m'appelle.
Le Brabant soulevé me réclame à grands cris.
Proscrit moi-même, allons m'unir à des proscrits.
Le duc est mon fléau ; le Roi n'est plus mon père :
L'Espagne, grâce à lui, me devient étrangère.
Loin du duc... loin du Roi... loin de l'Espagne...

ÉLISABETH.

Infant !

CARLOS.

L'infant n'est plus. Lisez : je suis duc de Brabant.

ÉLISABETH.

Quels périls !

CARLOS.

Que de gloire !

ÉLISABETH.

Elle est mal assurée.

CARLOS.

Cet acte, monument d'une cause sacrée,
Restera sur mon cœur. Vous sortez ?

ÉLISABETH.

Je le dois.

CARLOS.

Restez.

ÉLISABETH.

C'est à l'Infant que s'adressait ma voix.

CARLOS.

Eh bien ! parlez.

ÉLISABETH.

L'Infant peut-il encor m'entendre ?

CARLOS.

Oui.

ÉLISABETH.

Songez à Philippe.

CARLOS.

Il n'a rien à prétendre.

ÉLISABETH.

Votre père !

CARLOS.

Avant d'être un père sans pitié,
Il fut un fils ingrat : l'avez-vous oublié ?
Rassasié du trône, au fond d'un monastère,
Charles-Quint recueillit sa grandeur solitaire.
Quand Philippe étalait la pompe et la terreur,
Tout manquait, hors la gloire, à ce grand empereur.

A mes regards encor son image est présente :
Enfant, je visitai sa retraite imposante,
Ce temple où, tous les jours, le héros prosterné
Courbait avec grandeur son front découronné ;
Ce cloître où quarante ans de gloire et de puissance
Devant l'éternité s'effaçaient en silence ;
Cette cellule, obscur et vénérable lieu,
Où semblait se cacher la majesté d'un Dieu.
Il me tendit les bras, me prédit la victoire ;
Mes regards dans les siens parcouraient son histoire :
Je vivais de son nom ; lui de mon avenir :
Que nous étions heureux de nous appartenir !
Mais un nœud plus étroit nous était nécessaire :
Il lui fallait un fils, j'avais besoin d'un père.
L'un vers l'autre élancés, l'un par l'autre attendris,
Je l'appelai mon père, il me nomma son fils.
Sa voix, ses mains tremblaient ; sa grande ame agitée
De mes destins futurs paraissait tourmentée.
Il prononçait Philippe, et me baignait de pleurs.
Philippe ! ce nom seul disait tous mes malheurs.

ÉLISABETH.

Eh quoi ! si jeune encor, de funestes présages
Venaient troubler... Ah ! Prince, éloignez ces images ;
Mais surtout bannissez d'ambitieux projets.

CARLOS.

Ainsi que sa famille il traite ses sujets.
Philippe a mis au rang des droits de sa couronne
De rendre infortuné tout ce qui l'environne.

ÉLISABETH.

Respectez-moi.

CARLOS.

Ces droits d'un despote jaloux,
Ne les a-t-il jamais étendus jusqu'à vous?

ÉLISABETH.

Jusqu'à moi!

CARLOS.

Vainement vous voulez vous contraindre.

ÉLISABETH.

Quand je ne me plains pas, pourquoi m'osez-vous plaindre,
Prince, et qui vous a dit que j'accusais mon sort?

CARLOS.

Qui me l'a dit? grand Dieu! Tout; jusques à l'effort
Que fait pour le cacher votre vertu sublime;
Tout : ce calme touchant, cet esprit magnanime
Dont l'éclat doux et pur semble un rayon des cieux;
Ce voile de langueur étendu sur vos yeux,
Dans vos traits adorés ces traces indiscrètes,
Infaillibles garans de vos larmes secrètes,
Ce cœur qui m'apportait, qui me devait sa foi,
Et qui, j'ose le croire, était formé pour moi.

ÉLISABETH.

Je vois avec douleur que votre ame enivrée
Se nourrit du poison dont elle est déchirée.
Vous aimez vos tourmens et vous les prolongez :
Si vous vouliez, Carlos, ils seraient soulagés.
A vos brillans destins la carrière est ouverte :
Tout un peuple est victime; on conspire sa perte,
Il n'espère qu'en vous; vous lui tendez les bras :
Loin de moi le désir de ralentir vos pas!

Mais restez vertueux ; soyez toujours vous-même :
Un père vous estime ; ah ! faites qu'il vous aime.
Demandez-lui, pour prix de vos premiers exploits,
L'honneur de ramener les Belges sous ses lois.
Partez, courez remplir des vœux qui vous implorent :
Partez... en me laissant des regrets qui m'honorent ;
Et, goûtant loin de moi des plaisirs généreux,
Vengez-vous du malheur en fesant des heureux.

CARLOS.

Quand je pourrais du duc assurer la disgrâce,
Est-ce à moi de descendre à demander sa place ?
Ferai-je respecter un injuste pouvoir ?

ÉLISABETH.

On ne descend jamais en fesant son devoir.
L'empire dans vos mains sera clément et juste :
D'Albe l'a rendu vil ; vous le rendrez auguste.
Puisqu'enfin vous pensez qu'un sort impérieux
Vous défend ma présence et l'aspect de ces lieux,
Exilez-vous, Carlos, comme un héros s'exile.
Un trône avec le crime est à peine un asile.
Entre Philippe et moi le ciel voulut former
Des nœuds que je respecte et que je dois aimer :
A l'hymen pour jamais mon ame est asservie.
Eh ! qui peut à son gré disposer de sa vie ?
Qui choisit l'avenir ? quel bonheur est certain ?
Sur un commun écueil jetés par le destin,
Deux cœurs infortunés, qu'a séparés l'orage,
Se rapprochent encore au sein de leur naufrage.
Trompons votre malheur : pourquoi repoussez-vous
Ce nom sacré de fils, et ces liens si doux ?

Que je sois votre mère. Offrez à mon image
Quelques pleurs essuyés et la paix pour hommage :
Désarmez la victoire ; honorez votre main
Par des lauriers sans tache et purs de sang humain.
Quand Philippe, orgueilleux d'un fils si magnanime,
Confirmera lui-même un éloge unanime,
Quand j'entendrai l'Espagne et l'Europe applaudir,
Fière de mon héros, je dirai, sans rougir,
A Philippe, à l'Espagne, à l'Europe charmée :
Il eût été moins grand s'il m'avait moins aimée.

CARLOS.

Cet espoir me suffit : entraîné, convaincu,
Je cède à votre voix, et vous m'avez vaincu.
Quel langage imposant! quel ascendant suprême!
Ah! lorsque vous parlez j'entends la vertu même ;
Au-dessus des héros je me sens élevé.
Eh! voilà donc le cœur qui m'était réservé!
Tandis que sur les bords de l'heureuse Angleterre
Une autre Élisabeth, en éclairant la terre,
Du fanatisme impur dédaigne les clameurs,
Élisabeth, la mienne, eût régné par les mœurs :
Le bonheur de l'Espagne eût été son ouvrage ;
Elle eût guidé mes pas, enflammé mon courage ;
Agrandi mes destins, et versé sur mes jours
Ce charme qu'elle inspire et qui la suit toujours.
Tout ce rêve enchanteur n'était qu'une imposture,
Un seul mot, pour Carlos, a changé la nature.
Je crois entendre encor, pleurant, saisi d'effroi,
Ce mot, ce oui fatal, prononcé devant moi.
Philippe, par son rang dispensé de vous plaire,
Crut qu'il était aussi dispensé d'être père :

Lorsque je suppliais, il voulut ordonner...
Vous l'exigez, Madame, il faut lui pardonner.

ÉLISABETH.

Ah! j'exige de vous un plus grand sacrifice :
Votre honneur et le mien veulent qu'il s'accomplisse.

CARLOS.

Vous me prescrivez donc de chérir votre époux?

ÉLISABETH.

Et vous me promettez...

CARLOS.

D'être aussi grand que vous.
Jusqu'à vous, s'il se peut, j'éleverai mon ame.
Je vais trouver mon père; il m'entendra, Madame.
Les soins dont vous daignez vous reposer sur moi
Me sont plus qu'un empire et que le nom de roi;
Par la gloire embelli, mon exil a des charmes.
Peuples infortunés, j'irai sécher vos larmes.
Hélas! dès le berceau j'ai connu les malheurs!
Le seul bien qui me reste est d'essuyer des pleurs.

ÉLISABETH.

Adieu, Prince : à nos vœux les cieux seront propices.

CARLOS.

J'en crois vos volontés; ce sont là mes auspices.
Ce jour ramenera le calme dans mon cœur.

ÉLISABETH.

Ah! c'est un jour sacré s'il vous rend le bonheur.

SCÈNE IV.

CARLOS, GOMÈS, et ensuite PHILIPPE.

CARLOS.

Partage mes transports, ami tendre et fidèle.

GOMÈS.

Vos chagrins...

CARLOS.

Ne sont plus. Tout est changé par elle.
Allons.

GOMÈS.

Où courez-vous?

CARLOS.

Je cours auprès du Roi.

GOMÈS.

Il vient.

PHILIPPE.

Sortez, Gomès.

CARLOS, bas à Gomès.

Va m'attendre chez moi.

SCÈNE V.

PHILIPPE, CARLOS.

PHILIPPE.

PRINCE, de vos erreurs, du moins j'aime à le croire,
Des jours plus fortunés banniront la mémoire;
Et les premiers lauriers qui vous ceignent le front
D'une trop longue enfance ont réparé l'affront.
Mais, soutien de mes droits, né près du rang suprême,
Prince, vous auriez dû, pour l'État, pour vous-même,
Témoigner à d'Egmont un moins vif intérêt,
Et ne pas lui permettre un entretien secret.
A-t-il pour la Belgique enflammé votre zèle?

CARLOS.

Oui, Sire; et là m'attend une gloire nouvelle.

PHILIPPE.

Comment!

CARLOS.

Si j'ai vaincu, si j'ai fait mon devoir,
Vous ordonniez, mon père, et j'en chéris l'espoir,
Que de nouveaux exploits fussent ma récompense:
Trouvez-moi digne encor de votre confiance;
Des destins du Brabant reposez-vous sur moi.

PHILIPPE.

Pourquoi désirez-vous ce périlleux emploi?
Jeune et sans défiance, emporté, mais facile,

Vous me serviriez mal chez un peuple indocile.
D'Albe y retournera, d'Albe y sera vainqueur.

CARLOS.

D'Albe!

PHILIPPE.

On a devant vous accusé sa rigueur;
Mais qui surpassera son zèle et son courage!
N'est-ce donc pas à lui d'achever son ouvrage?
Il en garde l'espoir; doit-il y renoncer?
Et faut-il le punir pour vous récompenser?

CARLOS.

Le punir! s'il le faut! Quand un fils vous implore,
Entre le duc et lui vous balancez encore!
Songez-vous à quel point vous êtes offensé?
Ah! c'est en votre nom que le sang fut versé;
Le duc en votre nom massacra ses victimes;
Et vous justifiez, vous adoptez ses crimes!
Par l'organe d'un fils daignez les démentir.

PHILIPPE.

Et, si pour le Brabant je vous laissais partir,
Quels seraient vos desseins?

CARLOS.

D'y porter l'indulgence,
D'y réparer les maux produits par la vengeance.

PHILIPPE.

Vous iriez en mon nom ramper sous mes sujets!

CARLOS.

Ramper en essayant le pouvoir des bienfaits!

La fierté de Philippe en mes veines transmise
A la rébellion ne sera point soumise ;
Et votre fils, chargé d'un emploi glorieux,
Ne fera point rougir le front de ses aïeux.
Mais si j'ai bien conçu l'autorité suprême,
Un monarque, un héros, déjà grand par lui-même,
Devient plus grand encor en sachant pardonner,
Et toujours la clémence est l'art de gouverner.
Qu'un prêtre, un Spinola soit cruel par faiblesse ;
Que des droits de l'église il nous parle sans cesse ;
Ne puis-je au moins pour vous réclamer ceux des rois?
Et votre peuple aussi n'a-t-il donc pas ses droits ?
Partout l'opinion réveille enfin le monde,
Partout l'esprit humain sort de la nuit profonde,
Et des tyrans sacrés rompt lentement les fers.
A des rayons nouveaux quand les yeux sont ouverts,
Quand la raison publique, en tous lieux élancée,
Mûrit, éclaire, échauffe, agrandit la pensée ;
D'un illustre monarque illustre successeur,
Des préjugés vieillis Philippe défenseur,
Voudrait-il étayer leur empire débile,
Et sur un trône oisif s'endormir immobile ?
Le vulgaire des rois, redoutant le danger,
A ces grands mouvemens peut rester étranger ;
Mais vous, de l'univers ne trompez point l'attente ;
Présidez à leur marche incertaine et flottante ;
Qu'à vos nobles travaux un fils associé
Aux plaines du Brabant, pacifique envoyé,
Parmi tant de cyprès y sème enfin l'olive,
Y porte avec l'oubli la clémence tardive,
Lave par des bienfaits ce sol ensanglanté,
Et fasse aimer un nom trop long-tems redouté.

PHILIPPE.

Eh quoi ! l'infant d'Espagne ouvertement conspire !
Roi trahi ! prince aveugle ! et malheureux empire !
Mon ouvrage avec moi périra tout entier,
Si Philippe, en mourant, laisse un tel héritier.
Comment vous flattez-vous de quelque obéissance?
Avez-vous, imprudent, calculé ma puissance ?
Dans Naples, dans Milan, mon empire est assis ;
Venise, Emmanuel, Farnèse, Médicis,
Reposent sous l'abri de mes vingt diadèmes ;
Rome, dont j'ai toujours chéri les lois suprêmes,
Du fond du Vatican réclame mon soutien ;
Jaloux de mes grandeurs, Charles, Maximilien,
Savent que la Belgique ouvre à mon espérance
Les portes de l'Empire et celles de la France ;
De l'Anglais qui me craint les ports me sont ouverts ;
Son trident orgueilleux, qui pesait sur les mers,
Respecte mes vaisseaux ; et l'Océan paisible
Respire enorgueilli sous ma flotte invincible.
Ce pouvoir, chaque jour, agrandi, cimenté,
S'étend partout vainqueur, et partout redouté,
Du pied du Mont-Gibel et des bords de l'Afrique,
Aux îles de l'Asie, aux mers de l'Amérique ;
Et le soleil, en vain désertant nos climats,
N'éteint pas ses rayons sur mes nombreux états.
Qui retient sous le joug ces peuples, ces contrées,
De mœurs, d'opinions, d'intérêts séparées ?
Qui peut les réunir ? Un lien solennel
Dont le premier chaînon remonte à l'Éternel.
Sans lui, l'autorité craintive ou menaçante
S'écroulerait bientôt sur sa base impuissante.

Je vois autour de nous les esprits tourmentés
Par l'amour inquiet des folles nouveautés;
Le nom de préjugés déjà se fait entendre;
A je ne sais quels droits le peuple ose prétendre.
Puisque ceux de l'église aujourd'hui sont jugés,
Ceux du trône demain seront des préjugés.
Je n'imiterai point la France et l'Angleterre;
Des peuples et des rois j'étoufferai la guerre;
Dans un sang criminel j'éteindrai ses flambeaux.
L'Espagne éprouvera vos principes nouveaux,
Lorsque, pour son malheur, vous disposerez d'elle;
Jusque-là, Prince, aux miens aveuglément fidèle,
J'ai su les maintenir; je saurai les venger,
Si quelque audacieux pense à les outrager.

CARLOS.

Servir l'humanité c'est vous faire un outrage!
Et d'un père, grand Dieu! voilà donc le langage!
Des refus! pour un fils de soi-même vainqueur!
Qui sacrifia tout! qui céda son bonheur!
Pouvez-vous ignorer le mal qui me possède?
Songez-vous que l'absence en est le seul remède?
Que j'ai besoin de fuir pour sauver ma vertu?

PHILIPPE.

De fuir?...

CARLOS.

Un ascendant vainement combattu.

PHILIPPE.

Téméraire!

CARLOS.

Un poison dont je mourrai victime;
Des feux...

PHILIPPE.

N'achevez pas; craignez l'aveu du crime.

CARLOS.

L'air qu'ici l'on respire est trop brûlant pour moi.

PHILIPPE.

Ciel!

CARLOS.

Je vous parle en fils.

PHILIPPE.

Je vous réponds en roi.

CARLOS.

On me promit long-tems la main de la princesse.

PHILIPPE.

Elle est reine!

CARLOS, égaré.

Ce nom me poursuivra sans cesse!

PHILIPPE.

Aux remparts de Cambrai mon hymen arrêté...

CARLOS.

Ah! mon cœur ne fut pas compris dans le traité...
Vos ministres, vendant les peuples à des princes,
Ont pu céder, reprendre, échanger des provinces :
Mais l'amour, à son gré, déterminant son choix,
Ne suit pas le caprice ou l'intérêt des rois.

PHILIPPE.

oubliez-vous que je suis votre maître?

CARLOS.

mes yeux quand voudra-t-il paraître?

Le père! auprès de vous, je l'ai cherché souvent.
Carlos n'a point de père, et Philippe est vivant!
A mes premiers regards ma mère fut ravie;
C'est dans son lit de mort que j'ai reçu la vie;
Vous le savez, mon père : à son dernier soupir,
Elle pleurait l'enfant qui la fesait mourir.
Ses pleurs recommandaient à l'amour paternelle
Cet enfant malheureux abandonné par elle.
Ma mère!... à vos genoux ne la voyez-vous pas?
Redevenez mon père, et tendez-moi vos bras;
Que la voix du tombeau soit au moins entendue;
Et, pour votre tendresse à mes larmes rendue,
Laissez-moi conquérir, apporter en ces lieux,
Bien plus que les états soumis à vos aïeux;
Bien plus que le Potose et ses mines fécondes,
Plus que tous vos vaisseaux, vos deux mers, vos deux mondes;
Laissez-moi vous donner le premier bien, la paix;
Le plus grand des trésors, l'amour de vos sujets :
C'est le prix que j'attends à vos pieds que j'embrasse;
Si ce n'est pas un prix, que ce soit une grâce;
Mon père, exaucez-moi; mon triomphe est certain.

PHILIPPE, sortant.

Jamais.

CARLOS, se relevant désespéré.

Jamais! Ce mot a fixé mon destin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE, GOMÈS, COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE.

L'acte d'indépendance!

GOMÈS.

Oui, Sire.

PHILIPPE.

Affreux mystère!
Quels noms y sont inscrits?

GOMÈS.

Il s'obstine à les taire.

PHILIPPE.

Vous n'avez rien lu?

GOMÈS.

Non; mais l'acte est sur son cœur.

PHILIPPE.

Fernand, courez chercher le grand inquisiteur:
Qu'il vienne sans tarder. Fils ingrat et perfide!

D'ALBE.

Si vous voulez régner, point de pitié timide.

PHILIPPE.

Et cet acte, d'Egmont l'a remis à l'infant?

GOMÈS.

D'Egmont lui-même.

PHILIPPE.

Il part satisfait! triomphant!
Fier d'avoir conspiré dans la cour de son maître!

D'ALBE.

Ah! Sire, impunément devait-il y paraître?

PHILIPPE.

D'Egmont près de Carlos était ambassadeur!

D'ALBE.

Pouviez-vous en douter?

PHILIPPE.

Une fausse grandeur,
Des exploits rappelés, son renom, ma faiblesse,
Cet orgueil imposant, même alors qu'il nous blesse;
Je ne sais quel pouvoir que je ne conçois pas,
Au moment de frapper, ont retenu mon bras.

D'ALBE.

Je saurai retrouver d'Egmont et ses complices.

PHILIPPE.

Je suis content de vous, Gomès, et vos services
Jamais d'un cœur royal ne seront oubliés.

GOMÈS.

Reprenez vos bienfaits ; je les ai trop payés.
Je frémis à vos yeux de mon obéissance.
Le prince m'aime encore, et j'aimai son enfance :
Je voudrais moins d'éclat, Sire, et plus de repos.

PHILIPPE.

Du repos ! en est-il au sein des noirs complots ?
Lorsque, dans mon palais, un fils qui me déteste,
Méditant la révolte, aspirant à l'inceste,
Dévore ma couronne et calcule mes jours,
Quand il m'ose avouer ses coupables amours,
Quand la rébellion n'a rien qui l'épouvante ?...
Gomès, avec d'Egmont la Reine était présente ?

GOMÈS.

Oui, Sire.

PHILIPPE.

Elle a connu...

GOMÈS.

J'ai rempli mon devoir :
Je n'ai pu sur la Reine et n'ai rien dû savoir.

PHILIPPE.

Elle aussi me trahir ! A ce point criminelle !
Non. Sans doute elle ignore... On parlait devant elle :
Elle sait tout. Eh bien ! elle a tout combattu ;
Et l'on n'est point perfide avec tant de vertu.
Feria, que partout ma garde soit doublée :
Commandez, Médina, si la ville est troublée ;
Lerme, qu'Élisabeth se présente à mes yeux,
Dès que l'inquisiteur aura quitté ces lieux :

Allez; de mes motifs n'instruisez point la Reine.
Vous, d'Albe, attendez-moi dans la chambre prochaine.
Gomès, voyez le prince; il doit compter sur vous.
Grands, du secret fatal vous me répondez tous;
Suivez d'Albe, et veillez au salut de l'empire.
Approchez, Spinola, vous que le ciel inspire.

SCÈNE II.

PHILIPPE, SPINOLA.

SPINOLA.

Quoi! vous avez déjà besoin de notre appui!
Vous n'avez pu sans doute oublier qu'aujourd'hui
Le pontife de Dieu vous trouvait moins facile.

PHILIPPE.

A la religion je fus toujours docile:
Sous son pouvoir suprême abaissant mon pouvoir,
J'ai défendu ses droits.

SPINOLA.

C'était votre devoir.
Vous n'êtes rien sans elle: un roi sage l'honore.

PHILIPPE.

Je l'ai fait respecter; aujourd'hui je l'implore.
Nos communs ennemis ont corrompu mes jours.

SPINOLA.

Dieu règne sur les rois: méritez son secours;
Je conçois quel motif à ses pieds vous ramène.

PHILIPPE.

Roi, père, époux...

SPINOLA.

L'Infant et la Reine...

PHILIPPE.

La Reine!

Avant d'oser contre elle irriter mon courroux,
Arrachez-la du moins du cœur de son époux.
Laissons Élisabeth : parlons d'un fils coupable.

SPINOLA.

Des ministres du ciel l'adversaire implacable!

PHILIPPE.

D'un père et d'un monarque il a trahi les lois.

SPINOLA.

De Rome et de l'église il méconnaît les droits.

PHILIPPE.

Je demande un conseil, hélas! que je redoute.

SPINOLA.

Votre fils, dites-vous, est coupable?

PHILIPPE.

Ah! sans doute.

SPINOLA.

Vous avez, par ce mot, prononcé contre lui.

PHILIPPE.

Que faut-il?

SPINOLA.

Le punir.

PHILIPPE.

Et quand ?

SPINOLA.

Dès aujourd'hui.

PHILIPPE.

Cette nuit ?

SPINOLA.

Cette nuit.

PHILIPPE.

Mais un fils !

SPINOLA.

Un rebelle.

PHILIPPE.

Je balance.

SPINOLA.

Abraham, plus ferme et plus fidèle,
Prépara de ses mains le bûcher de son fils.

PHILIPPE.

Il obéit à Dieu : mais Dieu n'a point permis
Qu'un père ait consommé cet affreux sacrifice.

SPINOLA.

Roi, pourquoi sondez-vous l'éternelle justice ?
Dieu par son propre fils ne fut point désarmé ;
Ce sacrifice affreux, Dieu l'a bien consommé.

PHILIPPE.

Mais pour sauver le monde il choisit la victime.

SPINOLA.

Vous, pour servir Dieu même, et le venger du crime.
Faut-il que la balance, inégale en vos mains,
A des poids différens pèse ainsi les humains ?
Brisez les échafauds dressés dans la Belgique,
Éteignez les bûchers qui couvrent le Mexique,
Ou prouvez, en frappant un ennemi des cieux,
Que tous les criminels sont égaux à vos yeux.

PHILIPPE.

Et Rome ?...

SPINOLA.

Applaudira.

PHILIPPE.

L'Europe ?...

SPINOLA.

Doit se taire.
Quand le ciel a parlé, foulez aux pieds la terre.
Que dis-je ? attendrez-vous avec tranquillité
Qu'un fils incestueux, un sujet révolté
Vienne de ce palais déshonorer l'enceinte,
Renverser les autels, brûler la cité sainte ?
Israël est soumis ; Lévi combat pour vous !
Jéhova vous protége et marche devant nous.

PHILIPPE, préoccupé.

Allons.

SPINOLA.

Fils de Jessé, rassemblez vos cohortes :
Le rebelle Absalon déjà touche à vos portes,
Et sur l'oint du Seigneur lève un bras criminel.

PHILIPPE.

Ma puissance repose au sein de l'Éternel.
Mes grands sont réunis : près d'eux allez m'attendre ;
La Reine va venir ; j'ai besoin de l'entendre ;
Je ne puis rien résoudre avant cet entretien.

SPINOLA.

Adieu. N'oubliez pas votre unique soutien.
Soumettez-vous, courbez votre grandeur altière ;
Et qu'il n'entende pas murmurer la poussière.
Souvent pour nous instruire et pour venger ses droits,
Sa foudre doit tomber sur le palais des rois.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

PHILIPPE.

Qu'on fasse entrer la Reine. Approchez-vous, Madame.

ÉLISABETH.

(A part.)
Spinola !

PHILIPPE.

Je connais la candeur de votre ame :
Votre parole est pure, et je veux m'y livrer.
N'avez-vous sur l'Infant rien à me déclarer ?

ÉLISABETH.

Rien contre votre fils, et tout pour sa défense.

PHILIPPE.

Ce que je vous demande est de quelque importance.
Expliquez-vous. D'Egmont vous a fait ses adieux ;
Le prince était présent, près de vous, dans ces lieux.
J'ignore à quel espoir d'Egmont pouvait prétendre ;
Mais tout ce qu'ils ont dit, vous avez dû l'entendre.

ÉLISABETH.

J'ai vu partir d'Egmont aigri par vos refus ;
Ses discours le prouvaient : n'exigez rien de plus.
Au milieu du Brabant votre fils magnanime
Désirait d'exercer un pouvoir légitime,
D'y faire aimer vos droits et de les maintenir :
De vos bontés sans doute il a dû l'obtenir.
Je l'ai dans cet espoir encouragé moi-même.
Cher au peuple, aux soldats, né pour un diadème,
Il pourrait...

PHILIPPE.

Oui, Madame, il pourrait me trahir :
Mais qui veut commander doit savoir obéir.
Dans ma cour, à mes yeux, il ne peut se contraindre.
Vous-même, de l'Infant vous auriez à vous plaindre ;
Et c'est vous, plus que moi, vous qu'il ose offenser.

ÉLISABETH.

Moi, Sire !

PHILIPPE.

Vous, Madame. Auriez-vous pu penser
Qu'à son Roi, qu'à son père, à votre époux lui-même,
L'Infant ne craindrait pas d'avouer qu'il vous aime ?
Qu'il vous aime !... En ce jour il me l'a déclaré ;
Et ce départ si prompt, déjà tout préparé,

Ce rêve d'un jeune homme enflé de sa victoire,
Ce projet d'un héros, n'est, si je veux l'en croire,
Que le reste d'un feu qu'il voudrait étouffer,
Et l'effort d'un amant qui fuit pour triompher.

ÉLISABETH.

Eh bien! s'il était vrai, se vaincre est-il un crime?
Cet amour mal éteint fut d'abord légitime;
Songez qu'en d'autres tems par vous-même allumé...

PHILIPPE.

Je me souviens du jour où mon cœur enflammé
Vous a fait partager ma puissance et ma gloire;
Nous devions tous les trois en garder la mémoire.
Philippe, déposant vingt sceptres à vos pieds,
D'un mot d'Élisabeth les trouvait trop payés:
Vous l'avez prononcé, vous n'êtes point parjure.
J'ai cru que j'obtiendrais d'une ame noble et pure,
Sinon l'amour, au moins quelques tendres égards;
Que vous pourriez sans peine attacher vos regards
Sur un front dépouillé des fleurs de la jeunesse,
Blanchi par les travaux et non par la vieillesse:
Serais-je à cet espoir contraint de renoncer?

ÉLISABETH.

Eh! qui, dans votre cour, pourrait vous y forcer?
Moi? que l'on vit toujours attentive à vous plaire!
Un fils? ce nom doit seul calmer votre colère.
Un fils! ah! qu'aisément vous le verriez soumis!
Mais nous avons tous trois les mêmes ennemis.
Ne me défendez point d'éclairer la nuit sombre
Qui sur vos jours brillans appesantit son ombre.
Voulez-vous dissiper ce pénible tourment?

Sire, soyez époux, soyez père un moment,
Et ne repoussez plus le cri naïf et tendre
Que la nature encor cherche à vous faire entendre :
Plus que celui des rois son empire est sacré.
Un monarque puissant, un héros admiré,
Qu'entourent les flatteurs, que séduit l'imposture,
Jamais impunément n'échappe à la nature ;
Dans sa grandeur farouche à toute heure isolé,
Il gémit sur un trône, et n'est pas consolé.

PHILIPPE.

Qui peut à vos accens demeurer insensible ?
Un je ne sais quel charme, un pouvoir invincible,
Jusque dans le reproche, embellit vos discours.
J'en éprouvai cent fois les bienfesans secours.
Loin de vous oppressé, près de vous je respire ;
Vous savez mieux que moi jusqu'où va votre empire,
Madame ; et ce n'est pas vainement qu'un époux
Du soin de son bonheur s'est reposé sur vous.
Quant à ce fils ingrat dont vous parlez sans cesse,
Oseriez-vous pour lui réclamer ma tendresse,
S'il nourrissait dans l'ame un dessein criminel ?
Si, coupable envers moi, coupable envers le ciel...

ÉLISABETH.

Envers le ciel et vous ? c'est l'Infant qu'on redoute !

PHILIPPE.

On va plus loin.

ÉLISABETH.

Qui ? d'Albe, et Spinola sans doute ?
Spinola qui tantôt l'accusait à mes yeux ?
Que je viens de revoir en entrant dans ces lieux ?

PHILIPPE.

Il m'a souvent donné des conseils légitimes.

ÉLISABETH.

Vous aurait-il encor désigné ses victimes ?
Voilà vos ennemis, ces conseillers flatteurs,
Ministres et bourreaux, tyrans et délateurs :
A leur ambition inquiète et jalouse
Immolant vos sujets, votre fils, votre épouse ;
A vos yeux prévenus cachant la vérité ;
Vous parlant de vengeance et de sévérité,
Du soin de garantir votre pouvoir immense :
Ils ne vous ont jamais parlé de la clémence.
Sous ce manteau royal qu'ils ont ensanglanté,
Ils bravent, sans péril, tout un peuple irrité.
Séparez-les de vous ; laissez-leur en partage
Des larmes pour trésors, du sang pour héritage.
Vous, dans tous vos sujets retrouvez des amis,
Commencez par l'Infant, puisqu'il est votre fils ;
Qu'un regard paternel l'accueille et le caresse.
Si d'un âge bouillant l'impétueuse ivresse
Dans quelques fautes même avait pu l'entraîner,
A cet âge, au malheur on doit les pardonner.
Un bon roi les excuse, un père les oublie.
Que ce jour soit heureux ; qu'il vous réconcilie ;
Qu'un amour filial, des respects empressés...

PHILIPPE.

Adieu.

ÉLISABETH.

Daignez encor...

PHILIPPE.

Madame, c'est assez.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH.

Quel époux! Respirons. O rives de la France!
Je vous abandonnai dans une autre espérance.
Voilà donc ces beaux jours, voilà ce sort heureux,
Cet hymen dont ma mère a commandé les nœuds!
Un éclat, des grandeurs que peut-être on envie,
Des sujets, une cour, mais jamais une amie
Dont les pleurs consolans répondent à mes pleurs,
Et qui daigne en son sein recueillir mes douleurs.
Ah! loin de cette cour, loin du poids qui m'oppresse,
Si goûtant les douceurs d'une pure tendresse,
Près de lui, sans remords je pouvais me livrer...
Près de qui, malheureuse! où me vais-je égarer?
N'arrêtons pas mes yeux au fond de cet abime.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS, tous deux au fond du palais, et ne voyant point Elisabeth.

CARLOS.

Il suffit. Tu connais l'intérêt qui m'anime:
Va, cours tout préparer; que je parte à l'instant.

GOMÈS.

Différez d'un seul jour.

CARLOS.

Un jour est important :
Il perdrait ton ami, la Reine et la Belgique.

GOMÈS.

Je cède, et vais remplir un devoir tyrannique.

CARLOS.

Je t'attends.

SCÈNE VI.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS, sans voir Élisabeth.

Roi cruel, c'est ton dernier refus :
Sous ton caprice altier je ne fléchirai plus.
Mais la Reine... Et je pars ! et je vivrai loin d'elle !
Je pars !... Élisabeth !

ÉLISABETH.

Qu'entends-je ? et qui m'appelle ?

CARLOS, apercevant Élisabeth.

La voici.

ÉLISABETH.

C'est vous, Prince, à cette heure, en ce lieu ?

CARLOS.

L'infortuné Carlos peut donc vous dire adieu ?

ÉLISABETH.

Adieu ?

CARLOS.

Le Roi n'a point exaucé ma prière.

ÉLISABETH.

Je le savais : la nuit, ce palais solitaire,
Loin de vous à l'instant tout devrait me bannir :
Mais je vois vos périls ; tout doit m'y retenir.
C'est donc en fugitif que vous quittez l'Espagne ?

CARLOS.

Il le faut. La nuit même.

ÉLISABETH.

Et qui vous accompagne ?
Qui veillera sur vous ?

CARLOS.

Suivi du seul Gomès.

ÉLISABETH.

Imprudent ! connaît-il vos funestes secrets !

CARLOS.

Mes secrets sont les siens : c'est un ami.

ÉLISABETH.

Peut-être !
Mais souvent à la cour un ami cache un traître.
Il sait les noms de ceux que vous allez chercher ?

CARLOS.

Il ignore les noms ; j'ai dû les lui cacher.

ÉLISABETH.

Et vous abandonnez sans quelque répugnance
Cette enceinte, témoin des jeux de votre enfance ;
Ces remparts où régnaient, où dorment vos aïeux,
Où le premier soleil vint éclairer vos yeux,
Où l'on vante aujourd'hui votre jeune courage !

CARLOS.

Dites, si vous voulez m'accabler davantage,
Ce palais où Carlos, enchaîné sous vos lois,
Vous vit, vous entendit pour la première fois.
Mais il est tems de fuir un roi qu'aigrit la plainte.
Ah ! si vous aviez vu sa froideur, sa contrainte ;
Comme il traitait Carlos respectueux, confus ;
De quel orgueil royal il enflait ses refus !
En vain j'ai fait parler et le doux nom de père,
Et les malheurs d'un fils, et l'ombre de ma mère,
Et mes pleurs supplians qui baignaient ses genoux...
Que vous dirai-je enfin ? j'étais guidé par vous.
Rien n'a vaincu son ame inflexible et farouche ;
Jamais le nom de fils n'est sorti de sa bouche.
Jusqu'à quand ses dédains seront-ils impunis ?
Il n'est plus père, et moi, je resterais son fils !
Pourquoi ? Le seul Philippe, en son cœur sacrilége,
D'étouffer la nature a-t-il le privilége ?
Non. Je quitte ces lieux : ce n'est pas sans retour ;
Plus fort, plus redouté, j'y veux rentrer un jour ;
Vos yeux m'y reverront. Malheur à qui m'opprime !
Tous les nœuds sont rompus, puisqu'on me force au crime.

ÉLISABETH.

Au crime ! Ah ! que je puisse encor vous estimer !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CARLOS, SPINOLA, UN SOLDAT, GARDES.

SPINOLA.

En vain conduit aux pieds du tribunal sévère
Qu'avec un saint effroi tout Castillan révère,
Vous avez répondu par un silence altier,
Et sans daigner descendre à vous justifier.
Il pardonne à l'Infant cette orgueilleuse audace;
Mais à l'Infant coupable il ne peut faire grâce,
Et les lois de l'église ont réglé votre sort:
Un arrêt vous condamne.

CARLOS.

A la mort?

SPINOLA.

A la mort.

CARLOS.

Eh bien! jouissez donc de cette horrible fête.
Qu'attendent les bourreaux quand la victime est prête?
Qu'elle tombe aujourd'hui dans ces mêmes remparts
Où du vainqueur hier flottaient les étendards.
D'Albe triomphera près du roi des deux mondes,

Près du roi tourmenté de ses terreurs profondes,
Du meurtrier d'un peuple osant toucher la main,
Et condamnant son fils convaincu d'être humain;
Au sein du deuil public, parmi les chants des prêtres,
Tranquille, paraîtra l'héritier de vos maîtres,
Carlos allant braver la honte et le trépas,
Marchant du même front qu'il marchait aux combats.
On vit Charles vivant couronner sa famille :
Il fit monter Philippe au trône de Castille.
Philippe à mes exploits réserve un autre prix :
On verra sur quel trône il fait monter son fils.

SPINOLA.

Le poison, le secret : telle est notre sentence.

CARLOS.

Mon père approuve-t-il cet excès de clémence?

SPINOLA.

Philippe approuve tout.

CARLOS.

Faites votre devoir.

SPINOLA.

Philippe entre nos mains a remis son pouvoir.
Le nôtre vient de Dieu qui rend tout légitime.

CARLOS.

Dieu vous méprise bien, s'il vous condamne au crime.

UN SOLDAT, portant le vase de poison.

Prince, de vos malheurs je me sens déchirer.

CARLOS.

Quoi! vous servez Philippe, et vous osez pleurer!

LE SOLDAT.

J'ai servi Charles-Quint : je déteste ma chaîne.

SPINOLA.

Infant, que voulez-vous faire dire à la Reine ?

CARLOS.

Que sa bouche a rendu mon trépas fortuné.

SPINOLA.

Au Roi?

CARLOS.

Dites au Roi que l'Infant condamné,
Exempt de repentir, de crainte et de colère,
Accepte et reconnaît les présens de son père.

SCÈNE II.

CARLOS.

PHILIPPE, tu le veux, je suis libre aujourd'hui ;
Je meurs sans le remords ; tu vivras avec lui :
Tu vivras, mais chargé de mépris et de haine.
Toi qui ne m'entends plus, toi, malheureuse Reine,
Seul trésor, seul appui de Carlos opprimé,
Tu me soutiens encor. J'entends : Il est aimé !
Que ne le disais-tu quand mon ame ravie
Respirait les parfums du matin de la vie !
Rapide et sans retour, il n'aura point de soir.
Adieu, gloire, avenir, doux songes de l'espoir ;
Avant la fin du jour ma course est terminée...
Non : puisque tu m'aimas, j'ai rempli ma journée.

Pour être aimé de toi j'ai tout sacrifié ;
Un mot fit mon malheur, un mot m'a tout payé.
A cet instant suprême il prête encor des charmes :
Les amans, les guerriers me donneront des larmes ;
Ils diront, en pleurant l'infortuné Carlos :
Aimé d'Élisabeth, il dut être un héros.
Allons... C'est un moment ; c'est le dernier breuvage :
La tempête est finie, et je touche au rivage.
Aimé d'Élisabeth, je brave le poison.
Élisabeth ! je meurs en prononçant ton nom.
Si ta main généreuse eût fermé ma paupière !
Si j'avais pu te voir à mon heure dernière !
Entendre : Il est aimé ! Vain désir !

SCÈNE III.

CARLOS, ÉLISABETH, voilée, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est ici.

Que n'est-il encor tems !

CARLOS, sans voir Élisabeth.

On marche.

ÉLISABETH.

Le voici.

CARLOS.

Une femme !

ÉLISABETH, se dévoilant.

Carlos !

CARLOS.

Que vois-je ? O ciel ! la Reine !
Qui vous guide en ces lieux ?

ÉLISABETH.

Un destin qui m'entraîne.
Vos gardes sont séduits ; je viens briser vos fers.
Ce vieux soldat restait ; mon or, mes biens offerts,
Rien n'ébranlait sa foi ; mais il avait une ame :
Vos malheurs l'ont touché, votre intérêt l'enflamme.

CARLOS.

D'Egmont ?

ÉLISABETH.

Est sans péril. Sortez ; fuyez ces lieux.
Des souterrains, creusés par les rois vos aïeux,
Du palais de Madrid mènent jusqu'au rivage
Où, parmi des jardins, naissent les flots du Tage,
Ce soldat vous conduit ; venez, ne tardons plus :
Laissons le reste au ciel, au tems, à vos vertus.

CARLOS.

Plus de tems.

ÉLISABETH.

Les cruels ont rendu la sentence !

CARLOS.

Plus de tems ; la mort vient ; l'éternité s'avance.

ÉLISABETH.

La mort vient !

CARLOS, au soldat.

Laisse-nous.

LE SOLDAT.

Hélas ! je vous entends.

CARLOS.

Au cœur d'Élisabeth je lègue tes vieux ans.

LE SOLDAT.

Il n'en est pas besoin ; bientôt je vais vous suivre :
J'ai voulu vous sauver, mais non pas vous survivre.

(Il sort.)

ÉLILABETH, apercevant la coupe.

O ciel !

CARLOS.

De mes destins le cours est achevé.

ÉLISABETH.

Pour ton Élisabeth tu n'as rien réservé !

CARLOS.

Vivez ; je suis heureux : que Philippe m'envie :
M'aimer, m'aimer long-tems, c'est prolonger ma vie.

SCÈNE IV.

CARLOS, ÉLISABETH, PHILIPPE, SPINOLA, LE DUC D'ALBE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

PHILIPPE.

La Reine, dites-vous ?

SPINOLA.

La Reine.

PHILIPPE.

Je la voi.

ÉLISABETH.

On ne vous trompe point : oui, Philippe, c'est moi.

PHILIPPE.

Vous, Madame !

ÉLISABETH.

C'est moi, près de votre victime :
J'ai voulu, mais en vain, vous épargner un crime.

PHILIPPE, reculant à l'aspect de Carlos.

Mon fils !

CARLOS.

De votre cœur ce nom s'est élancé :
C'est bien tard ; mais enfin vous l'avez prononcé.
Ce fils... qui fut le vôtre... et qui veut l'être encore...
Pour d'Egmont, pour le Belge, en mourant vous implore.
Pardonnons... O mon père !... au nom de mes malheurs,
Rendez la Reine... heureuse, et vos sujets... Je meurs.

ÉLISABETH, égarée.

Carlos ! mon cher Carlos !

PHILIPPE, à part.

O remords !

ÉLISABETH.

Il expire.
Arrête : ah ! que la mort suspende son empire.
Quoi ! si près ! et si loin ! si loin dans le trépas !

Approchez; point de bruit; marchons, parlons tout bas.
Philippe est retiré; la nuit est favorable.
Sur le trône d'Espagne il siége un grand coupable :
Castillans, vous avez un assassin pour roi.
Mais vous baissez les yeux. D'où vient ce morne effroi?

D'ALBE.

Reine, épouse...

ÉLISABETH.

Moi, reine! O rang! titre funeste!
Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.
Épouse! il m'en souvient... ce souvenir m'est doux :
Jeune, je vins m'unir au sort d'un jeune époux.
Oh! combien ses vertus méritaient ma tendresse!
Comme son cœur brûlant m'aimait avec ivresse!
Eh bien! dans le cercueil je veux l'accompagner.

PHILIPPE.

Vous, ô ciel!

ÉLISABETH.

De quel droit prétends-tu m'épargner?
Si je vivais encor, je serais ta complice.
Tu m'aimes : que l'amour soit ton premier supplice.
Pour souffrir une peine égale à tes forfaits,
Puisses-tu m'adorer autant que je te hais!
Plus de nœuds, plus d'hymen; tout l'enfer nous sépare :
Tu ne sais qu'être roi; tu régneras, barbare;
Mais seul, mais assiégé, sur un trône sanglant,
Par l'ombre de ton père et l'ombre de l'Infant.

PHILIPPE.

Fuyons.

ÉLISABETH.

Dans ton empire est-il un sûr asile?
En Espagne, au Mexique, au Brabant, en Sicile,
Tes crimes te suivront; tu verras des bourreaux,
Des bûchers allumés, du sang, des échafauds.
Les cavernes n'ont point d'assez sombres repaires;
Tu trouveras partout des enfans et des pères;
Et, partout soulevés, les peuples à grands cris
Diront: Voilà le roi qui fit mourir son fils!
Carlos m'attend. J'accours à sa voix gémissante;
Je recueille la mort sur sa bouche innocente,
Et mon ame, fuyant ton pouvoir odieux,
A l'époux de mon choix se rejoint dans les cieux.

FIN DE PHILIPPE II.

TIBÈRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉNIER.

Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre?
Et déjà les Romains, par la haine animés,
Sèment-ils contre moi des bruits envenimés?
Que disent l'Empereur et sa mère Livie?
Séjan même avec eux menace-t-il ma vie?
Et de Germanicus tous les persécuteurs
De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs?
Parle, ô mon cher Cnéius.

CNÉIUS.

Agrippine, attendue,
Aux désirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel!

CNÉIUS.

Mais aujourd'hui même elle doit en ces lieux
Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle,
Pour l'observer, sans doute, est envoyé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas! avant ce jour,
Cnéius, vous le savez, ignorait leur séjour.
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère.

Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité :
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie ;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
Heureux secrètement dans le commun malheur,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

PISON.

Le peuple ?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime :
Les regrets sont profonds ; l'éloge est unanime,
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort.

PISON.

C'est moi, Germanicus, qui dois pleurer ta mort.

CNÉIUS.

Oui, vous le regrettez ; je me plais à l'entendre :
Je vous retrouve juste, et j'osais y prétendre.
Quel sujet toutefois a pu vous diviser ?
Quels méchans l'un à l'autre ont su vous opposer ?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire ;
On crut voir un Camille, et l'on s'était flatté
Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
Souvent je me suis dit, plein de cette espérance :
Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
C'est vous seul en effet, vous, qui m'avez appris
Des austères vertus la douceur et le prix :
Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
Sur leur postérité nos premiers sénateurs

Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
Je respirais leur ame, et dans Rome flétrie,
Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
Avide, j'écoutais, quand vos mâles discours
Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours :
Ici, du dictateur la victoire fatale ;
Là, Rome, survivant aux débris de Pharsale,
A la tribune encore inspirant Cicéron ;
Nos dieux réfugiés dans l'ame de Caton ;
Leurs temples, le sénat et notre gloire antique
Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique ;
Et ces derniers Romains qui vengèrent l'État,
Quand César tout puissant, frappé dans le sénat,
Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils ! ton aïeul, dont tu me rends les traits,
Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
Sous les coups de Lépide et d'Octave et d'Antoine,
Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
L'un de ces triumvirs dont les coupables mains
Se partageaient le monde et le sang des Romains,
Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'univers par sa clémence habille.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'État,
Il caressait le peuple, il flattait le sénat ;
Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes ;
Du temple de Janus la paix fermait les portes,
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.

Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révérés,
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés;
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur:
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur;
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran j'ai connu l'ame altière:
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se fesant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée!
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère, à ses genoux, voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits,

Son ministre devine et prévient les arrêts ;
Et le ciel à la fois fit naître, en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglans fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présens à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je ? le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille,
Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
Et leurs cris menaçans, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : Rends-nous Germanicus !

PISON.

Moi-même à ces regrets que ne puis-je le rendre !
Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre ;
Si, même en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui ? vous !

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,

Je n'en jouirai plus; j'ai fléchi sous un maître;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race,
O toi, dont les vertus consolent ma disgrâce;
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran : tu vivras sans reproche.
On ouvre, et les licteurs annoncent son approche:
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux;
Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence;
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense;
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle;
Mais votre fils au moins vous restera fidèle.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

SÉNATEURS, je rends grâce aux bontés du sénat:
Ce chagrin solennel des patrons de l'État
A mes calamités vient mêler quelques charmes;
En pleurant avec moi, vous tarissez mes larmes.
Que vois-je? Est-ce Pison qui paraît à mes yeux?

PISON.

Oui, César, et c'est vous que je cherche en ces lieux.
C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé;
Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
Loin de moi le désir d'une injuste vengeance!
Mais songez-vous, Pison, qu'Agrippine s'avance?
Et même elle a de Rome abordé les remparts,
Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même.
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre,
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît, le peuple accourt sur la rive des mers,
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet long-tems, et long-tems immobile :

Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois:
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissant le tribunal, abandonnant l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfans,
Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consul accueillent Agrippine,
Et, durant la nuit même, elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux;
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette route sacrée,
Où l'on vit son époux, au sein de nos remparts,
Rapporter de Varus les sanglans étendards.
Elle entre: son cortége est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées;
J'entendais à la fois, dans ce grand citoyen,
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfans un père,
L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs, d'un feu pâle et voilé;
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;

Sous leurs tombeaux ouverts, nos ancêtres gémissent ;
Et, jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous, sénateurs, où Rome vous appelle :
Honorez Agrippine, allez au-devant d'elle :
Je vous attends. Pison, dans ces momens d'éclat,
Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat ;
Et, si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir,
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre ;
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre, et sans être étonné.

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte ! et quel excès d'outrage !
Agrippine jouit de ce bruyant hommage ;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve enorgueillie,
Et jusqu'à ce Pison, que je leur sacrifie ;

Car enfin ne crois pas que son génie altier
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux ; je l'ai soumis au crime ;
Mais docile instrument, indocile victime,
Il garde, tu le vois, en son adversité,
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté ;
Et dans son fils Cnéius conserve à la patrie
Une austère vertu que lui-même a trahie.
La perte de Pison marquera ton retour.
Un jour encore ! Ami, qu'il sera long ce jour !
Germanicus est mort, mais non sa renommée ;
Satisfesons ce dieu de Rome et de l'armée ;
Que dans sa gloire même il reste enseveli ;
Qu'il obtienne un cercueil, la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux, et d'un agent fidèle,
Avant de vous quitter, j'avais sondé le zèle ;
C'était Fulcinius, ce nouveau sénateur ;
Il devait de Pison se rendre accusateur.
Ordonnez ; rien ne coûte à son obéissance,
Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt ; je suis content de lui.
Du sénat, par mon ordre, il s'absente aujourd'hui :
Son intérêt sur lui garantit mon empire,
Et j'ai dicté, Séjan, tous les mots qu'il doit dire.
Rome va murmurer, Rome, qui tous les jours
Se permet sourdement d'injurieux discours :
Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite.
De mon prédécesseur la clémence hypocrite
Des partis fatigués a fait taire les cris :

Il me léguait à moi les enfans des proscrits.
Plus habile que grand, plus fortuné qu'habile,
En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille,
Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir
La haine que long-tems sema le triumvir.
Il régnait : je gouverne à force de puissance :
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour,
Et, loin de tous les yeux, me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude ?
Quoi ! le maître du monde est dans la servitude !
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là, vous pourriez trouver sous de rians asiles,
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles;
Là, César tout puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés,
Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité ;
Il faut à Rome encore, haï mais redouté,
Traîner de piége en piége une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie :
C'est ma mère ; et d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits ?

Je vais la prévenir du retour d'Agrippine ;
Mais quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,
Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps ; c'est ainsi que l'on règne ;
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs,
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TIBÈRE, PISON, CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Asseyez-vous, consuls; sénateurs, prenez place;
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace;
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE, CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS, LES TROIS FILS D'AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits,
Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers;
J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
Témoins de ses exploits et de son jour suprême :
En quel etat, grands Dieux! il y rentre lui-même!

Ah! combien différent de ce Germanicus
Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes!
Voici votre soutien, le voici, mon époux:
Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous;
Contre ses ennemis la tombe est son asile.
Approchez, d'une mère espérance fragile,
Approchez, mes enfans: Romains, c'est encor lui.
Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non: je puis vous nommer du tendre nom de fille;
Nous vous restons encor: Rome est votre famille.
Adoptez, sénateurs, les enfans des Césars:
Encouragés par vous, formés sous vos regards,
Tandis qu'au rang des Dieux leur père les contemple,
Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
Comme lui des héros se frayant le chemin,
Etre dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah! puisse du sénat l'honorable tutelle
Étendre sur mes fils une égide immortelle!
Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur
Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux. J'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince, avec impunité,
Au fils de l'Empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidèles?

Si ces fils, une veuve, et les Romains en deuil,
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnées;
Compagnons d'un héros, vous, dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuvaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison:
Un homme a tout conduit; et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence:
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome, mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine, aujourd'hui, la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur.
Mais dans un autre tems, dans une autre province,
Je n'étais point alors le lieutenant du prince;
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidèle au pouvoir souverain,
Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
De son vol orageux menaçait la patrie.
Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu:
Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
Tibère honorait l'ombre, et recueillait l'empire;
Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
Quand des soldats pouvaient, par la rébellion,
De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus intrépide adversaire,
Je vous rends grâce, à vous qui, dans sa vie entière,
Choisissez l'instant même où sa fidélité
Aux yeux des légions a le plus éclaté.
Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
Quand il était absent, la révolte impunie
Immola des tribuns près de leurs étendards,
Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
Un vieillard, du sénat député consulaire,
Plancus réfugié sous l'aigle tutélaire.
Germanicus parut; nous eûmes un appui:
Il courait des périls, j'étais auprès de lui.
« Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
» Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
» Soldats? de votre chef vous repoussez la voix.
» Citoyens? du sénat vous méprisez les lois.
» Ennemis? non, jamais leur haine sacrilége
» N'a des ambassadeurs blessé le privilége.
» Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné:
» Il s'écria: Romains! et tout fut terminé.
» Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère;
» Quel sang les a flétris? Manderai-je à mon père
» Que ses soldats, chargés de vaincre les Germains,
» Ne savent désormais qu'égorger des Romains?
» Frappez: qu'un autre chef vous mène à la victoire;
» Frappez, ou suivez-moi, si vous aimez la gloire;
» Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
» Vos combats, vos succès, et non pas votre erreur. »
Il dit; les légions égalant sa vaillance
Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.

Est-il vrai, Chéréa ? Parlez, Vitellius ;
Et vous, préfet du camp, courageux Mennius ;
Vous tous... Voyez, César, les larmes qu'ils répandent,
Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent :
Croyez vos vétérans ; ils ont vu mon époux
Parler, agir, combattre et triompher pour vous.
La victoire sous lui, par de brillans auspices,
De votre empire heureux consacra les prémices,
Et c'est après sa mort, c'est devant ses débris,
Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils !

PISON.

Ah ! je ne prétends pas calomnier sa gloire.

AGRIPPINE.

Et que fais-tu ? Comment te permets-tu de croire
Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats ?
Non, non, Germanicus ne te ressemblait pas.
Son cœur fut toujours pur, sa foi toujours sincère.
Tu l'outrages, pourtant s'il respirait !

PISON.

Tibère ?

AGRIPPINE.

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous...
Mais approche ; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous ?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je, il saura te répondre ;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis !

PISON.

Et pourquoi serais-je confondu ?
Je n'ai point accusé ; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance ?
Vos larmes contre moi font pencher la balance,
Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, Sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses aïeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur,
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence ;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'explique ; on le veut, j'y souscris :
Les Romains sauront tout. Adieu, pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute.
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendrez, sans doute,
Nous pourrons sans témoins parler en liberté.
Pour ce héros par vous justement regretté,
Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
Les enfans, les débris et l'ombre menaçante,
Ah ! j'ai pu le haïr, mais j'ai su l'admirer ;
Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort; et sa douleur n'est que trop véritable.
Est-ce un remords tardif? ou n'est-il point coupable?
Aurait-il seulement haï Germanicus?
Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus;
Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur:
Demain Fulcinius, comme vous sénateur,
Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinius! Séjan s'apprête aussi peut-être?
Eh quoi! Fulcinius ose être mon appui!
Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui!
Eh! sait-il seulement quelle est ta renommée?
Nos guerriers l'ont-ils vu? Connait-il une armée?
A la cour de Séjan, que pouvait-il savoir?
D'où lui vient ce grand zèle? et quel est son espoir?
Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses:
C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
Écoutez les récits de tous ces vieux soldats:
Eux seuls de mon époux vous diront les combats;
Combien de fois son sang coula pour la patrie
Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie;

Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers ;
Ses pleurs qu'ils ont taris, ses maux qu'ils ont soufferts.
Ou que devant le peuple on garde le silence :
L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence ;
Les débris et le nom du vainqueur des Germains
Parleront assez haut dans l'ame des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure?
C'est lui qui se présente ; aucun ne peut l'exclure :
Tout citoyen romain doit librement user
Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
La loi le veut ainsi : maintenons les lois sages.
Surtout de la tribune évitons les orages.
Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
Doivent juger eux-même un membre du sénat.
Mais qui sera chargé du soin de le défendre?
Eh bien! pères conscrits ; vous venez de m'entendre.
Quel silence ! Pison n'avait donc point d'amis?
Déjà tout l'abandonne !

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, CNÉIUS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

CNÉIUS.

Il lui reste son fils.
J'ai porté, sénateurs, ma prière importune
Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune.

Hélas ! j'ai recueilli leur stérile douleur :
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur.
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse ;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse.
Vous savez que toujours les héros, vos aïeux,
Dans l'image d'un père ont adoré les Dieux.
Sur la base des mœurs un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même.
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler,
En piété du moins je puis les égaler.
Vous, de Germanicus épouse auguste et tendre,
Que je crains, que j'implore, et qui saurez m'entendre,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups :
Vous adorez encor les cendres d'un époux ;
Voilà vos fils, les siens, et ceux de la patrie :
Ils sont chéris de vous, vous en êtes chérie ;
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant.
Je le vois malheureux ; je le crois innocent :
Moi-même à son destin tout entier je me livre ;
S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui :
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux désirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix ;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoins le sénat délibère ?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père !
La nature et les lois, tout a délibéré :

C'est un droit; c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre.
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,
Séranus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné:
Les juges l'ont absous, les Dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent;
Mais aux enfans pieux les mères applaudissent;
Et quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père, aux yeux d'un fils, n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentimens le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image,
Qui des Calpurniens jeune et digne héritier,
Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars.
Épargnez à mes yeux la pompe funéraire:
Son aïeule Livie, Antonia sa mère,
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui: qu'un hommage unanime

'Accompagne au tombeau sa cendre magnanime :
Il blâmerait lui-même un long abattement.
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle ;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, l'urne dans les mains.

Jusqu'à mon dernier jour, toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer.
Nouveau Dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme :
Soutiens, protége encor tes soldats triomphans,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfans.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'ai suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérées.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'État,
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits ; c'est vous seul que j'implore.
Hélas ! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espérance en mes calamités,
J'ose pour mes enfans implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être ;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître :
Les Romains de César reconnaissent la loi ;
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.
Ce discours vous surprend. J'ai, durant huit années,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur.
Seule, d'un sort jaloux fléchissant la rigueur,

Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires;
Et par elle, un empire attendu quarante ans
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs.
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie.
Celle à qui je dois tout, mon empire et ma vie,
Peut bien, ainsi que moi, sans blesser les Romains,
Gouverner l'univers que m'ont donné ses mains;
Et puisse encor long-tems ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse!
Vous-même, à vos destins plus soumise aujourd'hui,
Pour vous, pour vos enfans, ménagez son appui,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste.

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil!

TIBÈRE.

Oui, jusque dans vos pleurs, jusque dans votre deuil,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse.
D'un héros, je le sais, épouse vertueuse,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés.
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire,
Et, son urne à la main, vous traversez l'empire,
Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités!
On voit les tribunaux, les temples désertés!
Pourquoi? Ces Dieux dont Rome adore les images,
Jule, Auguste, en mourant, ont reçu moins d'hommages;
Moins de deuil éclatait, même aux jours malheureux
Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
Où Canne et Trasimène excitaient tant d'alarmes,

Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
A l'ombre de Varus redemandaient en vain
Les légions d'Auguste et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Eh! ne comptez-vous pas comme un jour déplorable
Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
Les légions d'Auguste à l'ombre de Varus?

TIBÈRE.

Vous, ne m'accablez pas sous tant de renommée.
Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
On se souvient du tems où les Parthes vaincus
Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus;
Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
Les ossemens romains couvraient la Germanie;
Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs;
Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
Je n'ai cependant pas d'une gloire rivale,
Jusque dans son palais, insulté l'Empereur,
Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili, quelle en serait la cause?
De la faveur du peuple est-ce moi qui dispose?
Lorsque Germanicus y conquérait des droits,
Était-ce par le crime, ou bien par des exploits?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême?
Il courtisait le peuple en vous servant vous-même.
Il avait un grand nom, brillant, mais faible appui;
Vingt cités l'adoraient! ah! ce n'était plus lui.

TIBÈRE.

Lui ! ce rival de gloire à Tibère opposé !
Lui mon fils !... Par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Par Auguste ! Et vous-même, au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie ?

TIBÈRE.

Il est vrai ; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour, et tenter mon pouvoir ?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine ?
Quel mal vous ont-ils fait ? Des enfans délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés,
Vous alarmeraient-ils dans un âge si tendre ?
Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre ?
Est-ce aujourd'hui Pison que vous voulez venger ?
Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger ?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande ; écoutez la réponse :
Ce n'est point l'Empereur, c'est la loi qui prononce ;
Mais la loi ne punit que des crimes prouvés,
Et ce sont des décrets au sénat réservés.
Il n'est pas un vengeur, mais un juge équitable.
Moi-même, partageant son emploi redoutable,
Je serai sans colère, au-dessus du soupçon,
Et sévère, mais juste, à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste ?
Et les punirez-vous du choix fait par Auguste ?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir, et respecte ce choix.
Des Césars, vos enfans, j'affermirai les droits.
Donnez-leur vos vertus : mais dans ces jeunes ames
D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
Un jour, peut-être, un jour ils pourront seconder
Et Tibère et Drusus né pour lui succéder.
Dites-leur de briller aux champs de la victoire,
D'espérer les honneurs, de mériter la gloire,
D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts,
De grossir les lauriers cueillis par les Césars,
De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire,
D'aspirer aux grandeurs, mais jamais à l'empire.

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse, et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah ! doivent-ils long-tems conserver une mère ?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux ; Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste, et surtout sa clémence ;
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'éleverai mes fils ;
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage ;
Je pourrai leur laisser, du moins, pour héritage,
Une fierté tranquille en leur adversité,

Un cœur paisible et pur, un courage indomté :
Leur nom sera béni par la reconnaissance :
Ils sauront de César révérer la puissance ;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus,
Mais ils seront encor fils de Germanicus.

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi ! lorsque d'Agrippine adoptant la vengeance,
En secret de Pison vous dictez la sentence,
Agrippine, étalant ses pleurs ambitieux,
Ose vous outrager par d'insolens adieux !

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
Quand ils sont nés à peine, ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs désirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels,
Bercés des longs honneurs prodigués à leur race,
D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace ;
Et j'entrevois, surtout dans les yeux de Caïus,
Les vices de Sylla, mais non pas ses vertus.
Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
Bégaie insolemment la menace et l'offense.

Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains!
Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
Timides artisans des discordes civiles,
Rebelles en secret, publiquement serviles,
Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager :
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez long-tems pour l'honneur de l'État.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables?
Occupez le sénat; faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tout prêts à secourir la puissance suprême,
Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint : moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinus, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.
Crémutius de Rome écrit, dit-on, l'histoire :
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :

C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Il méprisent tous deux cette foule empressée
Dont je puis chaque jour acheter la pensée ;
Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
Doit punir les talens qu'il ne peut avilir.
Consommons toutefois un premier sacrifice.
L'intérêt de l'État veut qu'un homme périsse :
C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux,
Et, dès qu'il sortira, reparais à mes yeux.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls, Tibère, et vous pouvez m'entendre.
Ce moment, il est vrai, s'est fait long-tems attendre.
Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
Mes jours sont-ils donnés? mes biens sont-ils promis?
Ah! Tibère est prudent; mais Tibère est-il juste?
On va juger l'ami, le collègue d'Auguste!
On parle de punir; le glaive est suspendu
Sur un patricien de Numa descendu!
Quelle étrange union conspire à ma ruine!
Le parti de Séjan combat pour Agrippine!
Quoi! ce Fulcinius, apprenti sénateur,
Descend par habitude au rang de délateur,
Et vous le permettez!

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse.
On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.

Ce droit de dénoncer, qui vous semble odieux,
Fut, dans les plus beaux tems, utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire;
Cet orateur fameux, plébéien consulaire,
Cicéron, qui toujours soutint avec éclat
Le sénat près du peuple et le peuple au sénat,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès que protégeaient ses richesses coupables?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus,
L'ardent Catilina, l'effréné Céthégus;
Et, des rois abolis craignant peu l'influence,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés?
Notre âge est-il pareil aux tems dont vous parlez?
La liberté régnait sur les rives du Tibre:
César y règne seul, et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout; mon arrêt est porté:
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites.
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé.

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

Sur des preuves, sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi,

Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!

Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.
On verra si Pison brave les destinées,
Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté; je crains peu son courroux.
Pison, votre péril m'attache encore à vous.
Le sénat frémirait de voir un consulaire
Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,
Un ordre faux peut-être, ou mal interprété,
Et du chef de l'État bravant la majesté.
Par vos respects, du moins, méritez la clémence;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix;
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits! je n'en ai plus aux yeux de la justice;
J'en ai sur vous encor : je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison!

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que, par mon trépas même, à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre aux bourreaux ma tête obéissante?
Tibere, osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propres agens punirait ses forfaits!
Non; vous ne l'aurez pas, ce sanglant privilége.
Il faut que de Pison le juge sacrilége,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;
Et déjà d'un coup d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours, elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

Non; vous avez un fils: vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous, cruel!...

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore;
Un fils qui vous chérit, que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher !

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah ! je sais de quels traits sa grande ame est capable :
Il ne méritait pas un père aussi coupable ;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui ;
De lui léguer ma honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire ?
La honte ! à lui ! jamais. Il est né pour la gloire :
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh ! quand vous n'auriez pas ses généreux secours,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime,
Faudrait-il, en tombant, vous accuser d'un crime ?
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas ?
Les Pisons vos aïeux mouraient dans les combats :
A Rome, ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort, mais non pas l'infamie.
Que dis-je ? votre arrêt est-il donc prononcé ?
Voyez-vous seulement le débat commencé ?
Est-ce moi qui menace ? ai-je ameuté l'empire ?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire ;
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine ! elle est juste ; elle a fait son devoir :
Bien plus qu'elle ne croit, sa haine est légitime.
Elle sait ma révolte ; elle ignore un grand crime.

us, pour qui j'ai tout fait, vous, qui m'abandonnez,
us, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
sar, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre :
! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
ns gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
r l'impuissant remords de vous avoir servi.
tte peine est horrible, et pourtant je l'affronte ;
our l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
ome, l'empire entier, tout se tait devant vous ;
n ne murmure point, on pleure à vos genoux.
ous seul êtes chargé du soin de ma défense.
onsultez-vous. Demain, si le débat commence,
i ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
i quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve ;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve ;
Pison, par vous coupable et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé ;
Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire ;
Et dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

(Seul.)

Adieu. Demain ! la nuit me reste.
Séjan !

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César ?

TIBÈRE.

Rompre un dessein funeste.

SÉJAN.

De Pison ?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière...

TIBÈRE.

Cette nuit, pour Pison, doit être la dernière.
Mais avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah ! que prétendez-vous ?
Le punir ?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse.
Cet entretien peut même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.

En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé.
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agens discrets, des orateurs habiles,
A tous ces mouvemens président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat; qu'il accoure en ces lieux :
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.
César se souviendra de leur fidélité ?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard ? des faveurs ?

TIBÈRE.

Dis ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs ?

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture?

Pourquoi?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.
Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et si c'était, Cnéius, pour vous le conserver?

CNÉIUS.

Pour conserver Pison faut-il tant d'artifice?
N'a-t-il donc plus les lois, le sénat, la justice?

SÉJAN.

De puissans ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome, hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi?

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piége.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protége.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison! vous, Séjan!

SÉJAN.

Cet orgueil

De vos aïeux, Cnéius fut l'ordinaire écueil.
Songez-y ; la hauteur ne saurait que vous nuire.
Adieu. Dans l'art des cours César peut vous instruire.
De ce qu'il veut bientôt vous serez éclairci,
Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici.

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre.
A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre?
Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,
Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu.
Quoi ! d'un patricien digne de sa naissance
Deviez-vous si long-tems m'envier la présence?
Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi, Seigneur !

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.
Ah ! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
Les noms avilissans qu'obtient la tyrannie.
Je ne commande point ; j'obéis à la loi,
Et je suis à l'État ; l'État n'est point à moi.
C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
On connaît leur fierté : plein des vertus romaines,
De ces grands souvenirs votre cœur enchanté
Sait palpiter encore au nom de liberté.

Ne vous défendez pas de mériter l'estime :
Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime
Mieux que des courtisans par intérêt soumis,
Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,
Et qui toujours, du prince étudiant les vices,
Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services.

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir, en mon obscurité,
Un accueil si flatteur et si peu mérité.
D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
Permettez-moi, César, d'écouter l'espérance,
Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
Aux exploits de mon père, et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable ;
Je crois que son malheur n'est point irréparable.
Cet amour filial qui vous attache à lui
Tous les deux vous honore, et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées ?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées,
Apprenant à rougir, les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers que frayaient leurs aïeux.
Le sénat, les faisceaux, les honneurs militaires,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer ?

CNÉIUS.

Moi, des honneurs, César! est-il tems d'y penser ?
C'est l'avenir d'un père, hélas ! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards, et même quelque prix,

Sauvez, sauvez mon père, et laissez là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison; je sais l'aimer, le plaindre;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre.
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter,
Où s'arrêtera-t-elle? On me fait redouter
Des brigues, des excès, peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César, on vous abuse; elle est trop magnanime;
C'est l'ame d'un héros, l'ame de son époux:
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance!
C'est elle cependant qui demande vengeance;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs...

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs!

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjan quelque doute est permis.

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi !

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains :
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si long-tems redoutées ?
L'État n'est point à vous : il s'agit de l'État :
C'est au peuple à juger d'un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie.
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats ;
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.
Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus ;
On eût vu de mon père éclater l'innocence ;
Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense ;
Et nous aurions trouvé des pères et des fils
Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius ? cette imprudente audace
Aurait de votre père assuré la disgrâce.
Agrippine étalant de fastueux débris
Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
Près du peuple souvent, quand la haine dénonce,
La haine écoute encor, la haine encor prononce ;
Tandis que le sénat est pour un sénateur
Un tribunal paisible et même protecteur.
Je promets l'équité : j'espère l'indulgence.

Adieu; rassurez-vous : Agrippine s'avance.
Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs;
Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :
Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
Le sénat qui la juge, et César qui vous aime.

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi,
Et le fils de Pison demeure auprès de moi!

CNÉIUS.

Ne vous offensez point, vertueuse Agrippine,
Si, d'un père chéri redoutant la ruine,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter :
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime; et qu'importe ma haine?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison, peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui, j'ai vu malgré moi Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait?

CNÉIUS.

Lui, puisqu'il est notre maître :

Lui, l'ennemi de Rome, et le vôtre peut-être;
Lui dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPINE.

Si vous étiez Séjan, je ne répondrais pas.
Mais Cnéius, indocile au frein de l'esclavage,
N'a point cultivé l'art de farder son langage;
Vrai dans tous ses discours, par tant de liberté
Il ne tend pas un piége à ma sincérité.
Toutefois que craint-il en sa faveur nouvelle,
Quand Tibère me fuit, quand Tibère l'appelle ?

CNÉIUS.

Tout, j'ose l'avouer, jusqu'à cette faveur
Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté; mais je suis libre encore :
Il m'invite à vous craindre, et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même, en implorant la justice et les lois,
Vous le savez, Cnéius, j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat, vous avez pu m'entendre :
Là, j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux,
Digne d'un autre père, et de tems plus heureux.
Mais quand je sollicite un arrêt légitime,
Qu'oseriez-vous prétendre, excepté mon estime ?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur, mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera ? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits !

Vous invoquez sous lui la justice et les lois!
Les lois! Mais en est-il? est-il une justice,
Inflexible au coupable, à l'innocent propice,
Qui sache, en la blâmant, pardonner à l'erreur,
Qui sache lire un crime au front de l'Empereur?
Tibère corrompt tout par son fatal génie:
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain dans ses discours de pompe revêtus,
De ses vices masqués il se fait des vertus;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.
Il récuse le peuple, et commande au sénat:
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'État.
Sa vengeance proscrit, sa faveur déshonore;
Plus il est odieux, plus il faut qu'on l'adore;
Et, tremblant devant lui, le pâle genre humain
Le maudit à ses pieds, l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai, Cnéius; mais de la servitude,
Même en la détestant, Rome a pris l'habitude.
De peur que le sénat ne décide entre nous,
Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux?
Dans cet humble sénat César tient la balance,
Je le sais; toutefois dois-je attendre en silence
Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
Revendiquent leurs droits si long-tems usurpés?
Je tente avec douleur une sévère épreuve;
Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve?
Ainsi que mes enfans n'ai-je pas tout perdu?
Germanicus enfin nous sera-t-il rendu?
Ne prétendait-on pas, en divisant l'armée,

Du chef qui la guidait flétrir la renommée ?
Il n'est plus ; et Pison fut son persécuteur.
Un ami de Séjan se rend accusateur ;
J'en ai rougi : n'importe ; une main ennemie
D'un pareil défenseur me gardait l'infamie :
Je ne puis que gémir des abus du pouvoir,
Vous séparer d'un père, et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père ! ah ! quel que soit le sort qu'on lui prépare,
Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie ?
Pison dirigeait-il ses propres étendards ?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus aimait la liberté romaine :
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah ! des dissensions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être ;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père, en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils ;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.
Du héros avec peine il célébrait la vie ;
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie ;

, d'un front abattu démentant les douleurs,
parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

t vous balanceriez! Il peut tout pour le crime;
ous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
ermine par vous seule un scandaleux débat;
'occupez point de vous Tibère et son sénat.
ue Séjan se repose; et que sa créature
'un homicide appui vous épargne l'injure :
e brisez point vous-même, à la voix du courroux,
a barrière qui reste entre Tibère et vous.
'exposez point vos fils à des haines durables :
h! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables;
lus coupables bientôt, ils auront des vertus;
s sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
eront-ils sans danger si près d'un rang suprême?

AGRIPPINE.

on; mais répondez-moi, j'en appelle à vous-même.
ous vos traits ont porté dans ce cœur maternel;
ue lui demandez-vous? un pardon criminel?
i j'étais l'offensée, écoutant l'indulgence,
'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance :
lais quand j'aurai trahi mon époux au cercueil,
e quel front le nommer? comment porter son deuil?
ans sa tombe après lui comment oser descendre?
Rome, où je n'ai pu rapporter que sa cendre,
i les Dieux protecteurs nous l'avaient ramené,
u'eût fait Germanicus?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.

Vous sauriez, dites-vous, oublier votre injure !
Vos ames s'entendaient : lui-même il vous conjure,
Il vous presse avec moi, du fond de son tombeau,
De ne point lui ravir ce triomphe nouveau,
D'accueillir la douleur, d'exaucer la prière
D'un fils désespéré qui vous demande un père,
Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,
Vous implore à genoux, et comme on parle aux Dieux.
Que Séjan soit vaincu : Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah ! je ne crains plus rien ; ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi ; de Pison que la faute s'oublie :
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre; il pourra le bénir :
Nos guerriers se tairont; je cours les prévenir.
Peut-être malgré lui Pison devint coupable :
L'audace le soutient, le repentir l'accable,
Et dans sa fierté même il paraît abattu.
Non, puisqu'il est ton père, il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive : sois long-tems l'honneur de sa vieillesse :
Qu'il vive ; et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah! je respire enfin! Quelle ame noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature?
Un Tibère, un Séjan peuvent s'en affranchir;
Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
Dans le sein paternel courons porter la joie :
Que Pison... C'est lui-même, et le ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu? puis-je croire un tel bruit?
On dit que par Séjan dans ces lieux introduit,
Tu dois entretenir son redoutable maître?

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan; Tibère a voulu me connaître;
J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux :
Il m'a long-tems parlé du rang de mes aïeux;
Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô mon cher fils! le tyran te caresse.

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
Du nom de citoyen je ne suis point lassé :
Mais lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes,
Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes;
Quand sa bouche avec art consolait ma douleur;
Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes alarmes;
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner?

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner?

PISON.

Agrippine!

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable...

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils, que ton père est coupable?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti;
Je le sais : votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai, mon père?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe :
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais; non; dis-lui
Que je n'accepte point son imprudent appui :
Non; dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose;
Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose;
Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous? ô ciel!

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel!
Misérable, il ne peut sortir de l'infamie;
Avec sa conscience il a livré sa vie.
Un tyran ne sait pas rougir impunément;
Il rompt de ses forfaits le docile instrument;
Et, fesant aux faveurs succéder les supplices,
Avilit; récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi; je vais t'en accabler.
Apprends... puis-je le dire? Oui, j'ai pu davantage;
J'aurai, pour mon tourment, cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père, à votre fils qu'allez-vous découvrir?

PISON.

Ton père ! ah ! tu l'aimais, et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi !

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre ;
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Écoute-moi. Ce fils par Tibère adopté...
Tu frémis !

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté...

PISON.

Oui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus...

CNÉIUS.

Eh bien ?

PISON.

Périt empoisonné.

J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux !

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère :
Qui peut s'en étonner ? Mais vous ! mais vous, mon père

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu...

CNÉIUS.

Un esclave !

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh ! c'est alors que vous deviez parler ;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle !
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux !
Ah ! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,
Abandonné de Rome, et des Dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non ; le crime entre nous n'a point mis de barrière :
Non ; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas ! plus de pardon, plus d'avenir pour nous ;
Mais vous aviez un fils, il est toujours à vous.

J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore
Par ces Dieux outragés que ma douleur implore.
Ah! si de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,
Le remords, franchissant cet intervalle immense,
Devant ces Dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse là mes remords : parle de mes complots.
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros !
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri, rappelle tes aïeux.
Moi, fesant éclater ma honte à tous les yeux,
Rejetant le pardon, n'aspirant qu'au supplice,
Demain, je veux dans Rome accuser mon complice,
Déclarer en public et son crime et le mien,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez...

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va, ton malheureux père,
Ayant perdu sa gloire, ose encor la chérir,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah! c'est elle qui parle, elle qui vous anime,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout puissant quittant l'affreux séjour,
Demain, quand le soleil ramenera le jour,
Dévoilez tout, mon père, et que Rome s'explique.

Et vous, Dieux, citoyens, qui, sous la république,
Des Catons, des Brutus entendiez les sermens;
Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentimens
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglans débris des tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve des vertus!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Les ordres sont donnés; tout marche, tout s'agite;
Mes soins ont eu recours à des amis d'élite :
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux;
Et, docile au ressort qui se cache à ses yeux,
Déjà, dans la nuit sombre, une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir. Forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets.
Quelques gens éprouvés, dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toit paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus
Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
La perte d'Agrippine est de loin préparée :
Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan, ne donnons point d'exemple redoutable :

Que le peuple en fureur intimide un coupable ;
Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat ; mais Pison veut parler.
Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison près de l'heure suprême,
Sans même se défendre ou s'accuser lui-même,
Pour un fils innocent implore mes faveurs,
Et de Germanicus désigne les vengeurs.
Qu'attend-il ? Son arrêt ? Oh ! quelle nuit propice,
Si Pison de sa main prévenait son supplice !
Si je ne craignais plus ses insolens discours !

SÉJAN.

Je vous entends, César.

TIBÈRE.

Porte-lui des secours ;
Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle ;
Prodigue mes trésors : va, ministre fidèle ;
Rends la paix à César, à Rome, à tout l'État,
Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis.

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime :
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime ;
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Et c'est donc là régner !
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort !
Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
Les Romains ! Où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains ! deux encor sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au tems de ses pareils Cnéius aurait dû naître.
Mais que sont désormais les pères de l'État ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendans de Dèce et de Camille !
Enfans de Quintius ! postérité d'Émile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

SCÈNE III.

TIBÈRE, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Veillons, pères conscrits, Rome n'est pas tranquille ;
Un illustre accusé tremble dans son asile ;
Et de Germanicus les imprudens amis
Pourraient, en le vengeant, déshonorer mon fils.
Sa veuve a de Pison résolu la ruine.
Oserait-elle ?... On vient. Qui s'avance ?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

AGRIPPINE.

Agrippine.

Aujourd'hui, sénateurs, j'ai dénoncé Pison.

TIBÈRE.

Que voulez-vous encore ?

AGRIPPINE.

Obtenir son pardon.

TIBÈRE.

Son pardon !

AGRIPPINE.

Ma démarche a lieu de vous surprendre :
César, écoutez moi ; sénat, veuillez m'entendre.

TIBÈRE.

Parlez.

AGRIPPINE.

J'avais rempli mon devoir rigoureux ;
Et, bientôt l'abjurant pour un droit généreux,
Mon cœur s'applaudissait : j'apprends en mon asile
Que demain le pardon pourrait être inutile.
Ces guerriers à l'instant sont venus m'annoncer
Que Pison par des cris s'entendait menacer,
Qu'on demandait sa tête, et qu'un ordre suprême
Convoquait le sénat au sein de la nuit même.
Leurs voix contre Pison ne s'éleveront plus ;
Comme eux je viens le rendre aux vertus de Cnéius.
A de longs repentirs mon courroux l'abandonne.
Auguste a pardonné : Germanicus pardonne.
De ses persécuteurs il fut long-tems l'appui ;
Sa veuve en l'imitant reste digne de lui :
Il lui suffit des pleurs qu'il vous a fait répandre :
Les regrets des Romains ont bien vengé sa cendre ;
Et, dût ce pardon même être accusé d'orgueil,
Des hommages sanglans souilleraient son cercueil.

TIBÈRE.

Qu'entends-je ! le sénat peut souffrir ce langage !
Romains dégénérés, prêts à tout esclavage,
Au gré de son caprice, Agrippine, en un jour,
Pourra-t-elle accuser, pardonner tour à tour ?
Non ; que Pison périsse, ou qu'il se justifie.

Flétrir un sénateur en lui laissant la vie !
Non ; respectez sa gloire, et surtout l'équité :
Non ; du sénat romain gardez la dignité.
Cet insolent pardon n'a rien de magnanime :
Si Pison fut coupable, on vous demande un crime
Envers les saintes lois dont vous êtes l'appui,
Et, s'il est innocent, le crime est envers lui.

SCÈNE V.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

CNÉIUS.

Sénat...

TIBÈRE.

Venez, Cnéius ; joignez-vous à Tibère ;
Défendez avec moi l'honneur de votre père :
Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi! grands Dieux! moi, Tibère! Ah! faut-il me défendre?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre ?
Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,
Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître ;
On vient de m'arracher du toit qui m'a vu naître ;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré,

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius ; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime ;
Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison ; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une ame ferme encor, mais d'une faible voix :
« C'en est fait, me dit-il ; la trahison massiége ;
« Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piége :
» On les nomme, on les vante ; et, certain de périr,
» Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
» Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence,
» Annoncer que Pison succombe à leur puissance,
» Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
» Le porter au sénat, le donner à mon fils. »

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

« Et si l'on croyait mon trépas légitime,
» Que Pison condamné soit la seule victime.
» Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
» Je n'ai point de Tibère imploré la bonté ;
» Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice :
Pour un fils innocent j'implore sa justice. »

AGRIPPINE.

Guerriers, c'est un jour de victoire.
Vous n'étiez point venus demander au sénat
De venger un héros par un assassinat.
Et qui peut le venger, quand sa veuve pardonne ?
Ne pensez pas, Cnéius, que je vous abandonne.
A de vils meurtriers opposons mes amis,
Et l'aspect d'Agrippine, et les larmes d'un fils.
Le Dieu se cache encor, mais je vois la victime :
Pison pouvait subir un arrêt légitime :
Aux lois, à la clémence on voudrait l'enlever ;
Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine, à ces traits on doit vous reconnaître.
Courons ; et que Séjan... Dieux ! je le vois paraître !

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main ?

SCÈNE VI.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉJAN, SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison ! par quel motif ?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

Parle au sénat qui [illegible]

Je vois ici Ca[illegible]
Qu'une [illegible]
Le vainqueur des [illegible]
Qu'un nom de [illegible]
Mais les [illegible]
Ils appellent P[illegible]
Quand [illegible]
Pison, d'un coup [illegible]
Les qu'il entend [illegible]
D'une ame [illegible]
« C'en est fait, me [illegible]
« Tu sais quels [illegible]
» Ou les nomme, o[illegible]
» Je leur prouve du [illegible]
» Il faut, sans [illegible]
» Annoncer que Piso[illegible]
» Leur présenter ce [illegible]
» Le porter au sénat,

Donne.

« Et si l'on [illegible]
» Que P[illegible]
» Fier, [illegible]
» Je n'ai [illegible] de [illegible]
» Mais que [illegible]
[illegible] innocent.

:e commanda l'horrible sacrifice.
ain Pison lui-même aurait tout révélé :
:e le savait, Pison s'est immolé !

AGRIPPINE.

abîme !

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
-vous supprimé les ordres de Tibère ?

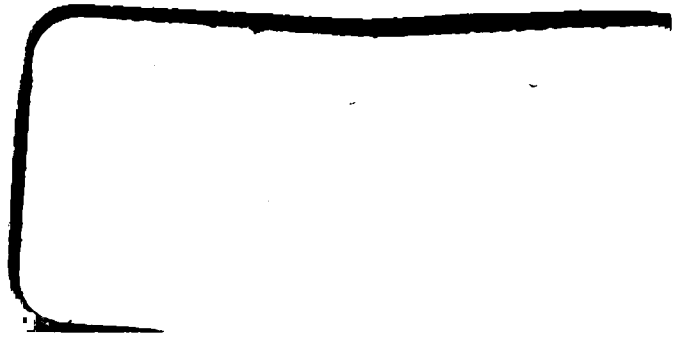
SÉJAN.

prétends-tu ? la mort ?

CNÉIUS.

Je ne sens point d'effroi.
est immobile, et calme ainsi que moi.
remblez, Sénateurs ; attendez en silence
ésar d'un coup d'œil vous dicte ma sentence.
qui, dans un cœur de crimes déchiré,
es le tourment que tu m'as préparé,
profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
dans ta cour par l'ombre d'un grand homme !
de tes attentats ministre infortuné,
r son complice expire assassiné,
res des trésors teints du sang de mon père !
ur un Séjan les faveurs d'un Tibère.
rix des forfaits ; je ne l'accepte pas :
oi, rien, César ; pas même le trépas.
lus glorieux doit être mon partage.
rd de Pison, voilà mon héritage !
suffira. Tu pâlis, malheureux !

MAY 2 1 1959



MAY 21 1959